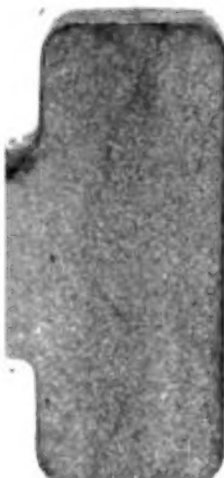
Digitized by Google

O 1188
19





Digitized by Google

Donné par M. Gosselin

L. J. Clabot

Digitized by Google

Digitized by Google

JOURNAUX

DES SIÉGES

ENTREPRIS PAR LES ALLIÉS

EN ESPAGNE.

n 1188

Digitized by Google

DE L'IMPRIMERIE DE P. DUPONT.

Digitized by Google

JOURNAUX
DES SIÉGES
ENTREPRIS PAR LES ALLIÉS
EN ESPAGNE,

Pendant les années 1811 et 1812;

SUIVIS

DE DEUX DISCOURS SUR L'ORGANISATION DES ARMÉES ANGLAISES, ET SUR LES MOYENS DE LA PERFECTIONNER;

AVEC NOTES;

PAR M. JOHN T. JONES,
Lieutenant-Colonel des Ingénieurs Royaux.

TRADUIT DE L'ANGLAIS,

Par M. G.

> La précipitation dans les siéges ne hâte point la prise des places, la retarde souvent, et ensanglante toujours la scène. *Max.* DE VAUBAN.



A PARIS,
ANCELIN ET POCHARD (successeurs de MAGIMEL),
Libraires pour l'art militaire, rue Dauphine, n° 9.

1821.



Digitized by Google

AVERTISSEMENT.

L'OUVRAGE dont nous donnons la traduction a été publié à Londres en 1814, et il est pour ainsi dire inconnu en France, où il n'en existe qu'un petit nombre d'exemplaires. Il mérite pourtant de fixer l'attention des militaires instruits. Outre qu'il renferme la seule histoire complète des siéges entrepris par les Anglais pendant la guerre de la Péninsule, la première où ils aient joué le principal rôle sur le Continent, il offre un double intérêt par les détails qu'il contient sur l'organisation de leur armée, comparée à celles des autres états. L'auteur ayant servi lui-même comme officier du génie dans les siéges qu'il retrace, a recherché soigneusement les causes du non succès de plusieurs d'entre eux, et ses observations fournissent des notions intéressantes sur l'état où se trouve l'art de conduire les siéges chez la nation anglaise, qui ne possède, sur cet objet, aucun traité original, et qui tire des écrivains étrangers toutes ses

Digitized by Google

connaissances en ce genre. Les faits rapportés dans les journaux ont été recueillis sur les lieux mêmes, et en les réunissant, l'auteur avait moins en vue l'historique des événemens que le perfectionnement des méthodes employées, ce qui est une prévention favorable pour l'impartialité qu'il a dû y apporter. Il a tâché, comme il le dit lui-même dans sa préface, de composer un récit fidèle débarrassé des termes d'art inutiles, afin de mettre les militaires Anglais à même de prendre une juste idée de ce genre d'opération. L'ordre qu'il a suivi dans la disposition des matières est celui qu'ont adopté les plus habiles ingénieurs français. Il a en outre lié ces siéges, entre eux, par un précis des opérations de l'armée alliée qui les ont précédés ou suivis, ce qui fait mieux apprécier les circonstances dans lesquelles ils ont été entrepris, et donne plus d'attrait à la lecture de l'ouvrage. On s'est attaché à rendre le texte avec exactitude, sans y ajouter aucune observation. C'est aux généraux et aux officiers qui ont fait la guerre de la Péninsule, qu'il appartient de porter un jugement sur la véracité de l'auteur. S'il blâme quelques opérations de l'armée française, il se plaît aussi, en plusieurs endroits

Digitized by Google

de son livre, à reconnaître le mérite des ingénieurs illustres qui, dans notre patrie, ont fixé l'art d'attaquer ou de défendre les places. Dans quelques occasions, néanmoins, il donne à ses compatriotes, aux dépens de leurs adversaires, des éloges qui sont exagérés; mais ce tort même, qui a sa source dans un excès de patriotisme, n'est-il pas plus excusable que l'esprit de dénigrement dont quelques écrivains n'ont pas craint, chez nous, de donner un si blâmable exemple? Vingt années consécutives de gloire militaire, en humiliant l'amour-propre de nos antagonistes, ont excité leurs ressentimens, et doivent nous mettre en garde contre leurs écrivains. Toutefois, lors même que l'on retrouverait quelques traits de cette partialité nationale particulière au peuple anglais, dans l'ouvrage que nous donnons au public, nous ne croirions pas moins avoir rendu un service en le publiant, parce qu'il renferme des documens précieux, et pour l'histoire particulière de l'art de l'ingénieur chez nos voisins, et pour l'histoire générale de la guerre d'Espagne. Ce n'est d'ailleurs qu'en comparant les relations des diverses nations intéressées dans les événemens mémorables de cette dernière période, que l'on pourra

reconnaître les erreurs dans lesquelles plusieurs de leurs écrivains sont tombés, et que l'on parviendra à éclairer l'Histoire du flambeau de la Vérité.

Si des militaires français, particulièrement parmi MM. les officiers du génie et de l'artillerie, témoins oculaires et acteurs dans les siéges dont ce livre renferme l'historique, y trouvaient des faits importans à rectifier, des omissions à réparer, l'éditeur les prie de vouloir bien lui adresser leurs observations, et il s'empressera d'en faire usage dans une seconde édition.

Digitized by

PRÉFACE

DE L'AUTEUR.

La perte considérable que l'armée anglaise éprouva aux siéges de Ciudad-Rodrigo et de Badajos, en 1812, l'inutilité des deux premiers siéges de cette dernière place, et la non-réussite de celui de Burgos, doivent être, pour tout homme qui réfléchit, un sujet d'étonnement et de regret, sur-tout s'il considère que ces siéges étaient commandés par lord Wellington en personne, et que l'élite des troupes anglaises y fut employée. Celui qui a observé avec le moins d'attention les guerres de la péninsule, a dû remarquer que dans toutes les occasions les alliés ont montré sur les Français, en rase campagne, une supériorité décidée, que ceux-ci n'ont jamais pu contre-balancer, quels qu'aient été d'ailleurs la force du nombre et l'avantage des positions ou des circonstances; mais que lorsqu'il s'est agi d'attaquer une place fortifiée, cette supériorité a été perdue, et que la résistance de l'ennemi a toujours été telle, qu'il nous a forcés à

Digitized by Google

renoncer à nos attaques, ou à faire, pour prendre la place, des sacrifices bien au-delà de sa valeur. Une différence si constante et si prononcée dans le résultat d'une lutte entre les mêmes troupes combattant en rase campagne ou dans les siéges, ne peut être regardée comme l'effet du hasard; mais on doit l'attribuer à quelque cause qui agit constamment.

Comme dans les siéges les corps de l'artillerie et du génie sont les agens principaux, il serait naturel de conjecturer que dans l'armée anglaise l'un ou l'autre de ces corps manque d'une partie des connaissances de son art : mais le premier est à juste titre rangé parmi les plus distingués de l'Europe; et lord Wellington, en déclarant que les ingénieurs ont dirigé les siéges avec la plus grande habileté, et que leur conduite dans cette circonstance a augmenté leurs droits à son estime, éloigne tout soupçon qui aurait pu s'élever sur le défaut de talent ou de zèle dans ces officiers. D'après ces considérations, il est d'un grand intérêt de rechercher comment un habile général, avec les troupes les plus braves, avec une excellente artillerie, avec des ingénieurs, enfin, dont la conduite a toujours mérité son approbation, n'a pas obtenu dans les siéges les mêmes succès que les généraux de l'armée fran-

Digitized by Google

çaise, et ménagé les hommes comme eux. Le désir de faire connaître ces causes et de montrer jusqu'à l'évidence qu'elles sont dues à des circonstances particulières à ces siéges, est le motif principal qui nous a engagés à publier cet ouvrage. Nous avons espéré qu'il aiderait à prévenir, dans d'autres occasions, de semblables résultats, lors même que les circonstances seraient moins impérieuses qu'elles ne l'ont été pendant la guerre d'Espagne.

Quelle que soit l'opinion qui s'oppose à ce que les Anglais fortifient leurs propres villes, l'expérience que nous avons acquise dans les siéges dont il est ici question, ne laisse aucun doute qu'il ne soit souvent fort avantageux d'avoir à sa disposition les moyens nécessaires pour réduire celles de l'ennemi. En peu d'années les hommes de tous les pays ont changé leur manière de juger de la valeur des forteresses. Le torrent destructeur des armées françaises, soutenu par l'opinion, renversait tout; la ville la mieux fortifiée tombait devant lui comme un simple village; aucune forteresse n'opposait une résistance digne de son ancienne réputation, parce qu'on avait oublié l'usage que l'on devait en faire. Heureusement ce torrent s'est écoulé, et les opérations de la guerre devront se faire suivant les principes

Digitized by Google

précédemment reçus. Les forteresses reprennent le rang qui leur appartient. Désormais nous n'entendrons plus dire qu'une place s'est rendue à la première sommation, par la crainte d'un bombardement; d'un autre côté les places ne seront plus considérées comme d'inutiles refuges pour les armées. Dans les mains des Français, elles prennent tout d'un coup un nouveau caractère, et le plus faible poste fait une résistance vigoureuse; résistance qui semble extraordinaire, parce que, depuis long-temps, on n'en n'a pas eu d'exemple. Pour mettre à profit ces dispositions, le gouvernement français, par des traités à la portée de tous les militaires, et par d'autres moyens encore, a cherché à persuader que l'art de la défense avait fait chez les Francais de grands progrès, et il a trop bien réussi à le faire croire; tandis que les ennemis de la France, par un fatal renversement d'idées, regardent, au moment de les attaquer, comme imprenables, des places qu'ils avaient rendues sur-le-champ, lorsqu'ils les possédaient, faussement convaincus alors qu'elles étaient trop faibles ou ne valaient pas la peine d'être défendues. Il est donc d'une haute importance pour les militaires destinés à faire des siéges, de combattre de telles idées, et comme elles ne paraissent pas fon-

Digitized by Google

dées, puisque l'on ne peut fournir aucune idée neuve, ni aucune découverte nouvelle pour les soutenir, et que la seule amélioration que la défense semble avoir obtenue, n'est qu'un avantage négatif provenant du peu d'usage que l'on avait fait de cet art depuis nombre d'années, et de ce que l'on a négligé d'employer les moyens victorieux qui donnaient autrefois une supériorité si marquée aux assiégeans. La meilleure méthode de rendre à l'attaque son premier caractère, serait de faire revivre les connaissances de l'art d'une manière plus générale parmi les militaires, car lorsque ses précieux avantages seraient sentis de tous, l'on n'admettrait plus ces prétentions sans fondement sur la défense, et l'avantage que la France tire de ses nombreuses places de guerre serait réduit à sa véritable valeur. Ces connaissances sont très-rares parmi les officiers de l'armée anglaise. Ceux de la ligne négligent l'étude de cette branche de leur métier, et l'abandonnent exclusivement aux ingénieurs; les uns la regardent comme trop difficile à acquérir; les autres comme étrangère à leur service; c'est un malheur. L'art recevrait probablement plus de perfectionnemens, si ces connaissances étaient répandues chez un grand nombre de personnes, que lorsqu'elles sont l'apanage d'un petit nombre d'individus. Ajou-

tez qu'à chaque siége le succès de l'opération, la vie du soldat, sa réputation même, dépendent d'un officier d'infanterie, et lorsqu'il arrive au commandement, tout dépend de son unique volonté. Il résulte de ces considérations que tout ce qui tend à faciliter la connaissance de cet art doit être certainement utile. C'est principalement pour parvenir à ce but que cet ouvrage a été composé. Nous avons tâché de faire un récit fidèle des derniers siéges, en le débarrassant de tous les termes d'art inutiles et des détails fastidieux; l'on a expliqué suffisamment les causes et les effets pour instruire sans fatiguer, et mettre chaque officier de l'armée à même d'acquérir une juste idée de ce genre d'opération. Les discussions et observations renvoyées dans les notes à la fin de l'ouvrage sont destinées à faire connaître plus généralement la guerre des siéges, et à en faire concevoir la marche.

Il n'existe pas un seul traité original en langue anglaise, sur l'art de conduire un siége; toutes nos connaissances en ce genre nous viennent des auteurs étrangers; et leurs maximes, soit qu'elles conviennent ou non aux facultés morales et physiques de nos soldats, sont exactement suivies: ce n'est point qu'on les ait approuvées aveuglément; mais l'on n'en connaît pas d'autres. A différentes époques, plusieurs officiers Anglais ont

Digitized by Google

acquis beaucoup de connaissances et d'expérience dans cet art, mais comme il n'ont jamais confié ces connaissances au public, elles ont péri avec eux, et chaque génération n'a acquis son instruction que péniblement et sans guide, et aux dépens de beaucoup de sang et des trésors de la nation.

Il est résulté de ce défaut de communication que cette science n'a pas été également entendue parmi nous, parce qu'il n'y existe point, comme chez les autres, d'autorité généralement reconnue, sur laquelle on puisse s'appuyer. Il est arrivé de là aussi que nous n'avons ni règles ni préceptes pour la conduite d'un siége ; chaque officier dirige les attaques qui lui sont confiées d'après son habileté et son expérience ; aucun mémoire, aucune note relative à une première opération n'a jamais servi à diriger les opérations subséquentes ; la bonne et la mauvaise conduite des premières attaques tombent également dans l'oubli, et chaque siége nouveau est conduit avec aussi peu d'expérience que le précédent.

C'est donc encore comme un acheminement à la composition d'un système général que nous réunissons ici les événemens de cinq siéges, et que nous indiquons la conduite et la méthode

des personnes qui les ont dirigés. Les officiers employés à l'avenir à des siéges perfectionneront sans doute ces méthodes, et comme nous, rendront publics les progrès que l'expérience leur aura fait faire. Nous avons lieu d'espérer qu'au bout de quelques années, si l'on pratique ce moyen, le service sera perfectionné, et que l'on adoptera ce que l'on aura reconnu de meilleur comme règle de conduite. Alors, aussi peut-être, notre désir sera réalisé; il en résultera un mode d'attaque particulier aux Anglais, qui sera approprié à leurs facultés, à leurs usages, et à la composition de leurs armées.

Dans les journaux qui composent notre ouvrage, nous avons suivi l'ordre régulier des événemens; chaque journal est précédé d'un précis des opérations projetées, indiquant l'objet et les motifs du siége, et suivi d'un commentaire destiné à faire connaître les causes des changemens que l'on remarque dans l'exécution, et à expliquer celles qui ont empêché qu'on ne suivît exactement certaines parties du projet arrêté, et ce qui en a fait totalement manquer d'autres parties. Ce commentaire renferme aussi tous les détails relatifs aux attaques qui n'ont pu trouver place dans le corps du journal.

L'on a en outre donné un précis des mouve-

mens de l'armée, dans l'intervalle des siéges, afin de rendre plus sensibles les circonstances dans lesquelles ils ont été entrepris, et faire connaître plusieurs particularités qui les concernent et qui sont liées à ces mouvemens. L'auteur n'a pas eu à puiser dans une source particulière, et il n'a pas à se vanter d'avoir eu à sa disposition aucun document inconnu aux autres qu'il puisse revendiquer comme titre en publiant le récit de ces campagnes : ainsi, en donnant cet abrégé, il abandonne toute espèce de prétention ; cependant tout ce qui est digne de fixer l'attention est authentique, chaque événement ayant été décrit au moment même où il s'est passé.

Outre l'opinion généralement établie dont nous avons parlé plus haut, que la défense a reçu un grand degré de perfectionnement, les événemens des siéges d'Espagne ont surtout persuadé à l'armée anglaise que les opérations des siéges sont nécessairement incertaines, et qu'elles doivent entraîner une grande perte d'hommes ; que les Français possèdent dans l'art de la défense des connaissances supérieures ; qu'ils combattent mieux derrière un mur qu'en rase campagne, et que l'Anglais au contraire n'est point propre à ce genre de guerre. Mais dans le fait, cette opinion est sans fonde-

Digitized by Google

ment, et les événemens qui y ont donné lieu ne doivent être attribués qu'à quelques vides dans notre organisation militaire, et non à une infériorité de talens.

L'heureuse position isolée de la Grande-Bretagne et la supériorité de sa marine ont toujours été cause du peu d'attention que l'on a apporté aux fortifications du royaume et au service qui les concerne: ensuite le mode rapide de faire la guerre, adopté pendant la majeure partie du dernier siècle, où l'on se bornait à opérer sur le continent des descentes suivies d'un rembarquement immédiat, ou à réduire une île n'ayant au plus qu'une ou deux places mal fortifiées, a mené à la même insouciance pour la partie du service relative aux attaques des places; ce service a été tellement négligé, que le corps des ingénieurs destiné principalement à l'attaque et à la défense des forteresses, et qui est entretenu dans ce but, a toujours manqué des accessoires nécessaires pour le bien remplir. Le lecteur pourra se convaincre, en parcourant cet ouvrage, que vers la fin de la campagne de 1812, les armées de la Grande-Bretagne agissaient sans avoir les moyens de poursuivre les opérations les plus simples d'un siége ordinaire.

Si nous reportons nos regards sur le com-

mencement de l'année 1793, nous verrons l'infanterie, la cavalerie et l'artillerie au même degré d'infériorité; mais dans le cours de la guerre on observa leurs divers défauts et l'on y remédia, en sorte que ces trois armes sont aujourd'hui au niveau de toutes celles qui existent. Pendant quinze années de guerre, les Anglais n'ayant eu aucun grand siége à faire, l'on n'a point dû s'apercevoir que l'on manquait des moyens indispensables pour ce service; en conséquence l'on n'a rien fait pour l'améliorer. Aussi au commencement des campagnes de la péninsule, le département des ingénieurs était-il au même point qu'avant la guerre. Les premiers siéges entrepris en Espagne démontrèrent évidemment ce qui lui manquait; à la vérité on y a remédié en partie depuis cette époque, mais il faut encore de nouvelles additions pour mettre cette arme au niveau des autres. On peut espérer que par les efforts faits pour y parvenir, l'on obtiendra enfin ce perfectionnement nécessaire. En attendant il est d'un intérêt général de détruire l'injuste accusation d'infériorité que l'on fait dans ce genre à notre nation, et prouver au contraire qu'elle peut atteindre le premier degré de supériorité. Dans ce dessein nous avons ajouté deux discours à cet ouvrage : dans le premier nous indiquons quels sont les moyens d'exécution

dont le défaut a préjudicié aux opérations entreprises en 1811 et 1812; dans le second, qui est une conséquence du premier, nous exposons les changemens par lesquels l'on remédiera si bien à ces défauts, qu'avec un meilleur mode d'attaque, le soldat anglais acquerra certainement dans les sièges la supériorité qu'il a en rase campagne.

Cet ouvrage est écrit dans le style familier; on y a évité tous les termes techniques, afin de le mettre à la portée de ceux qui voudront le lire. Le simple militaire jugera par lui-même et trouvera dans les journaux les preuves à l'appui de ce que l'on propose. L'homme du métier pourra trouver dans les notes, quelques détails liés aux opérations des siéges qui ne seront pas indignes de son attention.

Après avoir indiqué l'objet et la division de l'ouvrage, il nous reste à ajouter que nous espérons qu'aucun individu, aucun corps ne croira qu'on l'a eu en vue, en rapportant les événemens heureux ou malheureux auxquels il a contribué.

La vérité seule peut donner de l'intérêt aux relations de ce genre, et l'auteur ne s'est jamais écarté volontairement de ce principe; chaque événement est raconté avec impartialité et comme on croit qu'il est arrivé. On s'est également

proposé pour but le perfectionnement d'une branche de service qui a été certainement moins étudiée par les Anglais que par les autres nations; et comme il est généralement reconnu que la connaissance du défaut est un premier pas vers la perfection, on a dû nécessairement indiquer les fautes commises; nous le répétons, on les rappelle, non pour que l'on puisse les reprocher à aucun individu, mais afin qu'étant connues on puisse les éviter à l'avenir.

Le courage éminent des officiers et soldats de l'armée anglaise est aujourd'hui trop bien apprécié pour qu'il puisse s'élever à cet égard le moindre doute. Leurs faits d'armes sont trop nombreux et trop brillans pour être jamais oubliés, leur réputation est en conséquence trop irrévocablement fixée pour qu'il puissent désirer que l'on garde le silence sur leurs revers. Aussi jamais la partialité ne nous a porté à les taire. Lorsque ces revers ont été dus à des causes indépendantes du courage des troupes, on en a tenu compte et on s'est plu à leur rendre justice, l'on a même remarqué avec la même franchise les circonstances où un effort de leur part eût produit des résultats plus avantageux.

L'auteur croit également essentiel de déclarer qu'il n'a point eu la présomption de discuter l'habileté ou le mérite des dispositions et des mou-

vemens ordonnés par lord Wellington; s'il les a examinés, ce n'est que dans l'espoir de faire tourner cet examen à l'avantage du service, en commentant et démontrant les leçons que l'on peut y trouver.

Le siége de Saint-Sébastien a eu lieu depuis que cet ouvrage a été commencé, et le journal de ce siége ne devait point d'abord en faire partie; mais la non-réussite de l'attaque en premier lieu, ensuite sa longue durée et les pertes considérables qu'on y a faites, sont de nouvelles et fortes preuves que quelque cause particulière agit au désavantage de l'armée anglaise dans la guerre de siéges. Comme nous avons eu quantité de détails authentiques et circonstanciés sur cette dernière opération, nous en avons ajouté une relation à cet ouvrage, en forme de supplément, afin que le lecteur ait une connaissance suffisante des faits et des circonstances de ce siége pour lui servir à en apprécier la nature et former son jugement sur les opinions qui lui sont soumises: il est bon de remarquer toutefois qu'il ne trouvera dans l'ouvrage aucune observation générale qui se rapporte à ce siége, ces observations ayant été écrites la plupart avant qu'il ait eu lieu, et n'ayant pour objet que ceux des campagnes de 1811 et 1812.

TABLE DES MATIÈRES.

Digitized by Google

FIN DE LA TABLE.

OBSERVATION.

Dans les campagnes de 1811 et 1812, les divisions de l'armée alliée s'élevaient quelquefois à 5,000 hommes; mais en général, il ne faut les compter que pour 4,500 hommes chacune.

Digitized by Google

JOURNAUX
DES SIÉGES
ENTREPRIS PAR LES ALLIÉS
EN ESPAGNE.

CHAPITRE PREMIER.

Mouvemens des armées française et alliée depuis l'investissement de Ciudad-Rodrigo par le maréchal Masséna, jusqu'à son entière expulsion du Portugal.

Au printemps de l'année 1810, l'empereur des Français ayant décidé que son armée envahirait le Portugal et planterait les aigles impériales sur les murs de Lisbonne, réunit, sous les ordres du maréchal Masséna, dans les environs de Salamanque, les 2e, 6e et 8e corps de son armée d'Espagne; ces corps formaient ensemble un total de 66,000 hommes d'infanterie et 5000 de cavalerie,

Digitized by Google

forces que tout le monde regardait comme proportionnées à l'importance de l'entreprise. A cette époque toutes les armées espagnoles avaient été forcées d'abandonner la campagne, et si l'on excepte Ciudad-Rodrigo et Badajos, les Français occupaient militairement toute l'étendue de pays comprise entre Oviédo et Cadix; ils tenaient cette dernière place bloquée, et de toute la frontière occidentale d'Espagne, la Gallice seule restait libre.

L'armée alliée anglaise et portugaise, rassemblée pour s'opposer à cette invasion, était inférieure en nombre à l'armée française et à moitié composée de troupes de nouvelle levée dont on avait assez mauvaise opinion à cause de leur caractère peu guerrier.

Lord Wellington, à qui la défense du Portugal était confiée, connaissant l'infériorité de ses forces, résolut de ne les commettre avec l'ennemi que dans des circonstances très-favorables, et à cet effet, dès le mois d'octobre précédent, il avait fait retrancher très-fortement une position couvrant Lisbonne, avec l'intention de s'y retirer à l'approche de l'ennemi, et de ne lui livrer bataille qu'en arrière de ses retranchemens. L'on avait en même temps mis dans un état respectable les ouvrages défensifs de Péniche et d'Abran-

Digitized by

tès, places destinées à soutenir cette position. Le secret sur ces travaux fut si bien gardé que malgré l'immensité du travail, aucun renseignement sur ses progrès ne devint public et que l'armée d'invasion n'en eut connaissance qu'au moment où elle y trouva l'armée alliée qui arrêta sa marche.

Le 26 avril les Français investirent Ciudad-Rodrigo. Le siége de cette place fut entrepris avec les 6e et 8e corps seulement; le 2e corps fut détaché sur la rive gauche du Tage, afin de subsister plus facilement. Le 11 juin on ouvrit la tranchée sur la hauteur dite le grand Téson, au nord de la place. Le général Hervasti, qui en était gouverneur, fit une résistance convenable jusqu'au 10 juillet, où une brèche étant ouverte à la fausse braye et au corps de place, et la contrescarpe étant renversée, ce gouverneur n'ayant plus aucune espérance d'être secouru fit une capitulation honorable au moment où les colonnes se formaient pour livrer l'assaut.

A cette époque l'armée alliée était répartie en trois divisions. 1° Le corps principal fort de 22 mille hommes, sous le commandement immédiat de lord Wellington, occupait Viseu, Célorico, Guarda, etc.; il avait pour avant-garde la division légère placée en face d'Almeida. Cette place avait été approvisionnée pour un siége, mais sa

garnison n'était guère composée que de milices. 2° Un corps de 13,000 hommes sous les ordres du lieutenant-général Hill était à Portalègre, sur la frontière méridionale ; il était destiné à observer le second corps ennemi. 3° Un corps de 10,000 hommes, en réserve à Thomar, commandé par le général-major Leith.

Le 24 juillet l'ennemi entra sur le territoire Portugais et investit Almeida ; il força la division légère de repasser la Coa avec perte de 30 tués et 270 blessés ou prisonniers. Il dirigea son attaque sur Almeida par l'angle sud-ouest ; il ouvrit la tranchée devant cette place le 15 août : les premières batteries établies à une distance considérable des ouvrages ne furent terminées que le 25 : mais les approches avaient été, dès les premiers momens, poussées jusqu'au pied des glacis. La construction vicieuse des fortifications avait permis à l'assiégeant de s'avancer autant sans avoir beaucoup à souffrir du feu de la place. Le 26 août il ouvrit le feu des batteries de la première parallèle. Dès le soir un magasin dans lequel on venait de placer presque toutes les poudres de la place, sauta : les fortifications souffrirent peu de l'explosion ; mais comme il ne restait plus de poudre, le gouverneur capitula le lendemain.

Au milieu de septembre, le maréchal Masséna

Digitized by Google

fut rejoint par le 2[e] corps français, qui avait repassé le Tage à Barca de Alcointe, au commencement de juillet, et avait depuis occupé Zarzamayor, Pennamacor, Monsanto, etc.; il s'avança d'Almeida sur Lisbonne, et lord Wellington, avec le corps principal des alliés, se retira en longeant la rive gauche du Mondégo. Pour se former une idée juste de la marche de l'ennemi et des manœuvres qu'on lui opposa, il est nécessaire de connaître la topographie du pays. Qu'on se représente une étendue de terrain formant un carré de 100 milles de profondeur sur 50 de large, bornée à l'ouest par la mer, au nord et au midi par les cours presque parallèles du Mondégo et du Tage, et occupée au levant par une immense masse de montagnes dite la Sierra d'Estrella, impraticables à une armée assaillante : ces montagnes, qui aboutissent au Tage vers le sud, laissent au nord, entre elles et le Mondégo, une trouée avec une bonne route. Un ennemi dont l'intention est de parvenir au point sud-ouest de la figure, qui est la position de Lisbonne, en dehors de ces montagnes, doit marcher dans la trouée entre l'Estrella et le Mondégo, ou passer l'une ou l'autre des rivières pour la repassser ensuite à un des points au-dessous de la Sierra.

Toute l'armée de Masséna suivit une route au

nord du Mondégo et évita par ce moyen les difficultés qu'offrent sur l'autre rive les ravines nombreuses et profondes de la Sierra d'Estrella; mais à trois lieues de Coimbre, la route qu'il avait choisie passe sur une montagne haute et escarpée dite la Sierra de Busaco, qui se trouvait perpendiculaire à la ligne de marche; c'est une branche de la grande chaîne de montagnes située dans le nord et appelée Sierra de Caramula. La Sierra de Busaco tombe presque perpendiculairement sur le Mondégo. Sur le bord opposé de cette rivière un contrefort de la Sierra d'Estrella dit la Sierra de Murcella, forme presque la continuation de la ligne de Busaco, et présente sur le revers méridional des obstacles aussi multipliés que sur le revers septentrional. Pour pénétrer plus avant par une route praticable, il fallait de toute nécessité que l'armée d'invasion traversât l'une ou l'autre de ces montagnes. Lord Wellington, qui avait une connaissance parfaite de la force de cette position et bien instruit de la marche des Français, avait passé le Mondégo, et occupait Busaco avec la presque totalité de son armée. Avant que l'ennemi commençât son mouvement et tant que l'on n'avait pu être assuré de la route qu'il suivrait, il avait été nécessaire d'employer le corps aux ordres du lieutenant-

général Hill à garder l'entrée du Tage, et de tenir la division du général-major Leith en réserve pour le soutenir. Par un mouvement heureusement combiné, ces corps (le premier débouchant par Sobreira Formosa le 17, traversant Villa del Rey, passant le Zézère à gué à la Barca de Codès, et suivant après la route militaire par Espinohal) joignirent le principal corps d'armée en position le 26 septembre, jour de l'arrivée de l'armée française.

La Sierra de Busaco présente un développement d'environ huit milles de longueur : il fallait donc, pour la bien occuper, une armée de 40,000 hommes. Masséna, qui ignorait que les corps des généraux Hill et Leith avaient opéré leur jonction, s'imagina que la position serait très-faiblement gardée, et dans cette supposition, le 27 au matin, il poussa deux fortes colonnes d'attaque sur divers points, mais sans les soutenir. Arrivées sur le sommet, on ne leur donna pas le temps de se déployer et elles furent rejetées en arrière, laissant sur le champ de bataille 2,000 morts, un officier-général et 300 prisonniers; elles eurent de plus 5 à 6,000 blessés. Les alliés n'eurent que 200 tués et 1,000 blessés. Les troupes portugaises se conduisirent avec beaucoup de bravoure, et ce fut une nouvelle preuve

des effets étonnans que produit une bonne organisation jointe à la discipline : dès ce moment on eut en ces troupes une confiance que les événemens ultérieurs justifièrent de plus en plus.

L'ennemi, repoussé dans cette attaque, voyait sa marche en avant presqu'arrêtée, car il ne pouvait lui rester aucun espoir de forcer la position de front; passer le Mondégo et tenter de forcer la Sierra de Murcella était une entreprise aussi douteuse, puisque les alliés, plus rapprochés de cette chaîne, étaient toujours maîtres de l'occuper les premiers; rester où il se trouvait était impossible à cause du manque de subsistances. Dans cette situation critique, Masséna prit le 28 la résolution désespérée de tourner la position par le nord en marchant sur une seule colonne par une route remplie d'obstacles naturels et qui ne permettait point aux troupes de se former. Cette manœuvre réussit en dépit de tout calcul raisonnable, parce que les troupes destinées à disputer le passage des montagnes à Sardao furent retardées dans leur marche, et ne purent arriver avant que l'ennemi eût gagné ce passage. La position de Busaco étant ainsi tournée, les alliés l'abandonnèrent en traversant Coimbre, et, après des marches faciles et sans aucune perte, ils arrivèrent le 8

octobre dans la position retranchée qui couvre Lisbonne. Ils y furent joints par un renfort de 6,000 Espagnols commandés par le marquis de la Romana. L'armée française arriva en force devant cette position le 13. Elle avait laissé à Coimbre ses malades et ses blessés ainsi que les hommes nécessaires pour les soigner, le tout au nombre de 5,000 : peu de jours après ils y furent tous faits prisonniers par les troupes portugaises aux ordres du général Trant, qui avaient été détachées pour occuper Sardao.

Lisbonne étant située à l'extrémité d'une presqu'île formée par la mer et le Tage, il est évident que si l'on place une armée de manière à occuper la tête de l'isthme, l'ennemi ne peut arriver sur cette capitale sans attaquer de front cette armée. C'est d'après ce principe que les lignes destinées à couvrir Lisbonne furent projetées par lord Wellington ; la nature avait ébauché ces défenses, et l'art fut heureusement employé à les perfectionner : un espace de terrain de vingt-cinq milles, qui s'étend depuis l'embouchure de la Zizandra dans l'Océan jusqu'à Alhandra sur le Tage, fut disposé pour un champ de bataille ; des montagnes furent escarpées perpendiculairement, des rivières arrêtées par des digues, et des inondations formées ; plu-

sieurs routes furent détruites, et l'on en créa de nouvelles; on éleva des ouvrages formidables sur les points faibles, et partout l'on mit du canon sur des points inaccessibles pour commander les approches; enfin, on ne négligea rien pour rendre cette situation la meilleure possible pour une armée, soit qu'elle dût agir offensivement, soit qu'elle dût se tenir sur la défensive (*Note* 1).

Masséna reconnut avec le plus grand soin la droite des lignes qui s'étendait depuis le Tage jusqu'au mont Santa-Graça; il plaça les trois corps de son armée séparément au bivouac vis-à-vis cette droite; mais il ne poussa aucun corps sur sa droite, tout le pays de ce côté étant éclairé par des détachemens de cavalerie qui sortaient de Torresvedras et de la forteresse de Péniche.

L'armée française demeura dans cette position l'espace d'un mois sans faire le moindre mouvement offensif. Pendant ce temps des officiers, accompagnés de nombreuses escortes, furent employés à reconnaître la nature et les ressources du pays en arrière, pour servir à un nouveau plan d'opérations. Ces reconnaissances terminées, l'armée abandonna son bivouac dans la nuit du 14 novembre et prit des cantonnemens dans

Digitized by Google

les environs de Thomar. Pour assurer ces cantonnemens, elle se retrancha dans l'excellente position de Santarem, derrière le Rio-Mayor, et fit de Punhete un poste en arrière, avec un pont sur le Zezère. Sa gauche était naturellement couverte par le Tage, et sa droite, ouverte et exposée aux attaques des troupes légères, se trouvait protégée par la cavalerie. Ce mouvement de l'armée française fut le résultat, 1° de la conviction où était Masséna qu'il lui serait impossible d'agir offensivement avec les forces à sa disposition; 2° de la difficulté de se procurer des subsistances; 3° de l'approche de l'hiver, qui forçait à donner des abris aux troupes pour conserver leur santé. Suivant toutes les probabilités, son intention était de gagner du temps dans la position qu'il venait de choisir, et d'y attendre des renforts assez considérables pour attaquer nos lignes avec quelque vraisemblance de succès. Lorsque l'armée française entra en Portugal, son infanterie s'élevait à 62,000 hommes (*Note 2*) : en déduisant les pertes qu'elle éprouva à la bataille de Busaco, et celles qu'elle fit dans les affaires de détail, elle ne pouvait, au moment de sa marche rétrograde, excéder 50,000 hommes, forces peu supérieures à celles des alliés et des Espagnols

qui se trouvaient dans les lignes, et par conséquent trop peu nombreuses pour les attaquer.

L'armée alliée suivit les mouvemens des Français, et lorsqu'ils s'arrêtèrent à Santarem, elle fit la démonstration d'attaquer ce poste, afin de s'assurer s'ils opéraient véritablement leur retraite, ou s'ils ne faisaient qu'un changement de position. Les Français tenant ferme, on retira les colonnes d'attaque, et l'armée fut mise en cantonnement à Cartaxo (où fut placé le quartier-général), à Alcoentre, Azambuja, etc., et prête à rentrer dans ses lignes, si les Français recevaient des renforts, et à s'y tenir renfermée, et disposée à tirer avantage des mouvemens que le manque de subsistances pourrait obliger l'ennemi de faire plus tard. Voilà l'un des traits du projet de défense du Portugal qui rappelle la conduite de Fabius. Par suite de ce projet, le corps du lieutenant-général Hill passa au sud du Tage et se cantonna à Barcos, Chamusca, etc., afin d'empêcher l'ennemi de communiqner avec l'Alentejo et de tirer des vivres de ce pays.

Avant que les Français eussent dépassé la frontière, une proclamation du gouvernement portugais avait ordonné à tous les citoyens d'abandonner leurs habitations à l'approche

de l'ennemi, et de détruire tous leurs moyens de subsistances qu'ils ne pourraient emporter. La terreur fit obéir à la première partie de cette ordonnance; mais comme on n'avait pris aucune mesure pour forcer à exécuter la seconde, des sentimens naturels à tous les hommes la firent éluder. Chaque individu demeura dans sa propriété jusqu'au moment où sa sûreté personnelle le contraignit de fuir, et il était trop tard alors pour songer à autre chose qu'à éviter d'être poursuivi. Quelques-uns cachèrent leurs effets, dans l'espoir trompeur qu'ils échapperaient aux recherches des assaillans; d'autres n'eurent connaissance de l'approche des Français que lorsqu'ils entouraient déjà leurs villages, et par conséquent ne purent rien enlever. Tel fut surtout le sort du fertile pays à l'est de Santarem, et l'on peut assurer que l'on n'en avait pas retiré la vingtième partie du blé; en conséquence, l'on ne pouvait mieux choisir une position pour y faire vivre une armée: mais en l'absence des habitans, l'ennemi était obligé de se procurer ses approvisionnemens au moyen de ses propres troupes; il lui fallait un front très-fort et des flancs et des derrières bien assurés pour qu'il pût disperser autant d'hommes, ce qui avait lieu chaque jour après la parade du

matin, lorsqu'il s'était assuré que les alliés n'étaient pas en mouvement.

Le maréchal Masséna envoya à Paris un rapport dans lequel il indiquait la situation de son armée et motivait la nécessité d'y faire parvenir de grands renforts ; mais tous les efforts que l'on fit pour le secourir ne lui fournirent que 10,000 hommes, et en outre, un petit corps à Guarda, sur les frontières. Ne pouvant, dans l'état où il se trouvait, entreprendre un grand mouvement, il retint le principal corps de son armée obstinément dans ses cantonnemens durant tout l'hiver, en envoyant seulement vers le nord quelques détachemens de fourrageurs qui, n'étant pas en force, furent repoussés par les seules milices. L'espoir d'un succès ultérieur dans les opérations contre Lisbonne, qui pouvait justifier seul un état d'inaction si long et si ruineux, paraissait fondé sur l'hypothèse d'une jonction de l'armée du midi d'Espagne avec celle de Portugal, avant que le pays fût entièrement épuisé; en conséquence les Français fortifièrent Punhete avec beaucoup de soin, et ils formèrent à l'embouchure du Zezère un établissement pour y construire des bateaux et y fabriquer des cordages. Ils firent la reconnaissance d'Abrantès, afin de s'assurer s'ils pourraient

l'emporter d'un coup de main, et tout annonçait au nord l'intention d'établir une communication pour traverser le Tage; mais les alliés, par leurs sages mesures, empêchèrent l'armée de la rive septentrionale d'effectuer elle-même ce projet, et la résistance de Badajos retarda l'arrivée des troupes du sud jusqu'au commencement de mars. A cette époque, le pays était entièrement épuisé; les troupes françaises ruinées par les maladies, affaiblies, découragées et fort réduites en nombre, n'avaient pas reçu des renforts proportionnés aux pertes qu'elles avaient faites; tandis que chaque jour l'armée alliée s'augmentait et acquérait plus de confiance en ses forces. Dans cet état de choses, Masséna se décida à abandonner le Portugal, et cette mesure devenait indispensable pour sauver son armée d'une entière destruction (*Note* 3).

Dans la nuit du 5 mars, un corps avancé déboucha de Santarem, et le lendemain cette ville fut occupée par le quartier-général anglais. La situation de l'armée française à cette époque ne fut probablement jamais bien connue; mais à en juger d'après le développement qu'elle présentait dans sa marche, l'infanterie ne pouvait guère monter à plus de 40,000 hommes: en supposant même qu'elle s'élevât à 45,000, il

Digitized by Google

en résulte que cette armée avait éprouvé une perte de 27,000 hommes depuis son départ de Rodrigo.

Masséna fit sa retraite en général habile : il se retira par l'Estramadure, en suivant la même route qu'à son arrivée. Mais avant de commencer son mouvement, il avait, comme mesure préliminaire, concentré toute son armée à Pombal (à l'exception du 2e corps, qui se dirigea sur Espinhal), et pendant qu'il occupait cette ville, ses malades et ses bagages filaient sur ses derrières. Le 11 mars, lord Wellington fit avancer l'armée alliée, poussa tous les postes avancés français en avant de Pombal, et fit ses dispositions pour une attaque générale qui devait avoir lieu le lendemain matin ; mais pendant la nuit, Masséna s'éloigna. Le jour suivant l'avant-garde des alliés rencontra l'arrière-garde ennemie, qui occupait une forte position en avant de Redinha, ce qui l'obligea à former la plus grande partie de l'armée pour la déloger, et le jour était presque fini avant que l'on y fût parvenu. L'arrière-garde française se voyant pressée, se retira précipitamment ; les bagages de l'armée ayant avancé considérablement pendant que l'on se battait, on ne pouvait espérer d'atteindre cette arrière-garde, et elle avait la

Digitized by Google

facilité de se réunir aux corps en arrière, tandis que l'armée alliée était obligée de suivre en bon ordre et avec précaution, parce qu'elle ne pouvait prévoir l'instant où elle rencontrerait le corps principal des Français.

De cette manière, Masséna couvrait chaque jour sa retraite, laissant toujours une arrière-garde de 10,000 hommes d'infanterie et la meilleure partie de sa cavalerie, sans aucun autre attirail que quelques pièces légères bien attelées. Dailleurs, cette arrière-garde prit invariablement des positions qu'on ne pouvait attaquer de front sans s'exposer à une perte considérable, ou tourner sans faire de longs circuits qui exigeaientdes marches de plusieurs heures, après lesquelles les troupes eussent été incapables de tenter aucune entreprise de vigueur. Pendant que l'arrière-garde occupait ses positions, l'armée se retirait avec ses malades et ses bagages; et, à l'exception d'une ou deux occasions, elle avait terminé sa marche journalière avant que son arrière-garde fût forcée de se replier sur elle.

Lord Wellington mit toujours beaucoup d'activité à poursuivre les Français; il fit les manœuvres les plus habiles pour obliger l'arrière-garde francaise à abandonner les diverses posi-

tions qu'elle prenait; mais la nécessité et la politique l'engagèrent à être économe de la vie de ses soldats et à ne point attaquer de front. La presqu'égalité de nombre qui existait d'abord entre les deux armées fut détruite par la retraite de l'ennemi, puisqu'elle obligea sa seigneurie à faire un détachement de 15,000 hommes pour protéger la frontière méridionale, et que Masséna, à son arrivée en Espagne, devait être rejoint par des troupes fraîches. Dans un moment où l'arrière-garde de l'armée ennemie, vivement poursuivie par l'armée alliée, entrait dans les défilés de Miranda de Corvo, et où une attaque eût probablement obligé l'ennemi à abandonner une partie de ses bagages et de son artillerie, on assure avoir entendu dire à lord Wellington : « J'ai » maintenant une occasion de faire à l'ennemi » un mal notable, mais ce ne pourrait être » qu'en m'exposant à perdre une partie de mes » troupes ; je préfère donc le harasser et le forcer » à s'éloigner, tellement désorganisé et affaibli » par les maladies, qu'il sera incapable d'agir » pendant plusieurs mois. J'aime mieux aussi » conserver mon armée toute entière au lieu » de l'affaiblir en le combattant au point de » n'être plus en état d'obtenir d'avantage contre » les troupes fraîches réunies sur les frontières ;

» d'ailleurs, je ne dois point oublier qu'il faut
» reprendre Almeida et Badajos. »

Lord Wellington, agissant toujours d'après ce principe, ne laissa aucun repos à l'ennemi, et, à proprement parler, le chassa au-delà des frontières, sans presque aucune perte pour les alliés, dans un état de faiblesse et de misère qui lui fit perdre probablement beaucoup plus d'hommes que n'eût pu le faire une action.

Masséna avait d'abord montré l'intention de faire passer le Mondégo à une partie de son armée par le pont de Coimbre; mais lorsqu'il arriva le 13 mars à Condexa, qui en est à deux lieues, se voyant pressé par les alliés, sans savoir s'ils ne pourraient réussir à l'empêcher d'entrer dans la ville, il tourna sur la droite et fit prendre à toute son armée la route qui se trouve entre la Sierra d'Estrella et le Mondégo. Sur cette ligne, la direction des rivières et des ravins présente constamment à l'attaquant un front étendu et d'un difficile accès, qui fut surtout favorable au mode qu'avait adopté Masséna pour couvrir sa retraite. Il fut néanmoins suivi de très-près, de manière qu'au passage de la Ceira, pour assurer la marche de son corps principal, il fut obligé de sacrifier une partie de son arrière-garde; il y fut attaqué, et forcé

de passer la rivière avec une perte considérable; il se trouva même dans la nécessité de détruire une partie de ses munitions et de ses approvisionnemens, et l'on conçut l'espoir de le forcer à abandonner son artillerie et ses bagages : mais le 19, les alliés ne pouvant être suivis assez vite par les subsistances, furent obligés de ralentir leur marche pendant plusieurs jours. Les Français en profitèrent si bien, qu'ils réussirent enfin à se mettre entièrement en sûreté en traversant la Coa.

Le général Reynier s'arrêta avec le deuxième corps derrière cette rivière à Sabugal, jusqu'au 3 avril, et fournit à la division légère l'occasion de se signaler. Cette division, emportée par trop d'ardeur, se trouva seule engagée pendant quelque temps avec tout ce corps, et lui fit beaucoup de mal, mais aussi elle le sauva peut-être de son entière destruction : une attaque judicieusement combinée et qui eût embrassé à la fois son front, ses flancs et ses derrières, aurait probablement détruit ce corps, si on l'eût exécutée comme on l'avait ordonnée. Les Français perdirent dans cette occasion un obusier, 300 hommes faits prisonniers, et 340 restés sur le champ de bataille. Les alliés eurent 20 morts et 150 blessés.

Les Français continuèrent leur marche sur Ciudad-Rodrigo par Alfaiates, le 5 avril, époque où Lord Wellington cessa de les poursuivre. D'après l'habileté avec laquelle cette retraite fut dirigée, et eu égard aux causes qui empêchèrent le général des armées alliées d'agir plus activement, la perte positive de l'ennemi ne fut pas considérable et n'alla probablement pas à plus de 5.000 hommes. Dans l'armée alliée la perte n'excéda pas 650 hommes.

Le 9 avril, le quartier-général fut établi à Villa-Formosa. On reconnut Almeida; cette place avait une bonne garnison et se trouvait à l'abri d'un coup de main; comme l'armée alliée n'avait ni artillerie de position ni équipage de siége, on se détermina à en faire le blocus, et les troupes furent disposées en conséquence.

L'état de misère et de désorganisation dans lequel se trouvait l'armée française, ne lui permettait pas de faire de long-temps aucun effort pour la secourir. Lord Wellington profita de ce repos pour visiter le corps de l'Alentejo.

Digitized by Google

CHAPITRE II.

Mouvemens des armées sur la frontière d'Alentejo, depuis l'investissement d'Olivença par le maréchal Soult, jusqu'à la reprise de cette place par le maréchal Béresford.

PENDANT que toutes les forces des alliés étaient employées pour la défense de Lisbonne, le maréchal Soult rassembla dans le Midi de l'Espagne une armée de 13,000 hommes, et s'avança sur Badajos afin d'opérer une diversion du côté de l'Alentejo, et communiquer avec Masséna en traversant le Tage. Les généraux Balasteros et Mendizabal, qui commandaient les armées espagnoles sur cette frontière, avaient des forces très-inférieures à lui opposer; le premier fit un mouvement à droite sur Salvatierra et la basse Guadiana: le second repassa cette rivière; mais il commit l'étrange faute de renfermer dans Olivença six bataillons de ligne et une brigade d'artillerie légère presque sans approvisionnemens. Soult bloqua cette place le 11 janvier, et

la famine la força de se rendre à discrétion le 22 du même mois.

Après avoir fait d'Olivença une place d'armes destinée à protéger ses opérations ultérieures, Soult détacha, le 26 janvier, le corps du maréchal Mortier pour former l'investissement de Badajos, sur la rive gauche de la Guadiana ; cette opération était le prélude du siége. La cavalerie aux ordres du général Latour-Maubourg passa la rivière à gué et se répandit autour de la place.

Les Français ouvrirent la tranchée le 28, et dirigèrent l'attaque contre l'ouvrage extérieur dit de Pardaleras et contre le front 3-4 (*Pl. Ire*). Ils établirent des batteries sur la Sierra del Viento ; et c'est de ce point que partaient leurs tranchées. Une parallèle fut établie à la distance de 250 verges de Pardaleras, et l'on y plaça d'autres batteries destinées à enfiler les faces de cet ouvrage ; ces batteries commencèrent leur feu le 11 février, et, dans la soirée du même jour, Pardaleras fut enlevé d'assaut par des troupes qui avaient débouché de la parallèle et qui éprouvèrent à peine quelque résistance. Elles s'occupèrent sur-le-champ d'y former un logement et d'établir des communications avec la parallèle ; mais à cause de la nature rocailleuse

du sol et du feu soutenu de l'artillerie, ces travaux ne furent terminés que le 16.

Aussitôt que l'on connut à Cartaxo la marche du maréchal Soult sur Olivença, on détacha de l'armée alliée la division espagnole, qui eut ordre de se porter sur l'Alentejo, pour coopérer à la défense de cette frontière avec les forces commandées par le général Mendizabal. Lord Wellington indiqua comme la meilleure position à occuper par l'armée espagnole, pour entretenir la communication avec Badajos, dans le cas où cette place serait attaquée, une ligne au nord de la ville, en arrière de la Gévora, la droite appuyée au fort Christoval. En conséquence, on prit cette position le 9 février, et les forces qui l'occupèrent furent pour l'armée assiégeante une source d'inquiétudes continuelles. Comme elles protégeaient l'entrée des subsistances dans la place, elles contribuèrent beaucoup à en prolonger la défense. Ce fut donc pour les Français un objet de première importance d'en déloger les Espagnols. Par malheur, le général qui les commandait en fournit l'occasion en retirant toute son armée à sa gauche hors de la protection du fort, parce que quelques obus lancés de la rive opposée du fleuve étaient tombés dans son camp. Le maréchal Mortier

Digitized by Google

ayant observé ce mouvement, fit établir un pont-volant sur la Guadiana, au-dessus de la ville, et fit passer cette rivière, dans la nuit du 18 février, par un corps de 6000 hommes de son armée. Ce corps ayant traversé la Gévora à gué, attaqua Mendizabal au point du jour. Les forces de ce général consistaient en 9000 hommes d'infanterie espagnole et une brigade de cavalerie portugaise. Les troupes des deux nations se comportèrent mal, et, ne tirant aucun avantage de leur position, elles furent bientôt mises en déroute; la cavalerie trouva son salut dans une prompte retraite, malgré le noble exemple que lui donna son commandant et les autres officiers, qui firent pour la retenir les efforts les plus distingués. Don Carlos de Espagna réussit à ramener dans Elvas 500 hommes d'infanterie; 3000 environ se précipitèrent dans Badajos, et le reste fut tué ou fait prisonnier.

Ayant été ainsi délivré des inquiétudes que lui donnait l'armée retranchée sous Christoval, Mortier investit aussi la place sur cette rive du fleuve et redoubla d'efforts pour en hâter le siége : malheureusement l'assiégé ne lui opposa pas autant de talent et d'opiniâtreté. Les Français, après s'être logés dans Pardaleras, pous-

sèrent une parallèle à droite et à gauche de cet ouvrage et établirent des batteries à ricochet contre les faces des ouvrages de la ville. Le travail n'était encore qu'à 20 verges des saillants du chemin couvert, lorsque les Français découvrirent, le 28 février, par l'intrépidité d'un officier, qu'il n'était pas gardé pendant la nuit; en conséquence, le soir du jour suivant, 1er mars, la crête du glacis fut couronnée à la sape volante. Le 5, une batterie de brèche pour six pièces fut établie dans le logement contre la courtine 3-4. Dans la nuit du 8, la contrescarpe du fossé de la demi-lune fut renversée, et cette demi-lune elle-même étant abandonnée par la garnison, fut occupée. Le 9, les batteries de brèche commencèrent leur feu, et le 10, le général Imas, gouverneur, capitula. Il venait cependant d'être informé par une dépêche télégraphique que Masséna avait commencé sa retraite et que la place serait promptement secourue.

La garnison sortit le 11 : on dit qu'elle était de 9000 hommes; mais en admettant qu'elle fût moins nombreuse, on peut affirmer, après un sérieux examen du front attaqué et d'après une lecture attentive du journal de siége fait par les Français, et qui fut intercepté, que si l'on eût construit quelques retranchemens convena-

Digitized by Google

bles, Badajos aurait pu retarder sa capitulation pendant plusieurs jours. Sous ce point de vue militaire, il n'eut aucun motif qui puisse justifier cette reddition prématurée.

La brèche était ouverte dans la courtine sans que les flancs eussent été fortement endommagés; sa largeur n'était que de 25 pieds. La contrescarpe était renversée, mais le passage du fossé n'était point commencé. D'ailleurs, on aurait dû retrancher l'intérieur de la brèche, et la garnison était presque aussi nombreuse que les assiégeans (*Note* 4).

Après la chute de Badajos, Mortier investit Campo-Mayor avec cinq mille hommes d'infanterie et six cents de cavalerie. Campo-Mayor est une place frontière considérable assez bien fortifiée, mais dont les ouvrages n'ont pas été entretenus avec beaucoup de soin pendant les dernières années. Si ses fortifications étaient terminées, elle exigerait une garnison de cinq mille hommes; mais l'on n'y avait laissé que deux cents hommes de milices, et toute son artillerie consistait en cinq pièces montées sur les remparts. Le major Tallaia, des ingénieurs portugais, en était gouverneur. Les Français attaquèrent la place par le nord : ils commencèrent par établir une batterie de brèche de

six pièces de vingt-quatre dans un ancien ouvrage à couronne abandonné, situé à 400 verges de la face gauche du bastion do Concelho, avec une contrebatterie de trois pièces de douze dirigées sur le flanc opposé du demi-bastion do Principe. Dans le même temps, ils mirent sept mortiers en batterie, poussèrent une sape sur le glacis, et l'enveloppèrent d'une parallèle destinée à fournir un feu de mousqueterie rapproché. L'escarpe que l'ennemi avait l'intention de battre en brèche avait vingt-deux pieds de hauteur, et la batterie ne pouvait l'atteindre plus bas que douze pieds au-dessus du fond du fossé. Cependant, après cinq jours de feu, les décombres ne pouvant être enlevés à cause du feu de la mousqueterie, la brèche se trouva praticable, et la faible garnison de Campo-Mayor fut à la merci de l'ennemi; toutefois le gouverneur obtint encore un délai de vingt-quatre heures pour attendre s'il ne serait pas secouru : ne l'ayant pas été, il fut obligé de se rendre, et sortit de la place le 23 mars.

Immédiatement après que Masséna eut quitté ses cantonnemens, l'intention des alliés était d'envoyer au secours de Badajos le corps qui se trouvait au sud du Tage; mais lorsque les Français eurent commencé leur mouvement, comme

on ne pouvait au juste pénétrer leurs desseins, cinq bataillons et deux escadrons de ce corps sous le commandement du général-major l'honorable W. Stewart, avaient passé le Tage à Abrantès pour attaquer le poste de Punhete, que les Français abandonnèrent dans la nuit qui précéda l'arrivée de ce général; son corps eut ordre de traverser le Zézère. Le 8, on réunit la 4ᵉ. division au corps qui devait agir dans l'Alentejo; mais dans l'attente où l'on était qu'il y aurait à Pombal une action générale, il fut dirigé sur ce point, et ce ne fut que le 17 que sir William Béresford put repasser le Tage à Tancos et mettre son corps en mouvement. Ce corps était composé des 2ᵉ et 4ᵉ divisions et de la division portugaise du général Hamilton, avec le 13ᵉ. de dragons légers, quelque grosse cavalerie et deux brigades d'artillerie. Il se dirigea par Ponte de Sor, Crato et Portalègre sur Campo-Mayor, où il arriva le 25 mars, au moment où l'ennemi venait d'évacuer la ville. Un fort convoi, consistant en artillerie, chariots de munitions, mulets de bât, et escorté par huit ou neuf cents cavaliers et trois bataillons d'infanterie commandés par le général Latour-Maubourg, était encore en vue. Aussitôt la cavalerie alliée eut ordre de le poursuivre, et elle l'eut bientôt atteint. A son

Digitized by Google

approche, le général Latour-Maubourg forma son infanterie en deux colonnes et porta sa cavalerie sur son flanc droit. Une partie du 13e. anglais, avec quelques dragons portugais, fit une charge très-brillante sur la cavalerie française et l'enfonça. Se portant ensuite sur la route, les hommes armés du convoi jetèrent leurs armes, et notre cavalerie enleva plusieurs canons, fourgons, etc,; toutefois son ardeur l'ayant entraînée trop loin, elle éprouva sous les murs mêmes de Badajos une perte considérable. Alors le colonel Head ramena le régiment hors de la portée du canon de cette forteresse, et le reforma sur la route par laquelle le convoi devait passer; le corps principal ayant cessé de poursuivre l'ennemi, le 13e dût, à l'approche du corps français, faire un détour sur sa droite, ce qui permit au convoi d'entrer dans Badajos avec la perte d'un seul obusier et de quelques chariots.

Les alliés eurent dans cette affaire un officier et vingt-trois hommes tués ; trois officiers et soixante-sept soldats blessés et soixante-dix-sept prisonniers. La perte de l'ennemi dût être beaucoup plus considérable.

26 *Mars*. Les Français ayant ainsi abandonné la rive droite de la Guadiana, il s'agissait de l'importante opération de passer cette rivière pour

les poursuivre, et de bloquer Badajos avant que cette place pût être approvisionnée ou mise en état de défense. Les deux seuls ponts existans, ceux de Mérida et de Badajos étant en leur possession, et l'armée anglaise n'ayant pas d'équipage de pontons, l'on reconnut comme le meilleur gué celui qui se trouva sous le canon du fort de Jerumenha. Il était alors praticable pour la cavalerie seulement; mais dans aucune circonstance ce gué ne peut être regardé comme une communication permanente pour une armée, parce que la Guadiana est sujette à des crues subites. On ordonna donc de construire un pont sur chevalets. Cinq bateaux espagnols et quatre pontons qui étaient dans les magasins d'Elvas, furent disposés pour servir de ponts-volans.

L'arsenal d'Elvas ne renfermant pas de bois de construction, l'on fut obligé d'employer des bois verts; le pont ne fut terminé que le 3 avril. On ne donna que sept pieds de hauteur aux chevalets : les arbres que l'on trouva sur les lieux étaient de trop faibles dimensions pour leur donner plus de hauteur. Le passage de l'armée fut fixé au jour suivant; mais dans la nuit, la rivière s'éleva de trois pieds, et le pont se trouva hors de service. Les eaux ayant continué à augmenter le 4, l'armée commença

Digitized by Google

à passer la rivière sur ses radeaux le 5, et continua sans interruption le 6, le 7 et le 8. Le premier jour, le maréchal passa le fleuve et établit son quartier-général dans un petit village sur la rive gauche : l'ennemi y entra dans la nuit, après avoir surpris un piquet de cavalerie; mais l'infanterie l'en chassa sur-le-champ.

Pendant ce temps-là les Français avaient comblé les tranchées faites devant Badajos lors du dernier siége, en partie fermé la brèche, approvisionné la place, et emmené leur artillerie de siége. A l'approche des alliés, Mortier se retira à Séville, laissant une garnison dans la place et un détachement de quatre cents hommes à Olivença.

Olivença est une ville de cinq mille habitans, située dans un pays ouvert, à deux lieues de Jerumenha ; son enceinte est formée par neuf fronts réguliers, devant chacun desquels est une demi-lune non terminée. L'escarpe est revêtue en maçonnerie et a de vingt-un à vingt-cinq pieds de hauteur ; la hauteur de la contrescarpe varie depuis cinq jusqu'à neuf pieds. Il serait difficile d'indiquer un motif raisonnable qui ait pu engager Mortier à laisser un corps aussi faible dans une place d'un tel développement; car si une garnison de 400 hommes dans Olivença

est tout à fait hors de proportion avec le projet d'une bonne défense, elle est néanmoins trop nombreuse pour la sacrifier sans objet.

Le 9 avril, l'armée s'avança et investit la ville; elle établit son bivouac dans les bois d'oliviers que l'on trouve au nord et à l'ouest de la place. On fit une sommation au gouverneur, en lui offrant de bonnes conditions, qu'il rejeta. On fit alors une reconnaissance, dans le dessein de s'assurer s'il serait possible d'enlever la place d'assaut; mais une pareille entreprise paraissant hasardeuse, on se décida à élever des batteries et à battre en brèche.

Le 11, le maréchal, avec le gros de l'armée, marcha sur Zafra, laissant le général-major l'honorable G. L. Cole, pour suivre l'attaque avec sa division. Dans la nuit du 11 au 12 avril, on commença dans le terre-plein d'une lunette abandonnée, et à la distance de 340 verges, une batterie pour quatre pièces de gros calibre destinée à battre en brèche la courtine Saint-Francisco.

Le 15 au matin, la batterie était prête à jouer, et des obusiers de campagne avaient été mis en position pour enfiler et voir de revers les flancs défendant la partie à battre en brèche.

Avant de commencer le feu, le général-major

Cole envoya un parlementaire, dans le dessein d'offrir des conditions au gouverneur, s'il voulait se rendre dans une demi-heure. Aucune réponse n'ayant été donnée dans l'intervalle fixé, les batteries commencèrent leur feu. L'escarpe avait vingt-trois pieds de haut, et la brèche se faisait à huit pieds au-dessus du fond du fossé. La muraille se trouva fort mauvaise, et elle fut bientôt fortement endommagée. Vers onze heures du matin le gouverneur hissa un pavillon blanc, et manifesta l'intention d'accepter les conditions qui lui avaient été offertes le matin; mais alors le général Cole refusa toute espèce d'arrangement, exigeant que la place se rendît à discrétion, et il ordonna à l'artillerie de continuer le feu. A une heure après-midi la brèche devint presque praticable, quoiqu'on n'eût tiré que trois cent cinquante volées, et le gouverneur craignant un assaut, rendit la ville.

La garnison, montant à trois cent soixante-dix officiers et soldats, fut faite prisonnière de guerre. Toute l'artillerie de la place consistait en douze mauvais canons de fer coulé, sans affûts, et cinq pièces de campagne. Les premiers avaient été ingénieusement montés sur des voitures du pays après l'investissement.

Les officiers d'ingénieurs employés à l'attaque

d'Olivença étaient les capitaines Squire et Ross, et le lieutenant Forster. Le matériel de cette arme consistait en trois cents outils portugais à pionniers et en six mille sacs à terre.

16 *Avril.* — Durant les opérations contre Olivença, on avait construit à Jerumenha un pont de bateaux, et pour sa défense une tête de pont pouvant contenir 1,500 hommes. Après la prise de cette place, la 4e division se mit en route pour aller rejoindre le maréchal Béresford à Santa-Martha, où l'armée était en position pour observer les mouvemens du maréchal Soult, qui faisait tous ses efforts pour ouvrir une communication avec Badajos.

CHAPITRE III.

Description de Badajos. — Journal des attaques du fort Saint-Christoval, par le maréchal Béresford.

Badajos est une place forte, d'un grand développement, située sur la rive gauche de la Guadiana (*Pl. I*re). Un quart de son enceinte est couvert par cette rivière, dont le lit, vis-à-vis la ville, a de trois à cinq cents verges de largeur, ce qui la rend presque inattaquable de ce côté. Les défenses de la place, vers la campagne, consistent en une enceinte composée de huit grands fronts réguliers, bien construits, avec un bon chemin couvert. Les demi-lunes de ces fronts ne sont pas terminées; les escarpes sont revêtues en maçonnerie sur toute leur hauteur; celles des bastions ont plus de trente pieds; mais celles des courtines sont beaucoup moins élevées. En avant de la place il existe deux ouvrages détachés: l'un appelé *Pardaleras*, situé à deux cents verges de l'enceinte, est un ouvrage à couronne; son escarpe est basse, ses fossés étroits et sa gorge très-

mal fermée; l'autre, nommé *Picurina*, est une forte redoute jetée à quatre cents verges de la place (*Pl. V*, *fig.* 1, 2 *et* 3). A l'angle formé par la jonction du ruisseau Rivillas avec la Guadiana, s'élève un mamelon de cent vingt pieds de hauteur environ; un vieux château, dont les murailles faibles et mal flanquées se présentent à découvert, couronne le sommet de ce mamelon et ferme la place du côté nord-est.

L'espace où est assis ce château est considérable. On a fait à diverses époques des projets pour l'occuper par de bons ouvrages; mais on n'en a exécuté aucun: en un mot, les défenses de ce château ont été négligées. Il se trouvait armé de deux ou trois pièces de campagne que l'on avait guindées sur ses murailles, sans même les couvrir par un parapet suffisant.

Sur la rive droite de la Guadiana, exactement en face du château, et à la distance de cinq cents verges, se trouvent les hauteurs de Saint-Christoval, qui sont à-peu-près aussi élevées que celle du château; et comme le château est construit sur un plan incliné, qui pend vers la Guadiana, tout son intérieur est vu et plongé par les hauteurs de Saint-Christoval. Afin de priver l'assiégeant des avantages qu'il aurait pu tirer de ces hauteurs pour l'attaque de la ville, on les a oc-

cupées par un fort presque carré de trois cents pieds de côté. L'escarpe est bien revêtue en pierre et a vingt pieds de haut.

La communication entre la ville et le fort Saint-Christoval est difficile à entretenir : elle ne peut avoir lieu qu'au moyen d'un pont de six cents verges de longueur, qui peut être aisément enfilé, ou à l'aide de bateaux pour lesquels il n'existe aucun abri.

20 *Avril.* — Lord Wellington, qui venait de quitter l'armée du nord, étant arrivé à Elvas, résolut d'entreprendre sur-le-champ le siége de Badajos, si on pouvait lui présenter un projet d'attaque qui n'exigeât pas plus de seize jours de tranchée ouverte; attendu que, pendant ce nombre de jours, en y ajoutant ceux nécessaires pour compléter les préparatifs de siége, le maréchal Soult pouvait avoir le temps de réunir des moyens suffisans pour secourir la place. On débattit plusieurs plans d'attaque, qui tous exigeaient plus de temps que celui fixé. Plusieurs officiers des plus distingués, et lord Wellington lui-même, étaient d'avis de diriger les attaques contre un des fronts du sud; et on ne peut disconvenir que c'était le véritable point d'attaque, si l'on eût eu le temps nécessaire et des moyens suffisans en matériel et en personnel. Mais pour

faire les approches de l'un des fronts du sud, il est indispensable de commencer par réduire l'ouvrage à couronne de Pardaleras; ce qui oblige d'ouvrir la tranchée à une plus grande distance que celle prescrite par l'usage, et ce qui eût par conséquent forcé à employer plus de temps et de travail que pour faire les attaques d'un front de la même valeur qui ne serait point couvert par des ouvrages détachés. On compte ordinairement sur dix-huit jours de résistance pour les fronts comme ceux de Badajos, et y en ajoutant quatre pour la prise de Pardaleras, l'on ne pouvait supposer moins de vingt-deux jours pour l'attaque d'un des fronts du sud, et encore en donnant des moyens proportionnés à l'entreprise; mais on verra bientôt qu'ils n'y répondaient pas.

Après avoir ainsi reconnu que le temps et les moyens pour l'attaque de l'un des fronts réguliers étaient insuffisans, comme il était cependant de la plus haute importance pour la suite des opérations de l'armée que Badajos fût repris, le commandant des ingénieurs présenta au général en chef le projet suivant pour l'attaque du château.

Digitized by Google

PROJET D'ATTAQUE.

(*Pl. I*re, *fig.* 2.)

Le plan de site du château étant incliné de manière à présenter son intérieur aux vues des hauteurs sur lesquelles est situé le fort de Saint-Christoval, et de telle sorte que ces hauteurs voient à dos les défenses directes du château, il est évident qu'après avoir pris le fort Saint-Christoval, si l'on établit dans son intérieur et dans son voisinage de fortes batteries, aucune troupe ne pourra résister dans le château, ni défendre les brèches de son enceinte, si elle ne s'est défilée par des traverses ou par d'autres ouvrages qui exigent beaucoup plus de travail et d'efforts que n'en pourra faire la garnison pendant le temps que durera une attaque brusquée.

Les murailles de ce château étant elles-mêmes entièrement à découvert et d'une faible épaisseur, on ne peut croire qu'il faille plus de trois ou quatre jours pour y former une brèche praticable; et si pendant ce temps les batteries établies sur les hauteurs de Saint-Christoval entretiennent un feu bien soutenu, on ne pourra faire dans le château aucun retranchement susceptible d'une bonne défense. Il n'y a donc

pas de doute que si une fois une brèche a été pratiquée dans l'enceinte du château, il sera promptement emporté. Dans ce cas, Badajos cessera de résister, puisque le château domine la ville et qu'aucun retranchement ne l'en sépare.

En conséquence, on proposa, 1° de battre en brèche le fort Saint-Christoval, de lui donner l'assaut, et ensuite d'établir des batteries dans son intérieur et sur le terrain environnant; 2° d'ouvrir, dans la nuit même où l'on donnerait l'assaut au fort, une parallèle AB (*Pl. Ire*) dans la plaine sous le château. Cette tranchée devait refuser sa gauche et s'éloigner des feux des ouvrages de la Trinité et de San-Pedro, mais avoir sa droite assez rapprochée du château pour pouvoir construire sur-le-champ une batterie destinée à battre en brèche les murs du château à la distance de 450 ou 500 verges. D'après l'état de dégradation de ces murs, on espérait que quatre obusiers (c'est tout ce que l'on put s'en procurer) seraient suffisans pour éteindre son feu.

Dans le dessein de donner le change à l'ennemi sur le projet de la véritable attaque, afin qu'il ne songeât point à préparer des moyens de résistance dans l'intérieur du château, avant que les batteries destinées à l'en empêcher fussent

préparées, on résolut de faire de fausses attaques devant les deux autres ouvrages détachés de la place, en même temps qu'on ouvrirait la tranchée devant le fort Saint-Christoval pour la véritable; et lorsque la brèche du fort Saint-Christoval serait jugée praticable, de retirer les travailleurs des deux fausses attaques pour les employer à la tranchée projetée dans la plaine devant le château.

22 *Avril.*—Après avoir bien reconnu la place, le général en chef sanctionna ce projet. Sa seigneurie se trouvant dans l'obligation de retourner à l'armée du nord, attendu que Masséna avait réuni ses forces dans le dessein de faire lever le blocus d'Almeida, le maréchal Sir W. Béresford eut ordre d'entreprendre le siége de Badajos avec le corps à ses ordres, et on lui remit les instructions suivantes.

Memorandum.

Elvas, le 23 avril 1811.

1° Les haches et serpes ayant été envoyées ce matin à Olivença, un corps de troupes sera placé demain matin dans la forêt entre Olivença et Badajos, pour abattre les bois nécessaires.

2° Aussitôt que l'on aura abattu la quantité

Digitized by Google

de bois nécessaire, on formera l'investissement de Badajos sur la droite et sur la gauche de la Guadiana.

3° Si le temps se remet au beau avant que le bois soit coupé, la place sera investie comme il est ordonné dans l'art 2, ce que l'on fera dès que les troupes pourront bivouaquer sans inconvénient. Ce qui suit prouvera l'importance d'investir promptement la place.

4° Le jour de l'investissement on fera les dispositions suivantes : 1° on établira le pont volant sur la Guadiana ; 2° on amenera d'Olivença les canons et munitions pour lesquels on aura les moyens de transport, afin d'en former un dépôt sur la rive gauche de la Guadiana ; 3° on amènera au même endroit le matériel du génie qui se trouve dans Olivença, Elvas et Jerumenha, et l'on en déposera sur la rive droite de la Guadiana une quantité proportionnée aux travaux que l'on devra y exécuter ; 4° les matériaux disposés à Elvas, Campo-Mayor, etc., pour lesquels on aura des moyens de transport, seront amenés sur la rive droite de la Guadiana ; 5° les matériaux préparés dans la forêt d'Olivença ou dans tout autre lieu sur la gauche de la rivière, seront amenés au dépôt de cette rive ; 6° les bouches à feu, munitions et autres

approvisionnemens que l'on aura les moyens d'amener d'Elvas, seront conduits au dépôt de la rive droite.

5° Dans le jour qui suivra celui de l'investissement, les moyens de transport repartiront des dépôts de la droite et de la gauche de la Guadiana, pour continuer d'aller chercher à Elvas les bouches à feu et munitions et les amener à leurs dépôts respectifs. Le troisième, le quatrième et le cinquième jours, on continuera la même opération jusqu'à ce que les bouches à feu et les munitions nécessaires pour compléter l'approvisionnement des parcs de siège soient amenées.

6° Dans la nuit qui suivra le jour où l'on aura complété les moyens d'attaque, la tranchée sera ouverte devant Pardaleras, Picurina et Saint-Christoval.

7° Dès que les troupes anglaises auront pris possession de Saint-Christoval, le pont volant placé au dessous de l'embouchure de la Caya sera transféré au-dessus de la ville, et s'il est possible au-dessous de l'embouchure de la Gévora: en conséquence il importe de bien reconnaître les gués et passages de la rivière aussitôt que la place aura été investie.

Signé W.

Lord Wellington laissa aussi au maréchal Béresford l'ordre de livrer bataille à l'ennemi, dans le cas où il réunirait une armée, si cela était nécessaire pour l'empêcher de secourir la place.

24 *Avril.*—Pendant la nuit du 23 la Guadiana s'éleva de 7 pieds et emporta le pont de bateaux. Les pièces en ayant été entraînées par le courant, le corps du maréchal Béresford se trouva sans communication avec le Portugal; le 29 avril la communication fut rétablie au moyen d'un pont volant, et le premier mai le pont de bateau fut replacé.

INVESTISSEMENT.

4 *Mai.*—L'honorable William Stewart, général-major, investit Badajos sur la rive gauche avec un corps de 5,000 hommes. Parti de Talavera la Réal à minuit, il avait formé l'investissement à 9 heures du matin sans éprouver aucune perte. Le pont-volant fut établi sur la Guadiana immédiatement au-dessous de l'embouchure de la Caya; on fit des chemins de communication autour de la place, et, conformément aux instructions, on commença à amener d'Olivença, etc., les bouches à feu, munitions, etc., aux parcs et dépôts de la tranchée. Aucun corps n'ayant paru

sur le côté nord de la place, et l'ennemi demeurant libre d'y exécuter des sorties, on ne put faire aucun préparatif pour se disposer aux attaques de ce côté.

Comme il était très essentiel de reconnaître si les gués au-dessous du château n'avaient point été détruits, un officier (le lieutenant Forster) examina le Rivillas. Pendant la nuit il gravit sur le flanc de la colline du château, arriva presqu'au pied des murailles, rapporta que les gués du Rivillas étaient intacts et que l'on n'avait rien fait pour augmenter les difficultés des abords du château.

8 *Mai.* — L'honorable William Lumley, général-major, effectua ce jour là l'investissement de la ville du côté du nord. Il avait été décidé que le 17[e] régiment portugais partirait d'Elvas, un escadron de cavalerie portugaise de Campo-Mayor, et une brigade anglaise d'Oguela, pour être toutes réunies à trois heures du matin à l'Atalaia de Santa-Engracia. Les Portugais arrivèrent à l'heure fixée ; mais l'ordre de marche ne parvint à la brigade anglaise qu'à trois heures et demie du matin, une demi-heure plus tard que celle fixée pour l'arrivée au rendez-vous, et elle n'arriva à Santa-Engracia qu'à neuf heures. Au point du jour l'ennemi fit sortir de la place

soixante cavaliers et quelques fantassins qui prirent position à environ un mille en avant du fort Saint-Christoval, et ne se retirèrent qu'après y avoir été forcés par le corps d'investissement. L'artillerie de la place les ayant soutenus, les alliés ne purent les contraindre à la retraite sans éprouver quelque perte.

L'artillerie et les approvisionnemens de siége furent transportés dans les dépôts près du fort Saint-Christoval, et l'on arrêta que la tranchée serait ouverte dans la soirée du même jour.

MOYENS RÉUNIS EN PERSONNEL ET EN MATÉRIEL.

Officiers d'ingénieurs.

Le lieutenant-colonel FLETCHER, commandant.
Le capitaine SQUIRE, chargé de l'attaque de Christoval.

1re Brigade.	Le capitaine PATTON. —— DICKINSON, tué. Le lieutenant THOMSON.
2e Brigade.	Le capitaine ROSS, blessé. Le lieutenant EMMETT. —— MELVILLE, tué.
3e Brigade.	Le capitaine BY. Le lieutenant FORSTER.

4e Brigade. { Le capitaine MACLEOD.
Le lieutenant STANWAY.

5e Brigade. { Le capitaine BOTELER, blessé.
Le lieutenant REID, *id.*

6e Brigade. { Le capitaine MULCASTER.
—— MEINECKE.
Le lieutenant WRIGHT.

7e Brigade. { Le capitaine WEDEKIND.
Le lieutenant HUNT.

Le capitaine JOHN T. JONES, brigadier-major.
Le lieutenant RICE JONES, aide-major.

Dans le dessein de faire ce siége, lord Wellington avait ordonné, le 6 avril, d'amener de Lisbonne à Elvas une grande quantité de munitions de toute espèce; mais l'état d'épuisement du pays ne permit pas de se procurer les moyens de transport nécessaires : on en amena toutefois une faible quantité et l'on s'en procura d'autres sur les lieux. Cependant les moyens réunis étaient loin de se trouver en proportion avec l'entreprise. Les approvisionnemens du génie, pour l'attaque de Saint-Christoval, consistaient en cinq cents outils de sapeurs, deux cents sacs à terre, quelques madriers et environ deux cents gabions.

Les moyens de l'artillerie, pour la même atta-

que, étaient de trois pièces de vingt-quatre en bronze, approvisionnées à trois cents coups chacune, et deux obusiers de huit pouces approvisionnés à deux cents coups. Le corps assiégeant était composé d'une brigade anglaise, de deux bataillons portugais, et d'un bataillon de milice, formant un total d'environ quatre mille hommes. Cent hommes de la ligne remplissaient les fonctions de surveillans; quarante-huit charpentiers et trent-six mineurs furent attachés au corps des ingénieurs. Il y avait en outre vingt-sept rangs et files des artificiers militaires royaux.

JOURNAL DES ATTAQUES.

(Pl. II.)

Nuit du 8 *au* 9 *mai.*

On ouvrit la tranchée devant les trois ouvrages détachés; la fausse attaque contre Pardaleras consistait à rouvrir l'ancienne tranchée française sur la Sierra del Viento, et à y établir une batterie de quatre pièces de canon. La fausse attaque contre Picurina était à peu près du même genre et tracée sur une hauteur qui était à 900 verges de l'ouvrage.

A l'attaque véritable contre le fort St.-Chris-

toval, on commença une batterie n° 2 (*Pl. II*) sur le prolongement du fossé de la branche droite du fort, le fossé offrant une trouée au moyen de laquelle on voyait jusqu'au pied l'escarpe d'un petit flanc (*m*); la longueur de ce flanc n'excédait pas quinze pieds.

La batterie fut placée à quatre cent cinquante verges de ce flanc, qu'elle devait battre, et tracée pour trois pièces de vingt-quatre et deux obusiers de huit pouces. On traça en même temps sur sa droite une tranchée de cent verges de longueur pour la soutenir. On y plaça quatre cents travailleurs avec huit cents hommes pour les couvrir. Le terrain se trouva extrêmement dur et rocailleux, et l'ennemi commença un feu vif d'artillerie, de bombes et de mousqueterie, avant même que le premier gabion fût placé. Dans cet état de choses, tout ce qu'on put exécuter fut de remuer assez de terre pour que dix hommes pussent au point du jour travailler à couvert dans la batterie, et il fut impossible d'en mettre plus de trente à couvert dans ce qui était fait de la portion de tranchée à droite; en conséquence, la garde de la tranchée fut placée derrière les mamelons en arrière de la batterie. Le capitaine Ross y fut blessé pendant la nuit.

9 *Mai.*

On ne put employer que trente travailleurs. Le capitaine Boteler fut blessé.

Nuit du 9 *au* 10.

On plaça 400 travailleurs et 600 hommes pour la garde de la tranchée. On continua le travail entrepris la nuit précédente. Le terrain continuant à être rocailleux, on n'obtint qu'un faible résultat, et l'on fut obligé de laisser une grande partie de la garde de tranchée derrière le mamelon en arrière de la batterie.

10 *Mai.*

A sept heures du matin, les Français, au nombre de 700 hommes, ayant deux pièces de campagne, sortirent du fort Saint-Christoval, de la tête de pont et de la ligne intermédiaire entre ces deux ouvrages; ils s'emparèrent de la batterie n° 2, et la conservèrent quelques instans; mais la garde de tranchée ayant débouché de la position en arrière des mamelons, les repoussa. Quelques officiers commandant les détachemens se laissant emporter par trop d'ardeur, entrainèrent leurs soldats jusque sous les murailles du fort et de la tête de pont, où ils

reçurent une grêle meurtrière de balles, de boulets et de mitraille, qui nous tua ou blessa 400 hommes sans aucun objet. Le lieutenant Reid fut blessé en s'efforçant de défendre la batterie avec les travailleurs. Le lieutenant Melville fut tué le même jour.

Nuit du 10 *au* 11.

Afin de s'opposer à de nouvelles sorties, on résolut de tirer d'Elvas trois pièces de 12, et de construire pour les recevoir une batterie n° 4, à sept cents verges de la tête de pont, sur une hauteur d'où l'on enfilait en ligne droite le pont de la Guadiana. On mit 100 hommes à ce travail.

Trois cents hommes furent employés au premier ouvrage, et la batterie de brèche fut terminée et armée de trois canons de 24 et de deux obusiers de 8 pouces.

11 *Mai.*

A quatre heures du matin, la batterie commença son feu. Celui des canons fut dirigé contre le petit flanc (*m*) pour le battre en brèche, et les deux obusiers pour éteindre le feu du fort.

Les batteries étaient servies par des canonniers portugais nouveaux et sans expérience; aussi

produisirent-elles très-peu d'effet. Les assiégés, au contraire, faisaient un feu vif, bien soutenu et bien dirigé du fort Saint-Christoval et d'une batterie (E) qu'ils avaient élevée dans l'intérieur du château, et dans la journée ils mirent hors de service les trois pièces de canon et un des obusiers.

La batterie destinée à enfiler le pont fut presque terminée le soir. Le capitaine Dickinson y fut tué en poussant avec vigueur le travail.

Nuit du 11 au 12.

Les événemens du jour avaient prouvé l'insuffisance des attaques, et l'on se décida à amener quelques-unes des pièces destinées à l'attaque du château, et à les mettre en batterie contre le fort Saint-Christoval, pour tâcher d'éteindre le feu de l'ennemi. Dans cette vue, l'on commença une batterie de quatre pièces, n° 1, à gauche de la batterie qui avait été réduite au silence.

Pendant la nuit, l'artillerie retira de la batterie n° 2 les quatre pièces endommagées, et n'y laissa que l'obusier en état de servir : elle arma la batterie n° 4 des trois pièces de 12 amenées d'Elvas, et d'un obusier de campagne.

12 *Mai.*

Le corps employé aux attaques de Saint-

Christoval se trouvait réduit à 1800 hommes en état de servir, outre les milices. Il ne pouvait plus fournir la garde et le nombre de travailleurs nécessaires pour pousser les tranchées; et dès-lors les travaux languirent, et l'on n'y fit plus rien d'important.

Rive gauche de la Guadiana.

Depuis la première nuit, on continua les fausses attaques pour diviser l'attention de l'assiégé. Celle contre Pardaleras lui donna sans doute beaucoup d'inquiétude, puisqu'il entretint constamment son feu contre elle.

Le 10, le maréchal Béresford convint avec le commandant des ingénieurs de commencer les attaques du château du côté du sud dans la nuit même; mais dans le jour, ayant reçu des détails sur les mouvemens de l'armée rassemblée pour secourir la place, il pensa qu'il était convenable de suspendre l'attaque projetée. Le 11, le général en chef ayant reçu de nouveaux renseignemens sur la marche de l'armée française, donna l'ordre de transporter les dépôts de tranchée de la rive gauche à la rive droite de la Guadiana, au moyen du pont-volant, et de tout préparer pour la retraite. D'après les rapports du 12, on put croire que l'ennemi ne manœuvrait que pour attirer

l'attention de l'armée de siége, et qu'il n'avait aucun projet décidé d'avancer. Le maréchal ordonna donc d'ouvrir ce jour-là même la tranchée devant le château, dans la plaine qui est à la rive gauche de la Guadiana.

Nuit du 12 *au* 13.

1400 travailleurs et 1800 hommes de tranchée.

La parallèle et ses communications furent ouvertes sur une aussi grande étendue que le nombre des travailleurs permit de le faire, et les troupes étaient passablement couvertes à minuit, lorsque le maréchal envoya l'ordre de retirer les travailleurs et de se préparer à lever le siége, parce que le maréchal Soult, en marche pour secourir la place, venait d'arriver à Llerena. L'ordre portait en outre que tout le monde devait se réunir à Valverde, afin de pouvoir opposer à l'ennemi des forces suffisantes.

Dans la nuit du 13, toutes les batteries furent désarmées, et dans celle du 14, on brûla tout le matériel que l'on ne put transporter. Une partie de l'armée se dirigeait déjà sur Valverde, et la 4e division, avec quelques Espagnols seulement, était restée sur la rive gauche du fleuve, pour

couvrir ces opérations. Le 15, à la nuit, cette division se mit elle-même en marche, et le siége fut totalement levé. La perte de l'armée assiégeante s'éleva à 100 morts environ et 650 blessés ou prisonniers.

OBSERVATIONS.

A l'époque où le siège commença, la force de Badajos n'avait pas été bien appréciée, et les moyens réunis pour l'attaque de cette place étaient loin d'être suffisans. Le corps assiégeant lui-même était trop faible, particulièrement à l'attaque de Saint-Christoval. De là et du manque d'outils de sapeurs, il résulta que dans la première nuit on ne put ouvrir la tranchée sur une assez grande étendue pour opposer à l'ennemi un front suffisant, ce qui favorisa sa sortie. D'ailleurs les canonniers portugais étaient jeunes et sans expérience : il aurait fallu pour contrebattre efficacement le feu de l'ennemi, avoir plus de canons que lui, tandis que nous en avions beaucoup moins : on n'était pas mieux pourvu de tous les autres objets nécessaires. Il faut donc regarder comme un bonheur que l'approche de l'ennemi ait forcé de lever le siége; car autrement, après de grands sacrifices d'hommes dans de nouvelles tentatives infructueuses, on n'aurait pu le continuer faute de moyens.

CHAPITRE IV.

Bataille d'Albuera — Réinvestissement de Badajos. — Bataille de Fuentes de Honoro, et évacuation d'Almeida par les Français.

L'armée avait pris position derrière la petite rivière d'Albuera, au point où les routes allant de Séville à Olivença et Badajos, se séparent après avoir traversé la rivière sur un pont près du village d'Albuera. Cette rivière se jette dans la Guadiana, et le village du même nom est situé sur sa rive gauche.

Au couchant, à partir de la rivière, le terrain s'élève en ondulations qui forment une suite de petits monticules dont les pentes sont très-douces. C'est sur le sommet de ces hauteurs, et presque parallèlement à la rivière, que l'armée fut formée. Sa gauche avait en tête le village d'Albuera, et les bords de la rivière offraient dans cette partie un obstacle imposant. La droite n'avait aucun point d'appui particulier; les ondulations du terrain étaient si rapprochées que pour parvenir à occuper tous les sommets des

hauteurs il eût fallu constamment étendre la ligne pour s'emparer successivement des points culminans. En conséquence, après les avoir tous reconnus, et avoir placé notre droite dans une position où elle commandait le terrain environnant, il restait encore sur ce flanc un terrain très-favorable à l'ennemi, l'Albuera n'étant plus qu'un ruisseau au-dessus de la droite. Sur la rive orientale de la rivière, à la gauche de la position, le terrain est parfaitement uni et ouvert sur une étendue de six ou sept cents verges. A cette distance une chaîne de faibles monticules, couverts de bois épais, se présente à la droite sur une forme demi-circulaire jusqu'à l'endroit où elle rencontre le cours de l'Albuera, vers la partie supérieure qui était occupée par les alliés.

Dans la nuit du 15 mai, le maréchal Soult prit une position parallèle à la nôtre sur ces collines boisées, avec 20,000 hommes d'infanterie, 3,000 de cavalerie et 40 pièces de canon.

Le maréchal Béresford avait sous son commandement les 2e et 4e divisions, la division portugaise du genéral Hamilton et 14,000 Espagnols; en tout 27,000 hommes d'infanterie: il avait trente-deux pièces de canon. La cavalerie

était très-inférieure en nombre à celle des Français.

Les Espagnols furent formés sur deux lignes à la droite; la 2e division fut placée au centre, et la division portugaise à la gauche. La 4e division, qui arriva de Badajos au moment où l'action s'engageait, fut établie avec une brigade portugaise en seconde ligne, derrière la 2e division. On occupa le village d'Albuera par une brigade d'infanterie légère, et la cavalerie fut disposée de manière à protéger le flanc droit des Espagnols.

Le 16, à huit heures du matin, une forte colonne ennemie, débouchant du bois, se dirigea sur le village d'Albuera, comme pour attaquer la gauche des alliés; mais tandis que toute l'attention se portait sur cette colonne, qui n'avait pour objet qu'une fausse attaque, le gros de l'armée ennemie, profitant du bois qui masquait sa manœuvre sur la droite, avait tourné notre position en passant l'Albuera, et gravissait les hauteurs situées à la droite des Espagnols, sans trouver personne qui s'y opposât. Aussitôt que les têtes de colonnes avaient débouché du bois, et que leur mouvement avait pu être observé, le maréchal Béresford avait profité du peu de temps qui lui restait pour faire faire aux troupes

espagnoles un changement de front, les plaçant sur leur droite, suivant une ligne perpendiculaire à celles qu'elles occupaient primitivement, et disposant sa réserve sur la droite de la manière la plus avantageuse pour les soutenir. Les hauteurs que les Français avaient gagnées se trouvant presque aussi élevées que celles occupées par les Espagnols, ce fut aussi contre eux qu'ils dirigèrent leur principal effort. Les Espagnols résistèrent long-temps avec avantage; mais enfin ils furent repoussés, et l'ennemi commença à se former sur les hauteurs qu'ils avaient abandonnées, ce qui lui donnait une position qui pouvait devenir très-fatale aux alliés. Il n'y avait donc pas de temps à perdre pour reprendre ces hauteurs; pour y parvenir, le maréchal Béresford fit marcher sur-le-champ la deuxième division, dont la première brigade s'avança avec une grande bravoure; mais au moment où elle se déployait, elle fut chargée en arrière et sur son flanc droit par quelques escadrons de lanciers polonais, et presque toute la brigade fut faite prisonnière. Dans cet instant la bataille semblait perdue; le village d'Albuera était évacué, et l'on ordonnait de retirer les pièces avancées pour se disposer à la retraite; mais les autres brigades de la 2e division, com-

mandées par le général-major W. Stewart, et une partie de la 4ᵉ division aux ordres du général-major G. L. Cole, qui les suivirent immédiatement, chargèrent l'ennemi, le chassèrent des hauteurs avec une perte prodigieuse, et s'y établirent. Les officiers français s'efforcèrent en vain de rallier leurs soldats pour attaquer de nouveau les hauteurs : ne pouvant y réussir, ils se retirèrent, protégés par leur puissante cavalerie, sur les hauteurs situées à l'autre bord de la rivière, et ils y demeurèrent tout le jour suivant, tenant une division d'infanterie dans la plaine, et conservant le pont sur l'Albuera. Dans la nuit du 17 ils commencèrent leur retraite sur Séville.

La perte de l'armée alliée fut d'environ 1,000 morts, 3,000 blessés et 570 prisonniers. Celle des Espagnols s'éleva à 2,000 hommes tant tués que blessés.

Les Français eurent au-delà de 8000 tués ou blessés.

Dans la matinée du 18, aussitôt que l'on eut connaissance de la retraite de l'ennemi, on envoya la cavalerie à sa poursuite, et dans le cours de la journée la division portugaise du général-major Hamilton reprit le blocus de Badajos au sud de la Guadiana.

BATAILLE DE FUENTES DE HONORO.

A son retour à Villa formosa, le 28 avril, lord Wellington apprit que Masséna avait réuni son armée à Ciudad - Rodrigo, dans le dessein de tenter de secourir Almeida, qui se trouvait dans une grande détresse à cause du manque de subsistances. Le 2 mai, le maréchal Masséna s'avança pour remplir ce but avec les 2e, 6e et 8e corps évalués 40,000 hommes d'infanterie, auxquels se joignait une nombreuse cavalerie. Pour s'opposer à cette entreprise lord Wellington avait sous son commandement la division légère et les 1re, 3e, 5e, 6e, et 7e divisions de l'armée alliée avec un faible corps de cavalerie.

Almeida est située sur la rive droite de la Coa, rivière considérable qui coule dans une direction du sud au nord et dont les rives sont montueuses et très-accidentées; l'on ne peut la traverser que sur un petit nombre de points. Les principaux passages sont, 1° le pont d'Almeida; 2° le pont de Castelboim, sept milles au-dessus d'Almeida. 3° le gué de Saint-Roque, près Frenada, trois milles au-desssus de Castelboim. Depuis cet endroit jusqu'à 30 milles d'Almeida, il n'existe pas un seul passage qui soit de quelqu'im-

portance. A Sabugal, on trouve un beau pont de pierre où viennent aboutir les grandes routes qui de Guarda et de Castel-branco se dirigent en Espagne.

Almeida se trouvant sur la rive de la Coa occupée par l'ennemi, les alliés se virent obligés, afin de lui opposer une force capable de l'empêcher de la secourir, de combattre avec cette rivière à dos. D'après l'objet que l'on se proposait, l'aile gauche de l'armée fut nécessairement portée assez près d'Almeida pour empêcher toute communication avec la garnison, en tournant cette aile. D'un autre côté lord Wellington désirait s'étendre assez vers la droite pour maintenir ses communications avec le pont de Sabugal.

En front de la Coa, et dans une direction presque parallèle à cette rivière, coule une petite rivière nommée la Duas-Casas, et le terrain entre ces deux rivières, quoiqu'élevé, est en général découvert. Le village de Fuentes de Honoro, opposé à Frenada sur la Coa, est bâti sur la rive gauche de la Duas-Casas, s'étendant sur le revers occidental de la vallée qui, dans cet endroit et au-dessous a une pente fort roide; mais au-dessus du village la tête de la vallée s'ouvre et les pentes des côtés en deviennent faciles.

Lord Wellington posta son armée sur le terrain élevé en arrière de la Duas-Casas, plaçant les 1re, 3e et 7e divisions derrière Fuentes de Honoro et occupant ce village avec l'infanterie légère de la 3e division. Dans la même ligne, sur la gauche, mais un peu détachées, étaient la division légère et la 6e division en face du village d'Alameda, où il existe un pont sur la Duas-Casas. La 5e division, destinée à garder la grande route d'Almeida qui traverse la rivière à un gué situé sous le fort de la Conception, occupait l'extrême gauche, et une brigade portugaise resserrait de très-près la forteresse. Un corps espagnol fut mis au village de Nava de Aver, à deux milles environ sur la droite de l'armée, afin d'assurer entièrement ce flanc.

Le 3 *Mai*, l'armée française prit position sur le côté opposé de la vallée de la Duas-Casas, sa gauche en face du village de Fuentes de Honoro, et sa droite s'étendant jusqu'à environ deux milles et demi d'Alameda. Au premier abord elle menaçait d'attaquer sur ce dernier point, mais dans l'après-midi elle fit un effort désespéré pour emporter le village de Fuentes, qui se défendit avec succès jusqu'à la nuit, où l'ennemi renonça à l'attaque qui lui avait causé une perte considérable.

Digitized by

Le général français employa le 4 mai à faire une reconnaissance qui fit soupçonner que son dessein était d'agir sur la droite de l'armée alliée, pour couper sa communication avec le pont de Sabugal. Afin de s'y opposer, la 7e division fit un mouvement sur sa droite et se porta à Poza Velha, où les accidens de la vallée de la Duas-Casas ont presque disparu et où la rivière se trouve guéable en plusieurs endroits.

Pendant la nuit du 4, Masséna fit faire à ses troupes un mouvement général sur leur gauche et opposa le 8e corps avec toute sa cavalerie à la 7e division sur sa droite. Ce mouvement fut suivi d'un mouvement correspondant de la part des alliés. La division légère et la cavalerie furent envoyées pour soutenir la 7e division, et les 1re et 3e divisions firent un mouvement sur leur droite.

Le 5 au point du jour le 8e corps français attaqua la 7e division et chassa les alliés du village de Poza Velha. Profitant de ce succès, la cavalerie française, supérieure en nombre, poursuivit celle des alliés jusque sur l'infanterie qui tint ferme et rallentit sa poursuite par un feu bien dirigé : l'artillerie à cheval seconda l'infanterie

à propos et l'ennemi s'arrêta. Les troupes espagnoles qui occupaient Nava de Aver se trouvant séparées de la ligne par la perte de Poza Velha, firent un détour en arrière par Frenada.

Lord Wellington se détermina alors à abandonner sa communication avec le pont de Sabugal et à renforcer sa position en concentrant son armée. Dans cette vue la division légère et la 7e division furent retirées de la droite pour former une ligne qui s'étendait depuis la Duas-Casas jusqu'à Frenada sur la Coa, formant ainsi l'équerre avec celle de son front primitif, et la cavalerie fut mise en réserve. Pendant que les troupes exécutaient leurs changemens de position, l'ennemi tenta, mais en vain, de les enfoncer, et lorsqu'elles eurent formé leur nouvelle ligne, il se borna à diriger sur elles le feu de son artillerie. Il renouvela l'attaque du village de Fuentes qui fut défendu avec opiniâtreté, et après un long combat demeura en la possession des alliés

Jusqu'au 9, l'ennemi resta tranquille; à cette époque il se retira sur Rodrigo, abandonnant Almeida à son sort.

Les alliés eurent dans ce combat cent quatre-vingt-dix-huit tués, mille vingt-huit blessés et deux cent quatre-vingt-quatorze prisonniers.

Après la bataille, le commandant d'Almeida fit connaître au général français, par divers signaux et plusieurs décharges d'artillerie, l'état de détresse de la garnison. L'ennemi opérant sa retraite, lord Wellington devina facilement l'intention où était Brenier d'évacuer la place, et il prit toutes les mesures nécessaires pour empêcher la garnison d'échapper; mais quelques fautes commises dans l'exécution de ses ordres, et que l'on n'a jamais pu bien connaître, rendirent ces mesures inutiles. Dans la soirée du 10, Brenier sortit avec sa garnison, passa les piquets du corps de blocus par une marche à travers champs, pour éviter les routes, et arriva sans aucune perte près de Barba del Puerco. Là il traversa, sans en être aperçu, un corps de troupes qui y avait été posté pour s'opposer à son passage; mais en traversant le pont d'Agueda, son arrière-garde fut attaquée par un autre corps, et environ deux cents de ses gens y périrent. Une fois qu'il eut passé ce pont, il fut impossible de rien entreprendre contre lui, parce que tout un corps de l'armée française était sur la rive droite de cette rivière pour le soutenir.

Dès le commencement du blocus, Brenier avait préparé les moyens de détruire les fortifications d'Almeida, et son projet fut très-sage-

ment exécuté. Autour des fronts de cette place il existe un chemin des rondes. Dans cet espace et à vingt-cinq pieds de distance l'un de l'autre, on creusa des puits de quinze pieds de profondeur et l'on y prépara des fourneaux de mines. On établit un nombre de puits suffisant pour faire sauter deux fronts entiers, une face et deux flancs des fronts adjacens. On avait rangé tous les affûts de campagne, munitions, etc., dans le fossé au pied des revêtemens que l'on voulait détruire. Au moment de l'évacuation les mèches furent allumées et l'explosion renversa les revêtemens entiers, ce qui forma une masse de pierres, de décombres, etc., qui remplit presque entièrement le fossé et détruisit et enterra tout ce qu'on avait placé dedans. Les terres éboulées du rempart présentaient une pente très-douce, en sorte qu'Almeida se trouva complètement ouvert. Les fronts détruits étaient ceux que Masséna avait embrassés dans son attaque.

Aussitôt que l'ennemi eut repassé l'Agueda, lord Wellington détacha les 3e et 7e divisions vers l'Alentejo, afin de renforcer le maréchal Beresford; et le 16, ayant été informé de la marche de Soult, il partit de sa personne pour la même destination, laissant les troupes du

Digitized by Google

nord sous le commandement de sir B. Spencer. Lord Wellington arriva à Elvas le 19, lendemain du jour où les Français avaient opéré leur retraite d'Albuera, et il donna sur-le-champ l'ordre de hâter les préparatifs pour reprendre Badajos.

CHAPITRE V.

Journal du siége de Badajos en Mai et Juin 1811.

Bien que la victoire de Fuentes de Honoro et la chute d'Almeida, qui l'avait suivie, eussent permis de détacher deux divisions pour l'Alentejo, et que, par ce renfort, les alliés eussent obtenu une supériorité décidée sur le maréchal Soult, il était à craindre cependant qu'aussitôt qu'ils montreraient l'intention sérieuse d'attaquer Badajos, le maréchal Marmont, qui venait de prendre le commandement de l'armée de Masséna, ne manœuvrât sur le Tage, afin d'être à portée de secourir cette place : le siége n'en pouvait être entrepris avant onze jours, parce que le matériel de l'artillerie, qui avait beaucoup souffert par les derniers transports, exigeait de grandes réparations. Pendant cet intervalle, le maréchal Soult pouvait réunir toutes les forces disponibles de son commandement et avoir le temps de faire sa jonction avec l'armée du Tage. Alors les forces combinées de

ces deux armées auraient surpassé de beaucoup celles des Anglais et des Portugais réunis. Rien que d'expéditif ne pouvait donc être entrepris contre Badajos : après une mûre délibération, on se décida, le 22 mai, à suivre en gros le projet arrêté pour les dernières attaques, en corrigeant dans les détails quelques parties dont l'expérience avait fait connaître l'imperfection.

Ces corrections consistaient, 1° à augmenter généralement les moyens d'attaque; 2° à opposer au feu de la place des contre-batteries de canons et de mortiers; 3° à distribuer les officiers et les canonniers de l'armée anglaise parmi les artilleurs portugais, afin de rendre le feu de ces batteries plus efficace; 4° à lier entre elles les batteries nos 1, 2 et 4 par une parallèle, pour prévenir les sorties; 5° à mener de front les diverses attaques, afin de diviser l'attention de l'assiégé et éviter que, comme dans le siége précédent, son feu ne fût dirigé sur une seule attaque.

INVESTISSEMENT.

(Pl. II.)

Le 25 mai la 7e division, sous le commandement du général-major Houston, investit Badajos sur la rive droite de la Guadiana : l'investissement s'effectua sans aucune perte. Les troupes

Google

ayant fait halte à quelque distance du fort Saint-Christoval, gagnèrent, lorsqu'il fit obscur, les positions avancées, et placèrent les piquets et les sentinelles nécessaires. Le même jour on jeta le pont-volant sur la Guadiana, comme dans le siége précédent. On amena les munitions et autres objets nécessaires d'Elvas, au dépôt devant la place. Le 27 la 3e division partit de Campo-Mayor, passa la Guadiana à un gué qui se trouve au-dessus de la ville, et joignit le corps investissant sur la rive gauche.

MOYENS RASSEMBLÉS EN PERSONNEL ET EN MATÉRIEL.

Officiers d'ingénieurs.

Le lieutenant-colonel FLETCHER, commandant.

Le capitaine SQUIRE, chargé de l'attaque du fort Saint-Christoval.

Le capitaine BURGOINE, chargé de l'attaque du sud.

1re BRIGADE.	Le capitaine PATTON, blessé mortellement. Le lieutenant TOMSON.
2e *id.*	Le capitaine ROSS. Le lieutenant EMMETT.
3e *id.*	Le capitaine BT. Le lieutenant FORSTER, tué.
4e *id.*	Le capitaine MACLEOD. Le lieutenant STANWAY.

5ᵉ	*id.*	Le capitaine MEINECKE. Le lieutenant REID.
6ᵉ	*id.*	Le capitaine MULCASTER. Le lieutenant WRIGHT.
7ᵉ	*id.*	Le capitaine WEDEKIND. Le lieutenant HUNT, tué.
8ᵉ	*id.*	Le lieutenant RICE JONES. —— HULME.

Le capitaine JOHN T. JONES, brigadier-major.

ARTILLERIE.

Attaque du fort Saint-Christoval.

12 pièces de 24.
4 *id.* de 16.
2 obusiers de 8 pouces.
2 *id.* de 10 pouces.
(Ces obusiers, destinés à tirer sous 30° d'élévation, devaient servir de mortiers).

Attaque du sud ou du château.

14 pièces de 24.
4 obusiers de 8 pouces.
2 *id* de 10 pouces, devant tenir lieu de mortiers.

Toutes les pièces ci-dessus étaient en bronze et avaient été tirées d'Elvas. Les projectiles, ainsi que les équipages d'artillerie, étaient également portugais et tirés de la même place.

On consomma pendant le siége :

14,369	boulets de 24.
641	charges à mitraille.
1,134	boulets de 16.
702	bombes de 10 pouces.
2,079	*id.* de 8 pouces.

Les approvisionnemens du génie pour les deux attaques consistaient en 3,500 outils de sapeurs, 60,000 sacs à terre, 600 gabions et quelques fascines, avec une suffisante quantité de blindes et de planches ordinaires. On avait attaché aux ingénieurs 169 hommes de la ligne, pour remplir les fonctions de surveillans, 48 charpentiers et 48 mineurs. Il y avait en outre 25 rangs ou files du corps des artificiers militaires royaux.

Le corps qui devait fournir l'attaque du fort Saint-Christoval se composait de la 7e division, du 17e régiment portugais et des milices de Tavira et de Lagos, faisant un total d'environ 5,000 hommes. Le corps chargé de l'attaque du sud était composé de la 3e division et de la division portugaise commandée par le général-

Digitized by Google

major Hamilton; ce qui faisait environ 12,000 hommes.

JOURNAL DES ATTAQUES.

Le 29 tous les préparatifs étant assez avancés pour permettre d'ouvrir la tranchée, on jugea utile dans la soirée de détourner l'attention de l'ennemi du véritable point d'attaque, en renouvelant la fausse attaque contre Pardaleras; en conséquence, on y employa 300 travailleurs pendant cette nuit et le jour suivant.

Nuit du 30 au 31 Mai.

Attaque du sud. — 1,600 travailleurs.
Garde de tranchée, 1,200 hommes.

Les troupes destinées à couvrir les travailleurs partirent du parc en suivant le chemin (*h a*) : elles furent placées à environ trente verges de la parallèle projetée; le corps principal (*c*) au centre avec de forts détachemens (*b*) sur ses flancs, de petits piquets sur le front de chaque bataillon, et quelques troupes légères éparpillées en avant. Les piquets et les troupes légères reçurent les ordres les plus précis de ne point faire feu.

Les travailleurs furent partagés en quatre divisions de quatre cents hommes chacune. Deux

de ces divisions suivirent le chemin du centre (*ie*): arrivées sur le tracé de la parallèle (*e*), une d'elles fila par la droite et l'autre par la gauche. Les deux autres divisions furent employées à ouvrir les communications (*g g*) qui avaient plus de mille verges de longueur. Les huit cents hommes restant, qui étaient tout ce dont on pouvait disposer pour la parallèle, y furent occupés, mais l'on ne put les étendre que d'environ onze cents verges de *a* en *f*, et c'est aussi tout le travail que l'on put faire cette nuit avec les communications en arrière. Jusqu'au point du jour l'ennemi ne découvrit point notre travail, et à cette époque seulement il commença à tirer avec six pièces.

Attaque du fort St.-Christoval, 1,200 travailleurs.
Garde de tranchée, 800 hommes.

Pendant la nuit, ou entreprit les ouvrages suivans :

Batterie n° 1, pour cinq pièces de vingt-quatre destinées à enfiler les défenses du château et aider à réduire au silence les batteries ennemies.

Batterie n° 2, à quatre cents verges de l'ouvrage pour trois pièces de vingt-quatre et deux

obusiers de huit pouces; les canons ayant pour objet de battre en brèche le flanc découvert de St.-Christoval (*m*), et les obusiers celui d'agir contre les défenses en général.

Batterie n° 3, à huit cents verges de distance, pour quatre pièces de vingt-quatre destinées à ruiner les parapets et les défenses du fort Saint-Christoval.

Batterie n° 4, à sept cents verges de la tête de pont, pour quatre pièces de seize et deux obusiers de dix pouces, destinés à l'usage de mortiers. Cette batterie avait pour objet d'enfiler le pont sur la Guadiana, d'empêcher la communication entre la ville et le fort de St.-Christoval, et en même-temps de gêner les sorties. Les obusiers devaient être tournés contre le fort St-Christoval, la tête de pont ou le château, selon le besoin. On fit aussi une parallèle pour unir entre elles et protéger les autres batteries. L'assiégé découvrit le travail au moment même de l'ouverture de la tranchée, et dirigea de ce côté un feu très-vif pendant toute la nuit.

31 *Mai.*

Attaque du sud. — 1,000 travailleurs.
Garde de tranchée, 1,200 hommes.

Attaque du fort St.-Christoval, 300 travailleurs.
Garde de tranchée, 800 hommes.

L'ouvrage de la nuit dernière se trouva tenable au matin, et l'on s'occupa de le perfectionner.

Nuit du 31 mai au 1er juin.

Attaque du sud. — 1.600 travailleurs.
Garde de tranchée, 1,000 hommes.

Des seize cents travailleurs fournis, mille furent employés à perfectionner le travail de la dernière nuit. Comme il eût fallu tout le reste des travailleurs pour pousser la parallèle jusqu'au point fixé pour l'établissement de la batterie de brèche, on résolut, pour gagner du temps, de commencer cette batterie dans la soirée, au point où la parallèle était déjà parvenue. L'on traça donc la batterie n° 5 pour quatorze pièces de vingt-quatre destinées à battre en brèche, et pour quatre obusiers de huit pouces et deux de dix pouces, faisant service de mortiers, dirigés sur le château. Six cents hommes furent employés à ce travail et à ses communications. (*Note* 5).

Attaque du fort St.-Christoval, 1,200 travailleurs.
Garde de tranchée, 600 hommes.

Les travailleurs furent employés aux batteries et dans la parallèle. La batterie n° 4 fut finie et armée.

1er Juin.

Attaque du sud. — 1,000 travailleurs.
Attaque du fort St.-Christoval, 400 *id.*

On continua à perfectionner la parallèle, les batteries et les communications. Les mineurs furent occupés à faire sauter le roc, afin de pouvoir établir sur un terrain uni les plate-formes de la batterie n° 1.

Nuit du 1er au 2 juin.

Attaque du sud. — 1,200 travailleurs.
Attaque du fort St.-Christoval, 1,000 *id.*

Comme le terrain de la batterie n° 1 se trouva de roc et qu'on ne put trouver de terre à portée, parce que l'assiégé avait mis le rocher à nu depuis le dernier siége, on forma les parapets avec des sacs à laine tirés d'Elvas.

Nuit du 2 au 3 juin.

Attaque du sud. — 400 travailleurs.
Attaque du fort St.-Christoval. — 950 *id.*

Toutes les batteries furent armées et les munitions déposées dans les magasins.

3 *Juin.*

A 9 heures et demie du matin les batteries commencèrent le feu, qui fut assez mal entretenu; cependant, avant la nuit, la face extérieure ou muraille du château avait éprouvé un éboulement, et l'on ne voyait à battre en brèche que de la terre se soutenant verticalement.

Dans la batterie n° 2, un obusier, dans la batterie n° 3 et dans celle n° 4, un affût de mortier, furent mis hors de service.

Nuit du 3 au 4 juin.

Attaque du sud. — 1,200 travailleurs.

Un nombre suffisant de travailleurs se trouvant libre, on continua la parallèle sur sa droite, en suivant le projet primitif, et l'on traça la batterie n° 6 pour sept pièces.

4 *Juin.*

Attaque du sud. — 600 travailleurs.
Attaque du fort St.-Christoval.— 50 *idem.*

Pendant ce jour, le feu fut très-vif des deux côtés. A l'attaque du fort Saint-Christoval, la batterie n° 2 produisit un excellent effet, et le flanc qu'elle battait souffrit beaucoup; mais au château, le banc de terre conserva la position verticale qu'il avait le soir précédent.

L'affût du mortier restant dans le n° 4 fut mis hors de service ainsi qu'un affût de canon dans le n° 2 et une pièce dans le n° 1.

Nuit du 4 au 5 juin.

Attaque du sud. — 1,000 travailleurs.

On termina la batterie n° 6 et la parallèle entre cette batterie et celle n° 5, et l'on transporta sept pièces du n° 5 dans le n° 6.

5 *Juin.*

Attaque du sud. — 500 travailleurs.

On employa les travailleurs à approfondir la parallèle et à construire des traverses dans les batteries. Ces traverses étaient devenues néces-

saires, l'assiégé ayant placé dans le fort Saint-Christoval un canon dirigé sur nos travaux, et qui plongeait dans leur intérieur à cause du grand commandement qu'il avait au-dessus.

A dix heures du matin, la batterie n° 6 commença son feu et le continua pendant tout le jour : elle fit un très-bon effet, mais le banc de terre ne perdit rien de son aplomb.

Attaque du fort Saint-Christoval. — Le feu des batteries continua comme les jours précédens. Les batteries destinées à éteindre le feu des assiégés rendirent peu de service; mais celles qui battaient en brèche produisirent un bon effet. Dans le n° 1, un canon fut mis hors de service.

Nuit du 5 au 6 Juin.

Attaque du Sud. — 1400 travailleurs.

On reçut la nouvelle que sept canons de fer arriveraient bientôt de Lisbonne à Elvas; et comme en peu de temps les pièces de bronze devenaient incapables de servir, on étendit encore la parallèle vers sa droite, et l'on traça la batterie n° 7 déstinée à recevoir ces sept pièces.

Attaque du fort Saint-Christoval. — 250 travaill.

Le feu de l'ennemi continuant avec la même

vivacité qu'au commencement du siége, on agrandit la batterie n° 1 pour y placer un canon et deux obusiers de plus, et on augmenta également le n° 2 d'une pièce, qui était tout ce que le terrain pouvait permettre. On retira les obusiers de la batterie n° 4 où ils avaient remplacé les obusiers-mortiers. Comme le feu de la batterie n° 3 produisait peu d'effet, on la désarma, et son artillerie, transportée dans les n°s 1 et 2, remplaça les pièces hors de service.

6 *Juin.*

Attaque du Sud. — L'ennemi amena dans le fort Saint-Christoval une nouvelle pièce et un obusier, qu'il dirigea sur les n°s 6 et 7, et qui nous causèrent beaucoup de mal.

Les pièces portugaises étaient d'un mauvais métal et ne pouvaient résister à un feu vif. Douze pièces seulement se trouvaient encore en état de servir à cette attaque : elles entretinrent un feu continu, mais de peu d'effet.

Attaque du fort Saint-Christoval. — Dans la nuit précédente, le lieutenant Forster avait reconnu la brèche et rapporté qu'elle était praticable. Comme vue de la tranchée, elle le paraissait

aussi, il fut arrêté qu'on y donnerait l'assaut dans la soirée.

Nuit du 6 au 7 Juin.

Attaque du fort Saint-Christoval. — Le corps qui devait exécuter l'assaut était fort de 180 hommes. A minuit, 25 hommes formèrent l'avant-garde, conduits par le lieutenant du génie Forster; ils partirent du n° 1, et s'avancèrent jusqu'à l'angle saillant droit (*s*) du fossé du fort. Toutes les palissades avaient été détruites par le feu des batteries, et la contrescarpe, qui n'avait dans cet endroit que 4 pieds de hauteur, ne présentait aucun obstacle. Le détachement descendit aussitôt dans le fossé et marcha droit au pied de la brèche. En arrivant, il la trouva tout-à-fait impraticable. L'assiégé profitant du temps écoulé depuis la chute du jour jusqu'au moment de l'attaque, avait enlevé les décombres amoncelés au pied de cette brèche, et l'escarpe conservait encore sept pieds d'élévation. Après avoir fait une tentative infructueuse pour surmonter cet obstacle, le détachement se retira; il aurait même pu rentrer presque sans perte, si le reste de la troupe, destiné à monter à l'assaut, ne fût déjà descendu dans le fossé; ils réunirent alors tous leurs efforts pour escalader

Digitized by Google

les remparts du fort qui avaient vingt pieds de hauteur de revêtement, au moyen d'une douzaine d'échelles de quinze pieds de long qu'on leur avait envoyées pour monter sur la brèche. Pendant une heure que nos gens persévérèrent dans cette entreprise impraticable, l'assiégé ne cessa de lancer sur eux des bombes, des grenades à main et d'autres projectiles. A une heure du matin ce qui restait de cé corps se retira : il avait eu 12 hommes tués et 90 blessés. A la fin du combat le lieutenant Forster reçut dans le corps un coup de feu dont il mourut.

7 *Juin.*

Attaque du sud. — On avait terminé dans la nuit la batterie n° 7 : on y plaça trois pièces tirées du n° 5 ; elles commencèrent dans l'après-midi à tirer sur la brèche.

Attaque du fort Saint-Christoval. — On renouvella le feu contre la brèche du flanc ; il ne restait plus que sept canons et deux obusiers en état de servir dans les batteries n°s 1 et 2.

Nuit du 7 *au* 8 *Juin.*

On aperçut un détachement de travailleurs ennemi nettoyant le pied de la brèche du château ;

on tira sur eux à mitraille, et ils abandonnèrent leur travail.

8 *Juin.*

Attaque du sud. — Les canons de fer étant arrivés d'Elvas, on en plaça trois dans la batterie n° 7. La partie supérieure de la brèche du château, quoique la terre fût à découvert, paraissait toujours verticale; mais on voyait à son pied une grande quantité de décombres, ce qui donnait l'espoir de la rendre praticable.

Attaque du fort Saint-Christoval. — On entretint un feu continuel sur la brèche commencée au flanc de ce fort.

Nuit du 8 *au* 9 *Juin.*

Le capitaine Patton fut mortellement blessé en faisant la reconnaissance de la brèche du château, pour se mettre en état d'y guider les colonnes d'attaque.

9 *Juin.*

A la fin de ce jour, la brèche du château paraissait fort avancée, les décombres qui se trouvaient à son pied étaient devenus assez considérables pour qu'on pût la croire praticable. (*Fig.* 3.)

La brèche dans le flanc du fort Saint-Christoval fut encore une fois jugée praticable, et l'assaut en fut ordonné pour le soir.

Nuit du 9 au 10 Juin.

Attaque du fort Saint-Christoval.—Le détachement qui devait monter à l'assaut, composé de 200 hommes, était précédé comme ci-devant par un petit détachement de vingt-cinq hommes. Ils avaient avec eux six échelles de 25 à 30 pieds de long; mais les circonstances avaient changé depuis le dernier assaut: l'ennemi, qui n'était point préparé alors, n'avait eu que 75 hommes dans le fort, au lieu que dans cette soirée les as-iégés étaient sur leurs gardes, et ils y avaient mis une bonne garnison.

L'avant-garde se mit en marche à neuf heures; le lieutenant du génie Hunt, qui la dirigeait, fut tué sur le glacis: cependant tout le détachement descendit dans le fossé; l'officier qui le commandait fut tué un instant après. On ne put se procurer aucun renseignement certain sur les opérations ultérieures de ce détachement. A leur retour, quelques-uns des hommes qui le composaient rapportèrent que le pied de la brèche avait été nettoyé et qu'elle se trouvait

impraticable; d'autres dirent que la tentative n'avait point été faite sur la brèche même, mais bien sur la face droite du demi-bastion (*n*), qui avait assez souffert du choc des boulets qui le ricochaient en tirant contre la brèche, pour que, dans l'obscurité, on pût le confondre avec la brèche. Cette opinion est probablement exacte; mais en quelqu'endroit que l'attaque ait été faite, elle fut des plus déterminées, et la résistance des plus opiniâtres. La quantité de grosses bombes, de grenades et d'autres projectiles jetés dans le fossé était énorme. Après avoir persisté pendant une heure dans cette attaque meurtrière, et avoir eu 40 tués et 100 blessés, le détachement reçut l'ordre de se retirer.

10 *Juin.*

A dix heures du matin on obtint un armistice pour retirer les blessés et les morts.

Le non-succès de l'attaque tentée le soir précédent détermina lord Wellington à lever le siége. Il ne restait plus que huit canons et deux obusiers en état de servir contre le fort Saint-Christoval et douze contre le château. On apprit d'ailleurs que les maréchaux Soult et Marmont marchaient au secours de la place, et avaient assez de temps pour arriver avant qu'on eût pu

amener d'autres pièces, et pousser les approches assez près de Saint-Christoval pour assurer la réussite d'un nouvel assaut. A la nuit, on commença à reconduire les munitions sur les derrières de l'armée.

11 *Juin.*

Pendant la nuit, l'ennemi avait enlevé les décombres amoncelés sur la brèche du château, et le haut de la brèche en terre présentait un front vertical de dix pieds de hauteur.

12 *Juin.*

On retira le reste des canons et des munitions, et on leva finalement le siége.

La perte des alliés durant cette opération fut de 9 officiers et 109 hommes tués, et de 25 officiers et 342 soldats blessés ou faits prisonniers.

OBSERVATIONS.

On a fait voir au commencement de ce journal, en donnant le projet suivi pour ce siége, que l'on fut forcé, par le manque de temps et de moyens, de l'adopter de préférence à tout autre qui eût offert un résultat plus assuré. Un léger examen prouvera que ce siége, quoique réduit

à la plus grande simplicité, n'a pu réussir, parce que les moyens de l'armée alliée, en personnel et en matériel, étaient insuffisans. Avec quelques sapeurs et le nombre nécessaire de fascines et de gabions, la réduction du fort Saint-Christoval était assurée; car dans l'espace de temps compris entre le 30 mai, époque de l'ouverture de la tranchée, et le 6 juin, jour de l'assaut, les approches auraient été poussées jusqu'au glacis du fort, et l'on eût présenté de près un tel développement de feux, qu'il eût été impossible à l'assiégé de nettoyer la brèche et de se montrer sur le parapet au moment de l'attaque. Comme alors les troupes auraient pu avancer à couvert, on aurait pu donner l'assaut de jour, et avec l'assurance de réussir.

C'est de la prise du fort Saint-Christoval que dépendait le succès du siége; car il eût été très-imprudent de donner l'assaut au château, tant que ce fort, qui commandait le pied de la brèche et toutes ses approches, demeurait dans les mains de l'ennemi. Il importe donc peu que l'on ait employé beaucoup de temps à former la brèche du château, puisqu'on ne pouvait lui livrer l'assaut tant que le fort Saint-Christoval n'était point en notre pouvoir. Ce qui rendit

la brèche du château si difficile à ouvrir, fut la nature même de son enceinte; la muraille que l'on voyait extérieurement n'était qu'un masque en maçonnerie de briques à mortier de ciment, pour garantir des injures du temps l'escarpe du château en terre taillée à pic. Le masque fut renversé dès le premier jour de feu; mais l'escarpe en terre continua à se soutenir verticalement, et jusqu'au dernier instant chaque partie qui fut détachée par le tir en brèche ne se sépara du solide en arrière que suivant un plan vertical. (*Voyez Pl. II*, *fig.* 3.)

Les batteries destinées à faire brèche au château en étaient beaucoup trop éloignées pour bien remplir leur objet; et comme les ingénieurs manquaient de sapeurs et des objets nécessaires pour pousser les tranchées plus près et établir contre la brèche un feu de mousqueterie, les résultats de toute une journée de canonnade contre cette brèche étaient souvent annullés en quelques heures de nuit par l'assiégé, qui enlevait les décombres tombés au pied. C'est surtout ce qui arriva au fort Saint-Christoval, et ce qui empêcha le succès des deux assauts livrés à ce fort. L'on ne peut blamer ni les officiers ni les soldats employés dans ces

opérations; chacun y fit bien son devoir et montra le courage le plus distingué.

Le matériel de l'artillerie était très-défectueux et tout-à-fait hors de proportion avec l'importance de l'entreprise, quoique l'on eût tiré d'Elvas tout ce que cette place pouvait fournir. Les canons, d'une pâte trop molle, étaient mal forés et manquaient des accessoires perfectionnés actuellement pour le pointage, etc.; les projectiles étaient de toutes formes et de tous calibres, ce qui faisait que le vent se trouvait à chaque pièce varier d'un pouce, d'un demi-pouce, d'un dixième de pouce. Les obusiers, employés en guise de mortiers, furent d'un faible service; ils étaient mal établis sur leurs affûts, et les obus n'étaient point de calibre; les canonniers d'ailleurs les manœuvraient sans habileté : leur effet en devint nécessairement incertain, et les officiers d'artillerie méritent sans doute des éloges pour avoir fait autant avec des armes aussi imparfaites et étant aussi mal secondés.

Après avoir manqué le second assaut donné au fort Saint-Christoval, on pouvait d'autant moins conserver l'espoir de réduire la place, que les projectiles rassemblés pour le siége étaient

presqu'entièrement consommés, et qu'Elvas ne pouvait plus en fournir. D'ailleurs dix-huit bouches à feu se trouvaient hors de service à cette époque, et l'on ne pouvait les remplacer. Ainsi, en supposant même qu'aucune armée ne fût venue au secours de la place, et qu'on eût eu le temps nécessaire, on manquait de tous les moyens indispensables pour tenter sérieusement un nouvel effort.

Après avoir examiné de la manière la plus sévère les opérations du siége de Badajos, il serait difficile d'accuser qui que ce soit de sa non-réussite. Depuis le général jusqu'au simple soldat, tout le monde y a fait son devoir, et le défaut de succès ne saurait discréditer le projet adopté pour les attaques. On doit convenir que l'on avait judicieusement disposé dans ce projet de tous les moyens que l'on pouvait rassembler pour détruire le fort Saint-Christoval: leur insuffisance fut démontrée par l'expérience. On n'avait pu prévoir d'avance une partie des causes de cette insuffisance, et il n'avait pas été possible de remédier à d'autres que l'on connaissait; mais l'on a fait à ce siége tout ce que le talent et la bravoure réunis peuvent entreprendre.

La résistance opiniâtre du fort Saint-Chris-

toval empêcha d'exécuter la dernière partie du projet; mais ce qui était déjà fait permettait de bien augurer pour ce qui restait à faire. Un examen impartial prouvera peut-être que l'exécution de ce projet devait être couronnée d'un résultat plus heureux (*Note* 6).

CHAPITRE VI.

Mouvemens de l'armée depuis la levée du siége de Badajos jusqu'à l'investissement de Ciudad-Rodrigo.

Le siége de Badajos fut totalement levé le 9 juin, à cause du manque de moyens; mais le blocus de la place continua jusqu'au 16, et pour couvrir cette opération, l'armée alliée prit position près d'Albuera, et tint le corps de Soult en échec jusqu'au moment où Marmont, qui était sur le point d'opérer sa jonction avec lui, l'obligea à se retirer. Le 17 elle repassa la Guadiana, et dès lors Badajos fut libre. Après la jonction de Marmont et de Soult, leurs armées réunies continuèrent leur marche et entrèrent dans Badajos le 19. Le 20 le corps du nord, sous le commandement de sir B. Spencer, ayant suivi l'armée française par un mouvement parallèle, arriva à Arronches. Toute l'armée alliée se trouvant réunie en un seul corps, il fut décidé qu'on livrerait bataille aux Français, s'ils tentaient de pénétrer en Portugal. A cet effet, on choisit

une position avantageuse, on la renforça par quelques redoutes, et l'on fit bivouaquer dans les bois, sur les deux rives de la Caya, les troupes prêtes à occuper cette position.

Le 22, les Français poussèrent une forte reconnaissance de deux corps de cavalerie d'environ douze escadrons chacun. Le premier, sur Elvas, rencontra dans sa marche et fit prisonnier un piquet de 3 officiers et 60 hommes du 11e de dragons, qui l'avait pris pour un corps portugais. Le second corps, se dirigeant sur Campo-Mayor, après avoir manœuvré pendant plusieurs heures dans le but de reconnaître la position et la force de l'armée alliée, fut contraint de se retirer sans avoir obtenu aucun renseignement, parce que les troupes avaient été à dessein cachées derrière les hauteurs. Après cette reconnaissance, les deux armées restèrent en repos pendant un mois environ : ce fut dans cet intervalle que l'on projeta la réduction de Ciudad-Rodrigo et que l'on commença les préparatifs de l'attaque. On tira de Lisbonne, par le Douro, l'artillerie de siége et les munitions.

La guerre de la péninsule se dirige d'après des principes qui lui sont propres et auxquels on ne pourrait appliquer les raisonnemens faits d'après les événemens des autres campagnes.

Qu'un général, avec une armée inférieure, qui reconnaît facilement la supériorité de son ennemi, en abandonnant, au moment de s'en emparer, une prise d'une grande valeur, forme le dessein d'enlever à cet ennemi une forteresse importante que tous les principes d'honneur et d'intérêt lui prescrivent de conserver, cela paraîtra une inconséquence; mais si l'on revient aux premières causes qui ont fait naître cette idée, si l'on pèse les raisonnemens que l'on a faits au moment où elle fut émise, si on les combine avec le résultat heureux de l'entreprise qui a répondu à ce que l'on attendait, l'on en jugera différemment, et l'on ne pourra s'empêcher de reconnaître qu'on ne l'a conçue que sur une connaissance parfaite du fort et du faible de chaque armée.

Le Portugal doit sa conservation à sa pauvreté. L'impossibilité d'y faire subsister pendant quelque temps une armée considérable avec les vivres que l'on peut trouver dans quelque partie de ce pays que ce soit, a été jusqu'à ce jour la base de toutes les opérations militaires. Les Français n'ont pas de magasins, ils subsistent au moyen des contributions journalières, ils ne peuvent par conséquent rester long-temps réunis en un corps considérable. Les Anglais

7

au contraire, ont des magasins qu'ils transportent par eau sur le Tage et le Douro; tous les approvisionnemens se tirent des derrières de l'armée, et, pourvu que la ligne d'opération ne soit pas assez allongée pour exiger une augmentation dans le nombre des bêtes de somme, ils peuvent agir long-temps aussi bien dans une partie de ce pays que dans les autres.

Pendant toute cette campagne les Français eurent constamment sur les alliés une grande supériorité numérique, et il est certain qu'ils en auraient tiré un grand avantage, si lord Wellington n'avait dirigé tous ses mouvemens en les basant judicieusement sur la manière différente de subsister des deux armées.

L'espoir de réussir dans cette nouvelle entreprise était fondé sur ce principe. La place de Ciudad-Rodrigo, abandonnée à elle-même, éloignée de 60 milles des cantonnemens les plus rapprochés de l'armée française et dans un pays entièrement ennemi, ne pouvait être approvisionnée que par des convois qui avaient à parcourir 60 milles avec escortes. Il parut donc probable que si l'armée alliée occupait les villages qui environnent Ciudad-Rodrigo, l'on ne pourrait y faire entrer aucun secours en vivres sans une escorte assez forte pour combattre avec

avantage l'armée anglaise, c'est-à-dire avec une armée forte d'environ 50,000 hommes. Les Français devaient donc être forcés, ou d'abandonner Ciudad-Rodrigo, ou de harasser leurs troupes par des marches longues et fréquentes, en les tirant de provinces éloignées, pour en réunir le nombre nécessaire, toutes les fois qu'il faudrait ravitailler cette place. Il fut décidé que l'on conduirait l'artillerie de siége et les munitions à Villa de Ponté, à seize lieues de distance, afin d'être en mesure d'entreprendre immédiatement le siége, si l'ennemi employait une partie de ses forces ailleurs. De cette manière, les alliés, tranquilles dans de bons cantonnemens, pouvaient paralyser toute l'armée française. Leur nombre, bien inférieur à celui des Français, ne leur permettant d'entreprendre aucun mouvement offensif, on ne pouvait adopter un meilleur plan pour couvrir le Portugal et qui procurât de plus grands avantages à la cause générale de la péninsule.

A l'époque du 23 juillet l'armée de Marmont ayant abandonné le pays situé au sud du Tage, à cause de l'état d'épuisement où il se trouvait, le quartier-général anglais fut transféré à Portalègre, et, le 10 août, à Fuente-Guinaldo. On laissa un petit corps commandé par le lieutenant-

général Hill, pour la défense de la frontière d'Alentejo, et le reste de l'armée fut cantonné dans les villages d'Elbodom, Martiago, Albergaria, etc., près Rodrigo. Elle y demeura dans la plus parfaite tranquillité jusqu'au milieu du mois suivant. Vers ce temps Ciudad-Rodrigo commençait à souffrir beaucoup du manque de subsistances, et tous les rapports annonçaient qu'une forte armée se rassemblait à Salamanque pour servir d'escorte à un convoi destiné au ravitaillement de la place. Mais comme c'est la coutume des généraux français de faire circuler de faux bruits et d'exagérer la force de leurs armées, c'eût été montrer trop de crédulité que de croire, sur de pareilles nouvelles, à l'approche d'une armée de 60 à 70 mille hommes, et de lui permettre en s'éloignant de jeter tranquillement des secours dans Ciudad-Rodrigo, avec une force qui n'excédait probablement pas la moitié de ce nombre.

Lord Wellington fit donc retrancher une position en tête de Fuente-Guinaldo, comme point d'appui, pour y tenir jusqu'au dernier moment avec un corps avancé qu'il mit à même de connaître la force de l'ennemi. On concentra sur-le-champ les troupes pour occuper cette position : la division légère resta sur la rive droite

de l'Agueda, et la 3ᵉ division occupant les hauteurs d'el Bodom, avait ses avant-postes sur les hauteurs de Pastores à environ deux milles en avant, et un peu vers la droite; ces deux divisions devaient se replier sur Guinaldo, si elles étaient menacées par des forces supérieures. Le 23 septembre, la tête du convoi ennemi parut dans la plaine en avant de Rodrigo, et, le lendemain, une file de voitures, de fourgons et de mulets de bât, qui occupait un espace de plusieurs milles, entra dans la place. Une division d'escorte de vingt mille hommes d'infanterie et trois mille hommes de cavalerie resta au bivouac sous ses murs. Dans la matinée du 25, l'ennemi passa l'Agueda avec plus de trente escadrons de cavalerie, un corps d'infanterie et de l'artillerie, et fit une reconnaissance vers Guinaldo. D'abord il parut manœuvrer dans l'intention de forcer la position avancée d'el Bodom, par Pastores, sur sa droite; mais tout-à-coup poussant sa cavalerie sur sa gauche, il s'avança rapidement sur les hauteurs d'el Bodom; les troupes qui se trouvaient à Pastores ne purent se retirer sur Guinaldo, et l'officier qui les commandait prit le parti judicieux de passer sur la rive droite de l'Agueda, et, marchant sur Robleda, il repassa cette rivière à un

gué près de ce lieu. Sur la gauche, les seules troupes que l'on put opposer à la formidable cavalerie de l'ennemi étaient deux bataillons anglais, un bataillon portugais et trois escadrons de dragons, avec quatre pièces portugaises. Cependant la discipline et la confiance de cette poignée d'hommes étaient telles, qu'ils gardèrent leur position un temps considérable. A l'approche de l'infanterie ennemie, ayant reçu l'ordre de se retirer, ils se formèrent en deux carrés, et ils se retirèrent en bon ordre sur le renfort qui leur arrivait; quoique chargés à plusieurs reprises sur trois côtés, ils repoussèrent constamment la cavalerie. Notre perte, dans cette journée, s'éleva à trente morts, cent blessés et vingt-cinq prisonniers.

Les 3e et 4e divisions, avec de la cavalerie, furent mises en position, et les Français s'arrêtèrent. Le 26, la division légère arriva, et fut placée sur le même alignement.

La position de l'armée vis-à-vis Guinaldo se trouvait sur une sommité ayant environ trois milles d'étendue, la droite appuyée à l'Agueda, et la gauche tombant brusquement dans une plaine spacieuse. Comme cette plaine était située entre le Portugal et Guinaldo, et pouvait être traversée dans tous les sens, il était néces-

saire d'y avoir un corps considérable de troupes pour empêcher l'ennemi de tourner l'armée par les hauteurs qui étaient en arrière. Une division fut destinée à s'opposer aux mouvemens qu'il tenterait de faire pour passer l'Agueda au-dessus de Guinaldo; en sorte qu'il ne resta que trois divisions en ligne. Dans la journée du 26, trente-cinq mille hommes d'infanterie, parmi lesquels se trouvaient vingt-deux bataillons de la garde impériale avec une nombreuse cavalerie, s'étaient réunis sur la position vis-à-vis des trois divisions, et, à la brune, on aperçut la tête d'une autre colonne très-nombreuse, et qui, jointe au reste de l'armée déjà arrivée, en devait probablement porter la force à soixante mille hommes d'infanterie et cinq mille de cavalerie. En conséquence, l'armée anglaise commença sa retraite aussitôt que l'obscurité de la nuit le permit.

Le 27, deux colonnes françaises suivirent l'armée alliée, et, dans l'après-midi, il y eut plusieurs engagemens assez vifs, dans lesquels la 4e division perdit et reprit deux fois le village d'Aldea de Ponté, dont elle conserva enfin la possession. Mais, d'après un plan général d'opération précédemment arrêté, toute l'armée continua sa retraite pendant la nuit, pour prendre

Digitized by Google

une position qui avait été reconnue sur la corde de l'arc formé par la rivière de Coa, près Sabugal, la gauche appuyée à Rendo. Le 28, elle offrit la bataille aux Français ; mais, comme ils avaient atteint leur but, qui était de ravitailler Rodrigo, ils l'évitèrent, et se remirent en marche pour Salamanque. L'armée alliée prit alors des cantonnemens plus éloignés que ceux qu'elle avait précédemment occupés : son quartier-général fut établi à Freneda.

Les Français étant pa venus, au moyen de cette importante opération, à mettre Ciudad-Rodrigo à l'abri du besoin de subsistances pour un temps considérable, on ne pouvait conserver l'espoir de réduire promptement cette place qu'en l'assiégeant lorsque les troupes françaises se seraient séparées. Pour être en mesure de le faire au moment favorable, il était essentiel d'amener l'artillerie et les munitions plus à portée. En conséquence, à peine les troupes eurent-elles occupé leurs nouveaux cantonnemens, qu'on en employa un nombre considérable à rétablir les ouvrages d'Almeida, détruits par le général Brenier, dans l'intention d'en faire une place d'armes pour recevoir notre artillerie de siége. Le 22 novembre, la première division d'artillerie arriva dans la forteresse, et les autres suivirent

Digitized by Google

immédiatement. Pendant que ces choses se passaient à l'armée alliée, la garde impériale fut retirée de l'Espagne, et, dans le courant de décembre, le maréchal Marmont détacha de son armée une division de cavalerie pour renforcer le maréchal Suchet devant Valence; il mit ses autres troupes en cantonnement à Valladolid, etc. Ce moment parut favorable pour assiéger Rodrigo, et il fut rapidement saisi. Le 17 décembre, les diverses divisions de l'armée commencèrent à faire des fascines et des gabions à leurs quartiers-généraux respectifs, et l'on fixa l'investissement au 6 janvier. La neige tomba avec abondance pendant la première nuit de ce mois, et le temps continuant à être très-mauvais jusqu'au 5, on ne put compléter les préparatifs, et l'on retarda l'investissement jusqu'au 8 janvier.

CHAPITRE VII.

Journal du siége de Ciudad-Rodrigo.

(Pl. III.)

Ciudad-Rodrigo est bâtie sur une éminence au bord de l'Agueda, sur sa rive droite. Cette ville est formée par une double enceinte. Celle intérieure, d'une antique construction, a trente-deux pieds de hauteur ; elle est généralement de mauvaise maçonnerie, sans flancs, avec de mauvais parapets fort étroits. L'enceinte extérieure est une fausse braie moderne d'un profil très-faible ; sa situation sur le revers de la colline est telle qu'elle ne couvre qu'en partie le mur de l'enceinte intérieure. La pente rapide du terrain a été cause aussi que la fausse braie elle-même est très-imparfaitement couverte par son glacis. Sur les côtés est et sud de la place la fausse braie a des demi-lunes; mais dans aucune partie il n'existe de chemin couvert ni de contremines. Hors de la ville et à la distance de trois cents verges, se trouvent les faubourgs : ils sont fermés par un mauvais retranchement en terre, que les Espagnols élevèrent à la hâte pendant

l'investissement de cette place en 1810. Pendant que les Français en ont été maîtres, ils ont fait d'excellens postes de trois couvents situés sur les flancs et au centre de ces faubourgs : ils ont également converti en un poste pour de l'infanterie le couvent de Santa-Crux, qui se trouve au pied du glacis de l'angle nord-ouest de la place. Les retranchemens des faubourgs, quoique fort peu de chose par eux-mêmes, pouvaient être regardés comme parfaitement à l'abri d'un coup de main, étant soutenus par ces couvents.

Autour de la place le terrain est généralement plat et le sol rocailleux, excepté au nord, où il existe deux hauteurs appelées le petit et le grand Teson. La première (*fig.* 2), éloignée de cent quatre-vingts verges des ouvrages, s'élève presque au niveau des remparts, et l'autre, située à six cents verges, a sur eux un commandement de treize pieds. Le sol de ces hauteurs est très-pierreux, et, pendant l'hiver, on rencontre l'eau à 6 pouces de distance de leur surface. Sur la plus élevée les Français ont construit une petite redoute, R (*fig.* 3). L'on ne pouvait faire aucune attaque dans cette partie, qu'après s'en être emparé. Cette redoute était protégée par deux pièces et un obusier mis en batterie sur la

terrasse du couvent fortifié de St.-Francisco, à quatre cents verges de distance; en outre, une grande partie de l'artillerie de la place (particulièrement des mortiers et des obusiers placés derrière le rempart de la fausse braie) était destinée à faire feu sur les travaux que l'on pouvait entreprendre en partant de la colline.

La difficulté de conduire les tranchées dans un terrain rocailleux et la crainte de perdre un temps précieux en s'emparant des faubourgs, firent juger qu'il était préférable d'attaquer par la partie nord, malgré la supériorité du feu de ce front et l'obstacle que la redoute pouvait présenter, d'autant plus que l'attaque faite par Masséna avait convaincu de la possibilité de faire brèche de ce côté à la muraille de l'enceinte intérieure à cette distance des glacis, tandis que sur les fronts est et sud il paraissait douteux, à cause de l'abaissement du terrain, que l'on vît assez l'enceinte pour la battre en brèche sans avoir recours à l'opération fatigante et difficile d'établir des batteries sur la crête du glacis. Une petite ravine existant sur le front nord, au pied du glacis, promettait d'ailleurs un couvert aux travailleurs contre les vues de la place, pendant que le mineur renverserait la contrescarpe. Cette circonstance fut d'un grand poids en formant

ce projet de siége ; opération qu'aucun officier présent n'avait encore vu pousser à son dernier terme.

PROJET D'ATTAQUE.

La première nuit, on enlevera d'assaut la redoute du grand Teson : on établira près de cet ouvrage un logement avec une communication en arrière.

La seconde nuit, on étendra le logement vers la droite, afin de former une parallèle, et, en tête de ce logement, on commencera des batteries pour trente-trois pièces destinées à éteindre le feu de la place. Aussitôt que ces batteries seront terminées, on s'avancera sous la protection de leur feu vers le petit Teson, où l'on établira une batterie pour battre en brèche l'enceinte intérieure et la fausse braie. Pendant cette opération, on poussera une sape sur le glacis, et l'on renversera la contrescarpe.

Pour éviter la perte qu'entraînerait la prise des retranchemens que l'ennemi aurait pu faire derrière la brèche de l'enceinte intérieure, l'on en ouvrira une seconde au moment où le siége approchera de sa conclusion, en dirigeant un feu violent sur une petite tour saillante vue jus-

qu'au pied, au-dessus de la fausse braie, et comme elle paraît très-faible et très-mauvaise, il faudra peu de salves pour la renverser. Dans ce dessein, on préparera une batterie pour sept pièces, qui seront tirées des premières batteries quand il en sera temps.

Il est présumable que la batterie de gauche établie sur le grand Teson forcera l'ennemi d'abandonner le couvent de St.-Francisco, et par suite les faubourgs.

Le temps était excessivement froid, et l'armée n'avait point d'effets de campement. Comme il n'existe aucun couvert près de la ville, il fut arrêté que les troupes demeureraient cantonnées dans les villages les plus rapprochés, et que la division légère, la 1[re] et la 3[e] divisions fourniraient alternativement les travailleurs et les gardes de tranchées, qu'elles se releveraient toutes les vingt-quatre heures, et que chacune d'elles devrait être arrivée à midi sur le terrain.

MOYENS RÉUNIS EN PERSONNEL ET EN MATÉRIEL.

Officiers d'ingénieurs.

Le lieutenant-colonel Fletcher, commandant.

Le capitaine Burgoyne, directeur.

Le capitaine Ross, *id.* tué.

1re Brigade.	Le capitaine Ellicombe.
	Le lieutenant Marshall, blessé.
2e *id.*	Le capitaine Macleod.
	Le lieutenant Thomson, blessé.
3e *id.*	Le capitaine Williams.
	Le lieutenant de Salaberry.
4e *id.*	Le capitaine Mulcaster, blessé.
	Le lieutenant Skelton, tué.
5e *id.*	Le capitaine M'Culloh, blessé.
	Le lieutenant Reid, *id.*
6e *id.*	Le capitaine R. Jones.
	Le lieutenant Elliot.
7e *id.*	Le lieutenant Lascelles.
	——— Wright.

Le capitaine John T. Jones, brigadier-major.

ARTILLERIE.

34 pièces de 24.
4 *id.* de 18.

Seize obusiers de 24, en fer coulé, avaient été préparés à Almeida, mais ils ne furent point amenés.

Les approvisionnemens du génie consistaient en 2,200 outils de sapeurs, 1,100 gabions, 600 fascines et 30,000 sacs à terre, avec une quantité proportionnée d'outils de charpentiers et de mineurs, de menus objets et de planches.

Cent quatre-vingts soldats de la ligne, tirés de la 3e division, sous les ordres du capitaine Thompson, du 74e régiment, qui pendant l'été avaient été instruits dans la pratique des sapes, furent attachés au corps des ingénieurs. Il y avait en outre dix-huit rangs ou files du corps royal des artificiers militaires.

INVESTISSEMENT.

8 *Janvier.*

A midi la division légère arriva sur le terrain, et forma l'investissement de la place (*Note* 7).

Au point du jour 269 voitures chargées d'objets appartenant au parc du génie de siége étaient parties de Gallegos, et avaient passé l'Agueda à Salices, sur un pont de chevalets: elles arrivèrent un peu après l'investissement, et furent parquées à l'abri des vues de la place, la distance de 1,800 verges des ouvrages.

JOURNAL DES ATTAQUES.

Nuit du 8 *au* 9 *Janvier.*

A neuf heures du soir la redoute du grand Teson fut attaquée et enlevée par un détachement sous le commandement du lieutenant-colonel Colbourne, du 52e régiment.

Digitized by Google

Le lieutenant Tomson, des ingénieurs royaux, précédait le détachement avec quelques hommes munis d'échelles à escalade, de fascines, de haches, etc. Lorsqu'il arriva près de la contrescarpe, il trouva que les palissades en étaient à trois pieds de distance et presque aussi élevées que le sommet de la contrescarpe : sur-le-champ il fit jeter des fascines de l'une à l'autre, ce qui fit un pont au moyen duquel une partie du détachement passa sur la palissade. L'escarpe n'étant pas revêtue, ce détachement ne trouva point de difficulté à monter sur le rempart, et il pénétra dans la redoute. Tandis que cette attaque avait lieu sur le front de l'ouvrage, un autre détachement tournait par la gorge où il n'existait pas de fossé, et en forçait la porte. Ainsi enveloppée de toutes parts, sa garnison fit une courte résistance, et de 50 hommes dont elle était composée, quatre seulement se sauvèrent dans la ville. Trois hommes furent tués, et 2 officiers et 43 soldats faits prisonniers.

Les Anglais eurent à cette attaque 3 officiers et 16 soldats blessés, et 6 hommes tués.

Les travailleurs étaient au nombre de 700 hommes; 300 furent employés à établir un logement sur la hauteur près de la redoute, et les autres à ouvrir une communication pour y ar-

8

Digitized by Google

river. Ce logement s'effectua avec peu de perte, parce que l'ennemi dirigeait presque tout son feu sur la redoute.

9 Janvier.

400 hommes furent employés à perfectionner le travail de la nuit précédente.

Nuit du 9 au 10.

Travailleurs.	1,200.
Garde de tranchée . . .	500.

La première parallèle *(a b)* n'ayant encore que 600 verges de longueur, et sa communication étant déjà passable, l'on entreprit à la fois ce qui restait à faire de cette parallèle et les premières batteries. La parallèle se trouvait à 580 ou 600 verges de distance de l'enceinte. On traça les batteries n°s 1, 2 et 3 de 11 pièces chacune, pour éteindre les feux de la place; on fit un flanc à la batterie n° 1, pour y placer deux pièces dont l'objet était de battre le couvent de Saint-Francisco.

A l'entrée de la nuit, le capitaine Ross fut tué par un coup de mitraille tiré de ce couvent.

10 Janvier.

Travailleurs.	1,000.

Digitized by Google

Pendant ce jour et durant tout le siége la garde de tranchée fut réglée sur le nombre des travailleurs, de manière à avoir en tout dans la tranchée une force d'au moins 1, 500 hommes, supposée égale aux deux tiers de la garnison. En cas de besoin, les travailleurs étaient toujours prêts à agir avec les gardes de tranchée.

La batterie n° 1 se trouvait tellement masquée par la redoute, que l'on pensa qu'il en coûterait moins de travail pour transporter cinq pièces à la gauche de la batterie n° 2, que pour applanir la redoute. Cette batterie fut en conséquence agrandie de manière à contenir 16 pièces.

Nuit du 10 *au* 11.

Travailleurs. . . . . . . 1,200.

On ouvrit dans cette nuit la communication entre les batteries n°s 1 et 2.

11 *Janvier.*

1,000 hommes furent employés à élever les batteries, à creuser les tranchées et à former des excavations pour magasins.

Nuit du 11 *au* 12.

Travailleurs. . . . . . . 1,200.

L'ennemi plaça un obusier dans le jardin du

couvent de Saint-Francisco, afin d'enfiler la batterie n° 1, ce qui nous causa quelque perte et ralentit les progrès du travail.

12 *Janvier.*

1,200 hommes employés.

Nuit du 12 *au* 13.

L'excessive rigueur du froid fit reconnaître que les mêmes troupes ne pouvaient travailler pendant toute la nuit; en conséquence, il fut réglé que 1,000 hommes travailleraient depuis le commencement de la nuit, et qu'ils seraient relevés à une heure du matin par 500 autres.

13 *Janvier.*

Travailleurs. . . . . . . 1,000.

Lord Wellington, ayant reçu des rapports qui lui faisaient craindre que le maréchal Marmont ne s'avançât pour secourir la place avant que le siége ne fût fini, désira connaître l'opinion du commandant des ingénieurs sur la possibilité de battre en brèche depuis les premières batteries, et sa seigneurie ordonna de les employer à battre en brèche sur-le-champ, sans cependant rien changer au plan d'attaque primitivement arrêté; de manière que, suivant les mouvemens des armées de secours, l'on pût

Digitized by

entreprendre de livrer l'assaut pendant que la contrescarpe serait encore intacte, ou attendre pour le faire que cette contrescarpe fût renversée.

Nuit du 13 au 14 Janvier.

Travailleurs. . . . . 800.

Les approches de la 2[e] parallèle et les portions *(c c c)* destinées à contenir une garde pour la soutenir, furent commencées dans la soirée à la sape volante. La perte qu'on fit fut très-légère, quoique l'ennemi, au moyen de balles ardentes, découvrît les travailleurs, et fît sur eux un feu continuel.

Comme la garnison tenait encore une forte garde dans le couvent de Santa-Crux, situé à la droite de la 2[e] parallèle, on attaqua ce couvent, et on le prit avant de commencer les travaux; dans le cours de la nuit on y établit un logement.

14 Janvier.

L'ouvrage de la nuit précédente ne fut pas jugé assez avancé pour y mettre des travailleurs de jour. En conséquence l'on n'y remplaça pas les travailleurs de nuit. On conduisit les bouches à feu dans les batteries.

Entre 10 et 11 heures du matin, la garnison fit une sortie d'environ 500 hommes, à l'instant où l'on recevait les gardes de tranchée. On s'était habitué dans l'armée assiégeante à abandonner les tranchées. A ce moment, aussitôt que les gardes et les travailleurs apercevaient ceux qui venaient les relever, ils couraient au-devant d'eux, de sorte que chaque fois que l'on relevait les travailleurs et les gardes de tranchée, les travaux se trouvaient sans gardes pendant quelque temps; circonstance dont l'assiégé avait fort bien pu s'apercevoir du haut du clocher de la cathédrale, où il tenait constamment un officier en observation.

Les troupes de sortie renversèrent la majeure partie des gabions placés la nuit précédente en avant de la 1re parallèle; elles pénétrèrent même en partie dans la droite de cette parallèle, et un détachement allait parvenir dans les batteries et probablement y enlever les pièces, sans la conduite courageuse de quelques-uns de nos travailleurs, qui furent ralliés par un officier des ingénieurs. A l'approche du lieutenant-général Graham avec une partie de la première division, l'assiégé rentra dans la place.

A quatre heures et demie du soir 25 pièces commencèrent à battre en brèche les murailles

Digitized by Google

de la place, et deux autres furent dirigées sur le couvent de Saint-Francisco. Le lieutenant Skelton fut tué d'un boulet en ouvrant les embrasures des batteries.

Nuit du 14 au 15 Janvier.

Le feu des deux pièces n° 1 n'ayant pu chasser l'ennemi du couvent de Saint-Francisco, qui prenait des vues sur les derrières de la seconde parallèle, on ordonna de tenter d'enlever ce couvent à l'entrée de la nuit avec un détachement du 40e régiment. Aussitôt que nos troupes eurent escaladé la muraille extérieure, l'assiégé quitta le bâtiment ainsi que les faubourgs, et y abandonna son artillerie. Ces faubourgs furent immédiatement occupés par le 40e régiment qui les conserva pendant tout le reste du siége.

On plaça 150 gabions dans le prolongement de la 2e parallèle; le capitaine Mulcaster fut blessé en dirigeant ce travail.

15 *Janvier.*

Dans le cours de ce jour le feu des batteries endommagea beaucoup le mur d'enceinte, et donna l'espoir de pouvoir bientôt le renverser. Afin d'être en mesure de faire la 2e brèche, on traça la batterie n° 4 pour 7 pièces de 24.

Nuit du 15 au 16.

700 travailleurs furent employés, savoir :
400 à la batterie n° 4 et à ses communications.
100 à réparer les batteries.
et 200 à perfectionner la 2e parallèle et les zig-zags en arrière.

On occupa les sapeurs à étendre la 2e parallèle.

16 *Janvier.*

A midi, un épais brouillard obligea l'artillerie de cesser son feu ; mais les ingénieurs en profitèrent pour placer cinquante gabions dans le prolongement de la deuxième parallèle.

Nuit du 16 au 17.

On acheva d'étendre la 2e parallèle sur la gauche, et de cette manière le petit Teson, qui est à cent quatre-vingts verges de la place, fut couronné. Les sapeurs exécutèrent le bout de communication (*c d*).

On commença sur la hauteur la batterie n° 5 de six pièces de vingt-quatre, qui d'abord devait être une batterie de brèche, et l'on plaça dans des trous en avant, des éclaireurs pour tirailler dans les embrasures de la place.

Le lieutenant Marshall fut blessé en dirigeant les sapeurs.

17 *Janvier.*

On continua d'employer les travailleurs dans la 2e parallèle; mais les sapeurs ne purent rien entreprendre sur la hauteur, et ne firent que peu de chose dans la sape (cd), parce que l'ennemi renversait les gabions presque aussitôt qu'ils étaient placés.

Nuit du 17 *au* 18.

La batterie n° 4 fut achevée et armée cette nuit. Les sapeurs obtinrent un couvert suffisant à la batterie n°. 5; ils commencèrent aussi à la sape le retour ($d\ e$).

Afin d'empêcher la garnison de nettoyer le pied de la brèche, la garde de la 2e parallèle entretint son feu pendant toute la nuit.

18 *Janvier.*

Au point du jour la batterie n° 4 commença à jouer : son feu avait pour objet de faire brèche à la tour (S).

Les travailleurs furent pendant toute la journée occupés sur la hauteur et dans la 2e parallèle; mais les sapeurs ne purent avancer

la sape (*d e*) à cause du feu d'artillerie dirigé contre eux.

Le capitaine M'Culloch fut blessé en entrant dans la tranchée.

Nuit du 18 au 19 Janvier.

La 2e parallèle fut terminée.

La batterie n° 5 se trouva fort avancée; on y plaça deux obusiers de campagne, dont un de 5 pouces 1/2 et l'autre de 6 pouces, pour tirer sur la brèche pendant la nuit, et empêcher la garnison de continuer un retranchement intérieur qu'elle avait commencé le soir précédent. On regardait déjà la brèche comme praticable; mais l'inexpérience des sapeurs et le feu d'artillerie dirigé sur eux empêchaient la tête de sape d'avancer.

19 *Janvier.*

Le feu de la batterie n° 4 ayant presque renversé la vieille tour contre laquelle il était dirigé, et la brèche principale paraissant praticable, lord Wellington se décida, après une soigneuse reconnaissance, à livrer l'assaut dans la soirée.

DISPOSITIF DE L'ASSAUT.

L'attaque sur Ciudad-Rodrigo aura lieu à sept heures du soir.

Au soleil couchant la compagnie d'infanterie légère du 83ᵉ régiment se réunira auprès du lieutenant-colonel O'Toole.

Dix minutes avant sept heures, le lieutenant-colonel O'Toole, avec le 2ᵉ Caçadores et la compagnie d'infanterie légère du 83ᵉ régiment, passera sur le pont de l'Agueda, et attaquera l'ouvrage avancé situé devant le château. L'objet de cette attaque est de chasser de l'ouvrage les canonniers des deux pièces *B*) qui tirent sur l'entrée du fossé, à la jonction de la contrescarpe avec le mur principal de la place. Si le lieutenant-colonel O'Toole parvient à s'emparer de cet ouvrage, il est bon qu'il détruise les pièces en question. Le major Sturgeon indiquera ce point d'attaque à cet officier supérieur. Six échelles, chacune de douze pieds de long, seront envoyées du parc du génie au moulin de l'Agueda pour ce détachement.

Le 5ᵉ régiment attaquera l'entrée du fossé à l'endroit indiqué plus haut. Le major Sturgeon lui montrera également son point d'attaque. Il doit sortir de la droite du couvent de Santa-Crux : il aura avec lui douze haches pour abattre la porte qui ferme l'entrée du fossé à la jonction de la contrescarpe avec le corps de place. Le régiment aura aussi douze échelles d'escalade

de vingt-cinq pieds de long. Immédiatement après qu'il sera entré dans le fossé, il escaladera la fausse braie; ensuite il la longera, afin d'en chasser les postes ennemis sur sa gauche, vers la brèche principale.

Le 77ᵉ régiment sera tenu en réserve à la droite du couvent de Santa-Crux, à l'effet de soutenir le premier détachement qui aura pénétré dans le fossé.

En même temps deux colonnes formées à la gauche du couvent, et composées chacune de cinq compagnies du 94ᵉ régiment, doivent descendre dans le fossé à la droite de la brèche. Chaque colonne aura trois échelles de douze pieds pour lui servir à descendre dans le fossé, et dix haches pour abattre les palissades qui empêchent la communication dans le fossé.

Lorsque le détachement du 94ᵉ régiment sera descendu dans le fossé, il se dirigera sur sa gauche vers la brèche principale.

Le 5ᵉ régiment sortira du couvent de Santa-Crux dix minutes avant sept heures.

Dans le même temps un détachement de 180 sapeurs, portant des sacs à terre, partira de la 2ᵉ parallèle : ils seront protégés par le feu que le 83ᵉ régiment entretiendra contre

les ouvrages de la place. Ils jetteront ces sacs dans le fossé, afin d'aider aux troupes à descendre pour arriver à la brèche. Ils seront immédiatement suivis par la colonne destinée à monter à l'assaut sur la grande brèche. Cette colonne sera composée des troupes de la brigade du général-major M'Kinnon. Cette brigade sera assemblée dans la première parallèle et dans ses communications avec la seconde, prête à se porter à la brèche immédiatement après les sapeurs. Le détachement montant à l'assaut de la grande brèche sera pourvu de six échelles d'escalade de douze pieds de haut, et de dix haches.

Une colonne composée de trois compagnies du 95e régiment, et partie de la droite du couvent de St.-Francisco, entrera également dans le fossé sur la gauche de la grande brèche. Cette colonne sera pourvue de trois échelles pour descendre dans le fossé au point qui lui sera désigné par le lieutenant Wright. Lorsqu'elle sera parvenue dans le fossé, elle tournera sur sa droite, et s'avancera vers la brèche principale : elle aura avec elle dix haches pour détruire les obstacles que l'ennemi aurait pu élever pour gêner la communication dans le fossé sur la gauche de la brèche.

Une autre colonne, formée de la brigade du

Digitized by Google

général-major Vandeleur, partira de la gauche du couvent de Saint-Francisco, et attaquera la petite brèche pratiquée à la gauche de la brèche principale. Cette colonne aura douze échelles de douze pieds de long, qui lui serviront à descendre dans le fossé au point qui lui sera désigné par le capitaine Ellicombe. A son arrivée dans le fossé elle tournera sur sa gauche, pour monter à la brèche du petit ravelin de la fausse braie sur sa gauche, et de là à la brèche de la tour du corps de place. Aussitôt que ce corps aura atteint le sommet de la brèche de la fausse braie, il enverra un détachement de cinq compagnies sur sa droite pour protéger l'attaque de la brigade du général-major M'Kinnon sur la brèche principale, et une fois parvenu au haut de la tour, il doit tourner à droite sur le rempart de la grande brèche, pour y établir une communication, et lorsqu'elle le sera, on s'efforcera d'ouvrir la porte de Salamanque.

La brigade portugaise de la 3e division sera formée dans la communication de la première parallèle et derrière la hauteur de Saint-Francisco (le grand Teson), et se portera à l'entrée de la deuxième parallèle, pour être prête à soutenir la brigade du général-major M'Kinnon.

On formera la brigade du colonel Barnard

derrière le couvent de Saint-Francisco, pour être prête à soutenir celle du général-major Vandeleur.

Toutes ces colonnes détacheront des tirailleurs pour entretenir le feu de mousqueterie sur les défenseurs pendant l'opération.

Les hommes chargés de porter les échelles, les haches et les sacs, n'auront pas d'armes. Ceux destinés à l'attaque ne devront point faire feu.

Le brigadier-général Pack fera avec sa brigade une fausse attaque sur l'ouvrage avancé de la porte de Saint-Iago et sur les ouvrages situés vers la Caridad.

Les différens régimens et brigades enverront des détachemens au dépôt du génie, pour y recevoir les échelles qui leur sont destinées; trois hommes par échelle.

EXÉCUTION DE L'ASSAUT.

A l'heure fixée, 150 sapeurs sous la direction du capitaine M'Leod et du lieutenant Thomson des ingénieurs royaux, et du capitaine Thompson du 74ᵉ régiment, partirent de la 2ᵉ parallèle et s'avancèrent sur le bord du fossé, chaque homme portant deux sacs de foin; ils les jetèrent dans

le fossé, ce qui réduisit la profondeur de 13 pieds 1/2 à 8 ; ils fixèrent les échelles sur les sacs. La brigade du général-major M'Kinnon, faisant partie de la 3e division, suivait les sapeurs : elle sauta dans le fossé. L'ennemi avait amassé au pied de la brèche, et sur la brèche même, une quantité considérable de bombes et de matières inflammables. Il y mit précipitamment le feu ; le tout éclata avant que leur action pût s'etendre jusqu'à nos troupes. Dans le même instant, le 5e régiment arrivait sur la droite, et se joignait aux assaillans. Après une résistance de quelques minutes, l'assiégé gagna le sommet de la brèche et se retira derrière un retranchement qu'il défendit avec opiniâtreté, ce qui engagea une lutte sanglante.

En même temps la 3e division sortit de la parallèle, et la division légère déboucha de derrière le couvent de Saint-Francisco. A son arrivée, elle essuya un feu très-vif de mousqueterie des remparts ; le général-major Craufurd, qui la commandait, fut blessé mortellement. On jeta dans le fossé des sacs de foin, et comme la hauteur de la contrescarpe n'excédait pas 11 pieds, les troupes eurent bientôt descendu dans le fossé, et elles emportèrent sans beaucoup de difficulté la petite brèche, qui fut mal

défendue et qui n'avait aucun retranchement intérieur. La division commença alors à se former sur les remparts. Sur ces entrefaites, la 3[e] division, qui cherchait à forcer le retranchement de la grande brèche, se trouvait vivement engagée. Il est probable qu'en ce moment l'avantage obtenu par la division légère parvint à la connaissance de ceux qui la défendaient, car ils abandonnèrent ce poste soudainement, et le retranchement fut pris. Dans l'instant du succès, l'explosion de quelques poudres causa la mort du général-major M'Kinnon et celle de plusieurs braves. Les ennemis furent ensuite poursuivis de maison en maison jusqu'à ce qu'on les eût tous faits prisonniers. Les lieutenans Tomson et Reid furent blessés en cette occasion.

La perte de l'armée alliée, pendant le siége, consista en 9 officiers et 217 soldats tués; 84 officiers et 1,000 hommes blessés.

Dans ce nombre, 6 officiers et 140 hommes furent tués et 60 officiers et 500 hommes blessés en livrant l'assaut aux brèches.

On consomma en munitions :

8,950 boulets de 24.
565 *id.* de 18.

Remarques.

Des cinq siéges contenus dans ce recueil, celui-ci est le seul qui ait été couronné du succès. On peut l'attribuer à deux causes : 1° à une méthode plus savante dans la conduite des attaques; 2° à l'emploi d'une plus grande quantité de moyens d'exécution. Si l'on compare la force relative de ces forteresses, on verra que les moyens de toute espèce employés à ce siége étaient infiniment plus considérables que ceux réunis pour l'une quelconque des autres : d'ailleurs, les ingénieurs tirèrent un avantage incalculable des hommes de la 3e division, qui, pendant l'été, avaient été instruits à travailler à la sape. Cela les mit en état d'employer beaucoup moins de temps, malgré un feu mieux nourri, pour pousser les tranchées à 300 verges plus près de la brèche qu'à aucune des attaques de Badajos, et d'établir sur elle un feu de mousqueterie qui empêchait de nettoyer son pied et de préparer aucun obstacle sur son front. Il est même probable que, si les circonstances l'eussent permis, et que les premières batteries n'eussent eu qu'à éteindre les feux de l'assiégé, la contrescarpe eût été renversée, les approches poussées jusqu'au pied de l'enceinte, et la place

réduite avec moitié moins de perte. L'artillerie de siége était nombreuse et d'une bonne espèce, et les officiers et canonniers, en déployant à la fois beaucoup de zèle et d'habileté, ont mérité les plus grands éloges.

L'armée assiégeante était proportionnée à la garnison, et les troupes semblaient reconnaître que les opérations étaient mieux conduites que dans les premiers siéges : chacun paraissait assuré du succès et agissait en conséquence. Nos militaires furent patiens et infatigables dans le travail, impétueux et intrépides dans l'attaque; ils brillèrent dans ce siége de leur propre éclat, et ils donnèrent les plus fortes preuves qu'ils possèdent des qualités supérieures pour de semblables entreprises.

L'on mit, il est vrai, beaucoup plus de temps pour construire les batteries que l'on n'en emploie ordinairement; mais cette lenteur provint du peu de développement de l'attaque, qui n'offrait à l'assiégé qu'un front très-étroit contre lequel il dirigea sans interruption des bombes et des obus. Il était même ordinaire de voir dans le cours d'une heure, trois ou quatre grosses bombes éclater au milieu du parapet d'une batterie, produire chacune l'effet d'une fougasse et bouleverser la terre en tous sens: l'on dut en

conséquence donner aux parapets une grande épaisseur. D'ailleurs, pour se rendre de leurs cantonnemens à la tranchée, les troupes faisaient tous les matins six ou huit milles et se trouvaient fatiguées avant de commencer le travail; d'un autre côté la rigueur du froid ne leur permettait de prendre aucun repos pendant le temps qu'elles travaillaient. Elles étaient harassées et incapables de continuer l'ouvrage bien long-temps avant que leurs vingt-quatre heures de service ne fussent expirées, ce qui ne pouvait manquer de ralentir les progrès des attaques.

Les Français, convaincus de la faiblesse du point attaqué, avaient concentré sur ses approches une nombreuse artillerie et y avaient réuni 48 bouches à feu qui consommèrent pendant le siége 8,000 projectiles creux de 10 et 13 pouces, 3,000 de 6 et 8 pouces, et environ 10,000 boulets; leur tir était d'une justesse remarquable, et on ne leur tira pas un seul coup. La place était abondamment pourvue : il y avait, outre 119 pièces montées sur les remparts, 44 canons de siége démontés, avec leurs affûts, et il resta après le siége une immense quantité de boulets, de bombes et de cartouches d'infanterie; il existait en outre un dépôt d'armes et un arsenal bien approvisionnés. Il est probable qu'au commen-

cement du siége la garnison devait s'élever à plus de 2,000 hommes; car, après l'assaut, on fit prisonniers 78 officiers et 1,700 soldats.

La petite brèche avait 30 pieds de largeur et n'était point retranchée. La partie accessible de la grande brèche avait environ 100 pieds de largeur. Les figures 8, 9 et 10 de la planche V indiquent la manière dont le retranchement de la grande brèche était formé au moyen de coupures (*w*) à travers le terre-plein et perpendiculaires au parapet avec fossé en avant et parapet en arrière. Ainsi lorsqu'on eut gagné le sommet de la brèche, il fallait nécessairement, ou forcer ces coupures, ou se précipiter d'une muraille haute de 16 pieds, au bas de laquelle on avait réuni beaucoup d'obstacles.

Un grand obstacle naturel qui s'opposait à la réussite du siége de Ciudad-Rodrigo, était la rivière d'Agueda, qui, comme tous les fleuves de cette frontière, est sujette à des crues subites; il n'est pas rare de la voir s'élever à 10 pieds en deux jours, et de voir le Douro, qui la reçoit, augmenter fréquemment de 25 pieds dans le même espace de temps. Le pont et le gué de Rodrigo se trouvant sous le feu de mousqueterie de la place, un assiégeant ne peut pas en profiter Il y avait deux autres gués praticables dans cette

Digitized by Google

saison pour les troupes, l'un près de Pastores, l'autre situé à deux milles au-dessous de la ville; mais la seule communication pour l'artillerie et les équipages était un pont de chevalet établi à Salices. La construction et l'établissement de ce pont firent connaître nos projets et suffirent pour déterminer les Français à se tenir prêts pour secourir la place. Heureusement le temps fut assez constamment beau et sec pendant le siége; mais le 31 janvier il survint une pluie considérable et le 2 février les eaux de l'Agueda dépassèrent en hauteur le niveau du pont, ce qui interrompit toute communication sur cette rivière. Si cet évènement fût survenu pendant le siége ou même après la prise de la place et avant que la brèche eût été rétablie et les tranchées comblées, la sûreté des troupes ou celle de la ville eût été compromise; mais le maréchal Marmont était encore trop peu préparé pour en profiter; il ne put réunir son armée à Salamanque avant le 24, et le 27 la place était en état de défense.

Digitized b

CHAPITRE VIII.

Journal du siége de Badajos en Mars et Avril 1812.

Maître de Ciudad-Rodrigo, lord Wellington résolut, aussitôt qu'il aurait mis cette place en état de défense, de marcher avec toute son armée sur l'Alentejo et de former le siége de Badajos. On savait que l'artillerie de siége de l'armée de Marmont avait été prise dans Rodrigo, et qu'il n'avait pas d'artillerie de gros calibre pour reprendre cette place ou Almeida; que par conséquent une irruption des Français en Portugal pendant l'absence des alliés ne pouvait avoir de suites fâcheuses, et que si les alliés pouvaient tenir leur marche secrète et arriver dans l'Alentejo sans que le maréchal Marmont eût connaissance de leurs mouvemens, ils auraient le temps de réduire Badajos avant que ce général pût s'unir avec le maréchal Soult pour secourir cette place.

Le 20 janvier le lieutenant-général Leith entra dans Rodrigo avec la 5e division pour y

tenir garnison. On s'occupa sans délai à combler les tranchées et détruire les batteries. D'abord on répara les brèches d'une manière provisoire, ensuite on entreprit de relever, d'une manière permanente, les murailles renversées. On fit quelques additions aux ouvrages avancés, et l'on s'occupa de perfectionner l'artillerie.

Pendant ce temps on faisait en silence tous les préparatifs du siége de Badajos : on embarquait à Lisbonne l'artillerie de siége et les approvisionnemens du génie, pour une destination simulée; mais on les transportait sur de petits bâtimens à Alcacer-do-Sal, d'où ensuite les voitures du pays pouvaient aisément les conduire à Elvas : on ordonna en outre de confectionner à Elvas les gabions et les fascines nécessaires au siége, comme si on les destinait aux défenses de cette place. Toutes les autres dispositions se firent avec le même secret.

Le 5 mars, les brèches de Ciudad-Rodrigo étant parfaitement réparées et la place ayant été assez bien approvisionnée, lord Wellington la remit entre les mains des Espagnols, et partit pour l'Alentejo. Les différentes divisions de l'armée étaient déjà en marche. Le 11, le quartier-général fut établi à Elvas.

Rien ne s'était passé sur la frontière méridio-

nale depuis que l'armée avait quitté Portalègre l'été précédent, si l'on en excepte l'entreprise heureusement exécutée par le général Hill qui, le 28 octobre, surprit à Arroyo de Molinos un corps de l'armée de Soult, commandé par le général Girard, qui s'était avancé dans le dessein de lever des contributions.

INVESTISSEMENT.

Le 16 les préparatifs du siége étant achevés, on jeta un pont de pontons sur la Guadiana, à quatre milles environ au-dessous de la ville, et les 3ᵉ et 4ᵉ divisions passèrent la rivière et investirent Badajos, sans que les Français y apportassent le moindre obstacle.

RECONNAISSANCE.

(*Pl. I.*)

En reconnaissant la place, on trouva que depuis le dernier siége les Français en avaient beaucoup augmenté les défenses. Dans le château ils avaient construit un retranchement intérieur et monté plusieurs bouches à feu sur le rempart. Ils avaient fortement assuré la gorge du fort Saint-Christoval; le glacis et la contrescarpe de ce fort avaient été relevés, et on avait établi une redoute formidable sur l'emplacement de la dernière batterie de brèche; une communica-

tion couverte, partant de la tête de pont et aboutissant au fort était déjà fort avancée. Au sud les Français avaient terminé une demi-lune et avaient déjà assez travaillé à deux autres pour pouvoir en faire usage au besoin. Ils avaient aussi commencé dans le fossé une cunette, qui, en plusieurs parties, se trouvait remplie d'eau et n'était pas guéable. Ils avaient bien fermé la gorge de l'ouvrage avancé dit de Pardaléras, l'avaient lié avec la place par des ouvrages intermédiaires, et avaient en outre établi de très-fortes batteries prenant des vues sur ses derrières. Ils avaient de plus contreminé les trois fronts de la droite de la place. A l'est ils avaient rétabli le pont du Rivillas, derrière la lunette St.-Roque, et formé une inondation impraticable qui s'étendait à 200 verges en avant de l'enceinte.

On ne pouvait proposer d'attaquer le château dans l'état de perfection où il se trouvait. D'un autre côté sans mineurs et n'ayant pas de militaires qui eussent vu exécuter des travaux de mines, et avec des sapeurs assez ordinaires, on ne pouvait espérer de réussir dans un espace de temps limité, à l'attaque d'un front contreminé qui nécessitait l'exécution de trois ou quatre logemens, sans sacrifier une grande quantité de braves gens. Le seul projet possible qui se

Digitized by Google

présentât de lui même était de profiter d'un défaut dans le tracé et de battre de loin le bastion de la Trinité qui se trouvait à découvert, sa contregarde n'ayant pas été terminée, et de s'en rapporter à la valeur des troupes pour surmonter les difficultés qui pourraient se présenter, difficultés que, dans un siége conduit selon les règles, l'art et le travail écartent toujours.

PROJET D'ATTAQUE.

(Pl. IV.)

On arrêta le projet d'attaque après avoir reconnu que l'on voyait, de l'éminence sur laquelle est construite la redoute de Picurina, l'escarpe de la face droite du bastion de la Trinité, assez bas pour permettre de la battre en brèche au moyen de batteries placées sur cette hauteur; en conséquence on proposa, 1° d'établir une parallèle embrassant Picurina et sa gauche, de l'étendre sur la droite de manière à former une première parallèle contre la place, et d'y établir des batteries à ricochet contre toutes les faces et flancs voyant la hauteur de Picurina; 2° de faire également des batteries sur la gauche de cette parallèle, pour détruire les palissades et autres défenses du fort Picurina; 3° d'assaillir le fort Picurina le lendemain du jour où les batteries à ricochet auraient commencé leur feu, d'y établir un logement et

Digitized by Google

de le lier avec la première parallèle; 4° d'établir alors des batteries de brèche sur les points les plus favorables de la hauteur de Picurina, pour battre en brèche la face droite du bastion de la Trinité; mais cette attaque ne permettant pas d'éteindre le feu du flanc opposé en le ricochant, on proposa de le battre en brèche en même-temps que la face. Comme à la distance où devaient se trouver les batteries, il aurait fallu plusieurs jours pour rendre ces brèches praticables et que pendant ce temps elles auraient pu être retranchées, on proposa ultérieurement de diriger toutes les bouches à feu sur la courtine intermédiaire aussitôt que les grandes brèches seraient faites, et d'y former une troisième brèche qui, par sa situation, tournerait les retranchemens des deux autres. (1) On devait

(1) Vers 1757, le roi d'Espagne ordonna que l'on reconstruirait l'enceinte de Badajos sur un profil supérieur à celui des ouvrages existans. Les bastions en furent seuls terminés, et aujourd'hui ils sont liés entr'eux par les anciennes courtines, qui sont excessivement basses et d'une très-mauvaise maçonnerie : on ne douta donc point de la possibilité de faire brèche dans cette courtine en un jour de feu. Les Français, qui connaissaient probablement cette particularité, avaient aussi choisi la courtine pour y faire brèche lorsqu'ils attaquèrent cette place.

Digitized by Google

éviter l'obstacle que présentait l'inondation, en formant les colonnes destinées à l'assaut derrière les hauteurs du sud et de l'ouest; l'attaque du chemin-couvert et la descente du fossé devaient s'effectuer comme à Rodrigo (*Note* 8).

MOYENS RÉUNIS EN PERSONNEL ET EN MATÉRIEL.

Officiers d'ingénieurs.

Le lieutenant-colonel FLETCHER, commandant, blessé.

Les majors { SQUIRE, BURGOYNE, } directeurs.

1re BRIGADE.	Le capitaine ELLICOMBE.	
	Le lieutenant GIPPS	blessé.
2e *id.*	Le major MACLEOD	*id.*
	Le lieutenant ELLIOT.......	*id.*
3e *id.*	Le capitaine NICHOLAS, blessé mortellement.	
	Le lieutenant EMMETT	blessé.
4e *id.*	Le capitaine WILLIAMS	*id.*
	Le lieutenant de SALABERRY ...	tué.
5e *id.*	Le capitaine HOLLOWAY	blessé.
	Le lieutenant STANWAY.	
6e *id.*	Le capitaine MULCASTER	tué.
	Le lieutenant MELHUISH	blessé.
7e *id.*	Le capitaine WEDEKIND.	
8e *id.*	Le lieutenant LASCELLES	tué.
	——— WRIGHT	blessé.

Le major JOHN T. JONES, brigadier-major.

Artillerie.

Seize pièces de 24 liv.
Vingt *id.* de 18 *id.*
Seize obusiers de 24 *id.* en fer coulé (1)

Approvisionnemens du génie.

3,000 outils de tranchée;
80,000 sacs à terre;
1,200 gabions;
700 fascines;

Et une quantité suffisante de bois de construction, avec un nombre proportionné de menus approvisionnemens.

120 hommes de la 3e division, sous le major Thompson, du 74e régiment, désignés pour servir comme sapeurs.

115 hommes du corps des artificiers royaux militaires.

La division légère avec les 3e et 4e divisions de l'armée, fortes ensemble d'environ 16,000 hommes, formaient l'armée de siége.

---

(1) Espèce de pièces inventées pour donner les plus grands effets : elles n'ont que 6 calibres de long, sans chambre, et pèsent 13 cwt (quintaux); la charge de cette pièce est le douzième du poids du boulet.)

JOURNAL DES ATTAQUES.

Nuit du 17 au 18 Mars.

Travailleurs	1,800 hommes.
Garde de tranchée. .	2,000 *id.*

La garde de tranchée ne pouvant être placée en avant des travailleurs, parce que la parallèle projetée se trouvait trop près des ouvrages de la place, on la distribua dans les couverts *c c c.*

La communication (*hh*), en arrière de la parallèle, devait avoir 4,000 pieds et à elle seule eût exigé au moins 1,000 travailleurs : mais comme il faisait beaucoup de vent et de pluie, on supposa que l'on pourrait profiter de quelques irrégularités du terrain, et lorsque les zig-zags furent tracés, on ne trouva que 600 hommes disponibles pour la parallèle : on les plaça à trois pieds de distance l'un de l'autre, et ils ouvrirent 600 verges de *a* en *b*.

L'assiégé ne découvrit nos travailleurs qu'au point du jour, quoiqu'ils ne fussent qu'à 160 verges du chemin couvert du fort.

18 *Mars.*

Travailleurs	1,200 hommes.
Garde de tranchée . .	1,500 *id.*

Au point du jour la parallèle et sa communication en arrière avaient généralement 3 pieds de profondeur et trois pieds six pouces de largeur; la garde montante fut employée à les perfectionner.

Pendant toute cette journée il tomba beaucoup d'eau.

Nuit du 18 *au* 19.

Travailleurs	1,800	hommes.
Garde de tranchée. .	1,500	*id.*

On commença deux batteries dont l'une n° 2 pour 4 pièces de 24, l'autre n° 1 pour 3 pièces de 18 et 3 obusiers de 5 p° 1/2 en fer coulé. La première de ces batteries devait battre le fort Picurina. La 2e était destinée à ricocher la communication de la ville au fort, et à coopérer, avec le n° 2, à détruire les palissades et éteindre les feux de ce fort.

400 hommes furent employés à ces deux batteries et à leurs communications; 400 dans la parallèle ouverte la nuit précédente; 600 à rendre la communication *h h* praticable, et les 400 hommes restant à prolonger la parallèle d'environ 450 verges sur la droite et à l'étendre de *a* en *k* au de-là de la batterie n° 1 sur la gauche.

19 *Mars*.

1,400 Travailleurs.

Ces travailleurs furent distribués dans la parallèle, la communication en zig-zags et les batteries.

A une heure après midi la garnison fit une sortie de 1,500 fantassins et 40 cavaliers, qui, débouchant par la porte de Talavera, se formèrent sans être aperçus dans la communication de la lunette Saint-Roque à la redoute de Picurina. Dès qu'ils furent formés, l'infanterie se précipita en avant et se jeta dans la parallèle, avant que les travailleurs eussent pu prendre leurs armes. Au même moment, la cavalerie, tournant au grand galop le flanc droit de la tranchée, se porta en peu de minutes dans les dépôts, à 1,000 verges en arrière des tranchées.

La garde de tranchée et les travailleurs avaient été chassés de la parallèle en grand désordre; mais ils furent promptement ralliés, et ils chassèrent bientôt l'infanterie de la sortie hors des boyaux de tranchée et au-delà. La cavalerie ennemie jeta la confusion parmi les hommes sans armes des dépôts. Mais en voyant arriver du renfort elle se retira sans avoir rien détruit. L'infanterie combla une partie

de la parallèle, et emporta environ 200 outils de tranchée.

Les alliés, dans cette sortie, perdirent cent cinquante hommes tués ou blessés; parmi ces derniers se trouva le lieutenant-colonel Fletcher, commandant du génie.

A trois heures après midi, il commença à tomber une très-forte pluie.

Nuit du 19 *au* 20.

Travailleurs.	1,400 hommes.
Garde de tranchée .	1,400 *id.*

Les travailleurs n'étant plus nécessaires dans les zig-zags (*h*), et cent hommes suffisant dans la parallèle entre *a* et *b*, il resta cinq cents hommes disponibles; on les employa à achever d'ouvrir la parallèle dans toute son étendue, sur la droite de *d* en *n*, en la défilant de la redoute située en front de St.-Christoval, et en se tenant hors de l'inondation, sur sa gauche. Ce prolongement fut de plus de six cents verges.

Le temps fut constamment mauvais et pluvieux pendant toute la nuit.

20 *Mars.*

Le prolongement de la parallèle sur la droite

avait été creusé, pendant la nuit, de trois pieds de profondeur sur trois pieds six pouces de largeur; mais cette tranchée traversant la route de Talavera, ne put être assez avancée dans la partie où elle la rencontrait, pour offrir un couvert suffisant, parce que le terrain s'y abaissait de cinq pieds, et que la dureté du sol de la route avait retardé le travail. Il resta ainsi un espace de vingt verges, peu couvert, sur lequel l'assiégé fit un grand feu de mousqueterie du chemin couvert de la lunette, et à mitraille du rempart, aussitôt que quelqu'un osait s'y montrer. L'on jugea qu'il serait imprudent d'y faire passer les travailleurs de jour qui venaient de relever ceux de nuit.

Avant midi, on se mit à couvert du feu de mitraille au moyen d'un grand nombre de sacs à terre qu'on plaça pour fermer cette ouverture, et les travailleurs de l'après-midi purent être placés dans le prolongement de la parallèle.

Mais on ne fit que peu de progrès sur la droite, parce que les tranchées étaient remplies d'eau, et le peu d'élévation du terrain empêcha de les mettre à sec.

Nuit du 20 au 21.

Travailleurs. . . .	1,400 hommes.
Garde de tranchée.	1,400

De cette époque à la fin du siége, le nombre des travailleurs varia de douze à quatorze cents.

On commença les batteries à ricochet ci-après :

La batterie n° 4 pour six pièces de vingt-quatre, dans le prolongement de la face droite du bastion de la Trinité.

La batterie n° 5 pour quatre pièces de dix-huit, prolongeant le flanc droit du bastion de St.-Pedro.

La batterie n° 6 pour cinq obusiers de vingt-quatre, en fer coulé, sur la direction de la face droite de la lunette St.-Roque.

Ces batteries furent placées en arrière de la parallèle, en raison de l'état d'humidité du terrain, qui faisait douter que l'on pût y conduire l'artillerie, et dans l'idée qu'elles seraient plus à l'abri des entreprises que l'ennemi pourrait tenter de la lunette St.-Roque, plusieurs n'en étant pas à plus de trois cents verges de distance. D'ailleurs la parallèle ayant dix-huit cents verges d'étendue, et la garde de tranchée ne s'élevant qu'à quatorze cents hommes, l'assiégé, dans une sortie vigoureuse, pouvait réussir à s'emparer d'une partie de la tranchée, et l'occuper assez de temps pour enclouer les canons.

Comme nous ne resserrions pas la place sur

la rive droite de la Guadiana, et qu'on avait remarqué plusieurs officiers ennemis faisant des observations de cette rive, on craignit qu'ils n'eussent l'intention d'enfiler par quelques pièces la droite de la parallèle, et on en changea la direction en celle *e f*. Pendant la nuit, l'assiégé fit une petite sortie ; mais il fut repoussé sur-le-champ par les gardes de tranchée. Le lieutenant Wright fut blessé dans cette circonstance.

21 *Mars.*

1,400 Travailleurs.

A sept heures du matin l'assiégé porta deux pièces de campagne (*A*) sur la rive droite de la Guadiana, pour enfiler la parallèle; mais, vu le changement de direction opéré dans la nuit, il ne put faire que peu de mal. Quelques tirailleurs envoyés aussitôt sur le bord de la rivière le forcèrent à retirer promptement ses pièces avec la perte de deux canonniers.

Pendant ce jour, il tomba de fortes averses.

Nuit du 21 *au* 22 *Mars.*

Travailleurs.	1,600 à l'entrée de la nuit.
	1,400 à minuit.
	1,200 au point du jour.

Le prolongement exact de la face de la lunette St.-Roque tombant dans un terrain bas, ce qui eût rendu le feu de la batterie n° 6 incertain, on traça une batterie n° 3 de quatre pièces de dix-huit, pour contrebattre directement cette lunette.

A 11 heures du soir il tomba une pluie considérable qui dura toute la nuit, et empêcha les ouvrages de faire aucun progrès.

22 *Mars.*

Dans la partie basse du terrain, la parallèle était remplie d'eau; toute la matinée fut employée à la vider: on en releva le fond avec des fascines, etc.

Pendant la nuit précédente, l'assiégé avait établi un épaulement pour couvrir ses pièces de campagne sur la rive droite de la Guadiana; un peu après le point du jour, il les y remit en batterie, et commença un feu très-meurtrier, qu'il continua tout le jour. Les boulets, tombant dans la parallèle, derrière le retour (*e*), la parcouraient dans la longueur de quatorze cents verges (*Note* 9). En conséquence le lieutenant-général Leith eut ordre de sortir de Campo-Major avec la 5e division, pour achever d'investir la place de ce côté.

A quatre heures de l'après-midi, la pluie qui tomba d'une force inimaginable remplit d'eau toute les tranchées. Le pont de pontons, sur la Guadiana, fut emporté, et le courant devint si rapide, que les ponts volans ne pouvaient servir qu'avec la plus grande difficulté. On commença à douter de la possibilité de continuer à amener des vivres à l'armée, et de conduire dans les batteries les canons ou munitions nécessaires. On eut même les craintes les plus sérieuses d'être obligé à se retirer de devant la place.

Nuit du 22 au 23.

Travailleurs. . . . . . 1,400 hommes.

On arma les batteries n° 1 et 2. Dans le terrain bas, les travailleurs ne firent guère autre chose que vider l'eau des tranchées et les rendre praticables.

23 *Mars.*

Travailleurs. . . . . 1,200 hommes.

L'assiégé, qui se trompait évidemment sur le point d'attaque, occupait un nombre considérable de travailleurs, tant à l'ouvrage en avant de la courtine qui lie les bastions de St.-Pedro et St.-Antonio, qu'à renforcer le château.

Le temps fut fort beau pendant toute la ma-

tinée, et l'on put tellement avancer le travail de toutes les batteries, qu'on ne douta plus qu'elles ne fussent en état de jouer le jour suivant; mais, à trois heures après midi, la pluie commença à tomber par torrent et continua jusqu'à sept heures; toutes les tranchées furent inondées.

Nuit du 23 au 24.

Travailleurs. . . . . 1.400 hommes.

La pluie tombée dans l'après-midi avait tellement imbibé le terrain, qu'on voyait partout l'eau sur sa surface; la terre, perdant sa consistance, ne conservait plus aucune forme; les épaulemens des batteries s'éboulaient, et l'on ne pouvait trouver un fond solide pour établir les plate-formes. Il était impossible de conduire à travers les champs les bouches à feu dans les batteries, et l'on ne fit aucun progrès.

24 *Mars.*

Travaileurs . . . . 700 hommes.

La matinée fut humide, le temps fut fort beau l'après-midi, et les batteries furent presque achevées.

La 5ᵉ division investit St.-Christoval.

Nuit du 24 au 25.

Travailleurs. . { 1,000 à l'entrée de la nuit.
800 à minuit.

La nuit fut belle; on termina et on arma toutes les batteries.

25 *Mars.*

A 11 heures du matin les batteries commencèrent leur feu, et le continuèrent très-vivement pendant tout le jour.

Le capitaine Mulcaster fut tué par un boulet de canon dans la parallèle.

Les troupes étant bien assurées par une bonne parallèle, et les batteries destinées à enfiler les faces et les flancs de la place qui tiraient sur le fort Picurina se trouvant en pleine activité, on se décida à donner dans la soirée l'assaut à ce fort et à y faire un logement.

Nuit du 25 au 26.

Travailleurs pendant les vingt-quatre heures:

1,400 à la nuit.
1,400 à minuit.
700 au point du jour.
600 à midi.

Le général-major Kempt, qui commandait

dans les tranchées, donna les instructions suivantes pour l'assaut du fort Picurina.

Dispositif pour l'assaut.

Deux détachemens de 200 hommes chacun seront formés dans la parallèle ; l'un à l'extrême gauche, l'autre à l'ouverture (*d*). Chaque détachement sera précédé par six charpentiers munis d'outils, six mineurs avec des pinces et douze sapeurs avec des échelles. Le lieutenant Stanway commandera la colonne de gauche, le lieutenant Gipps celle de droite. Les deux détachemens quitteront la parallèle au même instant à un signal convenu. Le détachement de gauche tournera le flanc droit de l'ouvrage pour le forcer par sa gorge; celui de droite marchera directement sur la communication de la ville au fort Picurina; il postera 100 hommes au point (*w*), afin d'empêcher qu'aucun secours ne soit envoyé à ce fort. Les autres 100 hommes se porteront sur l'ouvrage, dans le but d'aider le premier détachement à enfoncer la gorge et empêcher la garnison de s'échapper. Un détachement de 100 hommes, conduits par le capitaine Holloway, des ingénieurs royaux, sera formé dans la batterie n° 2, prêt à seconder les autres détachemens par une attaque de front,

s'ils trouvent de grandes difficultés à emporter l'ouvrage par sa gorge.

Exécution de l'assaut.

Il était dix heures du soir avant que les dispositions fussent terminées; dans cet instant on donna le signal, et les détachemens s'avancèrent. Le détachement de gauche gagna la gorge de l'ouvrage sans être découvert; mais au moment où il commencait à couper les palissades, l'ennemi fit un feu de mousqueterie si violent, qu'il ne put y réussir.

Le détachement de droite remplit strictement les instructions qu'il avait reçues; mais la moitié de ce détachement qui s'avançait vers la gorge de l'ouvrage fut reçue par une fusillade si vive, qu'après deux ou trois tentatives infructueuses pour renverser les palissades, elle tourna par le flanc gauche de l'ouvrage où le fossé n'était point flanqué, et les hommes qui la composaient, fixant leurs échelles contre l'escarpe, eurent bientôt atteint le sommet du parapet, et dominèrent l'ennemi qui defendait la gorge de l'ouvrage.

Tandis que le combat était encore incertain à la gorge, le général-major Kempt ordonna au détachement de la batterie n° 2 de s'avancer. Ce

détachement gravit sur l'angle saillant de l'ouvrage au moment même où le détachement de droite en escaladait le flanc.

Quelques hommes de la garnison, qui continuaient à se défendre après l'entrée des troupes, furent passés au fil de l'épée, et on fit les autres prisonniers.

Le capitaine Holloway fut dangereusement blessé, et le lieutenant Gipps blessé légèrement. Parmi les troupes employées, quatre officiers et 50 hommes furent tués, et 15 officiers et 250 hommes blessés.

Au moment où l'on emportait le fort, on sonna le tocsin dans la ville, et plusieurs fusées furent lancées. L'assiégé, supposant que les alliés avaient l'intention de donner un assaut général, fit un feu terrible de mousqueterie et de canon de tous les points des ouvrages. Peu après, un tambour que l'on entendit battre dans la lunette Saint-Roque fit craindre une sortie, et la garde de tranchée commença elle-même un feu très-vif : cette circonstance occasionna un feu plus considérable de la part de l'assiégé, ce qui augmenta celui des tranchées, et ce ne fut que long-temps après minuit que la tranquillité fut rétablie. Alors on forma un logement sur le terre-plein du fort et une communication en

rampe à son angle saillant : ce logement fut lié avec la première parallèle par un boyau *(t d)*, et soutenu sur sa gauche par une partie de la seconde parallèle s'appuyant à l'inondation.

Le major Macleod fut grièvement blessé en dirigeant ces travaux.

26 *Mars.*

Une partie de la garde de tranchée fut placée dans les boyaux à gauche et à droite du fort Picurina; mais on ne permit qu'aux sentinelles d'entrer dans les ouvrages. Le feu de la place sur le fort fut continu et bien nourri, et détruisit pendant le jour le logement qu'on y avait fait la nuit précédente; avant la fin du jour les sapeurs eurent établi un nouveau logement à l'extérieur des faces de l'ouvrage qui n'étaient point flanquées.

Les batteries prolongeant les faces des ouvrages de la place entretinrent leur feu tout le jour; mais il n'en résulta en apparence aucun bon effet, puisque l'assiégé ne ralentit nullement le feu des faces et des flancs ricochés.

Les batteries n° 1 et 2 furent désarmées.

Nuit du 26 au 27.

Travailleurs pendant les vingt-quatre heures:

1,200 hommes à la nuit tombante.

Digitized by Google

1,200 hommes à minuit.
600 *id.* au point du jour.
600 *id.* à midi.

On entreprit les batteries et communications suivantes:

Batterie n° 7 pour 12 pièces de 24, devant battre en brèche la face droite du bastion de la Trinité.

Batterie n° 9 pour 8 pièces de 18, destinée à former une brèche au flanc gauche du bastion de Sta-Maria, qui voyait la face à battre en brèche du bastion de la Trinité.

Batterie n° 10 pour 4 obusiers de 24 en fer coulé, ayant pour objet d'enfiler le fossé au pied de la brèche principale, pour empêcher l'assiégé d'y travailler, et de créer des obstacles qui empêchent d'y monter.

Enfin une tranchée partant du n° 1, aboutissant à l'angle saillant du fort Picurina, cette communication étant plus courte et plus commode pour arriver aux nouvelles batteries.

27 Mars.

L'assiégé, apercevant enfin quel était le point sur lequel se dirigeait l'attaque, avait employé pendant la nuit des détachemens de travailleurs

dans les chemins couverts des bastions de Sta-Maria et de la Trinité, et sur la demi-lune non terminée de ce front. Dans la matinée, tous ces ouvrages se trouvèrent gardés par des hommes bien couverts, et les travailleurs continuèrent à élever la contre-garde imparfaite du bastion de la Trinité.

Nuit du 27 au 28.

Travailleurs pendant les vingt-quatre heures :

1,200 hommes à la nuit.
1,000 *id.* au jour.

La lunette Saint-Roque couvrait l'écluse *(V)* qui retenait les eaux de l'inondation : on pensa qu'il était nécessaire de déloger l'assiégé de cette lunette, afin de se procurer la faculté de détruire cette écluse. En la détruisant, les eaux de l'inondation devaient s'écouler, les troupes ne devaient plus être entravées dans leurs mouvemens, et l'on pourrait pousser les travaux beaucoup plus près de la place. En conséquence, on ouvrit le prolongement de la seconde parallèle sur la droite de *s* en *u*; mais on ne put traverser la route de Talavera, à cause de sa dureté et de sa blancheur qui faisait découvrir nos travailleurs par l'assiégé.

28 Mars.

Durant la nuit précédente, l'ennemi avait

retiré l'artillerie qui armait la lunette Saint-Roque.

Le feu plongeant du château ayant démonté deux des obusiers en fer coulé qui se trouvaient dans la batterie n° 6, et y ayant causé de grands ravages, on donna l'ordre de la désarmer.

Nuit du 28 *au* 29.

Travailleurs pour les vingt-quatre heures :

1,200 hommes de nuit.
1,000 *id.* de jour.

On plaça les obusiers de la batterie n° 6 dans d'autres batteries à ricochet en échange de canons qui furent, par ce moyen, disponibles pour les batteries de brèche ; deux canons furent retirés de la batterie n° 4. La batterie n° 8, pour six pièces de 18, destinée à contrebattre la face de la Trinité, fut commencée.

On fit à la sape la portion de la seconde parallèle qui traversait la route de Talavera, et l'on ouvrit une portion de tranchée *(gg)* en avant des batteries de brèche pour y établir des tirailleurs.

29 *Mars.*

On essaya d'approfondir et élargir la portion de tranchée faite à la sape dans la nuit précédente; mais l'artillerie de l'assiégé renversa si

Digitized by Google

bien les gabions à mesure qu'on les remplaçait, que l'on fut obligé de retirer les travailleurs.

L'assiégé continua d'élever la contre-garde de la Trinité.

Nuit du 29 au 30.

1,000 travailleurs.

On élargit la tranchée à travers la route de Talavera de manière à la rendre praticable.

L'artillerie reçut un supplément de six bouches à feu. La position des batteries de brèche ne permettant pas de les agrandir, on ordonna de placer ces pièces dans une nouvelle batterie n° 11, dans le but d'aider aux autres à chasser l'assiégé de la lunette Saint-Roque et faire ensuite brèche à la courtine de ce front.

On arma la batterie de brèche n° 9 et la batterie à ricochet n° 10.

30 *Mars.*

Au point du jour la batterie n° 9, qui voyait toute l'escarpe du bastion de Santa-Maria, ouvrit son feu sur le flanc gauche de ce bastion. Celle n° 10 commença également son feu dans le même moment, par un malentendu; elle eut deux canons mis hors de service avant qu'on eût pu réparer cette erreur.

Les canonniers qui servaient la batterie n° 9 furent dans les premiers instans fatigués par le feu de mousqueterie de l'ennemi; mais des tirailleurs ayant été postés dans les tranchées *(gg)*, ils l'apaisèrent.

Le maréchal Soult s'avançant pour secourir Badajos, on fit retirer de devant le fort Saint-Christoval la 5e division pour la porter en avant. On la remplaça par quelques escadrons de cavalerie portugaise.

Nuit du 30 *au* 31.

Travailleurs.

1,000	hommes	à l'entrée de la nuit.
800	*id.*	à minuit.
500	*id.*	dans le jour.

Les batteries nos 7 et 8 furent armées.

Les sapeurs continuèrent les travaux en approchant de la lunette Saint-Roque : le capitaine Williams et le lieutenant Elliot furent blessés en les dirigeant.

31 *Mars*.

Les batteries de brèche nos 7 et 8 ouvrirent leur feu sur la face droite du bastion de la Trinité. Depuis le 26, l'assiégé était parvenu à augmenter de 4 pieds le relief de la contre-

garde, et au moment où les batteries commencèrent leur feu, l'escarpe du bastion, qui avait 31 pieds de hauteur, se trouvait couverte de 10 pieds. L'artillerie fit le plus grand feu; mais la muraille, qui paraissait extrêmement solide, ne fut que peu endommagée ce jour-là (*Note* 10).

Nuit du 31 Mars au 1er Avril.

800 travailleurs de nuit.
500 *id.* de jour.

On ouvrit un boyau du n° 10 au n° 11 pendant cette nuit, afin d'établir une communication plus courte entre les batteries et les parallèles. Le boyau était tracé dans une direction *u*; mais le feu du chemin couvert de la lunette obligea les sapeurs d'en changer la direction.

1er *Avril.*

A la fin de ce jour les batteries de brèche avaient, dans quelques parties, percé le revêtement de la face, et l'on apercevait très-distinctement la terre en arrière.

L'assiégé tint continuellement des troupes sur les remparts en arrière de la brèche, malgré nos batteries à ricochet.

Le lieutenant Melhuish fut blessé.

Nuit du 1er au 2.

800 travailleurs de nuit.
400 *id.* de jour.

On répara toutes les batteries. Les sapeurs furent employés aux zig-zags *(mm)* pour arriver sur la lunette.

2 Avril.

Les batteries de brèche entretinrent pendant le jour un feu continuel et bien dirigé. Les contreforts du revêtement de l'escarpe du bastion de la Trinité soutenaient le terrain en arrière, et dans le flanc de Santa-Maria, les voûtes des casemates opposaient un fort obstacle à l'ouverture de la brèche.

Nuit du 2 au 3.

600 travailleurs de nuit.
200 *id.* de jour.

La batterie n° 11 fut armée.

On ne put réussir à détruire par une mine le batardeau qui retenait les eaux dans le fossé de la lunette. *(Note 11.)*

3 Avril.

La batterie n° 11 ouvrit son feu sur la courtine qui lie les bastions de la Trinité et de

San-Pedro ; mais après quelques coups on tourna son feu contre l'épaule droite de la lunette.

Après avoir battu en brèche tout le jour, les brèches avaient une belle apparence. Presque tout le parapet de la grande brèche était renversé, en sorte que le terre-plein se trouvait à découvert.

La garnison travaillait en arrière des deux brèches et sous la contrescarpe ; elle établissait en outre une forte batterie *(T)*, de niveau avec le château, dans une situation qui commandait la brèche principale.

Nuit du 3 au 4 Avril.

600 travailleurs à la nuit.
200 *id.* au jour.

Dans la soirée on traça, à l'extrême droite de la parallèle, une batterie pour 14 obusiers de fer coulé destinés à tirer avec de la mitraille et des obus sur la nouvelle batterie *(T)* au moment de l'assaut.

4 Avril.

Le maréchal Soult s'étant avancé jusqu'à Llerena, on fit des dispositions afin de laisser 10,000 hommes pour garder les tranchées, et lui livrer bataille avec le reste de l'armée.

L'assiégé faisait un tel feu sur la tête de la sape, que l'on pensa qu'il serait très-difficile aux sapeurs d'arriver à la lunette avant que les deux brèches eussent été rendues praticables. On tourna donc deux pièces de la batterie n° 7 contre la muraille qui fermait sa gorge, et qui n'avait que trois pieds d'épaisseur, afin d'y faire brèche, pour enlever la lunette pendant la nuit; mais les boulets, frappant trop obliquement, ne produisirent point l'effet qu'on en attendait.

Nuit du 4 au 5.

Travailleurs :

400 . . . . à la nuit.
300 . . . . au point du jour.
200 . . . . à midi.

On termina la batterie n° 12 pour les obusiers; ces obusiers ne devant tirer qu'au moment de l'assaut, on ne donna à l'épaulement de la batterie que l'épaisseur nécessaire pour les masquer; On ne fit point de plate-forme, et l'on mit seulement un madrier sous chaque roue.

5 *Avril.*

Le feu de la place fut très-vif dans le commencement du jour, particulièrement celui du flanc droit du bastion de San-Pedro.

Digitized by Google

A midi lord Wellington reconnut les brèches, de la partie la plus avancée de la tranchée vers la place, et il décida qu'elles étaient praticables. L'arrivée prochaine de Soult lui faisait désirer que cet assaut eût lieu dans la nuit, l'armée de secours se trouvant près de Talavera. Mais dans l'après-midi on convint de différer l'assaut jusqu'au jour suivant, et de tâcher dans l'intervalle de faire une brèche à la courtine.

Nuit du 5 *au* 6.

Travailleurs :

300 hommes à la nuit tombante.
150 *id.* pendant le jour.

On changea la direction des embrasures des batteries de brèche que l'on put tourner vers la courtine.

6 *Avril.*

A la pointe du jour 14 pièces commencèrent leur feu sur la courtine, par la trouée entre la contre-garde de la Trinité et le ravelin non terminé. Elles découvraient jusqu'au pied de l'escarpe qui n'avait que vingt-trois pieds de haut. Le revêtement, comme on s'y attendait, se trouva extrêmement mauvais : il fut renversé en deux heures de feu. A quatre heures après

midi on avait formé une brèche très praticable; lord Wellington l'ayant examinée, donna les ordres suivans pour l'assaut.

MEMORANDUM.

(Pl. I.)

Dispositif pour l'assaut des brèches.

1°. La forteresse de Badajos sera attaquée ce soir à 10 heures.

2°. L'attaque aura lieu sur trois points : le château, la face du bastion de la Trinité, et le flanc du bastion de Santa-Maria.

3°. L'attaque du château se fera par escalade; celle des deux bastions en donnant l'assaut aux brèches.

4°. Les troupes composant la 3e division d'infanterie qui sont destinées à l'attaque du château, partiront de la droite de la 1re parallèle un peu avant dix heures.

5°. Elles passeront le Rivillas au-dessous du pont rompu. Elles attaqueront la partie du château qui est sur la droite en regardant les tranchées, et en arrière de la grande batterie construite par l'assiégé pour faire feu dans l'intérieur du bastion de la Trinité.

6°. Parvenues dans le château, et lorsqu'elles

s'en seront assuré la possession, elles enverront des détachemens qui longeront le rempart sur la gauche, pour tomber sur les derrières des troupes défendant la grande brèche dans le bastion de la Trinité, et pour communiquer avec la droite de l'attaque de ce bastion.

7°. Les troupes désignées pour cette attaque devront se munir de toutes les longues échelles du parc du génie et de six des longues échelles d'ingénieurs. Elles seront suivies par douze charpentiers armés de haches et six mineurs portant des pinces, etc.

8°. La 4e division, à l'exception de la garde des tranchées, montera à la brèche de la face du bastion de la Trinité, et la division légère montera à celle du front du bastion de Santa-Maria.

9°. Ces deux divisions se formeront à neuf heures en colonnes serrées par divisions : la division légère, la gauche en tête ; la 4e division avec son avant-garde, ayant également la gauche en tête : le reste avec la droite en tête. La 4e division devra être sur la rive droite du ruisseau près du piquet qu'elle fournit, et la division légère sur la rive gauche.

10°. La division légère jettera 100 hommes en avant dans les carrières, près du chemin-couvert du bastion de Santa-Maria : ces hommes devront,

aussitôt que la garnison aura eu l'éveil, éteindre par leur feu celui de la face du bastion de Santa-Maria et celui du chemin-couvert.

11°. L'avant-garde de chacune des deux divisions consistera en 500 hommes ayant 12 échelles : les hommes du détachement destiné à monter à l'assaut porteront des sacs remplis de matières légères, qu'ils jetteront dans le fossé pour en faciliter la descente.

12°. L'avant-garde de la division légère devra précéder celle de la 4e division ; elles se tiendront toutes deux aussi près de l'inondation qu'il sera possible.

13°. L'avant-garde des deux divisions se partagera en détachemens de tirailleurs et détachemens pour l'assaut. Les tirailleurs s'étendront le long de la crête du glacis, pour faire taire le feu de l'assiégé ; pendant ce temps les hommes destinés à l'assaut et portant les sacs, entreront dans le chemin couvert par la place d'armes sous la face du bastion de la Trinité où la brèche a été faite; ceux de la 4e division par la droite, ceux de la division légère par la gauche en venant des tranchées ou du camp.

14°. La colonne d'assaut de l'avant-garde de la division légère descendra dans le fossé, et,

Digitized by Google

tournant sur sa gauche, elle attaquera la brèche faite dans le flanc du bastion de Santa-Maria, tandis que le détachement d'assaut de la 4e division descendra également dans le fossé, et attaquera la brèche pratiquée dans la face du bastion de la Trinité.

Les tirailleurs devront suivre immédiatement les détachemens d'assaut de leurs divisions respectives.

15°. Les têtes des deux divisions suivront leurs avant-gardes, se tenant l'une près de l'autre. Elles ne devront pas avancer au-delà du couvert qu'offrent les carrières situées sur la gauche de la route jusqu'à ce qu'elles aient vu les têtes des colonnes d'assaut montant aux brèches : alors elles se porteront à l'attaque au pas de charge.

16°. Si la division légère trouve le bastion de Santa-Maria retranché, elle tournera ce retranchement par sa droite en se portant le long du parapet du bastion. La 4e division en fera autant à l'égard du retranchement que l'on aperçoit sur la face gauche du bastion de la Trinité.

17°. Aussitôt que la division légère sera maîtresse du rempart de Santa-Maria, elle tour-

nera sur sa gauche et s'avancera le long du rempart, ayant soin de tenir toujours une réserve à la brèche.

18°. L'avant-garde de la 4e division doit prendre sur sa gauche et établir une communication avec la division légère. La 4e division se dirigera sur sa droite, et communiquera avec la 3e division par le bastion de San-Pedro et le demi-bastion de St.-Antonio, ayant soin de laisser une réserve au bastion de la Trinité.

19°. La 4e division et la division légère laisseront chacune mille hommes dans les carrières.

20°. La 4e division tâchera d'ouvrir la porte de la Trinité, et la division légère celle dite Puerto del Pillar.

21°. Les soldats laisseront leurs havresacs au camp.

22°. Afin de faciliter ces opérations, et aussitôt que le major Dickson remarquera que l'assiégé est averti de l'attaque, les obusiers de la batterie n° 12 feront feu sur les batteries construites par l'ennemi pour tirer sur la brèche, et continueront de tirer jusqu'au moment où l'on verra que la 3e division s'est emparée du château.

23°. L'officier qui commande dans les tran-

chées attaquera la demi-lune de St.-Roque avec deux cents hommes de la garde des tranchées ; il partira de la droite de la deuxième parallèle, et, tournant la demi-lune à droite, il forcera les barrières et portes de sa gorge, pendant que deux cents hommes également de la garde des tranchées se porteront de la droite de la sape sur l'angle saillant du chemin-couvert de la demi-lune, et tireront contre ses faces. Ces derniers ne devront quitter la sape que quand le détachement chargé d'attaquer la gorge de la demi-lune aura tourné cet ouvrage; celui qui doit se porter dans le chemin-couvert de la demi-lune, ne devra pas aller plus loin que l'angle d'épaule.

24°. Le reste de la garde de tranchée sera tenu en réserve dans les boyaux. Les travailleurs devront rejoindre leurs régimens à sept heures et demie.

Douze charpentiers munis de haches et dix mineurs, portant des pinces, seront attachés à la 4e division et à la division légère. Un détachement de vingt artilleurs, commandés par un officier, sera également attaché à chaque division.

25°. La 5e division sera répartie comme il suit : une brigade sur le terrain occupé par le

48e régiment, une brigade à la Sierra del Viento et une brigade sur le terrain bas qui s'étend vers la Guadiana et qui est occupé maintenant par les piquets de la division légère.

26°. Les piquets des brigades de la Sierra del Viento et ceux du terrain bas vers la Guadiana inquièteront l'assiégé durant l'attaque, en tirant sur la redoute de Pardaleras et sur les défenseurs postés dans le chemin-couvert des ouvrages situés vers la Guadiana.

27°. Le commandant en chef de l'armée recommande aux officiers généraux commandant les divisions et brigades, aux officiers commandant les régimens et les compagnies, d'imprimer dans l'esprit de leurs soldats la nécessité de se tenir réunis, et de se former militairement après l'attaque pendant la nuit. Non seulement le succès de l'opération et l'honneur de l'armée, mais encore la sûreté de chaque soldat exigent que les troupes soient en mesure de repousser les attaques de l'assiégé, et de vaincre toute résistance de sa part, jusqu'à ce que la garnison ait été complètement soumise.

Signé W.

Par supplément aux instructions ci-dessus, le lieutenant-général Leith reçut ordre d'employer

une brigade de la 5ᵉ division à escalader le bastion de St.-Vincent ainsi que la courtine et le flanc entre ce bastion et le pont de la Guadiana, et le général-major Colville fut chargé de fournir une partie de l'avant-garde de la 4ᵉ division, pour attaquer la brèche de la courtine entre les bastions de Santa-Maria et de la Trinité.

Exécution de l'assaut.

A l'heure fixée, la 3ᵉ division, sous les ordres du général-major Picton, se mit en mouvement; dès qu'elle s'approcha du Rivillas, tous les ouvrages des assiégés situés à l'est commencèrent à faire feu. Malgré cela les troupes gravirent sur la hauteur du château, et tentèrent de dresser les échelles contre la muraille: la défense de l'assiégé fut très-vigoureuse, et, pendant un intervalle de temps considérable, il résista avec succès et renversa tous ceux qui voulaient dresser les échelles; enfin, à force de persévérance, et en remplaçant par des troupes fraîches les soldats à mesure qu'ils tombaient, quelques hommes, montant à l'une des échelles, parvinrent sur la muraille, et une fois ce succès obtenu la résistance s'affaiblit, les autres échelles furent aussitôt dressées et le château emporté.

La division légère et la 4e division, commandées par le lieutenant-colonel Barnard et le général-major C. Colville, se portèrent, par le bord occidental de l'inondation, sur le chemin-couvert, et ils y pénétrèrent sans difficulté, les palissades ayant été détruites par le feu des batteries : alors on jeta des sacs de foin dans le fossé, et on plaça les échelles contre la contrescarpe ; les troupes descendirent promptement, et en un instant ce fossé fut rempli de soldats. Les troupes de la 4e division montèrent sur le ravelin non terminé (R) avec beaucoup de courage, persuadées qu'elles montaient sur la brèche ; mais lorsqu'elles furent arrivées au sommet et qu'elles se virent exposées à tout le feu du front, avec une descente difficile avant de gagner le pied de la brèche, elles hésitèrent quelques momens, et commencèrent à riposter au feu de l'ennemi. Les choses étaient dans cet état de crise lorsque la division légère, portée un peu trop sur la droite, joignit la 4e division sur le sommet du ravelin non achevé, et augmenta encore la confusion.

Les officiers des deux divisions abordèrent courageusement la brèche sur sa face et son flanc ; comme les troupes n'étaient point formées

pour s'avancer en masse, quelques-uns des hommes les plus braves, entraînés par leur intrépidité, suivirent seulement les officiers; mais ils furent aussitôt précipités au bas de la brèche.

Ces tentatives, renouvelées souvent, nous coûtèrent chaque fois un bon nombre d'officiers et des meilleurs soldats. Au bout de quelque temps on ne put déterminer les autres, qui avaient été témoins de ces échecs, à faire aucune attaque; ils aimèrent mieux rester patiemment dans le fossé, exposés à une mort presque certaine, que de chercher à s'en tirer en forçant les brèches.

Lord Wellington, instruit de l'état des choses, ordonna de retirer les deux divisions, et de les reformer un peu avant le jour pour un nouvel assaut.

Au moment où il allait donner cet ordre, il lui était arrivé un aide-de-camp du général Picton, qui lui avait annoncé que la 3e division s'était emparée du château. Alors il donna l'ordre au général Picton de demeurer tranquille jusqu'au matin, et de se porter avec deux mille hommes sur les derrières de l'assiégé au moment où on livrerait l'assaut. De nouveaux ordres furent donnés pour assurer la lunette St.-Roque,

qui avait été escaladée et enlevée par la gorge le soir de bonne heure. On fit aussi les préparatifs nécessaires pour renverser le batardeau et le pont de l'inondation, si cette opération était jugée nécessaire.

L'officier de la 5e division qui commandait le détachement portant les échelles d'escalade perdit sa route entre le parc du génie et le bivouac de sa division, ce qui ne permit au général Leith de quitter sa position qu'après onze heures : il s'avança sur l'angle occidental de la place, força la barrière du chemin couvert, descendit dans le fossé et plaça les échelles contre la face gauche du bastion de St.-Vincent : ce front avait été préparé pour une bonne défense, et quoique l'assiégé eût découvert les troupes lorsqu'elles n'étaient encore que sur son glacis, elles l'emportèrent par escalade. Dès que le bataillon d'avant-garde fut formé, le général-major Walker, suivant ses instructions, longea les remparts pour tomber sur les derrières de la garnison qui défendait les brèches, en chassant devant lui tout ce qui s'opposait à son passage. Les assiégés lui résistèrent un moment sur la courtine, entre les bastions 4 et 5. Les Anglais, frappés d'une terreur panique et insensibles aux nobles efforts que fit le général Walker pour les con-

duire en avant, se dispersèrent, et furent repoussés, la bayonnette dans les reins, jusqu'au bastion par lequel ils étaient montés. La réserve, formée en cet endroit par les dernières troupes arrivées, repoussa bientôt les assiégés : les fuyards s'y rallièrent, et marchèrent avec elle vers les brèches ; ce corps dispersa les troupes destinées à leur défense, quoique l'attaque de front eût cessé depuis long-temps.

La division légère et la 4e division ayant eu avis de ce mouvement, se portèrent aux brèches ; la garnison fut toute faite prisonnière dans la ville. Le général Philippon, qui était gouverneur de la place, se retira avec quelques-uns des principaux officiers dans le fort Saint-Christoval, qui se rendit dans la matinée.

Parmi les officiers du génie qui conduisaient les colonnes d'assaut, les lieutenans Lascelles et de Salaberry furent tués, le capitaine Nicholas fut blessé mortellement, et le capitaine Williams ainsi que le lieutenant Emmett reçurent des blessures dangereuses.

La perte totale de l'armée alliée fut de 72 officiers et 963 hommes tués, 306 officiers et 3,483 hommes blessés, et environ 100 égarés ; de ce nombre 59 officiers et 744 hommes furent tués

258 officiers et 2600 hommes blessés dans la nuit de l'assaut.

On consomma en munitions dans ce siége, savoir :

Boulets.	de 24.	18,832
	de 18.	13,029
Bombes.	ordinaires de 5 p° 1/2. .	507
	sphériques de 5 p 1/2 .	1,319
Charges de 24 liv.	grappes de raisin.. . . .	893
	boîtes de mitraille. . . .	112
Boulets de 3 *id.*	1,268 comme mitraille dans les canons de 24 .	158
Charges de 18 *id.*	grappes de raisin.. . . .	328
	boîtes de mitraille. . . .	168
	Total. . .	35,346

La note suivante a été extraite des papiers du gouverneur, après la prise de la place :

Digitized by Google

FORCE DE LA GARNISON AU 17 MARS, ÉPOQUE DE L'INVESTISSEMENT.

	OFFICIERS.	SOUS-OFFICIERS et soldats.
Effectif de la ligne	128	3,804
Corps du génie	10	234
Artillerie	21	300
Cavalerie	2	50
Invalides	6	39
Juramentados	5	72
	172	4,499
Malades	....	243
		4,742

FORCE DE LA GARNISON, LE 5 AVRIL A MIDI.

Effectif de la ligne	119	3,284
Corps du génie	9	208
Artillerie	16	266
Cavalerie	2	48
Invalides	6	34
Juramentados	5	81
	157	3,921

PERTE DANS LA SORTIE DU 19 MARS.

	OFFICIERS.	SOLDATS.
Tués	»	30
Blessés	13	274
	13	304

PERTE DANS LE FORT PICURINA, LE 25 MARS.

	OFFICIERS.	SOLDATS.
Tués et prisonniers	8	278

OBSERVATIONS.

C'est une chose remarquable, et peut-être unique dans l'histoire des siéges, qu'une armée pourvue d'une puissante artillerie, et ayant formé trois brèches praticables dans le corps de place, ait échoué dans l'assaut de ces brèches au moment où deux des divisions de cette armée, employées sur d'autres points, réussissaient toutes deux, sur la même enceinte, à pénétrer par escalade. *(Note* 12.) Le dispositif indique qu'on n'avait pas grande confiance dans l'opération principale, et l'événement a démontré que ces doutes étaient fondés. L'armée doit donc la réussite de son attaque sur Badajos à ce que l'on avait parfaitement prévu l'événement.

L'on a dit dans une note que l'impossibilité absolue d'agir d'une manière plus méthodique pouvait seule justifier la direction donnée aux attaques. Si l'ennemi tient ferme, il est presque impossible d'emporter une brèche sans que les troupes soient régulièrement formées. La descente dans le fossé, soit qu'elle se fasse au moyen d'échelles, soit en sautant au pied de la contrescarpe, doit rompre l'ordre des troupes; il s'ensuit donc qu'une telle entreprise ne peut être tentée contre une place qui a une contres-

carpe revêtue. *(Pl. V, fig. 6 et 7.)* A Badajos plusieurs circonstances contribuaient à augmenter étonnamment cette confusion; l'ennemi avait creusé une cunette au pied de la contrescarpe, ce qui en avait porté la hauteur à 16 et 17 pieds, et il avait introduit l'eau de l'inondation dans une grande partie de cette cunette, ce qui fit noyer beaucoup d'hommes au moment où ils sautèrent au bas de la contrescarpe.

On a remarqué que les Espagnols ne finissent rien. Ce défaut devint fatal aux troupes alliées dans cette occasion. En faisant les nouveaux bastions, dont nous avons parlé, les Espagnols ont tellement élargi le fossé, qu'il occupe maintenant le terrain sur lequel se trouvaient le chemin couvert et une partie du glacis de l'ancien tracé : ayant le projet de construire une demi-lune sur ce front, ils avaient conservé la portion du vieux glacis et du vieux chemin couvert comprise dans l'espace que devait occuper cet ouvrage. Cette masse informe qui se trouve dans le fossé actuel se présente comme un rocher nouvellement taillé. *(Pl. V, fig. 7.)* Les Espagnols avaient conservé la partie de la vieille contrescarpe correspondante, pour en faire la gorge de la demi-lune. Dans les parties déjà excavées pour la construction des nouveaux

revêtemens, la pente était fort roide et fort difficile à monter : les soldats, qui regardaient cette pente comme la brèche, s'animant l'un l'autre, en gagnèrent bientôt le sommet avec une grande promptitude; mais quand ils y furent parvenus, ils se trouvèrent exposés au feu de tout le front. Une fois sur cette hauteur, l'espace entre eux et le pied des brèches leur parut un fossé profond. en effet les excavations qui se trouvent dans cet espace sont assez fortes pour arrêter une colonne qui voudrait passer à travers. Au moyen des eaux introduites dans la cunette au pied de la contrescarpe, l'assiégé n'avait laissé d'autre moyen pour arriver aux brèches que de passer sur les rochers dont nous avons parlé. D'un autre côté il y avait si peu d'espace entre ces rochers et le pied des brèches, qu'il était impossible à une colonne d'y passer, à moins qu'elle ne fût formée sur un très-petit front. Les divisions se rencontrèrent dans ce lieu étroit, et ce fut un malheur que l'obscurité de la nuit put seule occasionner.

(*Pl. V. fig.* 6). Les trois brèches ouvertes avaient ensemble environ 500 pieds de largeur; la plus grande partie était aussi praticable que possible : la brèche principale était seule retranchée. Le rempart du bastion de la Trinité est étroit; il est revêtu intérieurement par un mur

Digitized by

de quatorze pieds de hauteur. Le talus de la brèche sur la face avait exactement la même pente que celui de la brèche de Ciudad-Rodrigo, comme le montrent les figures 8, 9 et 10 *Pl V*; l'assiégé avait semé pendant la nuit des chausse-trapes sur presque toute la montée de la brèche, et il en avait fermé le haut par un rang de chevaux de frise faits avec des lames d'épées parfaitement bien trempées.

Il n'avait fait aucun retranchement en arrière du flanc du bastion Santa-Maria, qui avait été entièrement renversé (*Fig.* 5). Le rempart étant très-étroit et sans revêtement intérieur, il avait placé au sommet de la brèche un rang de chevaux de frise semblables aux précédens. Cette défense était excellente contre des individus isolés, mais n'aurait pu résister à l'effort d'une colonne, à cause du peu de base et de la légèreté de ces chevaux de frise.

La brèche de la courtine (*fig.* 7) était ouverte fort bas et d'un accès très-facile; on n'avait dû naturellement y faire aucun retranchement intérieur à cause du peu de temps qu'on avait mis à la former. En effet on n'y avait préparé aucun obstacle.

L'assiégé avait entrepris de former en arrière de tout le front attaqué un retranchement

DE (*Pl. I* et *IV*); mais il n'avait pu l'élever assez pour le mettre en état de défense, comme on le voit dans les sections 5, 6 et 7, *Pl. V*.

D'après ce qui précède, il est évident que l'on aurait pu aisément emporter les brèches si on les avait attaquées d'une manière convenable. Mais dans le fait, on ne fit aucun effort assez puissant. Il n'y eut jamais plus de 50 hommes réunis pour monter à l'assaut à chaque brèche, et la colonne qui devait monter à l'assaut sur la brèche de la courtine n'y fut point conduite. Cette colonne se mêla nécessairement avec le reste de la division, en passant sur le fatal rocher, et il ne fut plus possible de l'en séparer. L'officier chargé de la diriger avait été mis hors de combat sur le glacis. Cette brèche n'avait probablement pas été attaquée; car on n'y trouva le matin ni morts, ni blessés, tandis que le pied des autres en était jonché.

Il n'est point difficile de concevoir que ces accidens, cette fatalité de prendre une direction au lieu d'une autre, sont dus entièrement à la nature même de l'entreprise, et qu'aucun des individus employés n'a encouru le moindre blâme. Il est constant d'ailleurs que les officiers se conduisirent avec la bravoure la plus distinguée, et firent tout ce qui était possible pour en

Digitized by

assurer le succès ; mais plusieurs d'entre eux qui furent tués sur le glacis, et la plupart de ceux qui se tenaient au bord de la contrescarpe pour y faire descendre leurs soldats en ordre furent mis hors de combat. Aussitôt qu'une certaine quantité de troupes eut pénétré dans l'espace étroit du fossé, il en résulta la plus grande confusion ; les efforts du peu d'officiers restans ne purent parvenir à rétablir l'ordre. Ils firent tout ce qui dépendait d'eux ; ils donnèrent l'exemple héroique de monter sur les brèches, accompagnés du peu d'hommes qu'ils purent entraîner sur leurs traces.

Probablement, depuis la découverte de la poudre à canon, jamais hommes n'avaient été plus sérieusement exposés à ses dangereux effets que ceux qui se trouvèrent amoncelés dans le fossé pendant cette nuit, Plusieurs milliers de bombes et de grenades, une grande quantité de sacs remplis de poudre, des artifices, et toute espèce de projectiles destructeurs, avaient été préparés et placés derrière les parapets du front sur toute son étendue. Nos soldats, placés sous la plus vive fusillade, furent sans interruption abîmés dans le fossé pendant plus de deux heures ; le feu de tous ces artifices et des bombes, qui donnait à toute la surface du fossé l'aspect

d'un volcan, produisait accidentellement des gerbes de flamme d'une lumière plus vive que celle du jour, qui bientôt était suivie d'une obscurité profonde. Il est impossible de décrire cette scène horrible, et l'on doit admirer les hommes qui sont restés fermes au milieu de cette destruction. Les portes de la victoire étaient sans doute ouvertes; mais elles étaient si soigneusement gardées, leurs approches étaient tellement parsemées de difficultés et de dangers, et l'entreprise en général offrait à l'esprit des images si terribles, qu'il semblait plus qu'humain de lutter contre ces obstacles, si bien que, loin de penser que les troupes ont manqué de courage en ne réussissant pas à les surmonter, on doit regarder comme un sujet d'orgueil et de gloire pour elles d'avoir tenté l'entreprise.

L'assiégé, se fiant à la hauteur du château (*note* 13), presque partout inaccessible, n'y avait laissé qu'une faible garnison; mais comme l'espace où l'on pouvait appliquer les échelles n'excédait pas 120 pieds, et que ses parapets même étaient très-favorables pour résister à une escalade, la résistance que trouva la 3e division fut aussi grande qu'elle pouvait l'être à une enceinte de cette étendue, ayant de 18 à 24 pieds de haut et flanquée partiellement. En raison-

nant militairement, ce poste devait être regardé comme à l'abri de l'escalade ; mais les efforts des troupes anglaises mirent en défaut toute espèce de calcul, et lorsque, dans quelques années, les personnes qui ont vu leurs prouesses pendant cette nuit voudront les redire, on aura de la peine à les croire, particulièrement l'escalade faite par le général Leith, que l'on a minutieusement détaillée ici, non comme une opération qu'on doive généralement imiter, mais comme une preuve de ce que peuvent de braves soldats.

Le bastion de Saint-Vincent, qui fut escaladé par la brigade de la 5ᵉ division, commandée par le général Walker, avait une escarpe de 26 pieds 6 pouces de haut, défendue par un flanc armé de quatre bouches à feu placées à la distance ordinaire (*Pl. V, fig. 4*); les palissades du chemin couvert étaient intactes ; la contrescarpe avait 11 pieds 9 pouces d'élévation, et on avait commencé dans le fossé une cunette profonde de 5 pieds 6 pouces et large de 6 pieds 6 pouces. La colonne d'attaque fut découverte qu'elle n'était encore que sur le glacis, et l'assiégé fit sur elle un feu très-meurtrier. Les Français étaient bien préparés, et montrèrent une telle assurance, qu'aucun d'eux n'abandonna son poste qu'ac-

cablé par le nombre : cependant nos troupes, sans faire attention au flanc, escaladèrent la face du bastion. L'intention était d'attaquer la face et le flanc du front sur la rivière dans le même temps, et l'on comptait principalement réussir dans l'attaque du flanc, parce qu'il était moins élevé que la face; mais le feu vigoureux de deux pièces de campagne placées sur ce flanc empêcha d'y dresser les échelles, et on les appliqua contre la partie de l'escarpe la plus rapprochée de l'endroit où les troupes étaient descendues dans le fossé, et qui se trouva être la plus élevée. On n'avait dans le principe destiné que douze échelles pour cette attaque, et quelques-unes même ne furent point apportées. La 5e division eut environ 600 hommes tués ou blessés.

Dans le jugement que l'on portera sur ce siége, on remarquera probablement que le mode d'attaque fut trop hasardeux, mais que l'on suivit à la lettre le plan qui avait été arrêté; que les troupes enfin y furent dignes de leur ancienne réputation pour avoir tenté d'emporter des brèches aussi difficiles, quoiqu'elles n'y aient pas réussi, et que dans les escalades elles se surpassèrent elles-mêmes.

CHAPITRE IX.

Mouvemens de l'armée après la prise de Badajos, et journal de l'attaque des forts français à Salamanque.

Aussitôt après la chute de Badajos, le maréchal Soult, incapable de résister seul aux forces des alliés, se retira. Dès le commencement du siége il avait pressé le maréchal Marmont de s'unir à lui, comme dans la dernière campagne; mais ce général avait préféré faire une irruption sur la frontière septentrionale du Portugal, dans l'espoir de reprendre Ciudad-Rodrigo, qui était mal approvisionnée, et peut-être aussi de s'emparer d'Almeida. Dans cette vue et aussitôt que les alliés eurent passé la Guadiana, il bloqua la première de ces places par des postes établis à une distance considérable, et marcha contre Almeida avec le reste de son armée. Après une reconnaissance, il poussa ses tirailleurs jusque sur le glacis, montrant l'intention de donner immédiatement l'assaut à la place, qui n'était pas encore parfaitement réparée, et n'avait pour

garnison que des milices; mais les bonnes dispositions et la contenance ferme du colonel Le Mesurier, qui en était le gouverneur, le força à y renoncer. Alors, laissant cette forteresse sur ses derrières, il s'avança jusqu'à Castel-Branco, menaçant de détruire le pont de bateaux qui existait sur le Tage à Villa-Velha. Lord Wellington fut instruit de la marche du maréchal le lendemain de la reddition de Badajos, et il partit sur-le-champ avec le gros de son armée pour s'y opposer. A l'approche des alliés, Marmont abandonna le Portugal.

L'armée alliée était alors forte de 58,000 hommes et supérieure à chacune des armées françaises du nord et du sud du Tage. Pour conserver cette supériorité en agissant contre l'une des deux, l'objet essentiel était de chercher à les isoler en rendant la communication entre elles aussi difficile que possible. En remontant le Tage depuis la mer, on ne trouve aucun pont permanent jusqu'à celui de l'Arzobispo, celui d'Alcantara ayant été détruit en 1809, et les autres à diverses époques de la guerre. Les rives de ce fleuve sont si escarpées et le pays si montueux, qu'il n'est possible d'y jeter des ponts pour communiquer d'un bord à l'autre que sur un petit nombre de points. En conséquence, pour

assurer la communication entre leur armée du nord et celle du sud, les Français avaient établi un pont de bateaux à Almaraz, lieu où la grande route de Palencia à Truxillo traverse le Tage. Ils avaient élevé sur les deux rives de ce fleuve des ouvrages formidables pour protéger ce pont. Ils ne pouvaient passer ailleurs sur une bonne route sans faire de longs détours. Pendant que l'armée alliée faisait ses préparatifs pour ses mouvemens ultérieurs, le lieutenant-général sir Rowland Hill fut chargé de détruire ce pont. L'on mit à sa disposition six obusiers de 4 en fer, qui avaient servi au siége de Badajos, pour l'attaque des ouvrages qui le couvraient (*Pl. VIII, fig. 7 et 8*); ils avaient été construits avec assez de soin pour qu'on pût les regarder comme parfaitement à l'abri d'un coup de main. Ils consistaient, sur la rive droite, en une redoute pour 400 hommes, appellée fort Raguse; une tour en maçonnerie, haute de 25 pieds et percée d'un double rang de créneaux, en occupait le centre : entre ce fort et le pont, les Français avaient construit une flèche. Sur la rive gauche et au bord de la rivière ils avaient construit une bonne tête de pont bien flanquée et l'avaient revêtue en maçonnerie. Comme à partir de la rivière, le terrain s'élève de manière à prendre

13

un commandement dangereux pour la tête de pont, une redoute pour 450 hommes, dite fort Napoléon (*fig.* 8), y avait été établie. Son escarpe, parapet compris, n'avait que 12 pieds de haut. Au centre était une tour semblable à celle du fort Raguse, mais avec un simple rang de créneaux. Dix-huit pièces formaient l'armement de ces ouvrages. Au sud et à quatre ou cinq milles du pont, la route principale traverse une montagne très-élevée; tout le terrain d'alentour est excessivement âpre et montueux. La tour de Miravete est bâtie sur le sommet de cette montagne à une très-petite distance de la route. Les Français l'avaient enveloppée d'une enceinte de douze pieds d'élévation, et y avaient placé sept ou huit canons; ils avaient aussi fortifié une hôtellerie sur la route elle-même, et construit entre cette ferme et la tour deux petits ouvrages formant ensemble une bonne ligne de défense : c'est par cette route seule que l'on pouvait conduire de l'artillerie contre le pont; mais sur la droite il existe un chemin traversant le village de Romangorda, qui est praticable pour l'infanterie. On ne trouve dans le reste de la montagne aucun autre passage pour des chariots.

Sir R. Hill arriva d'Almandralejo sur la mon-

Digitized by Google

tagne le 18 mai ; mais jugeant que la réduction de la tour de Miravete devait exiger beaucoup de temps, il se détermina à y faire une fausse attaque, pendant qu'il marcherait par le chemin de Romangorda sur les ouvrages du pont, pour les attaquer avec de l'infanterie sans artillerie.

A la nuit il commença à descendre la montagne avec la brigade du général-major Howard, qui était forte d'environ 2,000 hommes. La tête de la colonne arriva près du fort au petit jour; mais les difficultés de la route étaient telles, que l'arrière-garde ne rejoignit que deux ou trois heures après. Heureusement pendant ce temps les troupes furent si bien masquées par les accidens du terrain, que les Français renfermés dans le fort ne les découvrirent pas. La fausse attaque sur Miravete eut lieu à la pointe du jour, et vers huit heures du matin toute la colonne du général Howard se trouvant réunie, le 50e et une partie du 71e régiment, munis de douze échelles de seize pieds de haut, s'avancèrent à l'assaut du fort Napoléon. Les Français se défendirent d'abord vigoureusement; mais aussitôt que les Anglais furent parvenus au sommet du parapet, ils prirent la fuite, en abandonnant la tour et s'efforçant de gagner le pont à travers l'ouvrage destiné à le défendre; les alliés y en-

trèrent avec eux. Dans cet état de choses, l'officier commandant le fort Raguse, sur la rive opposée, fit sur-le-champ couper le pont, et par là ôta les moyens de retraite aux hommes échappés du fort Napoléon, qui, au nombre de 250, furent faits prisonniers. Dans son effroi cet officier évacua même le fort Raguse, et se retira, avec sa garnison, à Naval-Moral. Il fut fusillé à Talavéra, et sa lâcheté le lui avait bien mérité.

La réduction de ces ouvrages formidables s'opéra avec le seul secours de l'infanterie, et nous ne perdîmes que 2 officiers et 31 hommes tués, 13 officiers et 131 hommes blessés.

Les ouvrages, le pont et une grande quantité de munitions furent immédiatement détruits. Le lieutenant-général Hill se retira par Truxillo, après avoir ainsi complétement isolé la garnison de Miravete.

Après que le maréchal Marmont eut été forcé à sortir du Portugal, on établit le quartier-général à Freneda, où il resta jusqu'au 13 juin. A cette époque, l'armée alliée se mit en mouvement pour se diriger sur Salamanque. L'armée française quitta cette place le 17, à la pointe du jour, en laissant une garnison de sept à huit cents hommes dans le fort St.-Vincent, et les redoutes de St. Gayetano et de la Merced, après avoir incendié les maisons situées entre les forts et

Digitized by Google

les redoutes, parce qu'elles auraient pu nuire à la défense de ces ouvrages.

Investissement.

L'armée alliée passa la Tormès de bonne heure, au gué de Santa-Martha, à un mille au-dessus de la ville, et au gué d'El Canto, à quatre milles au-dessous, afin de couvrir l'attaque des ouvrages. En conséquence, elle prit position sur les hauteurs de St.-Christoval, trois milles en avant de la ville, sa droite appuyée à la Tormès, près Cabrerizos, et sa gauche près Villarès de la Reyna, à un ruisseau qui tombe dans cette rivière au-dessous de Salamanque.

La 6e division, commandée par le général-major Clinton, investit les forts, en occupant sur le côté de la ville, à la distance de 150 ou 200 verges, des maisons et des ruines qui le couvraient.

Reconnaissance.

Les rapports qui étaient parvenus à l'armée alliée au moment où elle s'était mise en marche, représentaient les forts construits par les Français à Salamanque, comme la réunion de quelques couvents fortifiés, et un dessin en avait été fait par un Espagnol non militaire.

Mais en reconnaissant ces ouvrages du haut

de la cathédrale et des autres édifices les plus élevés (*Pl. VI*), on les trouva beaucoup plus respectables qu'on ne les avait supposés : ils consistaient en un fort situé au nord-ouest de la ville, au sommet de l'angle intérieur de l'ancienne et haute muraille de l'enceinte de la ville qui dans cette partie se trouve construite sur un rocher à pic au-dessus de la rivière : ce fort était formé par l'immense couvent de St.-Vincent, qui occupe le centre de l'angle ; les croisées de ce bâtiment avaient été murées et crénelées ; il était lié de chaque côté avec la vieille enceinte par des lignes d'ouvrages dont les escarpes et contrescarpes étaient revêtues en maçonnerie ; les embrasures de l'escarpe étaient couvertes par des voûtes. L'angle rentrant du couvent (*A*), ne se trouvant pas enfermé par ces lignes d'ouvrages, était occupé par une batterie en fascinages, protégée par un mur crénelé, avec un rang de fortes palissades inclinées en avant. Un retranchement palissadé formait une défense intérieure.

La destructiou des colléges et des couvents, pour nettoyer les approches des forts et former des esplanades en avant, avait fourni une grande quantité de bois de construction pour faire des portes de communication, des barrières, des palissades et des blindages.

Au sud, du côté du pont, sur la Tormès, la vallée est encaissée. Sur le bord opposé, à la distance de deux cent cinquante verges, les Français avaient établi deux redoutes sur les ruines des couvents; les murs de ces bâtimens, par la disposition donnée aux décombres, avaient été transformés en escarpes et contrescarpes, de sorte qu'en conservant quelques parties de murailles, en en élevant quelques autres avec beaucoup d'art, on avait obtenu deux redoutes renfermant des abris à l'épreuve, ayant des escarpes verticales bien couvertes, des fossés profonds, et des contrescarpes casematées. La plus grande s'appelait St.-Gayetano, du nom du couvent sur le terrain duquel elle était construite; et l'autre sur la rivière, s'appelait, par la même raison, de la Merced. On avait formé des abris à l'épreuve dans ces forts, au moyen de fortes poutres verticales qui en portaient d'autres horizontales couvertes de six pieds de terre.

MOYENS ET PROJET D'ATTAQUE.

Les moyens d'attaque mis à la disposition de l'armée ayant été calculés d'après les renseignemens reçus, étaient bien loin d'être suffisans. L'artillerie ne consistait qu'en quatre pièces de dix-huit et quatre obusiers de vingt-quatre,

avec cent coups à tirer par bouche à feu. Les ingénieurs n'avaient que quatre cents outils de tranchée sans autres approvisionnemens.

Les officiers du génie étaient :

Le lieutenant-colonel Burgoyne, commandant;

Les lieutenans Pitts et Reid.

Il y avait neuf rangs et files du corps royal des artificiers militaires.

Il fut arrêté qu'avec ces moyens on essaierait de battre en brèche le mur principal du couvent de St.-Vincent, d'une batterie n° 1, que l'on érigerait sur un emplacement à deux cent cinquante verges de ce mur et à deux cents du chemin couvert du fort, et qu'on y donnerait l'assaut dès que la brèche serait praticable.

JOURNAL DES ATTAQUES.

Nuit du 17 juin.

400 travailleurs.

On commença la batterie et ses communications; comme la lune était presque pleine, l'ennemi ne tarda pas à découvrir le travail et dirigea sur lui sa mousqueterie : la nuit fut très-courte; les ruines rendaient les excavations impraticables, soit en dedans, soit en dehors, et la

6e division, qui n'avait pas été employée aux siéges précédens, était moins propre qu'une autre à ce genre d'opérations. Dans de telles circonstances on ne put faire que peu de chose, et au point du jour la batterie n'était pas élevée jusqu'à la genouillère.

Le fossé du fort présentant un obstacle imposant à l'attaque de la brèche lorsqu'elle serait faite, le lieutenant Reid, avec quatre mineurs de la ligne, appuyés par vingt soldats de la garde de tranchée, eut ordre de tenter de renverser la partie de la contrescarpe opposée à la brèche projetée. Le glacis en avant de cette contrescarpe n'étant point achevé, semblait offrir un couvert aux mineurs; mais toutes les tentatives faites pour en approcher sans être aperçu, furent rendues inutiles par un chien qui, au moindre mouvement, donnait l'alarme à un piquet posté hors du fort, à une petite distance de cet endroit. On repoussa ce piquet dans le fort, et l'on mit les mineurs au travail; mais ils n'étaient pas à l'abri du feu des parties supérieures du couvent; plusieurs hommes y furent blessés, et on retira le détachement.

18 *Juin.*

200 travailleurs.

Digitized by Google

La batterie n'offrant point un couvert suffisant pour qu'on pût y travailler pendant le jour, on plaça les travailleurs dans les communications, etc.

Un bataillon d'infanterie légère de la légion Royale Allemande, fort d'environ 800 hommes, arriva pour fournir dans le jour aux piquets et aux tirailleurs. Ces soldats furent immédiatement dispersés dans les couverts qu'offraient les ruines : leur feu continuel et bien dirigé força l'assiégé au silence ; il ne tira plus que par ses créneaux.

Dans la soirée on plaça deux pièces de 6 de campagne dans les croisées supérieures du couvent de Saint-Bernardo (bâtiment un peu au nord de l'hôpital) : ces pièces commencèrent à tirer à cinq heures du matin, à boulets et à mitraille, sur l'artillerie du fort; elles ne purent parvenir à éteindre son feu.

Nuit du 18 *au* 19.

La batterie n° 1 fut terminée; on l'arma de quatre pièces de 18 et deux pièces de 24.

On traça une batterie n° 2 pour les deux obusiers restans, dans une bonne position, pour aider à faire brèche au couvent de Saint-Vincent. On fit aussi un épaulement sur une petite éminence à droite du couvent de Saint-Bernardo,

pour y placer deux obusiers de campagne en bronze, destinés à ricocher le côté du fort opposé aux batteries de brèche.

19 *Juin.*

A six heures du matin, toutes les bouches à feu, hormis celle du n° 2, agirent sur le fort Saint-Vincent. Vers dix heures, après avoir consommé 400 boulets de 18 et de 24, toute la partie de la face de l'extrémité du couvent qui n'était pas couverte par la contrescarpe, et que l'on avait battue en brèche, avait été renversée. Dans ce moment la batterie n° 2 se trouva terminée : les deux obusiers de fer y étant amenés, elle commença son feu sur la partie inférieure de la muraille qui ne pouvait être vue du n° 1. Cette dernière batterie cessant alors son feu, l'assiégé dirigea tout le sien sur celle n° 2. Notre perte devint en conséquence très-considérable : le commandement que prenait la fusillade de l'assiégé, partant des créneaux pratiqués dans les croisées supérieures du couvent, était d'autant plus meurtrier, que l'on avait dû donner aux embrasures de la batterie la largeur nécessaire à des pièces courtes pour les obusiers de fer.

Après les plus grands efforts de la batterie n° 2, il existait encore une hauteur de mur

considérable qui était intacte, et l'opération de séparer par une coupure l'extrémité du couvent battu en brèche du reste du fort parut si simple, qu'on jugea inutile de l'assaillir. Lord Wellington préféra attendre et tirer d'Almeida de nouvelles munitions.

A la nuit on augmenta la batterie n° 2 de manière à y placer trois pièces de plus.

20 *Juin.*

On ajouta encore deux pièces de 18 à la batterie n° 2, et l'on en retira un des deux obusiers de fer qui avait été mis hors de service. Le feu de ces pièces fut dirigé contre les murs du couvent, dans l'angle rentrant (*A*). Il commença à midi, continua pendant toute la soirée, malgré la perte considérable qu'occasionnaient aux alliés sept bouches à feu de l'assiégé et un feu vif de mousqueterie qui ne fut point interrompu. L'artillerie française ne montra pas assez d'énergie ; elle abandonna une excellente batterie en fascinages au moment où le n° 2 commença à tirer.

La partie inférieure du mur du couvent, épaisse de 3 pieds 6 pouces, était percée de part en part au bout de quelques heures ; enfin, le choc d'un seul boulet fit écrouler la moitié de la

longueur de la face, ce qui mit à découvert l'intérieur du bâtiment : plusieurs hommes qui tiraient par les créneaux de ce mur au moment de sa chute durent être ensevelis sous ses ruines. Dans la soirée on lança des projectiles incendiaires dans le bâtiment, afin d'y mettre le feu; mais les précautions prises par l'assiégé en empêchèrent l'effet.

Cependant le maréchal Marmont s'avançait avec 15,000 hommes. Après avoir manœuvré quelque temps sur le front de la position des alliés, il s'arrêta à une portée de canon au-dessous.

Une brigade de la 6e division sortit pour venir au camp dans la soirée, et on suspendit les attaques jusqu'à ce que les munitions attendues fussent arrivées.

21 *Juin.*

Les Français reçurent des renforts, sans tenter aucun mouvement. Les deux armées restèrent tranquillement en présence; celle des alliés occupait les hauteurs, l'armée française était dans la plaine.

Nous désarmâmes nos batteries et retirâmes nos bouches à feu sur l'autre coté de la rivière.

22 *Juin.*

La brigade de la 6e division qui était venue au camp rentra dans Salamanque et l'infanterie légère allemande en sortit pour venir au camp.

Comme il restait encore environ 200 boulets pour la grosse artillerie, on proposa de les employer à battre en brèche la gorge de la redoute de San-Gayetano : en s'emparant de cet ouvrage on levait le plus grand obstacle qui s'opposât à l'établissement d'un logement près du fort Saint-Vincent, dans une position d'où l'on pouvait commencer à diriger une galerie de mine sous ce fort ou incendier le couvent. En conséquence on construisit à la nuit la batterie n° 3 pour quatre bouches à feu; elle voyait obliquement la gorge de San-Gayetano à la distance de 450 verges.

23 *Juin.*

L'armée française s'étant retirée sur plusieurs colonnes dans la nuit du 22 au 23, la cavalerie reçut l'ordre de la suivre. A quatre heures après midi, lord Wellington reçut la nouvelle qu'une des colonnes avait passé la Tormès à 12 milles environ au-dessus de Salamanque : aussitôt il envoya deux divisions au gué de Santa-Martha, et vint lui même au camp afin de s'opposer aux

mouvemens que les Français pourraient faire pour secourir les forts ou en retirer les garnisons.

A 11 heures du matin la batterie n° 3 commença son feu contre la gorge de la redoute de San-Gayetano. La direction du mur de gorge était fort oblique relativement à la ligne de tir, et les obusiers de fer ne pouvaient avoir un tir juste à cette distance. On consomma tout ce qui restait de munitions sans parvenir à ouvrir la brèche.

Le parapet était cependant fortement entamé et les palissades étaient renversées. Dans cet état de choses on ordonna de donner en même temps l'escalade aux redoutes de la Merced et de San-Gayetano. L'entreprise était difficile, et les troupes semblaient s'en apercevoir. A 10 heures du soir la colonne d'attaque s'avança; le lieutenant Reid accompagné d'hommes portant les échelles d'escalade, marchait en avant. L'assiégé fit une résistance opiniâtre. On ne parvint à dresser que deux échelles contre la redoute de San-Gayetano, et personne ne put y monter. La colonne d'attaque se retira après avoir perdu 120 hommes tant tués que blessés ; au nombre des premiers se trouva le général-major Bowes, qui commandait la colonne.

24 *Juin.*

Pendant la soirée une suspension d'armes permit d'enlever les blessés et les morts.

On ouvrit à la nuit une tranchée (*b c*) de 150 toises d'étendue, de la droite du n° 3 vers Saint-Vincent, dans le dessein de profiter de la position et du tracé du fort, qui permettait de diriger contre son artillerie un feu de mousqueterie.

Les six obusiers de fer de 24, qui avaient été mis à la disposition du lieutenant-général Hill pour l'attaque des ouvrages d'Almaraz, arrivèrent, mais sans munitions.

25 *Juin.*

Le maréchal Marmont manœuvra, mais sans effet, sur la droite de l'armée. A la nuit une communication (*f g*) fut ouverte le long et au pied de la rivière, entre les redoutes et le grand fort et un piquet logé sous la gorge de San-Gayetano. L'ennemi paraissait attacher une singulière importance à cet ouvrage, et les travailleurs firent de grandes pertes sur ce point.

26 *Juin.*

400 boulets de 18 et 400 de 24 étant arrivés,

les batteries de brèche recommencèrent leur feu à 3 heures après midi, savoir : les 4 pièces de 18 du n° 3 étant dirigées contre la gorge de la redoute San-Gayetano et les deux obusiers de fer du n° 2 tirant à boulets rouges contre Saint-Vincent. A 7 heures du soir le toit d'une grande tour carrée dans le couvent prit feu et brûla, mais l'incendie ne se communiqua pas au reste du bâtiment : le feu prit également à d'autres parties du couvent, mais l'assiégé parvint à l'éteindre sur-le-champ.

La communication entreprise le long du Ravin sous la redoute San-Gayetano fut poussée pendant la nuit jusqu'à l'ancienne enceinte de la ville (*h*), et les piquets s'étendant depuis le pont le long des maisons sur leur gauche, San-Gayetano et la Merced furent enveloppés, et complétement séparés de Saint-Vincent.

L'on ouvrit aussi une tranchée (*n s*) sur le flanc du ravin, en s'étendant du collége de Cuença jusqu'à 40 verges environ de l'escarpe de San-Gayetano, dans le dessein de se loger dans des ruines près du fort, pour de là ouvrir une galerie de mine destinée à suppléer à l'artillerie dans le cas où elle ne parviendrait pas à faire brèche : durant la nuit on établit la communication (*t u*) à travers quelques maisons,

à environ 20 verges du rocher sur lequel la redoute de la Merced était construite, dans le dessein de miner également cette redoute, le rocher étant composé de pierre sablonneuse, dans laquelle on pouvait travailler avec facilité.

27 *Juin.*

Une cavité (*u*) qui se trouva dans le roc sous la redoute de la Merced, présentant un couvert naturel aux mineurs, et le feu de mousqueterie des maisons adjacentes assurant la communication de ce point avec la tranchée, on attacha à 7 heures du matin deux mineurs de la ligne dans cette cavité ; on leur ordonna de s'enfoncer à la distance horizontale de 24 pieds en s'élevant de 12, ce qui paraissait devoir donner 12 pieds pour ligne de moindre résistance. Les premiers mineurs avancèrent la galerie de 6 pieds avant d'être relevés.

Pendant toute la nuit la batterie n° 2 n'avait cessé de tirer à boulets rouges, et au point du jour le n° 3 continua son feu comme la veille : à 10 heures du matin les boulets rouges avaient mis le couvent de Saint-Vincent tout en flammes, et une brèche avait été ouverte à la gorge de San-Gayetano. On formait les troupes dans

Digitized by Google

les tranchées de la ravine (*f g h*) pour les disposer à donner l'assaut, lorsque le commandant arbora un pavillon blanc sur la redoute, et offrit de la rendre ainsi que la Merced dans deux heures; temps qu'il désirait obtenir pour instruire de sa situation le commandant du fort Saint-Vincent.

Lord Wellington lui offrit cinq minutes pour sortir, et lui promit que s'il évacuait dans cet intervalle il conserverait ses bagages. Après plusieurs pourparlers et plusieurs chicanes, il déclara qu'il ne pouvait point se rendre à ces conditions; on lui signifia d'ôter son pavillon blanc. Dans ce même temps le commandant de Saint-Vincent envoya un parlementaire, en offrant de se rendre dans trois heures : lord Wellington, qui ne voulait point perdre l'occasion favorable que lui présentait l'incendie du couvent, ne voulut aussi lui donner que cinq minutes pour sortir s'il voulait le faire avec les honneurs de la guerre et emmener ses bagages. Les cinq minutes étant écoulées et la garnison ne quittant pas le fort, on recommença le feu, et peu de temps après la colonne d'attaque s'avança et emporta San-Gayetano par la gorge, l'assiégé ne faisant que peu ou point de résistance. Quelques-uns des chasseurs portugais qui étaient logés dans les maisons voisines se

jetèrent dans Saint-Vincent, et y entrèrent aussi sans opposition. Les alliés devinrent ainsi maîtres de tous les ouvrages.

Le commandant français nous apprit que la veille la garnison avait dix-huit fois éteint le feu dans le couvent de Saint-Vincent.

La perte des alliés dans ce siége fut de 300 hommes; savoir, 120 dans la tentative de l'assaut contre la redoute de Gayetano le 23 juin, 20 à 30 canonniers, et le reste parmi les travailleurs.

On trouva dans les forts 36 bouches à feu et une grande quantité de munitions et de poudre à canon; ces bouches à feu furent remises aux Espagnols, et la poudre servit à détruire les ouvrages.

Remarques.

Le journal de ces opérations suffit pour les faire connaître, et toute observation que l'on y ajouterait serait inutile: le résultat prouve d'ailleurs que les forts de Salamanque n'eussent pas été capables de tenir plus de deux ou trois jours contre une artillerie suffisante. Leur réduction n'éprouva de retards que parce que l'on n'avait pas amené une plus grande quantité de muni-

tions, faute de renseignemens exacts sur leur véritable force. Comme postes susceptibles de résister à des guerillas ou à l'avant-garde d'un corps d'infanterie légère, ces ouvrages étaient bien conçus et d'une force respectable; mais certainement la leçon que les Français venaient de recevoir à Rodrigo aurait dû les faire hésiter lorsqu'ils y placèrent 800 hommes destinés à résister à toute l'armée alliée.

CHAPITRE X.

Mouvemens de l'armée après la reddition des forts de Salamanque. — Bataille de Salamanque. — Reddition du Retiro. — Marche sur Burgos.

Après la reddition du fort Saint-Vincent et de ses dépendances, l'armée française se retira vers le Douro; elle fut suivie par les alliés. Le 2 juillet son arrière-garde fut rejetée de l'autre côté de ce fleuve avec une perte considérable: l'armée alliée prit position sur la rive gauche, appuyant sa droite à la Seca et sa gauche à Pollos. Le maréchal Marmont concentra ses forces sur la rive opposée, entre Pollos et Tordesillas. Il avait à Zamora et Toro des postes fortifiés, et se trouvait en possession de tous les ponts qui traversent le fleuve.

De Valladolid aux frontières du Portugal, le Douro coule dans une vaste pleine bornée par des hauteurs plus ou moins éloignées du fleuve: cependant la plaine est toujours d'une largeur considérable; ensorte que depuis le pont del Duero, près Valladolid, jusqu'à Zamora, le seul

Digitized by Google

point commode pour passer ce fleuve, en présence de l'ennemi occupant la rive droite, est à Castro-Nuño, deux lieues au-dessus de Toro. Là le lit du fleuve offre une courbure favorable à celui qui occupe la rive gauche ; l'on y trouve en même temps un gué excellent et une position avantageuse.

La situation de l'armée française était donc très-avantageuse ; la division Bonnet, qui l'avait rejointe le 7 juillet, portait ses forces à 47,000 hommes, tandis que l'armée alliée portugaise et anglaise n'excédait pas 40,000 hommes : on ne pouvait donc espérer d'agir avec succès contre les Français tant que leurs forces demeureraient unies.

On a déjà remarqué que les armées françaises en Espagne ne pouvaient subsister qu'en possédant une grande étendue de pays qui pût leur fournir des vivres. Elles ne formaient point de grands magasins qui eussent gêné leurs mouvemens et les marches rapides qu'elles faisaient pour s'opposer, dès le principe, à la réunion des armées espagnoles, qui tentaient constamment de se reformer.

Pour forcer le maréchal Marmont à séparer ses forces ou à faire un mouvement décisif qui permît de l'attaquer avec avantage, on lâcha les

Digitized by Google

guerillas sur ses flancs et sur ses derrières, afin d'empêcher l'arrivée de ses subsistances, et de l'obliger à faire de grands détachemens pour les réunir.

Par suite de cette mesure, on vit chaque jour des corps de l'armée française se porter sur sa droite ; ce qui exigea de la part des alliés des contre-mouvemens jusqu'au 15, où un corps considérable ayant descendu la rivière, le quartier-général fut transféré de Rueda à la Nava del Rey, et l'armée alliée fit un mouvement général sur sa gauche.

Le 16 deux divisions ennemies passèrent le pont de Toro; en conséquence, les alliés se portèrent pendant la nuit sur Fuente la Pena et Canizal, sur la Guarena, la 4e division et la division légère occupant Castrejon sur le Trabancos, à deux lieues en avant.

Le 17, nous acquîmes la certitude que les Français avaient repassé le Douro à Toro, dans la nuit, et qu'ils avaient détruit le pont derrière eux. Ils revinrent à marches forcées sur Tordésillas, vingt-cinq milles au-dessus de Toro. Toute l'armée y passa sans obstacle le Douro, et le 18 de grand matin elle arriva sur le Trabancos. Par ce mouvement le maréchal Marmont ne

pouvait avoir eu d'autre dessein que d'ouvrir ses communications avec l'armée du centre, stationnée à Madrid ; car s'il avait eu pour objet de placer ses forces entre les alliés et Salamanque, ce projet était déjà rempli, et d'une manière plus avantageuse par le passage qu'il avait précédemment opéré à Toro.

Le 18 juillet, aussitôt que l'on connut quelles étaient les forces des Français sur Trabancos, on mit la cavalerie en mouvement pour couvrir la retraite de la 4ᵉ division et de la division légère. Cette retraite se fit avec peu de perte, malgré les efforts des Français pour l'empêcher. La poursuite était si vive que ces troupes s'étant arrêtées pendant quelques minutes dans la vallée de la Guarena pour se raffraîchir, les Français purent mettre en batterie sur elles quinze ou seize canons, et ce ne fut que sous le feu de ces pièces que nos troupes rejoignirent l'armée sur les hauteurs de la rive gauche. Les Français continuèrent à s'avancer, et les armées se trouvèrent encore une fois en présence. Alors le maréchal Marmont poussa une colonne à travers la vallée, et tenta de se rendre maître d'une hauteur importante située au-dessus de Castrillos, à la jonction de la Guarena, et d'une autre petite rivière venant de Canizal ; mais il fut re-

poussé aussitôt par une brigade de la 4e division et quelque cavalerie, qui lui prirent une pièce de canon, et lui firent 3 ou 400 prisonniers. La perte des alliés dans cette journée fut de 100 tués, 400 blessés et 50 prisonniers.

Le 19 le général français porta plusieurs corps sur sa gauche ; mais ses desseins furent contrariés par des mouvemens analogues des alliés vers leur droite.

Le 20, à la pointe du jour, on vit toute l'armée française en pleine marche sur sa gauche, et sur-le-champ les alliés se portèrent sur leur droite; mais elle était déjà trop avancée pour qu'on pût arrêter ses progrès : les Français, passant la Guareña plus haut, eurent la faculté de descendre, le long d'une chaîne de hauteurs, sur une aile des alliés, qui fut repoussée, et toute l'armée formée en colonnes se dirigea par la vallée vers les hauteurs de Cabeça Velhosa, marchant parallèlement aux Français.

Les mouvemens de ce jour furent extrêmement remarquables : on voyait deux armées ennemies en pleine marche dans des lignes parallèles qui souvent ne se trouvaient éloignées l'une de l'autre que d'une demi-portée de canon, au milieu d'un pays ouvert, et n'étant séparées par

aucun obstacle qui les empêchât de se rencontrer. A chaque instant on s'attendait que quelque accident allait déterminer un choc général ; quelques coups de canon tirés de distance en distance interrompaient seuls le profond silence de cette scène.

Le lendemain au matin, 21 juillet, l'armée se retira dans la position de Saint-Christoval, trois milles en avant de Salamanque, la même qu'elle avait occupée pendant l'attaque des forts. Le même jour les Français passèrent la Tormès aux gués d'Alba de Tormès, et dans la soirée les alliés firent un mouvement de flanc correspondant, et s'arrêtèrent pendant la nuit sur quelques hauteurs de la rive gauche.

BATAILLE DE SALAMANQUE.

Le 22 juillet, de très-grand matin, l'armée fut rangée en bataille dans la position qu'elle occupait, sa droite appuyée aux rochers remarquables nommés les Arapiles, et sa gauche sur la Tormès. Les Français étaient sur le front, et couverts par un bois épais. A huit heures du matin environ, une de leurs colonnes déboucha rapidement du bois, et se porta sur la plus élevée et la plus étendue de ces deux hauteurs impor-

Digitized by Google

tantes (les Arapiles), et les alliés s'emparèrent de l'autre.

Le maréchal Marmont rassembla un corps considérable derrière les Arapiles, et mettant plus de confiance dans ses talens comme tacticien, que dans son habileté à combattre, il commença à manœuvrer. A une heure après midi il se développa rapidement en s'étendant le long des hauteurs situées à sa gauche, et en faisant un grand feu. Il avait jeté en avant une nuée de tirailleurs. Ce mouvement avait pour but de tourner la position des alliés, qui (en y comprenant les Espagnols aux ordres de Don Carlos) s'y trouvaient en nombre presqu'égal; mais les Français occupaient autour de cette position un arc d'un tiers plus étendu que la ligne des alliés.

Lord Wellington, qui attendait impatiemment quelque faux mouvement pour en profiter, ne perdit pas un moment pour tirer parti de celui-ci; il se détermina sur-le-champ à attaquer le maréchal, et fit les dispositions suivantes. La première division et la division légère se trouvaient en position sur la hauteur des Arapiles; les 4e et 5e divisions étaient formées sur deux lignes à la droite de ce point, et les 6e et 7e divisions qui devaient les soutenir étaient formées

en colonne derrière le village des Arapiles ; la 3e division avec un gros corps de cavalerie occupait l'extrême droite. L'attaque commença sur ce point. La 3e division et la cavalerie, longeant la vallée avec vivacité, coupèrent le flanc gauche de l'ennemi presque sans qu'il eût eu le temps de s'apercevoir de cette manœuvre ; les 4e et 5e divisions, soutenues par les 6e et 7e divisions, se portèrent en avant, et attaquèrent l'ennemi sur son front. Dans ce même temps une brigade portugaise attaquait la hauteur importante des Arapiles. La 3e division, avec la cavalerie, renversa la gauche de l'ennemi, et lui fit 3,000 prisonniers. Les 4e et 5e divisions, qui avaient culbuté tout ce qui s'était trouvé devant elles, réussirent complétement, excepté devant la hauteur presqu'inaccessible des Arapiles ; une charge de cavalerie aida puissamment l'infanterie, et en moins d'une heure la victoire fut décidée en notre faveur.

Les Français furent ensuite délogés successivement de toutes les hauteurs sur lesquelles ils prirent position pour ralentir la poursuite, et jusqu'à la nuit les troupes alliées s'avancèrent au pas de marche. Pendant la nuit les Français se retirèrent dans la plus grande confusion sur Alba-de-Tormès.

L'on dirigea la 1re division et la division légère sur les gués de Huerta, dans l'espoir que les Espagnols tenaient encore le château d'Alba, ce qui aurait naturellement obligé les Français à faire leur retraite par Huerta; mais ils s'étaient déjà rendus maîtres d'Alba, et, retirés sur cette direction, ils avaient passé la Tormès dans la nuit du 22 et dans la matinée du 23. Sans cette manœuvre leur perte eût été beaucoup plus considérable: néanmoins le résultat de l'affaire des Arapiles fut la déroute complète de l'armée française; elle laissa sur le champ de bataille 7,000 hommes, onze pièces de canon et deux aigles. La perte des alliés s'éleva à 700 tués, 4,300 blessés et 250 égarés.

Le 23, le corps principal de l'armée alliée s'aprocha du voisinage d'Alba. A deux lieues de ce village, la cavalerie rencontra l'arrière-garde française, composée d'infanterie et de cavalerie; elle la chargea et lui prit 900 hommes; un grand nombre d'autres ne trouvèrent leur salut qu'en abandonnant leurs armes. L'armée française se retira ensuite dans le plus grand désordre. Elle faisait de très-longues, marches et était couverte par un corps considérable de cavalerie qui la joignit après l'action : les alliés étaient retardés dans leur marche par la difficulté de

Digitized by Google

faire suivre assez vite leurs subsistances; ils ne purent lui faire que fort peu de prisonniers.

Le 25 l'armée française traversa Arevalo, et de là se dirigea sur Valladolid. Joseph Bonaparte, qui avait quitté Madrid, et venait à son secours avec 10,000 hommes, commença à retourner sur ses pas. On négligea ce corps pour le moment, et lord Wellington continua de suivre l'armée du maréchal Marmont dans la direction de Valladolid. S. G., y étant entrée le 30, repassa sur-le-champ le Douro, et établit son quartier-général à Cuellar.

Le 6 août, les alliés se portèrent sur Madrid, ne laissant à Cuellar que la 6e division et quelques faibles bataillons. Le 10 et le 11, le corps principal de l'armée, précédé de quelques petits corps de grosse cavalerie allemande et portugaise aux ordres du général-major Durban, traversa les montagnes de Naval-Serrada et de Guadarrama. Le roi Joseph était sorti de Madrid à la tête de l'armée du centre; il vint dans la soirée du 11 faire la reconnaissance de l'avant-garde alliée. La cavalerie portugaise exécuta une charge qui n'eut point de succès, et en se retirant elle abandonna trois pièces d'artillerie à cheval qui tombèrent dans les mains de l'ennemi. La cavalerie allemande déploya en

cette occasion la bravoure qui la distingue, et elle empêcha que la défaite des Portugais n'entrainât de plus graves conséquences. Dans la nuit, les Français se retirèrent.

L'armée alliée entra dans Madrid le 12 août. Cet événement semble avoir été étranger à tous les calculs de l'ennemi, comme le prouvent évidemment ses mauvaises dispositions et le désordre qui y régnait. L'armée française et Joseph Bonaparte évacuèrent la ville avant l'arrivée des alliés, ils se retirèrent sur la route de Tolède, laissant 1700 hommes de belles troupes dans les retranchemens du Retiro.

Pl. VIII. fig. 12 et 1. Ce poste avait une triple enceinte. L'enceinte extérieure était formée par le palais du Retiro, le muséum et le mur du parc, avec quelques flèches jetées en avant pour la flanquer. La seconde était une ligne bastionnée composée de neuf grands fronts non revêtus, exécutés avec le relief d'ouvrages de campagne ; cette enceinte n'avait aucun ouvrage extérieur, excepté un ravelin et une lunette. La 3e enceinte, formant réduit, était un fort étoilé à huit pointes, d'un profil semblable au précédent et enveloppant un grand édifice carré originairement construit pour une manufacture de porcelaine.

La seule eau qui se trouvait dans ces ouvrages

était contenue dans une petite citerne du fort étoilé. L'aquéduc qui l'y amenait pouvait être facilement coupé; il en résulta que les enceintes extérieures, qui auraient exigé une garnison nombreuse, ne purent jamais être occupées, et que les partisans des Français n'osèrent s'y réfugier lors des révoltes populaires, ni au moment de l'entrée inopinée des guerillas, contre qui seules elles eussent pu tenir; car, par leur construction, elles n'étaient pas susceptibles de résister à une attaque de troupes régulières ayant de l'artillerie. Il était presque impossible de défendre le fort étoilé lui même, si on l'eût battu avec le canon ou que l'on eût brûlé la manufacture de porcelaine. Quoi qu'il en soit, ce poste fit peu d'honneur au génie militaire de l'armée française. Le maréchal Jourdan fit une nouvelle faute en y laissant une garnison trop faible pour l'enceinte extérieure et trop forte pour ce réduit intérieur. Il ordonna d'ailleurs que, si ce poste était sérieusement attaqué, on se bornât à la défense de la manufacture de porcelaine. Une copie de cet ordre tomba heureusement dans les mains des alliés. On repoussa tous les postes défendant l'enceinte extérieure, dans la nuit du 13, en pénétrant par le mur du jardin botanique et par le parc vis-à-vis le cirque

destiné au combat de taureaux. Dans la matinée du 14 on fit les préparatifs pour chasser la garnison de l'enceinte bastionnée, et l'on établit une batterie de pièces de 18 prête à battre la manufacture et à détruire les défenses, si l'on ne jugeait pas convenable de donner de suite l'assaut au fort étoilé. Le gouverneur empêcha, par sa reddition, de mettre ce projet à exécution. Ainsi le général français, par imprévoyance, par de faux mouvemens et par de faux calculs, livra aux alliés, sans qu'il leur coûtât ni peine ni efforts pour les prendre, un corps de 1,700 hommes d'excellentes troupes, 180 pièces de canon, 20,000 fusils et une grande quantité de munitions, d'équipages et d'effets de toute espèce.

L'armée alliée prit alors des cantonnemens dans Madrid et dans les environs. Les Espagnols, pendant ce temps-là, prirent aux Français 700 hommes dans Guadalaxara et 1,000 dans Astorga.

Lorsque lord Wellington entra en Espagne, il avait été décidé qu'un corps de 10,000 Anglais tirés de la Sicile, que 6,000 Espagnols à la solde du gouvernement britannique, qui étaient à Majorque, ainsi que la division espagnole du général Roche, forte de 3,000 hommes, seraient transportés en Catalogne, et débarqueraient près

Digitized by Google

de Taragonne dans les commencemens de juin, et que ces forces combinées avec l'armée de Catalogne, évaluée à 25,000 hommes, pourraient faire soulever toute la province, et bloquer les places fortes, que l'on savait être très-mal approvisionnées, l'ennemi n'ayant d'autres moyens de les ravitailler que les moissons alors sur pied. On pensait que cette opération rendrait à cette province son indépendance, et qu'à tout événement elle occuperait l'armée de Suchet pendant toute la campagne, assez pour l'empêcher de marcher au secours des armées contre lesquelles lord Wellington devait agir.

Malheureusement l'état politique de la Sicile ne permit pas de retirer de cette île le nombre de troupes déterminé : le manque de moyens de transport et d'autres causes retardèrent leur départ, et ce ne fut que le 16 juillet que le corps d'expédition arriva à Mahon; il remit à la voile aussitôt que les Espagnols eurent été embarqués, et le 31 juillet ils jetèrent l'ancre dans la baie de Palamos. Le lieutenant-général Frédéric Maitland commandait l'armée, qui consistait en trois bataillons de ligne anglais, deux bataillons de ligne K. G. L., un bataillon étranger et un corps franc calabrois; en tout 5,600 hommes de troupes anglaises, auxquels ajoutant les

Digitized by Google

3,400 Espagnols venant de Majorque, on avait un total de 9,000 hommes d'infanterie. Le manque de vaisseaux de transport pour les chevaux n'avait pas permis d'embarquer la cavalerie, et la division Roche était encore devant Alicante.

A son arrivée le général Maitland s'occupa de correspondre avec les différens chefs espagnols relativement à l'organisation de leurs forces; mais le résultat des plus belles espérances et de leurs grandes promesses se borna au rassemblement d'un corps de 8,000 hommes; encore ne voulurent-ils pas s'engager à le tenir réuni plus de sept à huit jours, à moins qu'il ne fût approvisionné par la flotte. Ces mêmes chefs pensaient que les forces disponibles des Français en Catalogne, suivant les plus faibles calculs, devaient s'élever à 13,000 hommes, non compris les nombreuses garnisons qui se trouvaient dans toutes les places fortes, lesquelles se trouvaient alors abondamment pourvues de subsistances, les moissons de tout le pays ayant été rentrées dans leurs murs. En outre, le maréchal Suchet avait près de Valence une armée de 14,000 hommes, avec une excellente cavalerie, et il n'y avait à lui opposer, pour arrêter sa marche en Catalogne, qu'une armée espagnole incapable de tenir devant un corps moitié de celui qu'il

Digitized by Google

commandait. Dans ces circonstances, opérer un débarquement, et provoquer un soulèvement dans cette province, c'était compromettre sa population sans aucun espoir raisonnable de succès : pendant qu'on délibérait, on reçut la nouvelle que le 21 juillet le maréchal Suchet avait battu l'armée qu'il avait en tête, et que le général O'Donnel, qui la commandait, s'était retiré à Murcie, en découvrant Alicante. D'après ce mouvement, Suchet se trouvait donc dans la possibilité ou de réduire Alicante ou de détacher la plus grande partie de son armée pour agir en Catalogne. Ces nouvelles décidèrent le général Maitland; il préféra de tenter l'entreprise la plus utile, bien que la moins brillante, de sauver cette petite partie de l'Espagne, qui n'était pas encore conquise. En conséquence, il débarqua à Alicante le 10 août, il fit retourner vers Valence l'armée du général O' Donnel, et obligea Suchet de concentrer toutes ses forces sur le Xucar pour protéger cette ville; c'était beaucoup pour un corps aussi faible, mais c'était bien peu en comparaison de la diversion que lord Wellington avait droit d'attendre d'après les dispositions qui avaient été arrêtées d'abord. Il se trouvait alors lui-même à Madrid, au milieu de 150,000 ennemis. Les principales divi-

sions des troupes françaises étaient, 1° l'armée du sud, forte de 55,000 hommes, aux ordres du maréchal Soult; 2° l'armée du centre à Valence, commandée par Joseph Bonaparte, et forte de 14,000 hommes; 3° l'armée précédemment aux ordres du maréchal Marmont, commandée alors par le général Clausel, montant à 25,000 hommes; 4° l'armée du nord, composée de 10,000 hommes; 5° enfin le corps à la disposition du maréchal Suchet, dans le royaume de Valence et dans la Catalogne, qui s'élevait à 40,000 hommes, dont 28,000 étaient en campagne. Il devenait donc d'une absolue nécessité pour sa sûreté de frapper un grand coup, et de se délivrer d'une de ces armées. Celle de Clausel commençant à se rétablir de sa dernière défaite, et ayant descendu le Douro, pour retirer les garnisons de Zamora et de Toro, on pensa que l'entreprise la plus avantageuse était de l'attaquer la première, d'autant plus que l'armée espagnole de Gallice, qu'on évaluait à 25,000 hommes, pouvait ensuite, si l'on était maître de Burgos, résister seule dans cette direction. Lord Wellington, ayant donc laissé les 3e et 4e divisions et la division légère près de Madrid, fit un mouvement vers le nord avec les 1re, 5e, 6e et 7e divisions. Les Français furent chassés de

Valladolid le 7 septembre, et ils se retirèrent sur Burgos en détruisant les ponts derrière eux, et en refusant constamment le combat. L'armée de Gallice effectua sa jonction le 14 à Pampliéga; mais elle ne s'élevait pas à plus de 12,000 hommes. Le 17, une position et le voisinage très-rapproché de Burgos engagèrent le général Clausel à faire mine de tenir jusqu'au moment où l'armée alliée et les Espagnols furent presque formés; cette circonstance fournit l'occasion d'évaluer assez exactement son armée : d'après les calculs les plus élevés, on ne l'estima qu'à 22,000 hommes, réduction presque incroyable comme résultat d'une seule bataille. Le lendemain matin le général Clausel se replia en arrière de Burgos.

CHAPITRE XI.

Journal des attaques du château de Burgos.

INVESTISSEMENT.

Le 19 septembre on procéda à l'investissement du château (*Pl. VII*). La 6e division resta sur la rive gauche de l'Arlanzon. La 1re et la 5e division, avec deux brigades portugaises, passèrent cette rivière à gué, et tournèrent les hauteurs de St.-Michel. Leur avant-garde occupa sur-le-champ tous les points de ces hauteurs qui offraient des couverts, et chassa les Français de trois flèches détachées (G), qu'ils construisaient afin de découvrir l'intérieur des ravins existant dans le flanc de la montagne.

Le reste de l'armée, destiné à couvrir les attaques, fut placé sur la grande route, en face de Monasterio.

MOYENS D'ATTAQUE EN PERSONNEL ET EN MATÉRIEL.

Officiers d'ingénieurs.

Le lieutenant-colonel Burgoyne, commandant.
Le lieutenant-colonel John T. Jones, blessé.

Digitized by Google

Le capitaine J. A. WILLIAMS, tué.
Le lieutenant PITTS.
Le lieutenant REID.

L'artillerie consistait en trois pièces de dix-huit et cinq obusiers de vingt-quatre; les canons et obusiers approvisionnés à trois cents coups chacun, plus quinze barils de poudre.

Il se trouvait au parc du génie six cents outils de tranchée, cent haches et deux cents pics à hoyaux. On découvrit par la suite dans la ville de Burgos un magasin français renfermant un nombre considérable d'outils de sapeurs, qui furent transportés au parc. On attacha au génie quatre-vingt-un artificiers de la ligne; huit rang-et-files du corps des artificiers royaux militaires s'y trouvaient déjà.

RECONNAISSANCE.

Immédiatement après l'investissement on fit la reconnaissance de la place. Elle domine tous les points environnans, excepté la hauteur Saint-Michel, qui, à son sommet, est presque de niveau avec les ouvrages les plus élevés du château, dont elle est à trois cents verges. (*Pl. VIII, fig.* 2). Elle s'en trouve séparée par un ravin profond. Cette hauteur était occupée par un ouvrage à corne construit sur de grandes

dimensions; le talus d'escarpe de ce front était taillé sous un angle de 60 degrés, dans un massif dur, il était fort glissant, et avait 25 pieds de haut; sa contrescarpe en avait 10 : les branches de cet ouvrage n'étaient point terminées. A la nouvelle de l'approche des alliés, on l'avait provisoirement fermé à la gorge avec des palissades extrêmement fortes. Aucune partie du front ni des branches de l'ouvrage n'avait été fraisée ni palissadée.

D'après les informations les plus exactes, il y avait dans le château une garnison de 2,000 hommes, neuf pièces de position, onze pièces de campagne, six mortiers ou obusiers en batterie, avec un approvisionnement considérable de munitions de guerre et de bouche.

On choisit pour point d'attaque le côté du château situé sous l'extrémité sud de l'église de la Blanca, parce qu'il présentait le plus petit front (*Pl. VIII, fig* 6). La pente de la montagne en cet endroit était si rapide, que les pièces qui armaient les ouvrages ne pouvaient être pointées assez bas pour la voir suffisamment. Les retranchemens y étaient faibles et défectueux; ils consistaient, 1° en une vieille muraille servant d'enceinte extérieure : elle était sans flanquement, et soutenait un parapet en

terre ; on pouvait l'attaquer de face et sur son flanc gauche ; 2° en une seconde enceinte en terre mal tracée et mal flanquée. Ses fossés et ses escarpes étaient soumis aux vues de l'ouvrage à corne de Saint-Michel, dont il fallait absolument s'emparer pour attaquer sur un côté quelconque, excepté celui de la ville. La partie supérieure était encombrée par l'église de la Blanca, mauvais bâtiment qui ne présentait aucun moyen de défense.

Toutes ces lignes étaient ou palissadées ou fraisées ; mais en raison de la faiblesse de leur profil et de la défectuosité de leur tracé, on ne les jugea pas susceptibles de résister à un assaut, après qu'elles auraient été battues pendant quelque temps par les batteries que l'on devait construire sur la hauteur de Saint-Michel ; et comme les moyens de l'artillerie étaient très-bornés, on ne pouvait pas se promettre de très-grands effets : on proposa donc de donner successivement l'assaut à chacune de ces lignes, en y formant un bon logement, avec des communications bien assurées à mesure que l'on s'en rendrait maître. Lord Wellington approuva le projet d'attaque suivant.

Digitized by Google

PROJET D'ATTAQUE.

(*Pl. VII.*)

La première nuit on livrera l'assaut à l'ouvrage à corne de Saint-Michel, et on y établira un logement avec les communications convenables. La seconde nuit on commencera la batterie n° 1 pour cinq bouches à feu, en profitant du couvert que lui donnera le monticule qui se trouve en avant. Elle doit voir la partie du château vers le front d'attaque; le monticule la défilera du feu de la nombreuse artillerie du donjon du château.

Ensuite on établira une communication avec le faubourg San-Pedro, à la faveur d'un escarpement fort roide qui la couvrira. On établira une parallèle à cinquante verges de la muraille, et on la liera avec les ouvrages ci-dessus. A partir de la parallèle, on s'approchera de l'enceinte par une sape, aussi près que son grand commandement pourra le permettre sans être vu, et de ce point on dirigera des galeries de mines sous l'escarpe pour la renverser par des fourneaux. Peu avant l'explosion de ces mines, la batterie n° 1 commencera son feu sur la deuxième enceinte, afin d'empêcher l'assiégé d'en

Digitized by Google

faire usage pendant que nous formerons un logement dans la première enceinte. Lorsqu'on aura achevé ce logement, et que les troupes seront préparées pour assaillir la deuxième enceinte, on tournera contre la troisième le feu de la batterie n° 1, comme cela aura eu lieu contre la seconde; ensuite on tentera de renverser la partie (*H*) de l'enceinte formée, à cause du manque d'espace, d'un mur crénelé épais de deux pieds seulement. La seconde enceinte forcée, on se logera ou dans son intérieur ou dans le terre-plein au-dessus, suivant que les circonstances l'ordonneront. Pour favoriser ces opérations, on établira sur le sommet de la hauteur une tranchée (*pp*) que l'on garnira de fusiliers, et la batterie masquée n° 2 sera préparée dans l'intérieur de l'ouvrage à corne, pour recevoir tous les canons et obusiers avec lesquels on contre-battra le donjon, si l'ennemi s'obstine à s'y défendre lorsqu'il aura perdu tous ses ouvrages.

JOURNAL DES ATTAQUES.

Nuit du 19 au 20 Septembre.

A huit heures du soir on donna l'assaut à l'ouvrage à corne, et on s'en empara.

Digitized by Google

Dispositif pour l'assaut.

Deux colonnes d'attaque se dirigeront chacune sur un des angles saillans des demi-bastions, et descendront dans le fossé, la contrescarpe n'étant point achevée. Pendant qu'elles marcheront, un détachement de 150 hommes se portera directement sur le front de l'ouvrage, il s'arrêtera au bord du fossé, et fera une fusillade bien nourrie contre les troupes chargées de défendre les parapets. Sous la protection de ce feu, les colonnes d'attaque dresseront leurs échelles contre les faces des demi-bastions, et les escaladeront. Une troisième colonne, commandée par le major Edward Cocks, du 79e régiment, sera formée derrière la flèche *(G c)*; elle tournera l'ouvrage pour tâcher d'y pénétrer par la gorge.

Exécution de l'assaut.

Le détachement destiné à tirailler commença son feu aussitôt qu'il se fut mis en mouvement, quoiqu'il se trouvât encore à cent vingt verges de l'ouvrage, et il continua de tirer en s'avançant jusque sur le bord du fossé. Pendant cette mauvaise manœuvre, un tel nombre d'hommes furent tués ou blessés que le reste se dispersa. Les troupes portugaises, destinées à l'attaque

Digitized by Google

du demi-bastion de gauche, étaient précédées par un détachement de montagnards aux ordres du lieutenant Pitts, des ingénieurs royaux. Ces montagnards portaient des échelles d'escalade, qu'ils placèrent contre l'escarpe, où ils montèrent sans obstacle; mais on ne put déterminer les Portugais à descendre dans le fossé. L'attaque sur le demi-bastion droit manqua également.

Cependant le major Cocks arriva, avec le détachement sous ses ordres, jusqu'à la gorge de l'ouvrage, après avoir perdu la moitié de son monde par le feu du château. Les défenseurs de l'ouvrage à corne, étant entièrement occupés à repousser les assaillans qu'ils avaient en tête, négligèrent la défense de la gorge. Les échelles d'escalade furent placées contre les palissades, et nous pénétrâmes dans l'ouvrage presque sans avoir éprouvé de résistance. Le major Cocks divisa alors son faible détachement en deux; il en plaça une moitié sur les remparts pour tourner les défenseurs, et faciliter l'entrée de l'ouvrage aux colonnes qui attaquaient de front : il plaça l'autre moitié à la porte de sortie, dans le dessein de faire la garnison prisonnière; mais ce détachement étant trop faible, la garnison lui passa sur le ventre, et elle se retira dans le château.

Digitized by Google

Nous eûmes dans cette attaque 6 officiers et 65 soldats tués, 15 officiers et 334 soldats blessés ou égarés.

Dès que l'ouvrage à corne eut été emporté, on y forma le logement (*de*) avec une communication qui, partant du revers de la hauteur, se dirigeait le long du fossé du front, et traversait la poterne. Les travailleurs étaient au nombre de 300.

20 *Septembre.*

Durant ce jour 150 hommes furent employés à perfectionner le travail de la nuit précédente.

Nuit du 20 *au* 21.

600 Travailleurs.

On commença la batterie n° 1 pour cinq pièces ainsi que ses approches (*ff*), en face de la branche gauche de l'ouvrage à corne.

21 *Septembre.*

150 Travailleurs.

On perfectionna les ouvrages commencés, ce qui se continua jour et nuit pendant tout le siége, lorsque l'on n'entreprenait rien de nouveau.

Nuit du 21 *au* 22.

600 Travailleurs.

Digitized by Google

On ouvrit une tranchée (*gg*) pour appuyer la batterie, ainsi qu'une communication (*e g*) qui partait du logement de l'ouvrage à corne.

Nuit du 22 au 23 Septembre.

600 Travailleurs.

On arma la batterie nº 1 de deux pièces de 18 et de trois obusiers de 5 pouces 1/2 : on commença aussi une batterie nº 2 pour six pièces destinées à contre-battre la partie supérieure du château.

Afin d'abréger le travail et éviter aux troupes des fatigues inutiles, lord Wellington décida qu'on donnerait l'assaut à l'enceinte extérieure, sans y faire brèche, et il ordonna que l'assaut aurait lieu à minuit.

Dispositif pour l'escalade

La colonne d'assaut sera composée de 400 hommes ; ils seront pourvus de cinq échelles, et suivront le chemin creux qui existe sous la muraille, où ils se trouveront à couvert des vues de la place. Moitié de cette colonne sera postée en tirailleurs sur le penchant de la hauteur, afin d'empêcher l'assiégé de se présenter sur le parapet épais qui est formé en terre au-dessus de la muraille. Des autres 200 hommes, 30

Digitized by Google

placeront les échelles contre le mur, et dès que cela aura été effectué, un officier et 20 hommes s'avanceront sous l'escarpement, et monteront sur la muraille. Ce détachement sera suivi par un autre de même force, et successivement par d'autres détachemens de 20 hommes, jusqu'à ce que les 200 se trouvent avoir pénétré dans l'ouvrage. Les tirailleurs placés en arrière de la hauteur changeront alors de rôle, et agiront comme travailleurs : ils abattront une partie du mur, et établiront des communications avec celles qui existent.

Pour favoriser l'attaque de front, un bataillon portugais aura ordre de tourner l'assiégé par son flanc gauche (*D*), où l'ouvrage n'a qu'un faible profil, la garnison ne plaçant aucun poste sur cette partie de l'enceinte et ne se défiant nullement du projet d'attaque.

Exécution de l'escalade.

La diversion que devait opérer le bataillon portugais ne put réussir; il fut arrêté dans sa marche par le feu d'un corps de garde, et il ne descendit point dans le fossé; ce qui eût fait manquer l'escalade sur le front de l'ouvrage, lors même qu'on l'eût bien exécutée. La colonne d'attaque arriva à la muraille: elle dressa les

Digitized by Google

échelles; mais les tirailleurs n'ayant pas pris poste, ainsi qu'ils en avaient l'ordre, les assaillans échouèrent dans toutes les tentatives qu'ils firent pour escalader l'enceinte. L'assiégé monta même sur le parapet, et fit feu à bout touchant sur les assaillans, qui, entassés pêle-mêle dans le fossé pendant quelque temps, recevaient la mort sans pouvoir avancer, sans vouloir se retirer, et ayant pourtant perdu tout espoir de réussir.

23 Septembre

A une heure après midi on conclut un armistice d'une heure pour enlever les morts de la nuit précédente.

L'escalade n'ayant pas reussi, il fallut revenir au projet primitif de pousser les travaux de siége jusqu'à la muraille, et de la renverser par la mine; en conséquence, on ouvrit dans la nuit la communication (*h i*) partant du faubourg de San-Pedro. Le chemin creux, distant de cinquante verges de l'enceinte extérieure, fut converti en une parallèle, en taillant une banquette contre la partie supérieure du revers (*r h*).

24 Septembre.

On plaça un détachement de tirailleurs dans

la parallèle ouverte la nuit précédente pour protéger la continuation de l'ouvrage, qu'il fut indispensable de faire très-profond et très-étroit à cause du commandement considérable que prenait la muraille. L'assiégé tira peu du parapet en face de la parallèle ; mais il plaça derrière une palissade avancée deux ou trois bons tireurs qui nous firent beaucoup de mal : les palissades étaient jointives, et couvraient si bien l'espace en arrière, que les hommes qui y étaient placés se trouvaient parfaitement en sûreté.

A la nuit on ouvrit à la sape volante un zigzag (*m k*) de la droite de la parallèle jusqu'à vingt verges de la muraille. Le capitaine Williams fut tué en dirigeant les travailleurs.

25 *Septembre.*

Comme nos soldats étaient à peine couverts dans une tranchée de six pieds de profondeur, non compris la hauteur du gabion, et que la difficulté des cheminemens devait aller en croissant, on eut recours aux mines, après avoir observé que le terrain devait y être favorable. A dix heures du matin les mineurs de la ligne attachés aux ingénieurs entrèrent en galerie à l'extrémité de la sape (*m*), et se dirigèrent vers la muraille. On avait reconnu pendant la nuit

Digitized by Google

que la longueur de cette galerie devait être de soixante pieds.

L'artillerie essaya de détruire, par le feu d'un obusier placé dans la batterie n° 1, le palissadement qui flanquait l'enceinte extérieure, mais elle ne put réussir.

Dans la nuit on traça trois zig-zags (*ooo*) partant de la batterie n° 1 et se dirigeant vers la crête d'un monticule inférieur, dans le dessein d'y faire une parallèle pour la mousqueterie.

26 *Septembre.*

A la fin de ce jour la galerie avait dix-huit pieds de long, trois de large et quatre de haut; le terrain était ferme et se soutenait bien sans aucun étai. A la nuit on fit une tranchée (*kt*) dans le prolongement de la droite de la parallèle inférieure, en la portant à vingt-trois verges de l'enceinte, dans le dessein d'ouvrir une nouvelle galerie pour former une seconde mine.

On ajouta deux zig-zags à ceux qui avaient été ouverts la nuit précédente, et qui partaient de la batterie n° 1 : on entreprit aussi la tranchée (*pp*) pour de la mousqueterie.

La garnison commençait à préparer sa seconde ligne pour une vigoureuse défense, en coupant une banquette dans la contrescarpe; elle y for-

Digitized by Google

mait un chemin-couvert : elle planta aussi pendant la nuit un rang de fortes palissades pour couvrir la poterne, et assurer sa communication avec ce nouveau chemin-couvert.

27 *Septembre.*

A la pointe du jour, on commença une seconde galerie de mines (*t*); elle partait de la droite de la parallèle inférieure.

Au soir la première galerie n'avait encore que vingt-huit pieds : cette lenteur dans l'avancement des travaux provenait du manque d'outils de mineurs et de ce que nos gens n'avaient aucune habitude des mines militaires.

L'assiégé lança beaucoup de pierres des remparts ; elles tombaient dans la partie la plus avancée de la tranchée, et nous blessaient du monde.

Dans la nuit on employa un détachement à lier les tranchées supérieure et inférieure; mais au point du jour quelques portions de la communication (*i o*) restèrent imparfaites.

28 *Septembre.*

Dans la soirée la première galerie avait quarante-deux pieds de long et la seconde trente-

deux ; le terrain dans ces deux galeries était de même nature qu'en commençant.

A la nuit la communication des tranchées supérieure et inférieure se trouva praticable.

29 Septembre.

Dans la soirée la seconde galerie avait quarante-trois pieds. La première étant parvenue à soixante pieds de long, le mineur rencontra les fondations de la muraille, il y fit une excavation de cinq pieds, dans laquelle on plaça douze barils de poudre de 90 livres chacun.

A minuit après avoir formé une colonne d'attaque composée de 300 hommes dans la parallèle, on fit sauter la mine : elle ne produisit qu'une très-faible explosion, mais elle renversa la muraille; la terre qui se trouvait derrière se soutint à pic au centre, et les côtés présentaient un accès facile (*k*).

Dispositif de l'assaut.

Un officier et 20 hommes monteront les premiers sur la brèche; 50 hommes y monteront immédiatement après, et ils seront suivis par le reste des 300.

Exécution de l'assaut.

Un sergent et 4 hommes, formant l'avant-

garde du détachement de 20 hommes, gravirent sur la brèche; ils trouvèrent l'assiégé frappé d'une terreur panique, et n'éprouvèrent d'abord aucune résistance; ils restèrent même quelques instans sur la brèche avant qu'il fût revenu de sa surprise; mais bientôt, s'apercevant qu'il n'y avait que cinq hommes, qui n'étaient point soutenus, il se jeta sur eux, les culbuta à coups de baïonnettes, en blessa deux légèrement et en estropia un troisième. L'officier qui conduisait le détachement d'avant-garde ne découvrit point la brèche, et revint dans la parallèle, en annonçant que la mine n'avait produit aucun effet; en conséquence, on retira la colonne destinée à l'assaut.

30 *Septembre.*

L'effet de la première mine ayant ainsi été perdu, on s'occupa de pousser sérieusement la seconde galerie; et afin que le succès de l'entreprise ne dépendît pas entièrement de cette galerie, lord Wellingtonor donna de construire une batterie n° 3 pour trois pièces de canon au-dessous de l'enceinte extérieure, et de l'en rapprocher assez pour que cette enceinte la mît à couvert des feux des ouvrages supérieurs du château, et pour cette raison, de ne lui faire

Digitized by Google

qu'un épaulement à l'épreuve de la mousqueterie. Cette batterie avait pour objet de battre la muraille en brèche : elle fut terminée dans la nuit et armée de trois pièces de 18.

Dans la soirée la 2e galerie avait obtenu une longueur de cinquante-cinq pieds.

1er *Octobre.*

A dix heures du matin l'assiégé ouvrit plusieurs embrasures sur le flanc *(E)* de l'enceinte extérieure, et y plaça d'abord une, ensuite deux, puis trois pièces légères et trois petits mortiers, qu'il dirigea sur la nouvelle batterie, en sorte qu'elle ne put jamais ouvrir son feu. Les canonniers de la garnison ne mettant le feu aux pièces que sur l'arrière des plates-formes, ils purent, en raison de leur position élevée, tirer tout le jour en n'éprouvant qu'une faible perte, quoique l'on eût choisi les meilleurs tireurs des gardes de tranchée et qu'on les eût postés sur divers points, à la distance de trente à cent verges, pour tirer dans les embrasures.

Dans le cours de la journée le parapet de la batterie se trouva ruiné, deux des affûts de canon mis hors de service, et une des pièces de 18 eut ses tourillons brisés.

A la nuit on retira les pièces, et on prépara

pour les recevoir, un peu à gauche de la batterie détruite, une nouvelle batterie (n° 4) qui devait être à l'épreuve du canon.

Dans la soirée la galerie de mine avait soixante-cinq pieds.

2 *Octobre.*

Le feu plongeant du château sur la nouvelle batterie fut si considérable, qu'il eût été impossible d'y manœuvrer et d'y servir des pièces; en conséquence, on l'abandonna.

Malgré le feu soutenu de mousqueterie, dirigé sur la brèche (*k*), qui avait été ouverte par la première mine, l'assiégé rétablit à la sape un parapet en arrière, et il parvint à en rendre l'accès très-difficile.

Dans la soirée la galerie avait soixante-douze pieds; on mesura la distance depuis son ouverture jusqu'à la muraille, et on la trouva de soixante-quinze pieds. On essaya inutilement de reconduire les pièces de 18 dans la batterie n° 1, la pluie abondante qui était tombée avait rendu les tranchées presque impraticables.

3 *Octobre.*

Au matin la galerie n'avait que soixante-quatorze pieds. Un rocher qu'on rencontra sans pouvoir l'enlever, et au-dessus duquel il fal-

lut faire passer cette galerie, avait retardé les mineurs.

Une fois les galeries parvenues à la longueur de quarante-cinq pieds, le manque d'air occasionna de fréquens retards. A cette profondeur, il devenait souvent impossible de tenir un flambeau allumé; on prenait le parti d'évacuer entièrement les galeries pendant une demi-heure, pour y renouveler l'air.

Dans la nuit on transporta les pièces de 18 dans la batterie n° 1.

4 Octobre.

Au point du jour le n° 1 commença son feu sur la brèche (*k*), qui avait été faite par la première mine : au soir cette brèche se trouva praticable sur toute son étendue, qui était d'environ soixante pieds.

La seconde galerie avait été conduite à quatre-vingt-trois pieds : on y forma un retour de quatre pieds, dans lequel on déposa 1,080 livres de poudre dans des sacs à terre, et l'on bourra douze pieds de galerie. Il fut alors décidé que l'on ferait jouer la mine à cinq heures du soir, et que son explosion servirait de signal pour donner l'assaut aux deux brèches. En conséquence, le 24ᵉ régiment, qui était destiné

à l'assaut, fut placé dans la parallèle, à cinquante verges de la mine. On forma aussi une réserve de 500 hommes dans la parallèle, et l'on disposa dans le faubourg Saint-Pierre bon nombre de travailleurs munis de gabions, pour faire le logement une fois qu'on serait maître de la brèche. La mine joua à l'heure fixée, et elle ouvrit une fort belle brèche (*M*) de cent pieds de large, sans causer aucun mal aux troupes postées tout autour. La ligne ponctuée (*a b*, *fig.* 6, *Pl. VIII*) indique la forme et l'aspect de cette brèche. L'assaut fut parfaitement dirigé et livré avec beaucoup de bravoure. Le nuage de fumée et de poussière formé par l'explosion était à peine tombé, que les colonnes d'assaut étaient déjà parvenues au sommet des deux brèches, et avaient repoussé l'assiégé dans son chemin-couvert et derrière ses nouvelles palissades.

Le lieutenant-colonel Jones, qui avait dirigé les préparatifs de l'assaut, fut dangereusement blessé au moment où il donnait le signal convenu pour annoncer que tout était prêt avant de faire sauter la mine.

A la nuit on forma un logement sur la brèche faite par la première mine, ainsi qu'une communication qui y aboutissait; mais le travail fut

Digitized by Google

peu considérable à cause de la difficulté que l'on éprouva pour avoir les travailleurs : on leur avait ordonné de prendre leurs armes pour soutenir, en cas de besoin, les colonnes d'assaut, et ils se trouvaient mêlés avec les hommes de ces colonnes.

5 *Octobre.*

Pendant le jour les travailleurs furent employés, 1° à perfectionner les logemens sur les brèches; 2° à enlever les fraises; 3° à tourner contre la place le parapet de l'enceinte extérieure; 4° à former à travers cette muraille de nouvelles communications; 5° enfin, à vider les tranchées, et à en faire écouler les eaux, qui, à cette époque, commençaient à tomber avec abondance.

A cinq heures du soir, 300 voltigeurs de la garnison débouchèrent du chemin-couvert, s'emparèrent de la première brèche, et s'y maintinrent assez de temps pour ruiner complétement le logement et enlever les outils; après quoi ils se retirèrent : cependant ils ne purent nous déloger de la seconde brèche, ni de la parallèle le long du parapet à gauche de la première brèche.

A la nuit on ouvrit deux communications à la sape volante, en partant du parapet de l'enceinte extérieure (*n* et *n*); on proposa de les réu-

nir vers les piles de boulets (*S*), et d'ouvrir une parallèle le long du glacis de la seconde ligne.

6 *Octobre.*

L'assiégé ne put faire plonger ses bouches à feu assez bas pour battre les nouveaux ouvrages; mais il entretint un feu soutenu de mousqueterie, et roula de temps en temps de grosses bombes sur le glacis, qui était fort escarpé. Ces bombes, en roulant, entraînaient les gabions, ou si elles s'arrêtaient à leur pied, elles y éclataient et les détruisaient. On s'efforça d'avancer l'ouvrage à la sape pleine, en se servant des hommes de la ligne attachés aux ingénieurs; mais leur extrême ignorance dans ce travail et le peu d'amour-propre que des hommes ainsi choisis mettent à exécuter ces sortes d'ouvrages, furent cause que la sape pleine n'avança nullement alors, et que même pendant tout le reste du siége l'on ne put avancer de cette manière.

A midi la batterie n° 1 commença son feu contre l'escarpe non revêtue de la seconde enceinte et contre les palissades de son fossé, qui étaient entièrement exposées à ses vues. Quatre obusiers de 5 pouces 1/2 en fer formaient l'armement de cette batterie, ainsi que deux pièces de 18 qui battaient en brèche au point (*F*) l'es-

Digitized by Google

carpe du mur de cette seconde enceinte, bâtie en maçonnerie et vue jusqu'à son pied par la trouée du fossé.

Pendant la nuit l'on poussa les approches sur la seconde enceinte jusqu'à trente verges de son fossé.

7 Octobre.

On commença le long du glacis une troisième sape *(s)* pour arriver à la porte de la seconde ligne.

A cette époque le temps devint extrêmement pluvieux, ce qui obligeait de perdre une partie considérable de chaque journée, pour vider l'eau des tranchées et tenir en bon état les communications sur les revers des escarpemens et les rampes des brèches. Une seconde pièce de 18 fut mise hors de service ayant eu ses tourillons brisés; mais la partie du mur d'enceinte de l'angle rentrant *(F)*, battue en brèche, se trouva si mauvaise, que la seule pièce de 18 restante suffit pour faire augmenter beaucoup la brèche.

La nuit fut très-mauvaise; on employa les travailleurs comme à l'ordinaire à la tête des sapes.

8 *Octobre.*

A deux heures du matin la garnison exécuta

Digitized by Google

avec succès une seconde sortie : 400 hommes débouchèrent du chemin-couvert ; ils surprirent les premiers postes de la garde des tranchées, les chassèrent de la parallèle de l'enceinte extérieure, et en conservèrent la possession assez de temps pour effacer encore une fois tous les ouvrages et enlever les outils. Après cette sortie, il ne fut plus possible de travailler aux ouvrages entre l'enceinte extérieure et la seconde enceinte.

On étendit sur sa gauche la parallèle (*hi*), afin qu'elle embrassât l'ensemble du front attaqué.

Au soir la brèche (*F*) était praticable, mais étroite ; à la nuit on ouvrit une communication (*vvv*) en zig-zags sur la gauche le long du fossé de la ligne inférieure, pour arriver au tambour de fortes palissades, construit par la garnison pour flanquer le fossé à droite et à gauche : on passa au travers de ces palissades dans le dessein de tourner celles du fossé de la brèche (*F*), et l'on jugea nécessaire de former une tranchée (*vw*) afin de diriger sur la brèche le feu de la mousqueterie lorsqu'il serait nécessaire.

Le motif qui avait fait entreprendre cette troisième brèche était d'attaquer la seconde enceinte par son flanc au moment où l'on don-

nerait l'assaut sur son front, afin de réussir plus certainement et en perdant moins d'hommes. Cette brèche fut bientôt ouverte; mais on ne put y donner l'assaut aussitôt qu'elle fut praticable, les cartouches d'infanterie ayant manqué.

Les pièces de 18 mises hors de service furent montées sur de fortes charrettes, et on les tira avec de petites charges; mais elles ne produisirent que peu ou point d'effet.

9 *Octobre.*

Pendant ce jour l'artillerie tira à boulets rouges sur l'église de la Blanca sans obtenir aucun résultat.

Les mineurs commencèrent une galerie à partir des maisons les plus rapprochées de l'église de Saint-Roman (*Pl. VIII*, *fig.* 5), que les Français avaient transformée en magasin : on disait qu'ils l'avaient également minée, afin de la détruire si cela devenait nécessaire.

Dans la nuit la garnison essaya de réparer la nouvelle brèche (*F*); mais elle en fut plusieurs fois empêchée par la bonne conduite de l'enseigne Buckeridje, des gardes de Coldstream : il fut malheureusement tué dans cette opération.

10 *Octobre.*

Les batteries continuèrent à tirer à boulets rouges sur l'église de la Blanca, mais sans succès.

Cependant la garnison accumulait les obstacles pour défendre vigoureusement ses ouvrages; elle avait, prétendait-on, des fougasses sous l'extrémité sud de l'église de la Blanca; on voyait très-distinctement deux saucissons sur les murailles, et de grosses bombes rangées sur les parapets : en outre, la garnison avait isolé la nouvelle brèche de la droite de ses ouvrages, au moyen d'un rang de fortes palissades qui s'étendait depuis l'enceinte extérieure jusqu'à la troisième enceinte.

Les boulets de 24 se trouvèrent alors presque entièrement épuisés ; on ramassait ceux de 16 tirés pas l'ennemi, et on les faisait servir aux pièces de 18. On avait reçu des poudres de Saint-Ander, mais en petite quantité.

Pendant ce jour et les suivans aucun nouvel ouvrage ne fut entrepris ; mais on travailla beaucoup à vider l'eau des tranchées, et à réparer les épaulemens des batteries et les parapets des tranchées.

11 *Octobre.*

Les pièces de 18 continuèrent à tirer à boulets rouges, mais sans effet.

On mesura cette nuit la distance qui existait entre la terrasse devant l'église de Saint-Roman et la maison d'où partait la galerie commencée; on reconnut qu'elle dépassait cinquante verges, étendue qui se trouva beaucoup plus considérable qu'on ne s'y était attendu; mais comme le terrain était extrêmement facile, on continua le travail.

12 *Octobre.*

Le temps fut excessivement mauvais; la pluie tomba avec abondance.

La galerie dirigée vers Saint-Roman avait dans la matinée vingt-sept verges de longueur; elle en eut trente-quatre dans la soirée.

13 *Octobre.*

L'escarpe en terre de la seconde ligne, sous la Blanca, se trouva tellement travaillée par la faible canonnade que l'on avait dirigée jusqu'à ce moment contre elle, que si la pénurie de projectiles ne se fût pas opposée à ce que l'on en fît une plus grande consommation, on y eût

fait rapidement une brèche praticable. Une partie considérable des palissades du fossé avait été renversée, et quoique ce palissadement n'eût été détruit que successivement, la garnison n'avait rien entrepris pour le réparer.

Pendant ce temps et malgré les efforts que nous fîmes pour l'en empêcher, elle parvint dans la nuit à nettoyer et ensuite à escarper le sommet de la brèche (*F*) sur une hauteur de huit pieds ; elle travailla aussi à un couvert en arrière des décombres qui faisaient un épaulement.

A la nuit on demasqua les embrasures de la batterie n° 2, qui devait battre le château ; mais l'on ne put y conduire les canons à cause du mauvais temps.

14 *Octobre.*

A la nuit la batterie n° 2 fut armée avec une pièce de 18 en bon état, les deux pièces de 18 endommagées et un obusier de 5 pouces 1/2 en fer coulé.

15 *Octobre.*

A midi la batterie no 2 commença à tirer contre le donjon du château ; mais l'artillerie assiégée ayant concentré tout son feu sur cette

batterie, elle fut réduite au silence au bout d'une demi-heure.

A la nuit on répara cette batterie, et on dirigea les embrasures sur la brèche.

16 *Octobre.*

On essaya de construire un cavalier de tranchée à la tête de la sape (*s*), qui était arrivée près du point où les palissades plantées par l'assiégé dans la nuit du 26 septembre joignaient le chemin-couvert; mais nos travailleurs étaient trop peu instruits pour réussir à l'exécuter. Pendant cette soirée la garnison commença à élever un cavalier dans l'angle pour déloger la garde de la sape.

La galerie dirigée vers l'église de Saint-Roman avait au commencement de la journée cinquante-trois verges de long; les mineurs rapportèrent que l'assiégé travaillait à des contremines : on observa plus attentivement, et il parut qu'ils s'étaient trompés. Cependant on entendit presque distinctement des Français parler dans l'église : de peur donc que de leur côté ils n'entendissent travailler nos mineurs, on ne continua la galerie que de quelques pieds de plus, et l'on forma un retour pour un fourneau que l'on chargea de 900 livres de poudre; on laissa dans la

galerie, jusqu'au moment où on ordonnerait de faire jouer la mine, deux mineurs chargés d'être aux écoutes, afin de mettre le feu au saucisson s'ils entendaient l'assiégé travailler pour déjouer la mine.

En exécutant cette dernière galerie, qui était beaucoup plus longue que les premières, les mineurs souffrirent très-peu ou même point de la rareté de l'air. On crut que cela provenait du peu d'enfoncement de cette galerie, qui ne se trouvait qu'à six pieds de la surface de la terre.

La pluie continua avec violence : les revêtemens en sacs à terre étant presque partout éboulés, on les rétablit en gabions.

17 *Octobre.*

Dans cette journée les hommes de la garnison postés sur le petit cavalier qu'ils venaient d'élever, nous tuèrent neuf hommes dans la sape.

A neuf heures du matin la batterie n° 1 tira de nouveau sur la brèche, qui fut encore rendue praticable; elle jeta des bombes dans la seconde enceinte.

A sept heures du soir on fit sauter une petite mine ou fougasse de deux barils de poudre à l'extrémité de la sape (*s*), pour former une brèche dans l'angle des palissades ennemies et

du cavalier : elle agit effectivement sur l'angle, mais elle ne fit pas une brèche suffisante. La garnison ayant cependant abandonné cette portion de l'ouvrage au moment de l'explosion, on essaya, pour l'en tenir éloignée, d'y construire un logement lié avec la sape ; mais l'assiégé y étant revenu en force au bout d'une demi-heure, nos hommes l'abandonnèrent, aucun ordre n'ayant été donné de le défendre avec opiniâtreté.

18 *Octobre.*

Le matin l'artillerie recommença à canonner comme la veille ; elle étendit la brèche, la rendit plus praticable et détruisit les chevaux de frise placés sur le parapet à droite. A quatre heures et demie du soir on donna l'assaut à la seconde enceinte.

PRÉPARATIFS POUR L'ASSAUT DE LA SECONDE ENCEINTE.

1°. La seconde ligne ennemie sera attaquée à quatre heures et demie du soir.

2°. L'explosion de la mine préparée sous l'église de Saint-Roman aura lieu à ladite heure. Le lieutenant-colonel Brown commandera sur-le-champ un officier et 20 hommes de troupes

à ses ordres, pour se porter en avant, et se loger sur la brèche faite par la mine. Un officier et 50 hommes se tiendront prêts à soutenir ces premiers.

3°. Le lieutenant-colonel Brown fera reconnaître soigneusement les effets de la mine. S'il trouve qu'il est possible de pénétrer dans la seconde enceinte, après que ses troupes se seront logées sur l'emplacement de l'église, il les portera dans l'intérieur de cette seconde enceinte pour s'y établir, en communiquant par la gauche avec les troupes destinées à attaquer la même enceinte vers les piles de boulets.

4°. Si le lieutenant-colonel Brown reconnaît qu'il est impossible de pénétrer dans l'intérieur de la seconde enceinte, il y dirigera le feu de mousqueterie de ses hommes vers l'emplacement de l'église.

5°. Six échelles de dix-huit pieds de long seront mises à la disposition du lieutenant-colonel Brown.

6°. Les troupes de la 6e division cantonnées dans Burgos seront sous les armes, afin de soutenir l'assaut, s'il en est besoin.

7°. Lorsque la mine aura sauté à quatre heures et demie, on élèvera un pavillon sur la

Digitized by Google

hauteur à l'ouest du château; ce sera le signal auquel les autres parties de l'enceinte devront être attaquées. On garnira de troupes toute la tranchée faite le long du parapet de la première ligne, à quatre heures précises.

8°. Aussitôt que le signal aura été donné, un officier et 20 hommes, qui auront dû être précédemment placés dans la sape dirigée vers les palissades qui sont devant la porte de la seconde enceinte, se précipiteront pour chasser l'ennemi de derrière cette palissade, et ils le suivront dans le chemin couvert.

9°. La sape sera immédiatement réoccupée par un officier et 30 hommes; ils devront protéger les derrières et le flanc droit du détachement qui se sera jeté dans le chemin-couvert.

10°. Dans le même temps un officier et 40 hommes, dont dix-huit seront munis d'échelles, s'avanceront de la brèche gauche de la première ligne aux piles de boulets, et de là sur l'enceinte en face de ces piles: là ils descendront dans le fossé, ils traverseront les palissades par les ouvertures qu'y aura faites le boulet, et ils monteront à l'escalade.

11°. Un officier et 50 hommes seront disposés dans la tranchée de la première enceinte

pour se porter aux piles de boulets aussitôt que le premier détachement qui s'y était rendu se sera porté en avant. Ces 50 hommes sont destinés à soutenir la colonne d'assaut, et ils devront quitter le couvert des piles de boulets dès qu'ils verront la tête de cette colonne établie sur le parapet de la seconde enceinte. Ils porteront trois échelles avec eux.

12°. Cinquante autres hommes devront être prêts à se porter aux piles de boulets dès que les 50 mentionnés dans l'article précédent se seront portés à l'escalade. Ce détachement sera également muni de trois échelles.

13°. Quand le détachement aura réussi dans l'escalade, les hommes qui le composent tourneront sur leur gauche, et communiqueront avec les troupes qui doivent monter à la brèche de la seconde enceinte.

14°. Aussitôt que l'enceinte aura été escaladée, les trente hommes qui se trouvent dans la sape tâcheront d'enfoncer la porte de la seconde enceinte, et s'ils réussissent ils communiqueront par leur gauche avec ceux qui y seront entrés par l'escalade.

15°. Trois cent cinquante hommes des troupes destinées à relever les gardes de tranchée des-

cendront sous le commandement d'un officier, afin de se trouver dans les tranchées à trois heures de l'après-midi. A leur arrivée toutes les gardes de tranchée qui se trouveront dans les tranchées de gauche descendront sur la droite ; et cette gauche, ainsi que l'ouvrage à corne, sera occupée par les nouvelles gardes.

16°. Lorsque le signal aura annoncé l'explosion de la mine, un officier et 20 hommes s'avanceront de la tête des tranchées pour monter à la brèche.

17°. Cinquante hommes seront prêts à les suivre, et ils se mettront en mouvement aussitôt que la tête du détachement sera parvenue au-dessus de la brèche.

18°. Cent hommes seront disposés dans la tranchée la plus avancée pour soutenir les assaillans ; mais ils auront soin de ne quitter la tranchée qu'au moment où ils les verront parvenus sur la brèche, et dans le cas seulement où leur secours serait nécessaire.

19°. Lorsque ceux qui auront monté à l'assaut seront parvenus sur la brèche, ils tourneront le long du parapet sur leur gauche, pour chasser l'ennemi de l'estacade qui existe sur ce point.

20°. Les troupes formées dans la parallèle le long du parapet de la première enceinte et dans les tranchées sous l'ouvrage à corne, entretiendront leur feu pendant l'assaut, sur la troisième enceinte et sur le réduit, afin d'éteindre celui de l'assiégé.

Un détachement de travailleurs sera destiné à établir un logement sur le parapet de la seconde ligne, à détruire le palissadement, à ouvrir l'escarpe en cas de besoin, et à établir des communications avec la première enceinte.

EXÉCUTION DE L'ASSAUT.

Les ouvrages furent rapidement emportés avec très-peu de perte, et quelques Allemands franchirent même la troisième enceinte; mais comme ils ne se trouvaient qu'en petit nombre, l'ennemi les repoussa à l'instant. Ils n'attaquèrent pas le retranchement palissadé situé sur leur gauche près de la brèche; ils joignirent les gardes sur la droite.

Les gardes, ayant gagné le parapet, s'y maintinrent quelque temps; mais ils ne purent parvenir à déloger les assiégés du terre-plein de l'ouvrage: bientôt même ces derniers, s'y étant assemblés en force, s'avancèrent et chassèrent complétement les assaillans de l'enceinte. (*Note* 14.)

La mine pratiquée sous l'église de Saint-Roman fit une large brèche dans la terrasse vis-à-vis, mais ne causa que peu de dommage à l'église même : cependant au moment de son explosion et à l'approche des Portugais et des Espagnols, l'assiégé abandonna ce bâtiment, et fit jouer ses propres mines, qui en détruisirent une grande partie. Nos gens se logèrent au milieu de ses ruines.

L'attaque de la seconde enceinte ayant manqué, on n'exécuta dans la nuit qu'une communication aux ruines de l'église de Saint-Roman ; il est même raisonnable de penser qu'après cette dernière tentative le projet de lever le siége était déjà formé.

19 *Octobre.*

La garnison fit une sortie contre l'église Saint Roman, dans laquelle on n'avait laissé qu'une faible garde ; elle s'en empara, la conserva quelque temps et en fut ensuite chassée.

20 *Octobre.*

Depuis quelque temps les troupes avaient été retirées successivement, et envoyées à l'armée d'observation, en conséquence des mouvemens de l'armée ennemie, et ce jour-là on laissa de-

vant la place le brigadier-général Pack avec deux à trois mille hommes seulement sous ses ordres.

Le piquet qui se trouvait dans l'église Saint-Roman en fut encore chassé dans la soirée ; mais on reprit de nouveau ce poste pendant la nuit.

21 *Octobre.*

Dans la soirée de ce jour on reçut de lord Wellington l'ordre de lever le siége le lendemain à cinq heures du matin. Quelques mines préparées pour détruire l'ouvrage à corne de Saint-Michel devaient jouer en partant ; on y plaça vingt barils de poudre, arrivés fort à propos de Saint-Ander; mais ils furent mal disposés, et l'explosion n'eut pas lieu.

22 *Octobre.*

A cinq heures du matin l'arrière-garde partit, et le siége fut levé. Le mauvais état des routes, causé par la rigueur de la saison, obligea à abandonner à deux milles de la place les pièces de 18, ainsi que les bouches à feu françaises prises dans l'ouvrage à corne, après les avoir mises hors de service.

La perte totale que nous fîmes à ce siége fut

Digitized by Google

de 24 officiers et 485 soldats tués, 68 officiers et 1,487 soldats blessés ou égarés.

Remarques.

Le château de Burgos était un poste insignifiant (*note* 15), qui ne méritait pas même le nom de fort. La belle et vigoureuse défense qu'il a faite et sa longue résistance ayant occasionné des pertes considérables à notre armée, on a discuté les opérations de ce siége avec un intérêt plus qu'ordinaire, et on les a jugées avec beaucoup de sévérité. On convient généralement que les moyens d'exécution n'étaient point proportionnés à l'importance de l'entreprise; c'est admettre que l'opération ne pouvait réussir. Cela seul suffirait aux yeux de tout homme du métier pour en justifier les résultats; cependant quelques officiers ont pensé que ces moyens n'avaient pas été judicieusement employés. On proposa différens modes d'attaque sur d'autres points; on les soumit même à l'examen de lord Wellington; mais ils furent tous regardés comme les rêves d'hommes qui n'avaient aucune connaissance des détails. Ces projets, beaux en apparence, ne pouvaient soutenir un examen raisonné. Sa Seigneurie condescendit à recevoir les projets qui lui étaient présentés; elle les

analysa, vit sur quelles bases fausses ils reposaient et les rejeta. La préférence qu'elle a donnée au plan adopté permet de conclure qu'il était bien supérieur à tous les autres relativement à la position dans laquelle nous nous trouvions et à nos moyens. Elle rend inutiles de plus longues observations à cet égard ; il nous reste seulement à démontrer quelles sont les causes qui ont fait manquer ce siége.

Dans les journaux des siéges précédens, nous avons retracé avec exactitude tous les événemens malheureux qui nous y sont arrivés, et nous avons prouvé que la faiblesse et l'état défectueux des moyens de siége de l'armée l'empêchèrent souvent de réussir complétement même dans le peu qu'elle avait entrepris. Ici les faibles moyens des autres siéges n'existaient même point; il n'y en avait pas l'apparence : pas un mineur, pas un sapeur, seulement un artificier : on dut donc s'écarter du projet primitif; de là sont venues les lenteurs dans l'exécution de ceux des détails que l'on put suivre, ce qui, joint aux accidens imprévus, a fini par faire lever le siége.

Pour démontrer jusqu'à l'évidence la vérité de cette assertion, il suffira de faire voir en quoi on s'est écarté du projet et les retards que l'on a éprouvés.

Digitized by Google

Premièrement, le défaut d'un corps de mineurs avec les outils et instrumens de leur art, força d'altérer le projet, ce qui commença à faire douter que les ingénieurs fussent en état de faire une mine sous l'enceinte extérieure; cet obstacle, joint au désir d'abréger le travail et de ménager les troupes, engagea à entreprendre, dans la nuit du 22 septembre, l'escalade de l'enceinte extérieure avant d'y avoir pratiqué une brèche. Le manque de succès découragea les troupes anglaises, tandis qu'au contraire il releva la confiance de la garnison : cependant on finit par suivre le projet original et miner la muraille, et l'on y perdit deux jours.

Quelques mineurs avaient été choisis parmi les troupes pour cette entreprise, et on ne leur donna aucun autre instrument que des pics ordinaires et des pelles. Ils furent mis à l'ouvrage pour former une galerie sous la muraille; mais comme c'était leur premier essai dans les mines militaires, ils employèrent cent huit heures à percer soixante pieds : leur inexpérience causa donc un retard de trente-six heures sur le temps que des travailleurs expérimentés auraient mis à exécuter ce travail. Cette mine fit son explosion dans la nuit du 29 septembre, et là il y eut encore une méprise mal-

Digitized by Google

heureuse, la colonne destinée à l'assaut étant revenue dans les tranchées sans avoir tenté de monter à la brèche. Cette circonstance occasionna une perte de cinq jours, temps nécessaire pour préparer la seconde mine, et obligea à consommer une quantité considérable de munitions pour tenir cette brèche praticable : elle commanda en outre la fatale mesure de transporter des batteries, immédiatement sous les murailles, trois canons, dont l'un fut mis hors de service. Dès-lors, et après l'assaut à la brèche ouverte par la mine le 4 octobre, on ne put plus, comme on se l'était proposé, faire un grand feu d'artillerie sur la seconde enceinte, attendu que l'on avait consommé trop de munitions contre la brèche formée à la première ligne; cette nouvelle difficulté jointe à l'extrême ignorance des travailleurs dans les travaux de sape et au manque général de confiance dans les troupes, empêcha de faire un logement convenable, et l'on dut reconnaître qu'il était impossible de cheminer plus avant à la sape.

Voilà les causes de l'imperfection de tout ce que l'on tenta d'exécuter après avoir pénétré dans la première enceinte. La garnison en tira avantage pour opérer deux sorties heureuses; l'état des choses alla dès-lors en empirant. L'ar-

Digitized by Google

tillerie, qui pendant tout le siége ne fut jamais capable de tenir tête contre le feu de la place, avait été très-réduite; les ingénieurs, manquant des moyens d'exécution, se trouvèrent dans l'impossibilité d'avancer le travail, et nos troupes se virent constamment exposées au feu destructeur des assiégés, sans pouvoir leur faire beaucoup de mal.

Si à cette époque on eût décidé de donner l'assaut à la seconde enceinte, il eût probablement réussi; mais comment se déterminer à une telle entreprise, lorsque les logemens existans n'étaient pas même assurés? Le moral des assiégeans et celui des assiégés avaient éprouvé un changement complet : des échecs réitérés avaient rendu les Anglais défians, tandis que de brillans succès avaient accru la confiance de la garnison. On adopta ensuite une mesure qui pouvait contribuer à assurer le succès sans qu'elle fût pourtant absolument nécessaire, ce fut celle de battre en brèche la seconde enceinte, qui se trouvait à découvert vis-à-vis la trouée du fossé du flanc, en face de la hauteur de Saint-Michel, afin de se procurer un passage pour pénétrer dans cette enceinte. Cette brèche ayant été ouverte beaucoup plus tôt que l'on ne pouvait s'y attendre, on aurait dû donner immédiate-

ment l'assaut, pendant que l'assiégé pouvait avoir l'imagination encore frappée de ce nouveau danger, et avant qu'il eût pu le rendre moindre par des précautions et des travaux; mais on trouva que cela n'était pas possible. Les gardes de tranchée avaient fait une telle consommation de cartouches d'infanterie, que l'on ne pouvait plus en consommer davantage, la quantité qui restait étant aussi faible que possible, eu égard à la situation de l'armée qui se trouvait en présence d'une armée de secours.

La garnison eut le temps d'améliorer considérablement ses défenses, pendant que nous attendions les munitions expédiées de Saint-Ander, et la batterie n° 2 ayant commencé à canonner le donjon du château, les assiégés étant encore maîtres des ouvrages inférieurs, concentrèrent toute leur artillerie sur cette batterie, et la réduisirent promptement au silence.

Ainsi, dans l'impossibilité de rien entreprendre contre le château, on attendit l'arrivée des munitions; aussitôt qu'elles furent parvenues, la brèche dans l'angle rentrant fut encore rendue praticable et l'assaut donné à la seconde enceinte. Les ouvrages étaient si faibles que les troupes y parvinrent en un instant; quelques soldats même gagnèrent l'enceinte supérieure, et rien

Digitized by Google

ne les eût empêchés de rester maîtres de la seconde enceinte si l'assiégé ne les avait accablés par le nombre avant qu'ils eussent pu recevoir le renfort qui leur était destiné.

Si l'on veut considérer tout ce que l'on a fait sans moyens quelconques, on en pourra conclure avec certitude que si l'on eût eu un équipage de siége, même très-ordinaire, qui eût pourtant permis d'exécuter les opérations les plus simples de l'art, on eût amené le siége à son dernier période, et Burgos fût tombé dans nos mains en dix jours. (*Note* 16).

Digitized by Google

CHAPITRE XII.

Mouvemens de l'armée depuis la levée du siége de Burgos jusqu'à la fin de la campagne.

L'AUGMENTATION des forces de l'armée française vis-à-vis notre position de Monasterio fut la seule cause qui nous força à lever précipitamment le siége de Burgos ; car bien que les plus valeureux efforts de l'armée alliée pour réduire cette place n'eussent pas encore été couronnés du succès, on avait expédié de Saint-Ander un nouveau convoi d'artillerie et de munitions dont l'arrivée eût forcé la garnison de succomber en moins de douze heures. Le général Clausel, à son passage à Burgos, avait été joint le 17 septembre par 9000 hommes de bonnes troupes de l'armée du nord, et pendant le siége il avait encore reçu 10,000 hommes venant de France : ces forces réunies s'élevaient à 30,000 hommes d'infanterie, avec un corps considérable de cavalerie sous le commandement du général

Digitized by Google

Souham, tandis que la partie de l'armée alliée qui leur était opposée n'excédait pas 18,000 hommes d'infanterie, avec une cavalerie inférieure. En même temps le maréchal Soult commença à menacer avec des forces supérieures le corps qui se trouvait près de Madrid. Dans de telles circonstances, la réduction du château n'aurait pu compenser la perte de temps qu'elle eût exigée.

Dans la nuit du 21 octobre les alliés passèrent l'Arlanzon et gagnèrent une marche sur les Français, qui ne purent traverser cette rivière que dans l'après-midi du jour suivant. Le 23 toute leur armée s'avança, et dans le cours de cette journée, la cavalerie d'arrière-garde de l'armée alliée, composée de deux brigades, fut attaquée par un nombre presque double. Quelque cavalerie de Guerillas, placée sur leur flanc gauche, ayant laché pied, elles furent obligées de se retirer à la hâte : cependant, après avoir traversé sur un pont très-étroit, le fossé large et profond qui bordait la route, elles trouvèrent l'occasion de charger les ennemis au moment où un petit nombre seulement les avait suivies au-delà du fossé. Cette charge n'ayant pas été heureuse, elles continuèrent leur retraite jusqu'à ce qu'elles pussent être protégées par l'infanterie

de l'arrière-garde, composée de troupes légères allemandes aux ordres du colonel Halkett. Cette infanterie tint ferme, fit une décharge sur la cavalerie française et l'arrêta. Le quartier-général fut établi pour cette nuit à Cordovilla.

Toute l'armée se trouva de l'autre côté du Carrion dans la soirée du 24. On ordonna de miner, afin de pouvoir les détruire à l'approche de l'ennemi, les deux ponts existans sur cette rivière à Palencia, ceux de Villa Muriel et Duenas, ainsi que le pont sur la Pisuerga à Tariejo. Les préparatifs faits pour la destruction du pont de Villa-Muriel, furent terminés et l'explosion qui eut lieu sous la mitraille française réussit complétement. A Palencia, le détachement posté pour couvrir l'opération fut attaqué et accablé par le nombre, et le pont ne fut pas détruit. A Tariejo, la nouvelle que les Français avaient déjà passé sur ce point retarda le travail dès le commencement et leur donna le temps d'arriver avant même que les fourneaux fussent entièrement préparés. On fit sauter la mine avec précipitation, et elle manqua totalement son effet. Les Français traversèrent rapidement le pont, et ils firent prisonnier le détachement chargé de sa défense. A Duenas le pont fut entiè-

rement détruit. Pendant le jour, les Français purent, au moyen de quelques gués qui existaient près de Villa-Muriel, faire passer sur l'autre rive du Carrion, un fort corps de troupe; mais la 5e division l'obligea de repasser la rivière.

Le 26 octobre l'armée fit quatre lieues en retraite et elle traversa la Pisuerga à Cabezon. En cet endroit et au-dessus, la rive gauche de la Pisuerga est fort escarpée, et le terrain y est fortement prononcé: dans quelques parties, des hauteurs très-roides viennent brusquement se terminer à la rivière. Il en résulte que toutes les routes qui descendent sur cette rive sont mauvaises et très-difficiles; ce qui a déterminé à faire sur la rive droite la grande route venant du nord jusqu'à Cabezon: là elle passe la rivière sur un pont de pierre qui fut barricadé, et on y établit une mine, afin de le faire sauter. L'armée s'arrêta en arrière de ce pont. Le général Souham ayant été retenu aux ponts ruinés de Duenas et de Villa-Muriel, ne put continuer sa poursuite que le soir assez tard. Il garda toutes ses forces sur la rive droite de la Pisuerga; mais il envoya de fréquentes patrouilles pendant la nuit vers les barricades, pour s'assurer si nos piquets n'étaient pas retirés.

Le 27, afin de reconnaître si les alliés étaient résolus à se maintenir dans leur position de Cabezon, le général français plaça onze pièces en batterie pour canonner la ville; mais comme on lui en opposa un plus grand nombre, il renonça aussitôt à son dessein, et on vit ensuite beaucoup de troupes se dirigeant sur la droite par Cigales.

Dans la matinée du 28 les Français entrèrent à Simancas; mais le pont avait été détruit auparavant. Ils entrèrent également à Tordesillas dans la soirée: le pont en avait aussi été détruit. Pendant tout le jour, le général Souham occupa en force les hauteurs situées au-dessus de Valladolid, et de là il canonna de temps en temps notre communication.

Le 29 octobre l'armée alliée partit de bonne heure de Cabezon, dont elle détruisit le pont; elle détruisit de même celui de Valladolid. Dans la journée notre armée passa le Douro à Tudela et à Puente del Duero; elle détruisit ces ponts et celui de Quintanilla. Pendant la soirée les Français trouvèrent moyen de jeter un corps de troupes sur l'autre rive du fleuve près de Tordesillas, et attaquant inopinément la garde postée dans une tour située à l'extrémité sud du

Digitized by Google

pont, ils l'en chassèrent et se rendirent maîtres des deux rives : ils travaillèrent aussitôt à rétablir la communication qui avait été interrompue au moyen d'une coupure de trente pieds dans l'arche principale.

Les différentes affaires qui eurent lieu depuis Burgos jusqu'au Douro coûtèrent aux alliés 4 officiers et 123 soldats tués, 45 officiers et 477 soldats blessés, et 8 officiers et 235 soldats faits prisonniers.

Le 30 octobre les Français se trouvant maîtres du pont de Tordesillas, l'armée alliée fit un mouvement sur la gauche, et prit à environ deux mille verges en arrière une position qui fut renforcée par quelques batteries. Le quartier-général fut établi à Rueda.

Le 31 les Français entrèrent à Toro : le pont en avait été détruit d'avance, ainsi que celui de Zamora.

Les deux armées demeurèrent en repos dans cette situation jusqu'au 6 novembre, époque où les ponts de Tordesillas et de Toro ayant été rétablis, l'armée alliée se retira de quatre lieues jusqu'à Torrecilla de la Orden; elle ne fut point suivie par les Français. Le lendemain elle continua sa marche, et le 8 elle s'établit en avant

de Salamanque, dans la position de San-Christoval, qu'elle avait déjà occupée deux fois auparavant.

Cependant les Français avaient quitté le midi de l'Espagne pour reconquérir Madrid; le maréchal Soult ayant abandonné Grenade le 15 septembre, et ayant marché par Caravaca, effectua sa jonction avec l'armée du centre à Albacete le 29 du même mois. Pour se mettre en mesure contre ces mouvemens, le corps aux ordres de sir R. Hill fut porté en avant par Truxillo et Oropesa, et dans les premiers jours d'octobre il se trouva en position sur le Tage, entre Aranjuez et Tolède. Le maréchal Soult employa quelques jours à réduire le petit château de Chinchilla, situé au point où la grande route de Madrid se divise en deux, l'une allant vers Valence et l'autre vers Alicante. Ce ne fut que vers la fin d'octobre que l'armée française, réunie à Valence, marcha sur Madrid. A son approche, sir R. Hill se retira derrière la Jarrama, et le 31 octobre il traversa Madrid; il y fut rejoint par trois divisions qu'on y avait laissées en septembre. Il continua ensuite sa retraite par les défilés de Guadarrama et Fontiveros, se dirigeant sur Alba de Tormes. Le 8 novembre, jour où l'aile gauche de l'armée occupa la position de

Digitized by Google

San-Christoval, le corps de sir Hill passa la rivière, en gardant toutefois la ville et le château qui en commande le passage.

Le 10 novembre l'armée française du nord, celle de Valence et la garde de Joseph Bonaparte, formant un total de 80,000 hommes d'infanterie et 10,000 de cavalerie, se trouvaient réunies sur la rive droite de la Tormes. L'armée alliée qui lui était opposée ne s'élevait pas à plus de 50,000 hommes, dont 5,000 de cavalerie. Les Français portèrent leur principale attention sur la droite des alliés à Alba, et ils montrèrent l'intention d'attaquer cette ville; mais les troupes de la 2e division faisant voir la ferme résolution de la défendre, ils renoncèrent à cette entreprise après une forte canonnade, dans laquelle les alliés eurent 20 morts et 100 blessés. Le 14 les Français passèrent la Tormes au gué de Galisancho, au-dessus d'Alba, et le 15 toute leur armée était sur l'autre bord de cette rivière. Elle prit position près de Mozarbes; de là elle détacha des partis de cavalerie pour menacer les communications des alliés avec Ciudad-Rodrigo, ne leur laissant que trois choses à choisir : combattre, mourir de faim ou battre en retraite. La majeure partie de nos troupes, accablées par les fatigues d'une campagne dans laquelle elles

Digitized by Google

avaient fait des marches continuelles depuis les premiers jours de janvier, n'étaient point en état de tirer beaucoup d'avantages d'un succès, si on l'obtenait. Lord Wellington trouva donc que leur accorder le repos nécessaire pour leur donner le temps de se rétablir, était bien préférable à la gloire que l'on pouvait acquérir par une victoire inutile. Il se détermina à quitter sa position de San-Christoval, et le 15 novembre il commença sa retraite sur le Portugal. Le 16, le 17 et le 18 le temps fut extrêmement rigoureux, le pays et les routes détestables, ce qui mit l'armée dans un état très-critique. Pendant les deux premiers jours les Français nous poursuivirent avec de l'artillerie légère et de la cavalerie; mais ils nous firent peu de mal. Notre perte depuis le passage de la Tormès ne s'éleva qu'à 50 morts, 150 blessés et 170 égarés. Leur cavalerie ayant coupé la ligne de marche de deux divisions, elle fit prisonnier le lieutenant-général sir Edward Paget, commandant en second, qui passait en cet instant.

Le 18 le quartier-général entra à Ciudad-Rodrigo.

Ainsi se termina une campagne dans laquelle une armée de 60,000 hommes agissant contre un ennemi fort de 180,000, et qui possédait les

principales forteresses du pays, lui détruisit près de 60,000 hommes, nombre égal à sa force totale, lui prit deux de ses places, qu'elle conserva, et enfin rendit la liberté au midi de l'Espagne.

CHAPITRE SUPPLÉMENTAIRE.

Journal du siége de Saint-Sébastien.

Lors de la retraite de l'armée française, après sa défaite à Vittoria, le maréchal Jourdan jeta une garnison de trois à quatre mille hommes dans Saint-Sébastien, qui fut aussitôt bloquée par les Espagnols. Au commencement de juillet, la 5e division de l'armée anglaise et deux brigades portugaises composant une force de 9 à 10,000 hommes, arrivèrent devant cette place pour en former le siége. Cette opération fut confiée au lieutenant-général sir T. Graham.

L'artillerie qui était destinée à ce siége se trouvait sur les vaisseaux dans le port du Passage : elle consistait en vingt pièces de 24 approvisionnées à 1,500 coups ; six obusiers de 8 pouces à 1,000 coups ; quatre mortiers de 10 pouces à 500 coups, et quatre de 68 livres avec une quantité proportionnée de bombes. L'armée avait en outre avec elle six pièces de 18. Ce matériel fut jugé suffisant pour l'attaque de la place.

(*Pl. IX.*) La ville de Saint-Sébastien est bâtie sur une presqu'île dont la direction est presque de l'est à l'ouest. La partie nord est couverte par la rivière d'Uruméa, qui la baigne, et le côté sud par la mer. Les défenses du côté de terre traversent l'isthme : elles sont composées d'une double enceinte avec contrescarpe, chemin-couvert et glacis; mais sur la longueur de la presqu'île il n'existe qu'une simple enceinte, qui tire toute sa force des eaux qui la défendent et la rendent inaccessible; elle est découverte jusqu'au pied, et la partie du nord-est est entièrement vue d'une chaîne de hauteurs situées sur la rive droite de l'Uruméa à la distance de six ou sept cents verges. Le défaut de masse de terre pour masquer cette portion de l'enceinte paraît d'autant plus inconcevable que l'Uruméa est guéable pendant plusieurs heures à chaque marée, et que les eaux se retirent tellement qu'elles laissent à sec, sur la rive gauche de la rivière, un espace considérable par où les troupes peuvent parvenir jusqu'au pied de l'enceinte.

Lorsque le maréchal de Berwick attaqua Saint-Sébastien en 1719, il observa cette particularité, et il éleva des batteries sur ces hauteurs pour battre en brèche la muraille de la ville. Pendant que cette opération s'effectuait, il poussa ses

approches le long de l'isthme et s'établit sur le chemin-couvert du front du côté de terre. Comme cela n'arrive que trop fréquemment, le gouverneur capitula pour la ville aussitôt que la brèche fut praticable, et le duc l'obligea de se retirer dans le château avec sa garnison. On proposa pour le siége actuel de suivre le même mode d'attaque, et comme opération préliminaire, on résolut de déloger la garnison d'un poste qu'elle occupait en avant de la ville à environ sept ou huit cents verges; elle y était couverte par le couvent de Saint-Barthelemi, par une redoute en construction et par un petit ouvrage circulaire qu'elle avait fait avec des tonneaux sur la chaussée. A cet effet on mit en batterie quatre pièces de 18 et deux obusiers.

Nuit du 13 au 14 Juillet.

On commença les attaques en construisant sur les hauteurs au nord de l'Uruméa des batteries pour vingt pièces de 24, quatre obusiers de 8 pouces, quatre mortiers de 10 pouces et quatre caronnades de 68 livres. Les canons étaient destinés à battre en brèche l'enceinte du côté de la mer entre les deux tours (*A* et *B*); les caronnades devaient ne lancer que des bombes et être

dirigées, ainsi que les mortiers, contre le front du côté de terre et contre le château.

14 Juillet.

Les batteries nos 1 et 2 commencèrent à canonner le couvent de Saint-Barthelemi.

15 Juillet.

On fit une fausse attaque sur le couvent de Saint-Barthelemi, afin de s'assurer si l'intention de l'ennemi était de le défendre avec obstination : les troupes s'avancèrent plus que ne le portaient leurs instructions ; elles furent repoussées avec perte.

17 Juillet.

L'extrémité du couvent ayant été entièrement renversée, le 9e régiment et une brigade portugaise y donnèrent l'assaut et l'emportèrent sans beaucoup de peine.

Pendant la nuit on éleva les batteries nos 3 et 4, de quatre pièces de 18 et deux obusiers, dans une position qui permettait de prendre d'enfilade et de revers les défenses de la ville.

Nuit du 18 Juillet.

On occupa les faubourgs de Saint-Martin,

que l'assiégé avait brûlés; mais il continua à tenir la redoute circulaire.

Nuit du 19 au 20.

On étendit les tranchées à droite et à gauche des faubourgs de Saint-Martin.

20 *Juillet.*

Toutes les batteries agirent.

Nuit du 20 au 21.

Au commencement de la soirée l'assiégé abandonna la redoute circulaire. Sept cents travailleurs avaient été commandés pour ouvrir une parallèle à travers l'isthme; mais la nuit étant devenue très-obscure et très-orageuse, et la pluie tombant avec abondance, les hommes se dispersèrent dans les maisons ruinées du faubourg Saint-Martin, et l'on ne put en réunir plus de 200; ce qui ne permit de faire qu'environ un tiers de la parallèle et la communication de droite.

21 *Juillet.*

Sir T. Graham envoya un parlementaire porter une sommation au gouverneur; mais il ne voulut point le recevoir.

Nuit du 21 au 22.

On ouvrit la communication gauche et le reste de la parallèle à travers l'isthme. La parallèle traversait sur sa gauche un aquéduc haut de quatre pieds et large de trois, qui se trouvait à sec : il contenait un tuyau de conduite pour les eaux de la ville. Le lieutenant Reid se hasarda à y pénétrer pour le reconnaître. A la distance de deux cents trente verges il trouva qu'il était fermé par une porte dans la contrescarpe, vis-à-vis la face du demi-bastion droit de l'ouvrage à cornes. Comme le fossé était étroit, on pensa qu'en établissant une mine à cette extrémité de l'aquéduc, l'explosion pousserait assez de terre contre le pied de l'escarpe, qui n'avait que vingt pieds de haut, pour y former un pont sur le fossé. En conséquence on bourra l'extrémité de l'aquéduc avec des sacs à terre sur huit pieds de longueur, on y logea trente barils de poudre de 90 livres chacun, et on plaça un saucisson correspondant à l'entrée de l'aquéduc.

23 *Juillet.*

La brèche entre les deux tours (*A* et *B*), d'environ cent pieds de large, fut jugée praticable, et l'on concentra, comme dans les siéges précédens, le feu de toutes les batteries sur une

partie de la muraille (*C*) à sa gauche, afin d'y effectuer une seconde brèche. Au soir elle parut également praticable sur une largeur de trente pieds. Dans le même temps les quatre mortiers de 10 pouces et les quatre caronnades de 68 livres furent tournés contre les défenses et sur les maisons en arrière de la brèche, afin d'empêcher les travailleurs assiégés d'y préparer aucun obstacle.

24 Juillet.

On avait projeté d'assaillir les brèches au point du jour, moment où la marée était basse, et l'on disposa les troupes en conséquence; mais les maisons en arrière de la brèche étant en feu, on supposa que l'assiégé les avait embrasées à dessein, pour arrêter les progrès des assaillans lorsqu'ils seraient parvenus sur le rempart, et on donna contre-ordre.

Nuit du 24 au 25.

On ouvrit uue tranchée en avant de la parallèle, afin d'y placer des tirailleurs dont le feu serait dirigé sur l'ouvrage à cornes pendant qu'on y donnerait l'assaut.

25 Juillet.

Il fut décidé qu'on livrerait l'assaut au point

Digitized by Google

du jour ; dans cette vue, on réunit dans les tranchées 2,000 hommes pour former les colonnes d'attaque, et l'explosion de la mine fut donnée pour signal.

La distance qu'il fallait parcourir à découvert depuis la tranchée jusqu'à la brèche était d'environ trois cents verges, et se trouvait sous le feu d'ouvrages étendus. Les colonnes d'attaque devaient marcher sur un terrain très-difficile, entièrement de rochers recouverts de plantes marines et coupé de flaques d'eau. Le feu de la place était encore intact et la brèche se trouvait flanquée par deux tours qui, quoique très-endommagées, étaient encore occupées.

A cinq heures du matin l'explosion de la mine eut lieu ; elle détruisit une portion considérable de la contrescarpe et du glacis. Elle étonna tellement les soldats de la garnison qui occupaient les ouvrages voisins, qu'ils les abandonnèrent pour un instant, ce qui permit aux troupes de l'assaut de gagner la brèche sans éprouver un feu très-vif ; mais au moment où elles commençaient à y monter, l'assiégé fit un feu si terrible et jeta une telle quantité de bombes et d'autres projectiles des tours qui la flanquaient, et du haut des brèches, que nos gens commencèrent à hésiter, et bientôt après retournèrent dans les

tranchées avec perte d'environ 100 morts et 400 blessés.

L'avant-garde et le lieutenant Jones qui la commandait furent faits prisonniers sur la brèche. Parmi les autres ingénieurs, le capitaine Lewis fut dangereusement blessé, et le lieutenant Machelle tué. Le lieutenant-colonel sir R. Fletcher fut au même instant blessé dans la tranchée.

Ce n'est point la faute des troupes si cet assaut n'a pas réussi. Cet échec doit être attribué, 1° à ce que le feu de la place était encore intact; 2° à l'éloignement dont les tranchées se trouvaient de la brèche. On rapporta dans les journaux que les troupes avaient fait leur devoir, mais qu'il était impossible aux plus intrépides de surmonter les obstacles qu'on leur avait opposés.

Voici d'ailleurs les propres expressions de sir T. Graham : « Malgré la bravoure distinguée que « les troupes ont montrée à cette attaque, elle n'a « pas été couronnée du succès. L'assiégé occupait « en force toutes les défenses de la place qui « avait des vues sur ses avenues, ce qui le « mettait à même de faire de toutes parts un « feu meurtrier de mitraille et de mousqueterie, « qui prenait d'écharpe et de revers les colonnes,

« et de jeter sur elles une si grande quantité de « grenades qu'elles furent contraintes de re- « noncer à l'assaut.

« Quoique cette entreprise n'ait point réussi, « la justice exige que j'assure à Votre Seigneurie « que les troupes se sont conduites avec leur « valeur ordinaire et ne se sont retirées que « lorsque j'ai jugé que trop d'opiniâtreté dans « l'attaque entraînerait, sans aucun résultat, le « sacrifice d'un plus grand nombre de braves. »

Lord Wellington ayant appris le résultat de cette entreprise, partit de Lesaca, bien décidé à renouveler le même genre d'attaque, mais sur de plus grandes dimensions, dès qu'une quantité suffisante d'artillerie et de munitions serait arrivée d'Angleterre. Les additions dans le nouveau projet consistaient à élargir la brèche sur la gauche jusqu'à l'angle saillant du demi-bastion du front principal, et au moyen des batteries sur la gauche de l'attaque, à la continuer sur toute sa face à l'extrémité de la haute courtine qui la dominait.

27 Juillet.

A sept heures du matin l'ennemi fit une sortie pour reconnaître la garde de tranchée; il la surprit, et, entrant dans la parallèle par la gauche, il la balaya jusqu'à la droite, et emmena dans la

ville 200 prisonniers. Après cet événement, on concentra la garde dans une petite partie de la gauche de la parallèle, et l'on se contenta de faire de temps en temps des patrouilles dans la droite des tranchées.

28 *Juillet.*

Le maréchal Soult attaqua lord Wellington dans l'espoir de secourir Pampelune : sir T. Graham, ignorant encore quel était le résultat de cette opération, fit embarquer au Passage toutes les bouches à feu et tout le parc d'artillerie, et fit éloigner les transports sur la mer; en conséquence le siége fut converti en blocus; l'armée de siége continua néanmoins à occuper les tranchées.

3 *Août.*

L'assiégé surprit une patrouille dans la parallèle et la fit prisonnière.

6 *Août.*

On débarqua au Passage l'artillerie et les équipages de siége.

18 *Août.*

La nouvelle artillerie et les munitions attendues arrivèrent d'Angleterre.

Digitized by Google

24 *Août.*

Les tranchées furent de nouveau occupées en totalité et le siége recommença.

Sur la gauche on commença à sept cents verges de distance les batteries nos 5 et 6 pour treize pièces destinées à battre en brèche la face du demi bastion gauche et la courtine attenante; et sur la droite, on entreprit des travaux pour placer sept obusiers de plus, ainsi que quatre caronnades de 68 livres, vingt-une pièces de 24 et seize mortiers, ce qui fit en tout quarante huit bouches à feu ajoutées aux trente-deux mises en batterie dès le commencement du siége.

A minuit l'assiégé fit une sortie; il pénétra dans la partie avancée des tranchées et porta la confusion dans la parallèle: cependant comme il tentait de s'étendre sur la droite, il fut arrêté par une partie des gardes de tranchée et forcé de se retirer. Il emmena avec lui une douzaine de prisonniers.

26 *Août.*

A huit heures du matin les batteries commencèrent leur feu. Sur l'isthme les treize canons furent dirigés de manière à faire brèche au demi-bastion gauche du front principal et à

l'extrêmité de la courtine en continuation de l'ancienne brèche, ainsi qu'au demi-bastion gauche de l'ouvrage à cornes; ils étaient tous vus en amphithéâtre du même point.

Le feu des batteries de la droite avait pour objet de faire brèche aux deux tours *A* et *B* qui flanquaient l'ancienne brèche, d'étendre cette brèche jusqu'à l'angle saillant du demi-bastion, et d'ouvrir également la courtine y attenante.

On creusa deux puits destinés à former des galeries d'écoutes pour s'opposer aux travaux souterrains de l'assiégé, s'il tentait d'établir des mines sous la partie avancée des tranchées.

Nuit du 26 au 27.

Les batteries n°s 5 et 6 se trouvant à une trop grande distance pour battre en brèche et ne pouvant voir le pied des escarpes, on prépara dans une position plus convenable une batterie n°. 7 pour quatre pièces.

Un détachement de 200 hommes ayant débarqué pendant la nuit sur le rocher élevé ou île de Santa-Clara, y fit prisonnier le poste français qui la gardait et qui était fort de 24 hommes commandés par un officier.

Nuit du 27 au 28.

L'assiégé fit une sortie; mais on avait profité

des leçons de l'expérience et pris des précautions telles en disposant les sentinelles, et en plaçant constamment les hommes près de leurs armes, qu'il fut repoussé sur-le-champ et sans avoir pu nous causer le moindre dommage.

29 *Août.*

La batterie n° 7 commença son feu sur la face du demi-bastion du front principal. Les pièces de 18 et les obusiers furent tournés contre les batteries assiégées. Plusieurs mortiers et les caronnades de l'attaque de droite furent dirigés vers le même but, et dans le cours de la journée le feu de l'ennemi fut presque éteint; plus tard on eut occasion de se convaincre qu'il avait perdu du monde, particulièrement par la mitraille sphérique, qu'il s'efforça d'imiter en tirant des bombes ordinaires remplies de petites balles, et les faisant éclater au-dessus de la tête de nos troupes; mais cela ne produisit point l'effet qu'il s'en promettait.

30 *Août.*

Les brèches paraissant bonnes et praticables, on pensa à préparer les débouchés nécessaires aux troupes; on creusa trois puits de mine à la sape avancée sur la droite pour ouvrir, du côté de la mer, la muraille, qui était en bonne

maçonnerie, de quatre pieds d'épaisseur et haute de dix pieds au-dessus du niveau de la haute-mer : le premier puits immédiatement derrière la muraille, le second à vingt-cinq pieds de distance, et le troisième à quarante pieds du second. On les approfondit de huit pieds, et on leur fit un petit retour pour contenir les poudres: on plaça dans chaque retour un fourneau de 540 livres de poudre.

31 *Août.*

A deux heures du matin le jeu des trois mines renversa totalement la muraille. Le diamètre des entonnoirs était d'environ trente pieds; on les lia immédiatement entre eux, et vers dix heures du matin ils formèrent une communication assurée pour les troupes, et remplirent bien l'objet que l'on s'était d'abord proposé, de garantir tous les ouvrages en arrière de l'effet des galeries de mine que l'ennemi aurait pu ouvrir dans cette direction. Vers les onze heures, au moment de la basse-mer, les colonnes d'assaut débouchèrent des tranchées par les issues ouvertes vis-à-vis le n° 7, et peu de minutes après que les premières troupes furent avancées, l'assiégé fit sauter deux mines qui renversèrent une partie du mur d'enceinte sur la mer; mais comme les

troupes n'étaient ni fort serrées, ni fort près de la muraille, elles éprouvèrent une perte peu considérable.

Pendant tout le temps que l'on se disputa la brèche, les assiégés firent du Mirador et de la batterie du Prince un grand feu de mitraille et de bombes. La courtine principale, quoique ouverte, était couverte de grenadiers pour la défendre; la branche gauche de l'ouvrage à cornes était également bien munie de défenseurs : de là ils faisaient un feu très-vif sur la brèche, dont ils découvraient bien une grande partie, mais heureusement ils n'occupaient pas la tour d'Amezquita sur la gauche de la brèche (*Pl. VIII*, *fig.* 11).

A l'extrémité de la courtine, la brèche était accessible jusqu'au terre-plein; mais la position de l'ennemi la commandait, et l'approche en était exposée aux feux de l'ouvrage à cornes (*fig.* 9).

Il y avait en arrière de la brèche un escarpement perpendiculaire de quinze à vingt-cinq pieds de haut (*fig.* 10), sous lequel se trouvaient les ruines des maisons situées derrière cette brèche, et il n'existait que çà et là quelques restes de murailles par le moyen desquels seuls il était possible de descendre. La garnison occupait fortement une ligne retranchée (*m*) située

le long des murs parallèles les plus rapprochés, et de là elle balayait entièrement le sommet de la brèche.

Les colonnes d'assaut s'avancèrent sur la brèche, et elles demeurèrent sur le revers sans pouvoir parvenir au sommet, à cause du feu terrible qui partait des retranchemens faits dans les ruines. Nos troupes firent plusieurs fois des efforts désespérés pour y arriver, particulièrement sur la courtine, mais sans succès. L'ennemi tint ferme dans ce poste; on y envoya des troupes fraîches, qui y arrivaient successivement des tranchées avec la plus louable persévérance, et 500 Portugais, en deux détachemens, passèrent à gué la rivière d'Uruméa, près de son embouchure, de la manière la plus distinguée, sous un feu vif de mitraille et de mousqueterie.

En ce moment la brèche était couverte de troupes qui se trouvaient toujours dans une position aussi peu favorable, et qui ne pouvaient arriver au sommet. Déjà deux heures d'une lutte continuelle s'étaient écoulées, quand, par un heureux hasard, une quantité considérable de matières inflammables prit feu en arrière de la brèche, et l'explosion qu'elles produisirent étonna les Français, qu'elle fit vaciller. Les assaillans, profitant de ce moment d'hésitation, renouve-

lèrent leurs efforts et ils les contraignirent à abandonner la demi-lune et la branche gauche de l'ouvrage à cornes : bientôt après ils évacuèrent le retranchement en arrière de la brèche, et nos troupes, traversant successivement les ruines, s'emparèrent de la courtine.

Les troupes se trouvant réunies en grand nombre sur la brèche, se précipitèrent dans la ville. La garnison, découragée par la perte énorme qu'elle avait faite et intimidée par l'arrivée continuelle de nouvelles troupes, fut rapidement délogée de ses retranchemens, à l'exception du couvent de Sainte-Thérèse, et se retira dans le château.

La hauteur considérable de la courtine permit à l'artillerie, en batterie sur la rive droite de l'Uruméa, de la canonner vigoureusement pendant l'assaut, sans crainte de nuire aux troupes qui étaient au pied de la brèche, et, comme cette artillerie était très-bien servie, elle occasionna à l'assiégé une très-grande perte, et elle fut probablement cause de l'explosion qui détermina le succès de l'assaut (*Note* 17).

Les assiégeans eurent plus de 500 tués et de 1,500 blessés. Outre les morts et les blessés que cette attaque coûta à la garnison, on fit 700 hommes prisonniers dans la ville.

Le corps royal des ingénieurs anglais eut en tués le lieutenant-colonel sir R. Fletcher et les capitaines Bart, Rhodes et Collyer, et en blessés le lieutenant-colonel Burgoyne et les lieutenans Barry et Marshall.

Aussitôt que la ville eut été enlevée, on établit une communication de la gauche de la parallèle à l'angle saillant du fossé du ravelin, à travers la contrescarpe qui avait été renversée, ainsi qu'une autre arrivant à la grande porte. On s'occupa également des préparatifs pour réduire le château.

Le projet d'attaque consistait à élever des batteries sur les ouvrages de la ville, et à battre en brèche quelques-uns des principaux points des défenses du château, tels que la batterie de la Reyna, le Mirador et le donjon, aussi bien que les murs crénelés qui les liaient entre eux.

3 *Septembre.*

On commença la batterie n° 9 pour dix-sept pièces; elle occupait tout le terre-plein de l'ouvrage à cornes. On commença également sur la gauche de la redoute en futailles, le n° 8 pour trois pièces.

On fit au général Rey des propositions pour la reddition du château, mais il les rejeta.

Digitized by Google

4 Septembre.

Un incendie qui se déclara dans la ville, immédiatement après l'assaut, l'avait alors presque entièrement consumée : il fut causé par la grande quantité de munitions et de matières inflammables qui étaient répandues partout. Ce feu s'opposa puissamment aux progrès des attaques.

7 Septembre.

Depuis la prise de la ville l'ennemi avait très-peu tiré. Dans la soirée de ce jour on disposa les parties supérieures des maisons et des clochers non incendiés pour y placer des tirailleurs lorsqu'on donnerait l'assaut au château.

8 *Septembre.*

A dix heures du matin toutes les batteries commencèrent leur feu contre le château, savoir :

Sur la gauche de l'attaque,

N° 7. Trois pièces de 24 contre le Mirador;

N° 8. Trois pièces de 18 contre les défenses basses;

N° 9. Dix-sept pièces de 24 contre le Mirador et la batterie de la Reyna.

Digitized by Google

Dans l'île ,

Deux pièces de 24 et un obusier pour battre les derrières du château.

Sur la droite,

Trente-trois pièces dirigées contre tout le château généralement. Le feu fut très-bien nourri, très-vif, et ne ménagea pas un seul point dans l'intérieur étroit du château. L'assiégé dut se renfermer dans de petites tranchées très-étroites qu'il avait creusées le long du front vis-à-vis de la hauteur; mais il paraît qu'il perdit du monde. Vers midi il hissa un pavillon blanc, et la garnison se rendit prisonnière de guerre. Elle se trouvait réduite à 80 officiers et 1,756 soldats, dont 23 officiers et 512 hommes étaient à l'hôpital.

État de la perte des assiégeans.

53 officiers et 898 soldats tués.
150 officiers et 2,340 blessés.
7 officiers et 332 soldats égarés.

On consomma à ce siége,

2,726 gabions.
1,476 fascines de dix-huit pieds.
20,000 sacs à terre.

Et en munitions,

Boulets ordinaires.	de 24	43,367	52,670.
	de 18	9,303	
Boîtes de mitraille. .	de 24	2,094. .	2,094.
Bombes sphériques.	de 24	1,930	4,278.
	de 18	150	
	de 8 pouces.	2,198	
Bombes ordinaires.	de 10 pouces	3,755	11,521.
	de 8 *id.* .	7,766	
Total des boulets et des bombes. . .			70,563.

Plus, 5,579 barils de poudre de 90 livres.

Valeur des Mesures anglaises en Mesures de France.

MESURES ANGLAISES.	MESURES FRANÇAISES.	
	ANCIENNES.	NOUVELLES.
(1) Le mille marin vaut...	951 tois. 1 pi. 6 po.	1 kil. 8 h. 5 d. 4^{m}.
(2) La verge — 3 pi. angl.	2 pi. 9 po. 9 lign.	90 centimètres.
(3) Le pied — 12 pouces.	11 pouces 3 lignes	30 centimètres.
Le pouce — 10 lignes.	11 lignes. $\frac{1}{4}$.	25 millimètres.

(1) Le mille d'Angleterre valant 951 toises 25 centièmes, et la lieue marine de France valant 2,565 toises 37 centièmes, si l'on divise le premier de ces nombres, 95125 par le second, 256537 jusqu'à 7 décimales, on aura pour quotient 0,3708042, nombre qui exprime le rapport du mille à la lieue. En multipliant par 0,3708042 un nombre quelconque de milles anglais, et retranchant 7 décimales, on aura la quantité correspondante de lieues françaises. On emploira une méthode analogue pour convertir les verges en mètres, les pieds anglais en pieds français, etc.

(2) Pour convertir les verges d'Angleterre en mètres, il les faut multiplier par le nombre 0,9090088, et retrancher sept chiffres sur la droite.

(3) Pour convertir les pieds anglais en pieds de Paris, il les faut multiplier par le nombre 0,938611, et retrancher six chiffres sur la droite.

Pour convertir les mêmes pieds en mètres, on les doit multiplier par 0,3048978, et retrancher sept chiffres sur la droite.

Digitized by Google

DISCOURS.

PREMIER DISCOURS

Destiné à faire connaître ce qui manque au système des armées anglaises et à indiquer les causes qui ont nui au succès des siéges qu'elles ont entrepris en 1811 *et* 1812.

Un siége est une des opérations militaires les plus difficiles; celle dont la réussite est de plus d'importance et en même temps dans laquelle les revers entraînent après eux les plus fatales conséquences. L'heureuse ou la mauvaise issue d'un siége décide souvent du sort de toute une campagne, souvent de celui d'une armée, et plus d'une fois elle a décidé du sort d'un Etat. Les siéges malheureux de Pavie, de Metz, de Saint-Jean-d'Acre, de Prague et de Burgos en sont des exemples. Le mauvais succès du premier coûta à la France son roi, l'élite de sa noblesse et ses conquêtes d'Italie; elle fut sauvée par le second, dans lequel périrent 30,000 de ses ennemis. Le troisième arrêta au milieu de ses victoires le plus heureux de ses généraux; le quatrième mit à deux doigts de sa perte le plus grand guerrier de son temps, et le dernier donna à une armée

défaite le temps de se remettre et de reprendre la supériorité qu'elle avait perdue.

On pourrait encore citer un grand nombre d'événemens malheureux qui ont été la suite naturelle de siéges manqués, mais ceux que nous venons de rappeler sont bien suffisans pour prouver à tout le monde l'importance de ces opérations, et faire apercevoir que souvent les plus grands intérêts d'un pays en dépendent. Un gouvernement doit donc regarder comme de la plus haute importance pour lui d'être en état de conduire à bien les siéges qu'il entreprend. C'est en sachant allier les talens et la force, et en organisant convenablement les moyens d'exécution, que, non-seulement on abrége les opérations d'un siége, mais encore que l'on assure leur succès et que l'on évite la perte inutile des hommes. Les siéges d'Espagne prouvent-ils que nous ayons atteint cette perfection? Loin de là, les revers fréquens que nous avons éprouvés dans ces siéges et la quantité d'hommes qu'ils nous ont coûtés, sembleraient prouver que notre ennemi possédait une grande supériorité dans l'art de la défense, ou que les assiégeans manquaient de talent dans l'attaque.

Le but de ce discours est de tâcher de montrer d'où proviennent réellement ces mauvais

succès. On doit les attribuer aux causes suivantes :

1°. Le manque de troupes et de parc du génie, qui a forcé d'adopter un mauvais mode d'attaque;

2°. L'insuffisance des moyens en hommes, artillerie et matériel de siége;

3°. L'ignorance des officiers et soldats de la ligne dans la guerre des siéges, ignorance provenant du peu d'expérience qu'ils avaient pu acquérir précédemment, et aussi de ce qu'ils n'avaient reçu aucune instruction théorique sur cette matière.

Pour prouver la première proposition, il sera nécessaire de décrire les opérations d'un siége, et de démontrer que c'est à l'arme du génie que la conduite en est particulièrement confiée.

La première opération d'un siége est d'établir à une petite distance de la forteresse que l'on veut attaquer, un nombre de troupes suffisant pour tenir tête à la garnison. Elle se fait en avançant secrètement pendant la nuit, avec un corps de troupes dont partie est armée d'outils à pionniers et l'autre d'armes offensives. Les premiers creusent une tranchée parallèlement aux

ouvrages de la place, en jetant les terres de l'excavation du côté de l'ennemi pour en former un parapet, tandis que les hommes armés se tiennent prêts à protéger les travailleurs, si la garnison faisait une sortie. Pendant la nuit on approfondit et l'on étend cette tranchée, on élève le parapet assez pour garantir du feu de la place un nombre d'hommes suffisant pour résister à la garnison; cette garde de tranchée doit y rester pendant le jour, malgré les assiégés. On approfondit et l'on continue à élargir la tranchée, en épaississant le parapet avec les terres que produit son excavation, et l'on continue ce travail jusqu'à ce que l'on ait embrassé tous les ouvrages que l'on doit attaquer, et qu'on ait converti la tranchée en un chemin couvert aux vues de la place, dans lequel on puisse faire circuler en sûreté les canons, caissons, etc. En avant de cette tranchée on construit des batteries pour contre-battre l'artillerie de la place, et parvenir, par la supériorité qu'elles doivent à leurs positions environnantes, à faire taire cette artillerie. Ensuite ce même chemin-couvert est, par de certaines règles de l'art, poussé en avant jusqu'à ce qu'il soit parvenu au pied des murailles, vers un point que l'on a déjà battu en brèche, avec les batteries que l'on a construites dans la tranchée à cet effet. Au moyen de ces

précautions, les troupes peuvent alors s'avancer parfaitement en ordre et en sûreté jusqu'à l'ouverture ou brèche faite par le canon à la muraille, et lui donner l'assaut en colonnes serrées. Comme les assaillans sont beaucoup plus nombreux que les assiégés, qui occupent le sommet de la brèche pour la défendre, ceux-ci doivent en être bientôt chassés; d'autant plus, que les premiers sont soutenus par le feu de batteries construites à une fort petite distance de la brèche. Ces batteries, vu leur proximité, peuvent faire feu sur ceux qui défendent la brèche jusqu'au dernier moment, sans nuire aux assaillans. Lorsque la première brèche est emportée, si l'assiégé a d'autres ouvrages en arrière, on continue les cheminemens couverts à travers l'ouverture de la brèche, jusqu'à ce que l'on y ait construit des batteries pour détruire ces défenses et que les assiégeans puissent arriver à l'abri aux nouvelles brèches que les batteries y ont ouvertes.

Conserver la vie d'un seul soldat est toujours un objet important. Ici et au moyen de ces travaux bien dirigés, lorsque l'on a assez de temps, on évite même la perte du petit nombre d'hommes qui périraient dans l'assaut; car, avec peu de temps, on conduit le cheminement à couvert au sommet de la brèche et sur sa pente,

Digitized by Google

sans livrer d'assaut, tout aussi bien qu'après avoir emporté la brèche. Ainsi, au moyen de l'art et avec de la persévérance dans les travaux, on fait souvent tomber les défenses les plus fortes et les plus multipliées sans avoir besoin de faire des coups de vigueur.

D'après cet exposé l'on doit facilement concevoir que la grande opération d'un siége est de conduire les cheminemens à couvert jusqu'à l'enceinte de la place, et que toutes les autres ne sont que secondaires : conséquemment le talent des ingénieurs consiste à amener promptement les cheminemens jusqu'au terme, en perdant le moins d'hommes possible.

Les degrès de difficulté pour la conduite des travaux de siége peuvent se diviser en trois époques :

La première au commencement, lorsqu'on se trouve à six-cents verges environ de l'assiégé, et que n'étant point restreint par l'espace, la tranchée peut être faite indistinctement par tous les soldats de l'armée.

La seconde époque est lorsque les tranchées arrivent à la portée du fusil (environ trois-cents verges) : elle exige quelques précautions; mais elles sont assez simples pour que des soldats qui

ont été un peu exercés auparavant puissent facilement exécuter ce travail.

La troisième époque est celle où l'on approche fort près de la place; lorsque chaque coup porte, lorsque se montrer et être tué, c'est la même chose; lorsque des fourneaux de mines agissant successivement enlèvent, à mesure qu'elle avance, la tête des cheminemens, et en même temps les officiers et les soldats qui en sont proches; lorsqu'enfin l'espace devient si resserré que l'on ne peut développer ses moyens de défense, et que les grenadiers de l'ennemi sortent à tout moment pour tomber sur les travailleurs et portent la destruction au milieu de ce qui est moins brave ou plus faible qu'eux; alors le travail devient très-hasardeux, et il ne peut être exécuté que par de braves gens, des soldats d'élite, qui ont de la pratique dans l'art difficile et périlleux de faire des sapes, et que pour cette raison l'on nomme sapeurs.

Les mineurs sont les auxiliaires des sapeurs : leur art est encore plus difficile, et il exige plus de talent, de courage et de présence d'esprit que celui des sapeurs. Ils doivent agir avec eux pendant le siége, écouter et découvrir si le mineur ennemi ne travaille point sous terre, et empêcher qu'il ne fasse sauter la tête des tranchées. Pour

cela ils doivent s'enfoncer sous terre et aller à sa rencontre pour l'attaquer corps à corps. Ils dirigent une galerie à proximité de celle de l'ennemi, pour le forcer à l'abandonner, en l'y étouffant au moyen de camouflets ou par mille autres chicanes qu'ils ont apprises par l'expérience. Les sapeurs seuls ne pourraient sans être aidés par d'habiles mineurs, former la descente du fossé, et dans beaucoup d'autres circonstances il faut indispensablement que le mineur concourre aux travaux du sapeur.

Un corps de sapeurs et quelques compagnies de mineurs entrent dans la formation de toutes les armées de l'Europe : on sait les estimer ce qu'ils valent, et l'on en fait le plus grand cas. On n'admet dans ces troupes que les soldats les plus braves et de la meilleure conduite. On leur donne aussi une paie plus forte qu'au reste de l'armée.

Les officiers de mineurs sont des hommes instruits, et il jouissent de la considération attachée à la science. Ceux des sapeurs sont choisis pour leur bravoure et leur intelligence. Leurs droits à l'avancement sont fondés sur le soin qu'ils apportent à maintenir la discipline, et surtout à entretenir parmi leurs hommes un esprit de corps, qui est du plus grand prix dans les

sapeurs : c'est au point qu'en France et dans d'autres pays, on les regarde comme corps d'élite, et qu'on leur confie souvent en campagne des opérations que l'on croirait trop hasardeuses pour d'autres troupes.

Au moment où les Anglais ont fait ces siéges, il n'existait aucun corps de cette espèce dans leurs armées; il fallut donc renoncer à conduire les cheminemens à couvert jusqu'au pied des murailles des places attaquées. On dut perdre beaucoup d'hommes et de temps en employant des soldats de ligne à pousser les tranchées assez près de la place pour y établir des batteries de canons qui pussent en battre l'enceinte en brèche. Une fois la brèche faite, les troupes sortaient de la tranchée pour arriver à cette brèche et y donner l'assaut; elles perdaient ainsi l'avantage d'avancer à couvert, au moment où le feu de l'ennemi devenait le plus puissant et le plus meurtrier. Dans cet instant, les batteries anglaises devant se taire à cause de leur éloignement et dans la crainte de tuer nos soldats, rien ne s'opposait à ce que les Français réunissent tous leurs efforts pour repousser les assaillans. Les colonnes étaient-elles, malgré le feu des assiégés, parvenues en bon ordre jusqu'au fossé, elles rencontraient, pour y descendre, la con-

trescarpe haute de quatorze ou seize pieds, qui ne pouvait manquer de rompre leurs rangs. Les assaillans ne pouvaient plus songer à les reformer dans un espace étroit où l'assiégé accumulait tous les moyens de destruction. Ils se précipitaient donc vers la brèche en tirailleurs plutôt qu'en colonne serrée, et le plus souvent ils étaient repoussés : les tranchées étant trop éloignées pour leur offrir un abri, et notre artillerie ne pouvant contre-battre celle de l'ennemi, notre perte devenait excessive. On voit par les journaux de siéges, que c'est ce qui a eu lieu lors du dernier siége de Badajos et aux attaques de Saint-Christoval. Les attaques de Burgos et celles de Ciudad-Rodrigo ont été conduites à peu près de même. Ce n'est donc point à tort que l'on imputera les pertes que l'on a faites à l'un, et la non réussite des autres à ce que l'on n'a point complété les cheminemens couverts, ou, en d'autres termes, à ce que l'on a suivi un nouveau mode d'attaque (1).

---

(1) D'après les représentations faites en Espagne, lord Mulgrave, grand maître de l'artillerie, a changé le nom d'artificiers royaux militaires en celui de sapeurs et mineurs royaux, et il a formé une école pour instruire les hommes dans la pratique des sapes et des mines. Ce

La deuxième cause de non succès est l'insuffisance des moyens disponibles en hommes, en artillerie et autre matériel.

Chacun convient qu'une place forte ne succombe aux attaques de l'assiégeant que par la supériorité du feu de ce dernier sur celui de la place, par l'abondance des moyens en matériel dont il peut disposer, et parce qu'il peut toujours opposer des forces supérieures à celles de la garnison. Dans les villes les plus considérables il n'existe qu'une certaine quantité d'approvisionnemens de chaque genre. On peut bien d'abord remplacer les canons par d'autres canons, les plate-formes par d'autres plate-formes. On peut pendant long-temps se procurer des matériaux pour réparer les objets dégradés; on trouve aussi des hommes frais pour relever ceux qui sont mis hors de combat : mais il est un terme à tout. Des moyens limités se consomment à la longue, et les plus grands magasins finissent par s'épui-

---

qu'il a fait est déjà un grand service rendu à son pays. C'est une base sur laquelle on peut fonder tout ce que l'on voudra sur une plus grande échelle. Des corps comme ceux-là avec tout le matériel nécessaire ne peuvent se créer dans un moment, et particulièrement les mineurs.

ser. Chaque jour on les voit se vider dans une proportion rapide ; tellement qu'après une défense prolongée la place n'a plus rien, tandis que les ressources de l'assiégeant vont en croissant, et qu'il ne reste à la garnison d'autre moyen de salut que de capituler.

Tous les écrivains militaires distingués calculent que l'armée de siége doit être au moins six fois plus nombreuse que la garnison. Ainsi la garnison de Badajos étant de 4,600 hommes, l'armée de siége aurait dû être de 27,000 hommes pour pousser les attaques avec vigueur. Cependant, à l'attaque du fort de Saint-Christoval, en mai 1811, l'armée assiégeante n'était forte que de 4,000 hommes ; au siége du même fort, en juin 1811, elle n'était que de 5,000 hommes. Le corps destiné à l'attaque du château a été chaque fois de 12,000 hommes, et au dernier siége, en 1812, d'environ 16,000 hommes. (*Note* 18.)

On est forcé souvent de s'écarter des règles générales. Le génie doit alors trouver des ressources pour suppléer au nombre, et la nécessité justifie ce que des calculs exacts feraient rejeter. Les autres opérations militaires ne permirent pas d'employer aux siéges dont il est question un plus grand nombre d'hommes. La grande force des Français en campagne exigeait

que l'armée d'observation fût considérable, et que les troupes pour couvrir les siéges fussent nombreuses. On a vu, par les résultats, que ces mesures extraordinaires étaient absolument nécessaires; mais l'insuffisance des moyens a eu des conséquences funestes dans le détail des opérations, et l'on a dû, pour y suppléer, adopter constamment des mesures proscrites par l'art. Elles eussent fait le plus grand tort à la réputation des officiers qui les employaient, si les causes qui les y forçaient n'avaient pas été bien connues. Par exemple, on pouvait rarement fournir le nombre de travailleurs nécessaires, et il a fallu plusieurs fois employer trois nuits pour creuser une tranchée qu'on aurait dû faire dans une seule. C'était donc une perte réelle de deux jours. Les hommes étaient aussi bien plus tôt fatigués, et la lassitude les contraignant d'interrompre le travail, apportait de nouveaux retards à son exécution : ces lenteurs étaient extrêmement préjudiciables au succès définitif, et l'on n'aurait pu les excuser pour toute autre cause moins grave.

Quant à l'artillerie dans plusieurs de ces siéges, la garnison a pu opposer deux canons contre un (*note* 19), et jamais nous n'avons pu éteindre le feu de la place, ou au moins le dominer. Cependant ce devait être un préliminaire nécessaire,

avant de déboucher de la première parallèle. Lorsqu'on laisse intact le feu de la place, on consomme beaucoup plus de temps, on perd plus de monde, et l'on ne peut terminer les approches. (*Note* 20.) Dans plusieurs occasions, nous avons eu des bouches à feu qui n'étaient point de l'espèce et du calibre convenables, par conséquent fort peu utiles. (*Note* 21.) On ne s'est point servi de mortiers, on n'a pas même cherché à inquiéter les assiégés par des feux verticaux. Ils pouvaient donc viser en toute sûreté, et tranquillement, de derrière leurs parapets, et produire l'effet qu'ils désiraient avec leurs bouches à feu. De cette manière, ils ont mis hors de service plusieurs pièces anglaises du plus gros calibre. Les grenades et les pierriers, depuis long-temps, ne se trouvent plus dans les parcs de siége. Pourtant les premières sont meurtrières lorsqu'on les emploie de près, et les feux courbes des derniers sont indispensablement nécessaires dans quelques circonstances. (*Note* 22.)

Dans la plupart de nos siéges, nous manquions tellement de matériaux qu'il a fallu souvent exposer beaucoup les hommes, et perdre aussi un temps considérable pour les sauver. (*Note* 23.) Il y avait si peu de gabions et de fascines, que l'on dut nécessairement négliger de s'en servir

sous le feu de la mousqueterie. On sait pourtant qu'il en faut absolument pour conduire les cheminemens à cette distance ; et, eût-on eu des travailleurs suffisamment instruits, le manque de fascines et de gabions eût empêché de pousser les travaux de siége plus près qu'on ne l'a fait des ouvrages des places attaquées. Dans plusieurs occasions tous les travailleurs fournis par les troupes n'ont pu être entièrement employés, faute d'une quantité suffisante d'outils de tranchée, et l'on a perdu ainsi des occasions favorables de pousser vivement les attaques.

Quoique l'on eût préparé une quantité suffisante de fascines et de gabions, et qu'on eût à Lisbonne abondamment d'outils à pionniers, pour quelque siége que ce fût, on en a manqué, par défaut de moyens de les transporter. Cela ne provient-il pas aussi en quelque manière du manque de parc du génie ? Ce corps, dans l'armée anglaise de la péninsule, se trouvait sans un cheval et sans un caisson qui lui appartînt. (*Note* 24.)

Chaque général en chef d'une armée désirant la réussite de ses opérations, quelles qu'elles soient, il n'y a point de doute qu'il ne fasse tout ce qui dépend de lui pour l'assurer. Ainsi l'on doit naturellement supposer que dans les

occasions de siége on appliquait au service du génie tous les transports dont on pouvait disposer; mais les dévastations des armées ennemies avaient tellement ruiné les ressources du pays en ce genre, qu'à peine pouvait-on trouver le nombre de transports suffisant pour les vivres. Comme c'était pourtant le premier objet, on ne pouvait en distraire pour aucun autre service. De quelque manière que l'on envisage la chose, on ne peut disconvenir que si le département des ingénieurs avait eu un train et un parc comme il en existe dans les autres armées européennes *(note 25)*, les ingénieurs se fussent trouvés, par leurs propres moyens, et sans disposer de ceux des autres services, en état de faire arriver sur place les articles les plus essentiels des objets qui leur ont manqué. Les siéges eussent été conduits avec plus d'assurance, et l'on n'y eût point fait des pertes aussi considérables.

On trouve une troisième cause de non succès dans le manque de connaissance parmi les officiers et les soldats de ligne, sur ce qu'ils doivent faire à un siége, provenant du peu de pratique qu'ils en ont, et de ce que l'on a négligé de leur en donner même les premières notions.

Depuis le commencement de la guerre, et avant les campagnes dans la péninsule, l'armée anglaise

n'avait fait aucun siége en Europe (*note* 26); il y avait même si peu d'hommes qui eussent participé à ceux que l'on avait pu faire dans les colonies, qu'il fut très-difficile de trouver dans l'armée, au premier siége d'Espagne, un individu qui eût auparavant fait des travaux sous le feu de la mousqueterie : cette opération étant nouvelle pour tous, il fallut toujours perdre beaucoup de temps pour disposer les soldats au travail.

Les troupes de ligne, officiers comme soldats, n'avaient reçu aucune instruction préliminaire pour la guerre de siége, et le peu d'artificiers royaux militaires qui s'y trouvaient, étaient aussi neufs que les autres dans ce genre d'opérations; de sorte qu'un officier du génie se trouvait souvent seul pour diriger un corps nombreux d'hommes qui tous ignoraient comment ils devaient exécuter ce qui leur était ordonné. Comme cet officier ne pouvait se multiplier pour le leur indiquer à tous ensemble, on perdait nécessairement beaucoup de temps, et cette perte de temps nous coûtait beaucoup d'hommes, surtout lorsque l'on avait des logemens à faire sous un feu très-rapproché. Le soldat, qui était incapable de remonter aux causes pour lesquelles nous avions tant

d'hommes sacrifiés, pensait que cela était inhérent à ce genre de travaux, et, ne croyant pas qu'il y eût de remède au mal, il faisait tout à contrecœur. Ce défaut d'énergie dans le travail décuplait la perte d'hommes et de temps. Les soldats n'avaient point l'air de sentir qu'ils étaient intéressés à l'avancement des travaux, et, à quelques exceptions près, aucun officier ne paraissait connaître que son devoir était de faire travailler ses soldats. Il en résultait qu'aussitôt qu'ils s'étaient couverts du feu de l'ennemi, ils ne faisaient plus rien gaîment ni de bonne volonté. Aussi, rarement nos travailleurs sont-ils parvenus à faire la moitié de l'ouvrage qu'eussent fait des troupes d'une autre nation (1).

---

(1) Tout l'état-major de l'armée anglaise a pu voir clairement à Burgos la différence qui existe pour le travail entre les Français et les Anglais.

Un mamelon élevé qui dominait l'intérieur de la place et des travaux de siége, servait de lieu pour les observations. Il y avait 300 travailleurs dans les tranchées, et un détachement de 100 hommes de la garnison travaillait vis-à-vis à faire un retranchement intérieur.

Du côté des Anglais, le travail allait si mollement, que l'on pouvait facilement compter les pelletées de terre qu'ils jetaient, tandis que le mouvement des pelles des 100 hommes de la garnison était continu et sans inter-

Le défaut de connaissances et d'expérience se remarquait à chaque instant. Les gardes de tranchées tiraillaient au hasard, et par conséquent avec peu d'effet (*note* 27); et cela sans prendre la moindre précaution pour leur sûreté; nos hommes se trompaient même souvent sur le point dont ils devaient se garder (1); aussi notre perte était toujours beaucoup plus considérable que celle des assiégés.

Le moindre ouvrage qui exigeait de la part des travailleurs de l'art et de l'intelligence, était pour eux l'un des travaux d'Hercule, et son exécution coûtait toujours beaucoup d'hommes :

---

ruption; aussi eurent-ils terminé leur ouvrage en trente-six heures, tandis que l'on voyait encore les pelles anglaises mues nonchalamment sur le même point le troisième jour.

(1) A Burgos, nous avons eu une grande quantité de nos soldats inexpérimentés tués par un seul tirailleur Français embusqué et ne tirant qu'à coup sûr : il se tenait toujours derrière un parapet, avec le bout du canon de son fusil passé dans une petite ouverture. Ses camarades cherchaient à attirer l'attention de nos hommes en levant un chapeau, jetant des pierres ou en faisant quelque bruit; ceux de nos travailleurs qui, oubliant le fatal fusil, se montraient, étaient aussitôt atteints.

Nous avons perdu à chaque siége un grand nombre

les ingénieurs étaient les seuls officiers qui pussent les diriger. On se serait abusé si l'on se fût attendu à les voir employer quelque stratagème pour tromper l'ennemi ou prendre quelques précautions, même les plus simples, pour leur sûreté personnelle; jamais l'on n'a pu l'obtenir du soldat anglais : c'est sur le terrain même qu'il fallait lui enseigner tous les travaux de siége. Tout ce qui, dans ce genre de guerre, a rapport à l'attaque ou à la défense, était également nouveau pour lui; il en ignorait les bonnes et les mauvaises qualités, et l'instruction des troupes sur cet objet était tellement négligée, que je doute fort qu'un grenadier anglais se soit jamais servi de l'arme dont il tire son nom, de la gre-

---

de soldats pour n'avoir point pris la précaution de faire des créneaux en sacs à terre sur le parapet. Les Français emploient toujours quelques précautions de ce genre, et ils ne restent jamais un moment sans se couvrir : il paraît qu'ils choisissent un petit nombre des meilleurs tireurs dans leurs gardes, et que ceux-là seuls tirent, et encore lorsqu'ils sont sûrs de toucher. A Burgos, chaque gabion placé à la sape était percé de plus de vingt balles, quoiqu'en apparence on tirât fort peu sur la tête de la sape. Nos gardes de tranchée, au contraire, ne consommaient que trop de munitions, en faisant souvent un feu bruyant et inutile.

nade ; que même il en ait vu une seule de sa vie.

Ce n'est point dans l'intention de censurer que l'on a cité les faits ci-dessus et fait observer les fautes commises ; la plupart étaient irrémédiables alors ; mais c'est dans le dessein de faire connaître les difficultés extraordinaires que l'on a eu à vaincre dans les siéges de 1811 et 1812 ; difficultés qui provenaient de l'organisation particulière de notre armée, de la nature de ses accessoires, et de l'état de détresse du pays dans lequel nous agissions : c'est aussi dans l'intention de donner une idée juste de ses opérations, et afin que chacun puisse voir clairement que c'est à ces causes seules qu'il faut attribuer les fréquens revers que nous y avons éprouvés et la grande perte d'hommes que nous y avons faite, et nullement à un manque de talens et de connaissances de la part des alliés, ou à une bravoure supérieure et à plus d'habileté du côté de nos ennemis. On a cru devoir aux braves gens dont les efforts ont été si souvent impuissans, l'exposition des faits ; on a cru la devoir aux ingénieurs qui ont été employés aux siéges, mais encore bien plus au général qui y commandait ; car lorsque l'on connaîtra tout ce qui leur manquait, on ne pourra s'affliger des échecs reçus sans admirer

le courage et le talent de ceux qui ont tout osé avec si peu de moyens. Il fallait toute la bravoure du soldat anglais, et qu'elle fût soutenue par la fermeté de lord Wellington pour réussir avec des moyens aussi disproportionnés. Cessons donc de croire que ces pertes d'hommes et les attaques manquées soient des événemens inhérens à la guerre de siége; mais plutôt réjouissons-nous de ce qu'elles n'ont pas été alors plus considérables et plus funestes, et dirigeons nos efforts pour parvenir à ce que les mêmes causes ne puissent plus à l'avenir reproduire les mêmes effets.

Digitized

SECOND DISCOURS,

Indiquant les moyens de remédier aux défauts signalés dans le discours précédent.

Si les propositions avancées dans le discours précédent sont réellement basées sur les faits rapportés dans nos journaux de siéges, il est évident que ce qui a le plus nui aux siéges entrepris en Espagne, c'est de n'avoir pas poussé nos cheminemens assez avant pour arriver à couvert jusque sur les ouvrages de la place; et si l'on y fait sérieusement attention, on reconnaîtra facilement que c'est la véritable cause qui nous a fait perdre tant d'hommes dans ces siéges, et qui a même empêché la réussite de plusieurs. En conséquence, nous devons faire tous nos efforts pour parvenir à rectifier à l'avenir notre méthode et introduire celle des attaques couvertes et régulières; d'autant mieux que nous préparant,

pour les siéges futurs, à ne gagner le terrain que pied à pied, jusqu'à ce que notre logement soit solidement établi sur le rempart de la place assiégée, nous arriverons à établir l'équilibre entre nos moyens, notre artillerie et le siége à entreprendre. L'insuffisance de ces moyens est une des grandes causes des échecs que l'on reçoit, parce que l'on ne peut entreprendre un siége avec des moyens trop faibles, sans être forcé de s'écarter des règles de l'art.

L'usage d'attaquer les places en les battant en brèche à une grande distance, et de hasarder tout en se fiant à la bravoure des troupes plus qu'aux travaux d'attaque, avait généralement prévalu dans l'armée anglaise. Ce genre d'attaque lui avait généralement réussi dans les guerres coloniales; mais il y était justifié, il y était même obligé à cause de l'insalubrité du climat, qui rend souvent un retard plus funeste qu'un échec. Les officiers anglais ont dû s'apercevoir bien moins que ceux des autres nations, des inconvéniens de cette méthode, et combien elle est hasardeuse; mais un examen réfléchi leur prouvera évidemment que si cette méthode a réussi, ce n'a jamais été que contre des places mal construites, qui avaient une garnison trop faible, ou parce que l'assiégé les a mal défendues ou les a rendues

Digitized by Google

lâchement. Les faits anciens ainsi qne les modernes déposent contre ce mode d'attaque. Dans leurs guerres contre la France, les grandes puissances continentales y ont renoncé, depuis l'ordonnance de 1705, qui enjoint aux gouverneurs des places de ce royaume de soutenir au moins un assaut au corps de place. Avant cette époque on attaquait presque généralement comme les Anglais; mais lorsque la garnison résistait, ce genre d'attaque n'était pas plus avantageux qu'aujourd'hui. En effet, il existe des traits de ressemblance frappans entre nos batailles et nos guerres en Espagne, et celle du duc d'Albe et du prince de Parme dans les Pays-Bas au 16e siècle. On y remarque mêmes talens dans les généraux, même valeur dans les troupes toujours heureuses en rase campagne. On y voit dans les siéges la même ardeur dans les attaques, les mêmes assauts meurtriers, et constamment les mêmes revers, ou au moins une perte immense d'hommes. Les journaux des siéges des Pays-Bas sont presque les journaux des siéges d'Espagne : nous y retrouvons presque à la lettre la de crip-tion des mêmes attaques. Nous y voyons l'assiégeant, après avoir fait brèche par des batteries éloignées, marcher à découvert et sous le feu intact de la place, pour arriver à la brèche, ne

pouvoir monter à l'assaut, être repoussé, ou ne parvenir à se loger sur la brèche que par des efforts inouis de valeur (1).

Dans le 16ᵉ siècle et au commencement du 17ᵉ on ignorait encore l'art de disposer les pièces de fortifications de manière qu'elles se couvrissent mutuellement, et de les dérober aux vues de l'assiégeant en les masquant par un glacis, ou du moins on en faisait peu d'application. La petite quantité d'artillerie, sa pesanteur, les frais et les embarras de son transport, faisaient que l'on en employait très-peu dans les siéges. Les fortificateurs s'attachaient principalement à choisir des sites dominans pour y construire leurs forteresses, et à les envelopper de hautes murailles pour les mettre à l'abri de l'escalade. On remarque invariablement ce principe dans toutes les places fortes bâties avant le 17ᵉ siècle. Pour attaquer cette fortification, très-simple, la méthode devait être très-simple elle-même : un courage aveugle faisait tout, sans le secours de l'art. Ensuite l'usage de l'artillerie

---

(1) On en trouve les exemples les plus frappans dans les siéges de Harlem et d'Alkmaer par Frédéric de Tolède, en 1572 et 1573; dans celui du fort Bommel, près Ziericzée, par Requesens, en 1575, et celui de Maëstricht, par le prince de Parme, en 1579.

étant devenu plus commun, et le nombre des bouches à feu ayant augmenté dans les siéges, ces murailles, vues à nu, ne purent plus opposer une résistance suffisante, même aux assaillans qui suivaient le mode imparfait d'attaque alors en usage. Il devint indispensable de les masquer aux vues des batteries du dehors, afin de rétablir l'équilibre entre l'attaque et la défense. Les premiers travaux de ce genre avaient à peine été faits, qu'un homme de génie, Vauban, perfectionna un nouveau système, par lequel il donna à la défense une grande supériorité sur l'attaque, et il rendit les places imprenables avec les moyens alors en usage.

Malheureusement pour l'humanité, Vauban servait un prince avide de conquêtes : il employa ses grands talens à lui faciliter les moyens d'en faire, et bientôt il rendit inutile le service qu'il venait de rendre à la société. Par une malheureuse facilité qui le rendait aussi inventif pour l'attaque que pour la défense, il créa en quelques campagnes une méthode sûre de conduire les siéges, en combinant tellement les travaux, et avec des principes si justes, qu'un petit nombre de braves gens bien dirigés et instruits, doivent parvenir à réduire des places qui autrement eussent défié les efforts mal dirigés d'armées

nombreuses. Depuis cette époque, toutes les puissances continentales ont fait de ces hommes une partie intégrante de leurs armées; ils ont mis à leur disposition des moyens qui leur sont aussi nécessaires que les canons aux canonniers, les sabres aux dragons, et les fusils aux fantassins. Cette organisation leur a presque assuré le succès de leurs siéges. Mais l'Angleterre, peu disposée à attaquer, a pu sans inconvénient rester environ un siècle sans imiter les autres puissances; ses alliés suppléaient, sur le continent, à ce qui lui manquait dans ses armées pour les siéges. (*Note* 29.) Il est résulté de là que dans le 19e siècle les généraux anglais ont été forcés d'employer, pour prendre les places, les expédiens hasardeux que ceux de Philippe II mettaient en usage dans le 16e siècle. Si l'armée anglaise, avec son organisation et le matériel dont elle peut disposer, avait eu à attaquer une place fortifiée à la moderne, qui eût eu ses revêtemens à couvert des vues du dehors, elle se fût consumée en efforts inutiles pour la réduire, lors même qu'elle y eût employé un temps considérable ou fait de grands sacrifices d'hommes, et le parti le plus sage eût été d'éviter d'en entreprendre le siége. (*Note* 30.)

Depuis que l'art a été substitué à la force, il

Digitized by Google

n'y a peut-être aucune opération militaire aussi certaine qu'un siége, et aucune dont les résultats puissent aussi bien se calculer d'avance. Tout, en campagne, dépend plus ou moins du hasard, mais il n'influe point sur les opérations d'un siége, considéré isolément. L'art de l'attaque a été si perfectionné et a pris un tel ascendant sur celui de la défense, qu'il n'existe aucun ouvrage de l'art qui puisse résister au-delà d'un certain temps. La bravoure, aidée du talent, parvient à retarder sa chute, mais elle ne peut l'empêcher. On ne peut éviter ni les bombes, ni les boulets à ricochet; les timides et les braves en sont également atteints. (*Note* 32.) Mais ce n'est qu'en dirigeant les attaques suivant les règles de l'art que l'on assure les succès des siéges. Si l'on s'en écarte, tout rentre dans la confusion; on livre au hasard la vie des hommes, l'issue du siége et ses résultats. On a vu, dans les journaux précédens, comment lord Wellington avait été placé dans cette terrible alternative, faute d'avoir trouvé dans l'organisation de l'armée des moyens qui lui eussent permis d'attaquer suivant ses excellentes idées.

On ne doit donc pas envisager ces siéges comme des modèles à imiter; on doit y admirer les efforts du génie qui a surmonté les difficultés;

mais on ne peut y trouver l'observation de ces principes avec lesquels le talent sait asservir les événemens.

Les Anglais ne se sont que trop long-temps habitués à négliger les principes de l'art des siéges : copier ces exemples, ce serait perpétuer les abus ; ce serait enraciner chez nous une mauvaise méthode que la nécessité a seule forcé de suivre ; elle finirait par nous rendre réellement inférieurs aux autres dans la guerre des siéges, et cette infériorité ne manquerait pas de devenir fatale à nos armées. On désire donc sérieusement que les améliorations que l'on fait maintenant dans le département des ingénieurs soient assez considérables, avant la fin de la guerre de la péninsule, pour mettre ce corps en état d'attaquer telle place que ce soit. Lord Wellington, donnant l'exemple d'un siége fait dans toutes les règles, réduira les places qu'il attaquera à l'avenir, sans s'écarter de ces règles, par conséquent, sans perdre inutilement les hommes, et il fera abandonner la marche hasardeuse et meurtrière que l'on a malheureusement suivie jusqu'à ce jour. Les avantages qu'il obtiendra en s'attachant aux principes, le feront prendre pour guide et pour modèle dans les siéges ultérieurs.

Cependant, si une prompte paix nous prive d'une leçon si utile et si désirable, il n'en est que plus nécessaire de faire connaître comment ont été dirigés les siéges précédens, et de publier tous les détails des événemens qui ont eu lieu, de crainte qu'énorgueillis par nos succès dans la péninsule, nous ne négligions bientôt ces détails, et que nous croyant assez instruits dans toutes les parties de l'art de la guerre, et pensant que notre organisation militaire est assez bonne, nous cessions de faire des efforts pour perfectionner ce que nous avons, et acquérir ce qui nous manque. Les intervalles de repos doivent être, au contraire, employés à perfectionner nos établissemens naissans. Ce temps doit être pour nos officiers celui d'étudier les vrais principes de l'attaque; il doit être également consacré à instruire nos soldats dans la pratique. Si nous savons le mettre utilement à profit, nous acquerrons assez de connaissances et de moyens de les appliquer, pour que tous nos militaires s'accordent à abandonner la marche fatale que nous avons suivie dans nos derniers siéges. Partout où il y aura des armées assez considérables pour agir, on verra, sous un commandant instruit, les Anglais unir dans leurs siéges la science à leur bravoure ordinaire, et le succès des siéges

sera assuré par une marche simple, qui épargnera le sang de nos soldats.

Il est bon cependant de ne pas oublier que les efforts les mieux dirigés de l'art et de l'intrépidité ne peuvent rien si on ne les seconde par des moyens puissans en artillerie, munitions et approvisionnemens du génie. On a fait voir combien le manque de ces moyens, principalement de ceux du génie, a influé d'une manière funeste sur nos opérations dans les siéges d'Espagne, et a été la principale cause des revers que nous y avons essuyés; mais comme dans la plupart de ces siéges l'armée était beaucoup trop faible pour employer convenablement ces moyens, si elle les avait eus à sa disposition, on a dû moins s'apercevoir qu'ils manquaient, et l'on n'a pu donner à ce grave inconvénient l'attention qu'il méritait. Il est démontré que l'on ne peut réduire une place sans sacrifier ou plus de matériel, en épargnant les hommes, ou plus d'hommes, en ménageant le matériel; pourtant avec le double avantage pour l'une de ces conditions, que l'on ne peut faire une économie sur le matériel, sans l'acheter à la fois par une perte de temps et d'hommes.

Lorsqu'on peut choisir entre ces deux conditions, le choix ne saurait être douteux un seul

instant. En Espagne, une réunion de circonstances fâcheuses forçait à ménager le matériel aux dépens du personnel. Un pays épuisé où l'on ne trouvait point de moyens de transport ; un corps d'ingénieurs qui n'avait ni chevaux, ni charretiers, ni charriots, qui lui appartinssent ; un ennemi supérieur qui pouvait tenir la campagne, par conséquent la nécessité de garder le secret sur les opérations que l'on projetait, et de donner peu de développement aux préparatifs que l'on devait faire; tels étaient les obstacles qui s'opposaient à ce que l'on pût disposer tous les moyens nécessaires. Il est vraisemblable que l'on ne rencontrera pas, une autre fois, une pareille réunion de difficultés, parce que l'organisation de l'armée peut remédier aux unes et écarter les autres, et, si l'on y donne quelqu'attention, on ne verra plus les mêmes causes nuire encore à nos siéges.

Tous les obstacles que nous avons rencontrés en Espagne étaient locaux, et on peut facilement les éviter à l'avenir. Pour obtenir de suite les moyens de réussir dans tous les siéges, il faut seulement perfectionner notre mode d'attaque, dont le principal défaut est de ne point aider assez puissamment la bravoure par l'art, et de ne point gagner par des travaux ce qui ne peut

être enlevé de vive force, défaut qui était irrémédiable autrefois, vu le vide qui se trouvait dans l'organisation de l'armée. On arriverait naturellement à discuter la manière de perfectionner les différentes branches de service, si l'on voulait indiquer les moyens de remédier à ce défaut; mais tout le monde trouverait inconvenant qu'un particulier examinât tous ces points, et qu'il voulût décider sur l'organisation des armées d'un grand Etat. On se bornera donc à donner un aperçu rapide des changemens que l'on croit indispensables, et au moyen desquels on arriverait probablement au but que l'on a en vue.

Trois armes sont employées dans les siéges. Celle du génie mérite qu'on s'en occupe la première, à cause de son importance, et parce qu'elle dirige l'action des autres. On considérera cette arme sous deux points de vue; 1° sous le rapport de l'habileté et de la science qu'ont les officiers pour projeter et diriger les opérations d'un siége; 2° sous le rapport de la possibilité de l'exécution, d'après les moyens à leur disposition. L'on ne peut, pour apprécier le talent de ces officiers, les juger d'après les plans d'attaque qu'ils ont fournis, sans considérer en même temps quels étaient les moyens de les exécuter. C'est au moins

ce qui se pratique dans les circonstances ordinaires de la vie, lorsqu'on veut juger du mérite d'un auteur quelconque. Après avoir refusé à un architecte qui doit bâtir un temple des ouvriers habiles et les moyens d'amener des marbres de la carrière, si ce temple, achevé, n'est ni beau ni bien bâti, il serait extrêmement injuste d'en conclure que cet architecte eût été incapable de concevoir le projet et de diriger l'exécution d'un temple plus beau et plus solidement construit, si on lui eût fourni les moyens suffisans. On ne demande pour les ingénieurs qu'une semblable impartialité. Adonnés depuis leur jeunesse à l'étude de l'art, ils en ont toujours possédé la théorie : la pratique leur avait manqué; mais ils l'ont acquise dans les dernières campagnes. Ils y ont fait tant de siéges, et chacun d'eux y a été si activement employé, que le corps abonde actuellement en officiers expérimentés ; on peut même affirmer que le plus grand nombre possèdent toutes les connaissances relatives à leur métier, et que tous sont en état de faire un projet de siége, quelque compliqué qu'il soit, et de le diriger. On ne demande pour cette arme que de mettre à la disposition des officiers qui la composent, le personnel et le matériel nécessaires pour utiliser leurs connaissances.

Les idées ne sont point fixées encore sur la quantité et la meilleure organisation de ces moyens. Si l'on revient à l'expérience acquise dans les derniers siéges, sans prétendre atteindre à la perfection (chaque individu la cherchant sous un point de vue différent, elle finit par diviser inutilement les opinions), tous les officiers qui ont été employés à ces siéges conviennent unanimement qu'ils auront tout le personnel nécessaire pour conduire le siége le plus difficile que ce soit, aussitôt que l'on aura organisé,

1°. Un corps de sapeurs bien choisis, bien disciplinés, avec de bons officiers;

2°. Quelques compagnies de mineurs instruits et bien disciplinés, avec des officiers convenables;

3°. Quelques compagnies d'artificiers;

4°. Un train du génie, composé d'hommes, chevaux et caissons;

5°. Un commissariat du génie, composé de gardes-magasins du matériel de cette arme, conducteurs, etc. (*Note* 31.)

On a déjà créé une partie de ce personnel : si l'on achève promptement cette organisation, on peut tranquillement laisser au temps à la perfectionner.

On a peu de choses à dire de l'artillerie an-

glaise, ses moyens sont parfaits depuis long-temps, et ils doivent servir de modèles dans l'organisation de ceux du génie. Il est pourtant bon d'observer que l'on devrait s'attacher davantage à l'instruction des officiers et des canonniers dans le tir à ricochet et dans les autres parties de leur service relatives aux siéges, qu'ils ont infiniment moins étudié que ce qui concerne leur service en campagne. La nature des bouches à feu devrait aussi être examinée avec soin. Il faudrait ajouter aux parcs de siéges des pierriers, des grenades, et d'autres objets relatifs aux feux courbes; peut-être aussi devrait-on employer plus de bouches à feu, de fusées incendiaires, etc. Mais il y aurait de la présomption à entrer dans de plus grands détails sur ce qui regarde un corps aussi parfaitement organisé, qui abonde en officiers savans et expérimentés, et où l'on n'épargne ni soins ni dépenses pour tout perfectionner.

Quant à l'autre arme, l'infanterie, il est impossible de donner trop d'éloges à la bravoure de ses officiers, et personne ne remplit son devoir avec plus de zèle qu'eux; mais il est douteux qu'ils possèdent les connaissances indispensables pour diriger convenablement ce zèle et leur courage. Leur ardeur leur fait mépriser cet art et

cette patience dans les travaux, qui seuls assurent la réduction des forteresses. Il est peu d'officiers qui ne préfèrent risquer tout, en livrant un assaut douteux à une place intacte, plutôt que de supporter l'attente et la fatigue de quelques jours, pour la prendre d'une manière assurée, sans perte, et par des travaux savamment dirigés. On doit attribuer au peu d'étude que l'on a fait de la guerre de siége en Angleterre, et cette conduite et la prévention qui fait regarder l'attaque d'une place comme une opération plus difficile et infiniment moins assurée qu'elle ne l'est en effet. On peut y ajouter aussi la fausse persuasion dans laquelle sont généralement les officiers d'infanterie, qu'ils n'ont rien à faire dans les travaux, ce qui rend leur service ennuyeux et pénible, et, ajouté au danger et à la fatigue, leur donne un dégoût insurmontable. Afin d'attaquer le mal dans sa racine, il convient d'instruire les élèves des écoles militaires dans l'art de la fortification, puis d'augmenter par la pratique ces premières connaissances théoriques, en employant, partout où on le pourra convenablement, des corps de troupes aux simulacres de siéges. Si l'on exerçait les troupes quelques heures par jour, et pendant assez peu de temps aux travaux de siége, sous la direction

d'un officier du génie qui en eût déjà fréquemment dirigé sous le feu de l'ennemi, on parviendrait à répandre l'instruction d'une manière durable dans un corps nombreux; et si cet exercice se répétait chaque été, on réussirait à propager généralement dans l'armée la connaissance des travaux de siége, et cela au milieu même de la paix la plus profonde. Que l'on ajoute à cette instruction pratique un réglement sur les fonctions que doivent y remplir les officiers, ils auront bientôt dans la guerre de siége cette même supériorité que déjà ils possèdent en rase campagne.

Certainement il a été difficile de retrouver dans plusieurs opérations de siége la conduite ordinaire de nos troupes, qui n'y ont point soutenu leur réputation : cela est d'autant plus fâcheux qu'elles possèdent éminemment toutes les qualités nécessaires pour bien exécuter les opérations d'un siége, la bravoure et la vigueur individuelles, et la supériorité dans les combats corps à corps avec l'ennemi qui est bien plus utile dans les siéges que sur un champ de bataille ordinaire. Dans les premiers siéges, la défiance qu'elles conçurent de leurs propres forces provint probablement de l'inexpérience, alors trop générale. On y regarda notre nation comme igno-

rant ce genre de guerre, et malheureusement les résultats ont trop contribué à enraciner cette prévention. La nature des siéges suivans, où nos soldats furent employés, ne servit qu'à leur enlever le peu de confiance qui leur restait, en ne leur montrant rien d'assuré dans les opérations, et en leur laissant éprouver des revers aussi fréquens que des succès, et cela encore au prix de fatigues et de pertes considérables. De là vint que cette ardeur naturelle et ce courage entreprenant, qui s'étaient distingués en toute occasion, ne se firent plus remarquer dans les derniers siéges; le préjugé d'infériorité nationale dans ce genre de guerre, fit naître le découragement et le dégoût. L'on peut donc s'attendre à voir la confiance des troupes renaître aussitôt que l'on aura remédié à tout ce qui manque dans l'organisation des armées de siége. Que l'on puisse en diriger les travaux sans aucune hésitation, conformément aux règles de l'art, et nos armées reprendront bientôt leur supériorité ordinaire sur celles des autres puissances.

Il est bien satisfaisant d'observer qu'il ne faut que de fort légers changemens pour mettre les trois armes sur le meilleur pied. Une fois ces modifications adoptées, si l'on adopte aussi la

Digitized by Google

méthode d attaque pied à pied, nous pouvons prédire que l'ouverture d'un siége sera désormais l'annonce d'un triomphe national; car nous avons pour ce genre de guerre un grand avantage sur les Français, et sur la plupart des puissances continentales. Nos soldats sont plus forts et plus braves que les leurs, et notre matériel est beaucoup meilleur. Comment pourraient-ils essayer de lutter avec nous pour les munitions et les approvisionnemens de toute espèce? Ils doivent les conduire péniblement d'arsenal en arsenal, par terre, tandis que nous transportons les nôtres, sans peine ni frais, par eau, jusqu'à quelques lieues de leur destination.

On peut donc affirmer, pour conclusion, que l'armée anglaise sera supérieure à toutes les autres dans les siéges, si nos hommes, qui l'emportent sur les autres par le courage et la vigueur, ne manquent point des moyens nécessaires, qu'il dépend de nous de toujours fournir abondamment; et si en même temps, dirigeant leurs efforts suivant les règles de l'art, on utilise leurs travaux aussi bien que leur bravoure. Mais aussi, tant que l'on n'abandonnera pas la mauvaise méthode d'attaque que l'on a

suivie jusqu'à ce jour, on sera arrêté devant toute place construite suivant de bons principes, et elle pourra même nous opposer une résistance insurmontable.

Digitiz

NOTES.

Note 1.

Les lignes en avant de Lisbonne sont un triomphe pour la nation anglaise, dont on regarde cependant presque généralement les officiers comme moins habiles et moins instruits que ceux des autres nations. Certainement ces lignes sont ce que l'on a pu exécuter de mieux en ouvrages de campagne. Elles ne méritent aucun des reproches que l'on a faits à celles qui avaient été exécutées jusqu'à ce jour. Appuyées à la mer et au Tage, il est impossible de manœuvrer sur leurs flancs, d'enlever les convois qui y arrivent, ou de les tourner. Si l'on observe les détails d'exécution, on n'y voit ni une vaine parade de science, ni un inutile étalage de longues lignes sans force. Les montagnes elles-mêmes sont les pivots de la défense : les gorges seules sont protégées par des fortifications artificielles. Le travail que ces lignes ont nécessité est immense ; et cependant les ingénieurs n'ont fait nulle part au-delà de ce qui était de leur devoir ; ils ont su tirer parti des défenses naturelles et les disposer pour le général et les troupes, de manière que chaque arme puisse y manœuvrer convenablement. On y trouve pour poster les milices, des points inatta-

quables qui gardent les défilés ; pour les troupes réglées, des champs de bataille disposés de manière à assurer les succès et à pouvoir en profiter ; pour la cavalerie des plaines spacieuses dans lesquelles l'ennemi ne peut parvenir qu'à travers des passages rendus impraticables à sa cavalerie et à son artillerie. Rien n'y gène les mouvemens sur les flancs et en avant, et une des principales beautés de ces lignes est la facilité des communications. Une disposition judicieuse de routes et de chemins abrège de plus de moitié la distance qui se trouve entre les différens points occupés. La précaution d'avoir fait commander ces routes par des ouvrages que l'on ne peut point réduire sans artillerie, les rend inutiles à l'ennemi dans le cas où il obtiendrait momentanément un succès local. La nature avait fait la plus grande partie des frais en faveur de cette position, en plaçant immédiatement en avant de son front le mont Junto. Les contre-forts de cette montagne, qui arrivent jusqu'aux ouvrages, gênent singulièrement les mouvemens de l'ennemi et donnent aux troupes qui défendent les lignes une telle supériorité pour manœuvrer, qu'elles se trouveraient lutter avec avantage contre un nombre d'assaillans double du leur.

S'il m'était permis de donner ici une description topographique et détaillée de cette position, et de développer les propriétés de chaque ouvrage en particulier, on y trouverait un grand sujet d'instruction. Aucun officier ne peut les examiner attentivement, sans y découvrir à chaque pas les progrès qu'on y a fait faire à l'art, et des applications heureuses qu'on n'avait jamais pu en faire auparavant ; et l'on peut assurer que lorsque les étrangers connaîtront ces lignes, ils auront sur le

militaire anglais une opinion bien au-dessus de celle qu'ils ont manifestée jusqu'à présent.

Si en temps de paix le gouvernement portugais veut faire des fortifications permanentes sur différens points de ces lignes, en faisant à leur tracé les changemens qu'un mûr examen aura fait reconnaître nécessaires, sa capitale se trouvera couverte par une barrière à l'abri de laquelle, s'il reste uni à la Grande-Bretagne, il pourra braver les efforts combinés de tous les peuples de l'Europe. Nous pourrions désirer plus vivement encore de voir cette mesure adoptée par les Portugais, en considérant que ces défenses seraient nulles contre une puissance maritime, si de l'égoïsme pouvait entrer dans nos relations avec une nation qui fait des efforts de courage aussi extraordinaires, et qui montre autant d'attachement et de dévouement aux intérêts de l'Angleterre.

Note 2.

Le nombre de 62,000 est donné par une lettre du général Eblé, commandant de l'artillerie de l'armée, au duc de Feltre, ministre de la guerre; cette lettre, qui fut interceptée, était datée de Ciudad-Rodrigo, le 19 juillet 1810; en voici un extrait :

« La demande que je fais d'un double approvisionnement peut, au premier instant, paraître outrée à Votre Excellence; mais j'aime à croire que les raisons que je lui donne la convaincront du contraire et la disposeront à ne pas trouver étrange que je demande un nombre de caissons ou de chariots à munitions suffisant pour porter quatre millions de cartouches, et l'armée étant de plus de 62,000 hommes, le 2ᵉ corps compris, il n'y aura à sa

suite qu'environ 60 cartouches par homme. Le siége de Rodrigo a occasionné une consommation de plus de neuf cent mille cartouches d'infanterie, par le seul fait des tirailleurs, attendu que les assiégés n'ont point fait de sorties. »

Le général Eblé donnait aussi dans cette lettre l'état du matériel de l'artillerie de l'armée, composé de 8 canons de 12 liv., 27 canons de 8 liv., 36 canons de 4 liv., 2 canons de montagne, et 26 obusiers de 6 po.; 2,906 chevaux du train conduisaient cette artillerie, qui était servie par 1122 canonniers.

On peut regarder le nombre de 62,000 donné ci-dessus comme celui exact de l'infanterie; si l'on ajoute, comme l'on peut supposer que cela existait, 5,000 hommes de cavalerie, les troupes de l'artillerie et du génie, que l'on peut estimer à 3,000 hommes, et ensuite les autres auxiliaires, l'on trouvera que l'armée de Masséna était de plus de 72,000 hommes en entrant en Portugal.

Maintenant si l'on fait sur les 62,000 hommes d'infanterie la déduction suivante :

Perte à l'affaire de la Coa, le 24 juillet, au siége d'Almeida et en avançant vers Busaco. . . .	500 hommes.
Garnison laissée à Almeida (on en ignore la force)..	»
Tués et prisonniers à la bataille de Busaco	2,300
Blessés, morts après la bataille. . . .	1,000
Traînards que l'on dit avoir été ramassés par les Portugais, dans les montagnes, lors de la marche sur Coimbre.	400
	4,200

Ci-contre.	4,200 hommes.
Prisonniers faits à Coimbre.	5,300
Soldats tués, faits prisonniers et mis hors de combat dans les différentes affaires de détail en avant des lignes et en marche pour y arriver.	300
Mortalité et désertion, du 24 juillet au 15 novembre.	2,200
TOTAL.	12,000 hommes.

On trouvera d'après ce calcul que l'infanterie française était réduite à 60,000 hommes en quittant sa position devant les lignes.

Dans la page 16 on a porté à 27,000 hommes la perte des Français, en prenant la même base de 62,000 hommes pour la force de leur armée; on doit ajouter à ce nombre 10,000 hommes de renforts arrivés pendant qu'ils occupaient les environs de Santarem, ce qui forme un total de 72,000 fantassins; on ne peut porter à moins de 15,000 hommes la perte des Français du 16 novembre au 15 mars, si l'on considère la misère, le manque de vivres, la mauvaise qualité de ceux qu'ils ont pu se procurer, les maladies contagieuses dont ils ont été attaqués, et si l'on fait entrer en ligne de compte 400 hommes faits prisonniers dans leur marche rétrograde vers Santarem, et tout ce qu'ils ont dû perdre par désertion, combats ou maladies.

Le nombre primitif des troupes de cavalerie, d'artillerie et du génie, n'étant point connu de l'auteur, il n'en parle pas dans ses calculs; mais si on les estime au 8e de l'armée et que l'on suppose que ces troupes

ont souffert autant que l'infanterie, la perte totale de l'armée française depuis son entrée en Portugal jusqu'à sa sortie de ce pays peut être portée en nombre rond à 20,000 hommes.

NOTE 3.

Le maréchal Masséna abandonna ses cantonnemens autour de Torres-Novas au moment même où les alliés recevaien tà Lisbonne des renforts considérables.

On a déjà eu soin d'observer que la position de son armée, dont le Tage couvrait la gauche, tandis que le Zézère la garantissait sur ses derrières, était fort bien choisie; mais on veut dire seulement tant qu'il avait des forces supérieures aux nôtres; car aussitôt que nos forces étaient rendues plus considérables ou même égales aux siennes, ses quartiers devenaient les plus mauvais possibles; puisque lord Wellington dans cette dernière supposition, pouvait laisser un corps en face de Santarem, manœuvrer avec le gros de son armée sur la droite des Français, leur dérober une marche, renverser en détail deux ou trois de leurs divisions, et, par un changement de front, précipiter le reste dans le Tage ou les forcer à mettre bas les armes. Les milices, avec la garnison d'Abrantès et quelques renforts, eussent empêché aucun petit corps de se retirer par le Zézère et l'Estrella.

La position de Lisbonne étant par elle-même très-forte et ses ouvrages défensifs étant en état de résister à un coup de main, pouvait défier pendant plusieurs jours toutes les forces réunies de Masséna. D'ailleurs la garnison de cette ville était forte et composée de volontaires, de milices et de marins anglais Vingt vaisseaux

de guerre se trouvaient dans le port, et un corps de 15.000 hommes pouvait tomber sur l'assaillant en arrivant par les fortes positions d'Alhandra et de Vialonga. En conséquence aucune entreprise sur cette capitale n'aurait pu lui réussir, et il est probable qu'aucun Français ne se serait échappé du Portugal si le maréchal Masséna n'eût quitté ses quartiers au moment de l'arrivée de nos renforts.

Note 4.

M. le colonel Lejeune qui se rendait à Paris, ayant été pris par un parti de guérillas, on trouva parmi ses papiers le journal de M. le général de division Léry, commandant en chef du génie à l'armée du Midi. Nous donnons ici les extraits de ce journal, qui nous ont principalement servi à former un jugement sur la défense de Badajos. Les hommes du métier y verront que les ingénieurs français, aidés de moyens considérables et dirigeant des soldats aussi braves qu'intelligens, ont commis des fautes graves que l'on n'aurait point pardonnées à des officiers anglais.

30 *janvier*.

Conformément aux ordres de S. Exc. le duc de Dalmatie, toutes choses seront préparées sur le centre, afin d'ouvrir, dans la soirée, la parallèle contre Pardaleras. Cette parallèle aura environ 400 toises de longueur ; elle commencera à la batterie établie sur la droite, passera devant le front de Pardaleras, à 150 toises de son chemin couvert, et s'étendra au-delà de la capitale du bastion

Digitized by Google

du centre, de manière à pouvoir établir une redoute avec batterie pour ricocher sa face gauche. Le général Girard fournira 400 hommes pour cette opération ; 50 sapeurs seront commandés de service ; ils auront double paie si, au point du jour, les travailleurs sont couverts sur tout le développement de la parallèle.

Du 30 *au* 31 *janvier.*

Le capitaine Andoueaud a ouvert la parallèle contre le fort de Pardaleras. Il devait la continuer sur une étendue de 350 toises; mais il n'a pu faire que 180 toises, laissant au centre un intervalle de 120 toises, parce que 200 travailleurs des 40ᵉ, 88ᵉ et 64ᵉ régimens n'étaient point arrivés à une heure du matin. Cette circonstance, jointe au mauvais temps, a retardé le travail. Moitié des sapeurs ont en outre quitté la tranchée sans être relevés; des ordres ont été donnés pour qu'ils fussent punis.

Les travailleurs employés pendant la nuit ont eu double paie.

Du 1ᵉʳ *au* 2 *février.*

300 hommes de la 1ʳᵉ division et 50 sapeurs ont été employés à la parallèle; mais le manque de fascines et de gabions n'a pas permis de joindre les deux parties ouvertes dans la nuit du 30 au 31 janvier, en faisant les 40 toises qui restaient à exécuter.

Du 2 *au* 3 *février.*

Le temps, qui a été très-mauvais, n'a pas permis de travailler

Du 3 au 4 février.

220 travailleurs et 30 sapeurs ont été employés.

Au point du jour l'ennemi fit une sortie avec 2000 hommes d'infanterie et trois escadrons de cavalerie. Les travailleurs et les sapeurs prirent les armes, et, avec deux compagnies de grenadiers et une de voltigeurs, la garde de tranchée tint ferme jusqu'au moment où le 21ᵉ et le 88ᵉ régimens vinrent la soutenir. L'ennemi détruisit 12 toises de la parallèle. Le reste de la nuit fut employé à réparer le désordre qu'il avait causé.

Du 4 au 5 février.

250 travailleurs et 30 sapeurs ont été employés.

La parallèle a été continuée jusqu'à son extrémité vers la droite.

Du 6 au 7 février.

250 travailleurs et 30 sapeurs.

Un accident du terrain empêcha d'établir la redoute comme on l'avait projetée, ainsi que la batterie d'enfilade qu'elle devait renfermer. On jugea qu'il était plus avantageux de prolonger la parallèle de 20 toises et d'asseoir la redoute sur une élévation qui commande toute la gauche de l'attaque et prend des revers sur les fronts de la Guadiana.

Du 7 au 8 février.

200 travailleurs et 25 sapeurs ont perfectionné jusqu'à la redoute l'augmentation faite à la parallèle, et élevé en partie cette redoute.

11 *février.*

Le duc de Trévise ordonna qu'aussitôt que nos batteries auraient obtenu la supériorité sur l'artillerie de Pardaleras, les officiers du génie poussassent les approches contre la capitale du bastion du centre. On fit des dispositions pour l'assaut de l'ouvrage et l'on réunit des gabions, des fascines, des sacs-à-terre, etc., dans les parties les plus rapprochées de la parallèle. Les instructions données par les officiers du génie portaient, 1° que 40 sapeurs armés de haches accompagneraient les troupes d'attaque, pour couper les palissades du chemin couvert et de la caponnière; 2° que 250 travailleurs avec 60 sapeurs ou mineurs seraient prêts à se loger, s'il était possible, à l'abri du feu de la place, le long de sa gorge ou même dans le fossé ou le chemin couvert.

Du 11 *au* 12 *février.*

A sept heures du matin, les colonnes destinées à l'attaque de Pardaleras furent mises en mouvement : elles étaient commandées par le lieutenant-colonel Gerain. Le capitaine Castel avec 40 sapeurs armés de haches, marchait à la tête de la colonne de droite; le sergent Vincent, avec 30 sapeurs, précédait celle de gauche.

Le capitaine Castel étant arrivé au saillant de l'ouvrage, prit à droite, entra dans le chemin couvert et descendit dans le fossé par une rampe; il y rencontra un officier espagnol auquel il ordonna de lui indiquer la porte du fort; cet officier, effrayé, conduisit le capitaine à une porte de sortie par laquelle il pénétra dans l'intérieur de l'ouvrage avec le lieutenant-colonel Gerain. Des

cris de *vive l'empereur* annoncèrent que l'ouvrage était à nous. La colonne de gauche arriva au même moment par la porte de sortie sur la droite du front. Alors on fit venir les travailleurs pour se loger dans l'ouvrage, où ils travaillèrent tout le reste de la nuit sous un feu très-vif de mitraille et de mousqueterie. En même-temps le capitaine Andoueaud entreprit la communication en zig-zags sur la capitale du bastion du centre, mais il ne put parvenir à la rendre tenable.

Du 12 *au* 13 *février.*

330 travailleurs et 20 sapeurs ont été occupés au logement et à la communication de la parallèle, et l'on a attaché le mineur à l'angle flanqué du bastion du centre, afin de le renverser pour entrer dans l'ouvrage. Au matin, il restait encore à exécuter 12 toises du logement.

Du 13 *au* 14 *février.*

250 travailleurs et 15 sapeurs ont été employés. On n'a fait que 4 toises du logement. On a donné à la communication de la parallèle une profondeur convenable.

Du 14 *au* 15 *février.*

265 travailleurs et 25 sapeurs ont été occupés au logement et l'ont laissé très-imparfait. Les mineurs n'ont pu encore effectuer la communication à travers le bastion.

Du 15 *au* 16 *février.*

300 travailleurs et 25 sapeurs n'ont pu encore parvenir à compléter le logement.

Digitized by Google

Du 16 *au* 17 *février.*

Dans le logement de Pardaleras et à la tête de la parallèle, on a commencé à établir des batteries à ricochet contre les faces des bastions de la ville.

Du 17 *au* 18 *février.*

150 toises de la parallèle ont été ouvertes à la gauche de la gorge de Pardaleras.

Du 18 *au* 19 *février.*

On n'a pas employé d'infanterie. — Cette nuit les troupes ont marché à l'attaque de Mendizabal.

Du 19 *au* 20 *février.*

On a étendu la parallèle de 25 toises sur sa gauche.

Du 20 *au* 21 *février.*

On a étendu la parallèle de 100 toises, et on l'a liée aux batteries d'enfilade élevées sur sa gauche.

Du 21 *au* 22 *février.*

Des ordres ont été donnés pour que la parallèle fût étendue, pendant cette nuit, de 150 toises sur sa droite; mais, par suite d'un mal entendu sur le nombre des travailleurs qui devaient être fournis, 30 toises du centre n'ont pu être ouvertes.

Du 27 *au* 28 *février.*

300 travailleurs et 40 sapeurs. Un boyau de 140 toises a été poussé en avant de la parallèle.

Du 28 février au 1er mars.

400 travailleurs et 40 sapeurs. On a ouvert 206 toises de la parallèle qui coupe la capitale du front 3-4, à 10 toises des saillans du chemin couvert. MM. Bagnac, capitaine du génie, et Saint-Denys, aide-de-camp du général Léry, accompagnés du sieur Perimony, sergent-major des mineurs, sautèrent dans le chemin couvert et s'assurèrent qu'il n'était point occupé.

Du 1er au 2 mars.

400 travailleurs et 40 sapeurs. A minuit, heure du coucher de la lune, on a poussé une sape de la parallèle, et on a entrepris le couronnement du chemin couvert, à droite et à gauche du saillant de la demi-lune : les gabions ont été placés et remplis ; on a établi deux traverses sur la droite et quatre sur la gauche ; la plus rapprochée du bastion n° 3 a été placée dans le prolongement de la traverse du chemin couvert, et l'on a fait une rampe pour y descendre, l'ennemi ne s'y trouvant pas, non plus que dans la demi-lune où montèrent les officiers du génie. Dans la matinée, l'ennemi fit une attaque peu sérieuse sur le couronnement, et enleva quelques outils.

Du 2 au 3 mars.

On a perfectionné le couronnement et on lui a donné une profondeur de 5 pieds. On a envoyé les mineurs pour former une galerie au fossé de la demi-lune ; la fondation du revêtement du chemin couvert s'est trouvée si considérable, que les mineurs n'ont pu passer dessous et ont été obligés de la percer, ce qui a occasionné beaucoup de retard dans le travail.

Du 3 au 4 mars.

400 travailleurs, 40 sapeurs et 6 mineurs. Le travail de cette nuit consiste dans l'établissement d'une batterie de six pièces destinée à battre en brèche la courtine 3-4 à la gauche du couronnement: on n'a pu parvenir à placer le premier rang de gabions et on a été obligé de retirer le détachement dans la matinée. Par suite d'un mal-entendu, les mineurs n'ont pas travaillé pendant un intervalle de six heures, et on n'a pas commencé le percement du revêtement du chemin couvert.

Du 4 au 5 mars.

Même nombre de travailleurs que dans la nuit précédente.

Le parapet de la batterie de brèche offrait un couvert pour quatre pièces. Les mineurs furent extrêmement contrariés dans leur travail par les bombes que l'ennemi lançait à la bouche de la galerie. Pendant ces vingt-quatre heures, nous eûmes 3 sapeurs tués, 12 blessés, 1 caporal et 2 sapeurs faits prisonniers.

Du 5 au 6 mars.

300 travailleurs et 100 sapeurs ont été employés. 50 de ceux-ci ont continué la batterie de brèche; ils lui ont donné l'extension nécessaire pour six pièces, et ont établi une traverse à son centre. On reconnut alors que la place d'armes située vis-à-vis de la batterie ne l'empêchait pas de voir le pied du revêtement de la courtine; en conséquence, on abandonna une galerie qui se trouvait en état de recevoir un fourneau destiné à renverser unepartie de cette place d'armes.

Les mineurs ont traversé le revêtement du chemin couvert, et l'on a exécuté une traverse en avant de la coupure.

Du 6 au 7 mars.

300 travailleurs et 50 sapeurs.

On a établi des communications à la batterie de brèche, afin d'y conduire du canon, et l'on a commencé les embrâsures de la batterie.

Les mineurs sont arrivés à la contrescarpe du fossé de la demi-lune par une galerie à ciel ouvert.

Du 7 au 8 mars.

Trois pétards ont fait leur explosion en arrière de la contrescarpe, mais ils n'ont pu la renverser entièrement; deux autres pétards ont été exécutés pendant la nuit.

Du 8 au 9 mars.

A 5 heures du matin, on a mis le feu aux deux pétards, qui ont fait à la contrescarpe une ouverture de 8 pieds. Avant le jour, on a formé une approche à travers le fossé de la demi-lune.

Du 9 mars.

On a découvert la batterie de brèche. A la nuit, on a formé un logement dans la demi-lune; on a détruit la traverse établie devant le débouché du chemin couvert; et l'on a donné à l'ouverture huit pieds de largeur, de manière à offrir un libre passage aux troupes au moment de l'assaut.

Du 10 mars.

A huit heures du matin, la brèche ayant été jugée prati-

cable, on envoya sommer le gouverneur. En attendant sa réponse, 8 compagnies d'élite du 5ᵉ corps, avec 100 sapeurs, avaient été disposées pour assaillir la brèche en même temps qu'on exécuterait une attaque sur le fort Picurina et que l'on tenterait une escalade à gauche de la porte de Palmos. Le signal de l'attaque allait être donné, lorsque le gouverneur consentit à se rendre prisonnier de guerre avec sa garnison. »

Lorsque l'on considère que 8 compagnies seulement avaient été disposées pour assaillir la brèche d'une place qui renfermait une garnison de 9000 hommes, on est forcé d'avouer, ou que les Français ont pour ce genre d'attaque un art qui est inconnu des officiers anglais, ou que les feux dirigés des logemens sur le chemin couvert et la crête des glacis font de l'attaque d'une brèche une entreprise tout-à-fait différente à Rodrigo et à Badajoz; et dans ce cas, n'est-il pas permis de penser qu'on n'avait manifesté l'intention de tenter une escalade près de la porte de Palmos que dans le dessein de former un logement sur la brèche, et qu'en disposant des troupes pour cette escalade, on ne voulait qu'intimider le gouverneur et le déterminer à se rendre. Le succès ayant couronné l'entreprise, le maréchal Mortier aura sans doute reçu des éloges de Bonaparte, pour avoir seulement fait une démonstration qui a produit de si heureux résultats.

Note 5.

Ce fut là l'unique raison qui décida à éloigner autant la batterie destinée à battre le château en brèche. La tranchée avait été ouverte dans la direction et dans

l'emplacement arrêtés par le projet; mais le peu de travailleurs que put fournir l'armée de siége, et le petit nombre d'outils (2000 seulement) ne permirent pas de donner dans la première nuit à cette tranchée la longueur qu'elle devait avoir, ni par conséquent de la pousser jusqu'à 500 verges du château comme elle devait l'être. On se rappellera que dans le projet primitif cette parallèle devait refuser sa gauche qui se serait trouvée exposée à un grand développement de feux, et avancer sa droite vers la place, n'ayant point, ou du moins que fort peu de feux à craindre de ce côté, et qu'en conséquence, chaque pied ajouté à sa longueur la rapprochait d'autant de la place. Au moment de disposer des travailleurs pour l'ouvrage, dans la seconde nuit on hésita entre deux partis, savoir : si l'on attendrait la nuit suivante pour ne commencer les batteries que lorsqu'on serait arrivé au point déterminé pour leur emplacement; ou si, pour ne point perdre vingt-quatre heures, on ne les commencerait pas sur-le-champ, dans la position donnée par l'état actuel de la parallèle. On s'arrêta à ce dernier parti.

NOTE 6.

Si l'on croyait nécessaire de citer des autorités pour prouver les avantages que donnait cette attaque et combien elle était praticable, on démontrerait sa parité avec celle du château de Nice, qui réussit au duc de Berwick en 1705. On peut s'en convaincre en lisant les mémoires de ce maréchal et l'histoire de Quinci. Nous y voyons que le château de Nice était parfaitement fortifié, et avait plusieurs étages de retranchemens de trois côtés;

Digitized by Google

mais que, vu la difficulté d'arriver au 4ᵉ côté à cause de l'élévation et de l'escarpement de la montagne, on n'avait fermé le château dans cette partie que par une simple muraille qui était entièrement à découvert. On avait dû penser que son grand commandement au-dessus du terrain à occuper par les assiégeans s'opposait à ce qu'ils pussent la battre en brèche et monter à l'assaut s'ils parvenaient à l'ouvrir.

Le duc l'attaqua du côté des hauteurs ; il plaça dans une première parallèle, à six cents verges de distance de la place, cinquante bouches à feu pour la battre en brèche ; il en plaça vingt autres pour enfiler et prendre à revers le front d'attaque, et il disposa aussi seize mortiers pour l'écraser de bombes. Ces batteries ayant commencé à jouer le 16 novembre, presque toute la muraille du château se trouvait renversée le 6 janvier. On allait livrer l'assaut, lorsque le gouverneur battit la chamade et fut admis à capituler.

Ces deux opérations étaient aussi semblables que possible. Les moyens et le temps employés étant différens, les résultats n'ont pu être les mêmes.

Le maréchal de Berwick mit en batterie 70 canons et 16 mortiers, et il consomma sept cents milliers de poudre.

A Badajos on ne mit en batterie que 30 canons, six obusiers, et quatre obusiers de plus, employés comme mortiers, et l'on ne consomma que cent trente-neuf milliers de poudre.

On ajoutera aussi que d'après tous les renseignemens que l'on s'est procuré dans Badajos, les brèches du fort

San-Christoval étaient praticables et commodes, et que celle du château l'était dès la nuit du 8 juin.

NOTE 7.

Dans ce siége, lord Wellington donna une preuve de génie en s'écartant de la routine et faisant ouvrir la tranchée dès la première nuit de l'investissement. Ce fut par cette heureuse disposition qu'il put réduire la place, dans un temps si court, que le maréchal Marmont, qui ignorait cette disposition, comptait naturellement sur quatre ou cinq jours d'investissement. Quelque avantageuse qu'ait été dans ce siége cette méthode de procéder, elle ne pourrait être proposée comme exemple à suivre dans d'autres; plusieurs circonstances la rendaient convenable à Rodrigo.

1° La place est petite et mal fortifiée; son siége n'exigeait donc que peu de préparatifs;

2° On pouvait regarder la place comme investie depuis le 18 décembre, époque à laquelle tous les apprêts furent terminés; car la ville étant bloquée par les guérillas et le matériel réuni, quoique sans être positivement sur le terrain, toutes les dispositions étaient prises pour qu'il fût transporté aux dépôts de tranchée au moment convenable.

Quelques personnes pourraient se persuader d'après la rapidité de cette opération sur Ciudad-Rodrigo, qu'un siége est une entreprise que l'on peut former légèrement et exécuter sur-le-champ; mais si elles font attention aux dispositions prises par lord Wellington, elles seront bientôt détrompées; elles verront que l'on avait travaillé avec beaucoup de soin et d'activité à faire tous

Digitized by Google

les préparatifs nécessaires long-temps avant l'époque fixée pour l'ouverture du siége. En effet, le matériel de l'armée de siége n'aurait été rapproché de la place que d'une seule journée, si les troupes l'avaient investie réellement; mais ce matériel ayant été mis en mouvement de manière à arriver devant la forteresse un instant après les troupes, on peut considérer l'investissement comme formé depuis long temps. C'est donc à cause de la facilité de réunir d'avance, dans le voisinage immédiat de Badajos, tous les moyens d'attaque, que dans son dernier siége l'on a pu ouvrir la tranchée au moment de l'arrivée des troupes sous le canon de la place.

Il est tellement important de bien faire connaître que le temps de l'investissement que l'on emploie à réunir les moyens de siége n'est point ordinairement un temps perdu, que l'auteur ne fera aucune excuse sur la longueur de cette note.

La principale défense de toute place de guerre bien fortifiée ne commence réellement qu'à la troisième parallèle. Il faut donc, avant d'ouvrir la tranchée, être sûr d'avoir à sa disposition l'immense quantité de matériaux qui sont nécessaires; car arrivée à la troisième parallèle, et jusqu'au logement sur la brèche, une armée perd plus de monde en un jour qu'elle n'en perdrait en une semaine de retard dans la seconde parallèle. Rien n'est plus mal entendu et plus dangereux que de commencer un siége avec des moyens insuffisans, et de ne pousser les attaques qu'à mesure qu'ils arrivent; on croit gagner du temps, mais on se trompe. Supposez une armée investissant une place à un jour donné, qu'elle puisse en poussant le siége avec vigueur par-

venir, en dix jours, au couronnement du chemin couvert; que cette armée, au moment de l'investissement soit assez bien approvisionnée en matériaux de toute espèce, pour la première parallèle; qu'elle soit assurée d'en faire arriver successivement assez les jours suivans pour tous les cheminemens et pour couronner le chemin couvert le dixième jour, et qu'ensuite la grande quantité de moyens qui sont nécessaires après ce couronnement ne puissent être réunis que le quatorzième jour : dans ce cas, que l'on ait commencé les attaques le premier ou le quatrième jour, cela devient fort indifférent pour le progrès des cheminemens; ils ne seront, d'une manière comme de l'autre, arrivés le quatorzième jour qu'au couronnement du chemin couvert. Voici en revanche les avantages que l'on trouverait à ne commencer les attaques que le quatrième jour après l'investissement. L'assiégé aurait quatre jours de moins pour former ses retranchemens, disposer son artillerie, faire ses magasins à poudre sur les remparts, s'y traverser, planter un double rang de palissades sur le chemin couvert du front d'attaque, et prendre cent autres précautions que l'on ne peut mettre en pratique, qu'autant que le côté de l'attaque est connu. Les assiégeans y trouveraient aussi l'avantage d'être d'autant moins de temps sous le feu de la place, et d'éviter une trop grande consommation de munitions et les frais occasionnés par le transport de celles que l'on userait inutilement; parce que leurs batteries doivent jouer sans interruption jusques après le couronnement du chemin couvert. Des raisonnemens du même genre peuvent également s'appliquer aux autres points de l'attaque. Le temps que doit durer l'investissement avant de procéder à l'ouverture

Digitized by Google

de la tranchée ne peut pas plus être fixé à neuf jours, comme on le voit dans la plupart des auteurs militaires, qu'à tout autre temps limité. Il dépend du nombre de jours que la tranchée est présumée devoir être ouverte, et de celui qui est nécessaire pour réunir le matériel. Lorsqu'un général a résolu de faire le siége d'une forteresse et qu'il a déterminé quel mode d'attaque il suivra, les officiers du génie doivent calculer le temps nécessaire pour ce siége. Soit vingt jours le temps donné par le calcul : si le général, d'après les moyens de transport à sa disposition, prévoit qu'il faudra trente-cinq jours pour réunir le matériel nécessaire, l'investissement devra durer quinze jours avant d'ouvrir la tranchée; car le siége ne pouvant pas être mené à terme avant que tout le matériel ne soit arrivé, c'est-à-dire avant trente-cinq jours, il est évident que chaque instant auquel le siége commencerait, avant ces quinze jours révolus, augmenterait d'autant le travail et les dangers des assiégeans, la consommation des munitions, et surtout donnerait aux assiégés plus de temps pour préparer leurs moyens de défense.

Un des principaux objets que l'on a en vue en investissant une place, est d'empêcher que l'on ne puisse y faire entrer des objets nécessaires pour y soutenir le siége et en faire sortir tout ce qui embarrasse les assiégés; en conséquence, on doit investir une place au moment où elle s'y attend le moins, et même feindre quelqu'autre opération pour donner le change sur ses véritables intentions; les corps destinés à cerner une place doivent marcher secrètement et arriver au même moment dans leurs positions respectives, qui ont été déterminées d'avance. Par ces dispositions, il arrive souvent que des

partis de la garnison sortis pour fourrager etc., ne peuvent plus rentrer dans la place. Lorsque lord Wellington fit la reconnaissance de Badajos le 20 avril 1811, son escorte consistait en un fort corps d'infanterie légère et en quelque cavalerie. Il passa la Guadiana à gué et arriva à l'improviste devant la place. Au moment de son arrivée, tous les sapeurs avec les caissons, les charrettes, etc., de la garnison, soutenus par deux ou trois bataillons, étaient à faire du bois à deux lieues de la place. On pouvait s'opposer entièrement au retour de ce corps si on eût connu cette circonstance; mais lorsqu'on en fut instruit, il était déjà revenu si près de la ville, qu'elle lui envoya du renfort pour augmenter l'escorte du convoi, et il força les Anglais qui voulurent s'opposer à son passage, en leur faisant éprouver une perte considérable.

Tant que dure l'investissement, il faut autant que possible empêcher la garnison de sortir de ses ouvrages. Cela n'est pas toujours exécutable de jour, mais on le peut toujours la nuit. Le corps de blocus doit tous les soirs porter ses postes en avant, les bien soutenir, et même il convient de les changer souvent de position pour que l'on ne puisse les enlever; il doit aussi toutes les nuits pousser ses patrouilles près de la place; c'est une excellente manière de s'opposer à la sortie des petits corps de la garnison, et de l'empêcher de s'apercevoir de l'ouverture de la tranchée dès la première nuit.

Le gros de l'armée de siége doit naturellement camper hors de portée du canon de la forteresse; mais il doit occuper les couverts les plus rapprochés de la place, s'il y en a dans le rayon de son feu.

Note 8.

Ce projet d'attaque de Badajos était tellement hasardeux et contre toutes les règles, qu'il est bon que l'on sache que jamais il n'a été approuvé par ceux qui l'ont ou formé ou mis à exécution, quoique l'ont ait dû forcément l'adopter, n'ayant pas de moyens pour en exécuter un plus convenable. Lord Wellington doutait fort en particulier qu'il pût réussir; mais il fallait réduire Badajos, et l'on ne vit pas d'autre manière d'y parvenir.

Il est évident que Ciudad-Rodrigo est une place très-inférieure à Badajos, et que des troupes susceptibles de cheminer devant la première n'obtiendraient aucun avantage devant l'autre. A Ciudad-Rodrigo, il n'y a point de contre-mines, et l'on n'a point à redouter les feux d'un front considérable, ni les sorties du chemin couvert, puisqu'il n'y en existe pas. Les soldats de la ligne employés comme sapeurs étaient trop inexpérimentés pour surmonter de tels obstacles, et ils n'y eussent pas réussi sans le secours des mineurs : mais il est juste de dire à la louange de ces braves que s'ils manquaient de l'habileté que donne l'expérience, ils possédaient des qualités qui, dans les sapeurs, l'emportent sur toutes les autres, un courage et un esprit de corps admirables, qui leur faisaient braver des périls devant lesquels eussent fléchi des soldats ordinaires.

Note 9.

Cette circonstance démontre la nécessité de bloquer entièrement une place; autrement, un gouverneur habile trouve mille ressources pour empêcher les attaques

lorsqu'il a un côté libre pour sortir. Cependant on pourrait citer nombre de siéges entrepris sans avoir entièrement cerné la place, et même avec un côté par lequel la garnison pouvait recevoir des secours et des renforts; mais aussi les résultats ont toujours été une défense longue et opiniâtre. Les siéges d'Ostende et de la Rochelle en fournissent des exemples; et l'on en a vu deux assez marquans dans la guerre générale au commencement du siècle dernier; l'un au siége de Verrue en 1704 : le duc de Vendôme ne bloquait cette place que sur la rive droite du Pô, tandis qu'elle communiquait avec le duc de Savoie sur la gauche. Après y avoir épuisé inutilement tous ses moyens de siége, il prit enfin le parti de la cerner complétement, et il la réduisit par famine. L'autre au siége de la citadelle de Turin par le duc de la Feuillade, en 1706. Ce général commit la même faute que le duc de Vendôme, en ne bloquant la place que sur la rive gauche du Pô, et laissant ses communications libres avec la rive droite. Il fit un siége meurtrier. Arrivé devant la place le 13 mai, ayant ouvert la tranchée le 2 juin, il fut attaqué dans ses lignes le 1er septembre, battu et obligé d'abandonner son artillerie et toutes ses munitions. Dans notre propre histoire, nous avons le siége de Flessingue qui eût probablement capitulé comme Ter-Veer, si on l'eût investi par mer en même-temps que par terre. Mais en tout cas on eût pu le laisser sans inquiétude en arrière; car à peine y avait-il des troupes dans cette place; la communication avec Cadsand étant restée libre, l'ennemi s'en servit pour faire entrer des secours et des renforts, et parvint ainsi à prolonger la défense.

Tant qu'une forteresse peut communiquer avec une

armée, attaquer cette forteresse c'est attaquer cette armée par un seul front de fortification, car chaque homme participe à la défense à son tour. Si les deux armées sont de même force numérique, l'obstination à poursuivre un tel siége doit inévitablement ruiner les assiégeans, parce qu'ils ne peuvent réussir sans avoir mis hors de combat un nombre d'assiégés presqu'égal au leur; et tout l'avantage est en faveur des derniers, qui ont pour eux la force de leur position.

C'est par cette raison que de faibles ouvrages en avant de grandes places, avec lesquelles ils ont de bonnes communications bien sûres, peuvent se défendre si longtemps, comme on l'a vu à Kehl en avant de Strasbourg. Attaquer un semblable fort c'est attaquer la place elle-même par un seul point dont elle peut relever chaque jour la garnison. L'on doit donc toujours éviter de faire des siéges de cette manière, s'il y a possibilité d'attaquer autrement.

Note 10

Ces batteries étaient à plus de 500 verges de l'objet qu'elles devaient battre en brèche: on peut effectivement ouvrir une muraille à cette distance et même à celle de 600 verges ou 800; mais alors il faut une grande quantité d'artillerie, et plusieurs jours pour ouvrir la brèche de manière à la rendre praticable. Pour en faire une à cette distance, il faut absolument commencer à battre l'escarpe par le pied; car le tir étant incertain de si loin, le mur est battu sur toute sa hauteur; la brèche ne se fait point alors suivant une ligne régulière comme lorsque les batteries ne sont qu'à 50 ou 60 verges et que la muraille tombe en masse. Ici la brèche est formée succes-

sivement par les parties qui se détachent; et si l'on n'a pas d'abord commencé à battre fort bas, les débris masquent bientôt le pied de la muraille et le garnissent avant qu'il ait pu être fortement entamé. Les débris qui tombent de la partie supérieure sont aussi insuffisans pour former une rampe qui permette d'arriver au sommet. Par cette méthode, on perdra certainement beaucoup de boulets qui frapperont sur le fond du fossé; mais c'est un léger inconvénient en comparaison des avantages qu'elle procurera.

Ces deux batteries et celle n°. 9 contre le flanc, ont donné des exemples de brèches formées par ces deux méthodes. La brèche sur la face du bastion de la Trinité, dont le milieu était couvert par une contre-garde en terre fort basse, se trouvait très-roide, le feu ayant été dirigé suivant l'usage; mais la brèche sur le flanc de Santa-Maria et celle sur la courtine, dont l'escarpe avait été battue jusqu'au pied, étaient extraordinairement faciles et praticables, quoique les batteries de brèche eussent été beaucoup plus éloignées que pour la première.

En faisant brèche à une aussi grande distance, on suspend pendant la nuit l'action des batteries, et l'assiégé profite de cet intervalle de repos pour nettoyer le pied de la brèche, comme il l'a fait souvent dans ces siéges avec grand avantage; pour s'y opposer il faut, pendant la nuit, entretenir sur la brèche un feu de mitraille qui l'empêche d'y travailler, et approvisionner le parc d'artillerie en conséquence.

Note 11.

D'après le project primitif, il n'était point nécessaire

pour la réussite du siége de chasser l'ennemi de la lunette Saint-Roch ; mais il était à désirer qu'on l'en délogeât, si cela pouvait se faire sans une grande perte. L'occupation de cette lunette donnant les moyens de rompre les digues et de faire écouler les eaux de l'inondation, eût permis de resserrer les ouvrages de l'assiégé de plus près, ce qui eût produit un bon effet sur le moral du soldat, qui, ne voyant jamais que ce qui est devant lui, s'imaginait que l'inondation augmentait beaucoup le danger pour arriver aux brèches. L'eau s'étendant aussi dans les fossés de la place en avant de la grande brèche, comme on pouvait le voir des hauteurs éloignées, l'on ne pouvait déterminer quel parti l'assiégé avait pu en tirer, et s'il avait pu en former un obstacle insurmontable devant la brèche, surtout à la faveur des pluies abondantes qui étaient tombées depuis le commencement du siége, ce qui eût fait totalement manquer l'entreprise. Le feu de la place conservait toute son activité : le petit nombre de gabions et l'inexpérience de nos travailleurs ne nous permettant pas d'arriver dans un temps limité sur le chemin couvert de la lunette, on tenta de faire sauter, à la dérobée le batardeau qui traversait le fossé de son flanc gauche, et qui était la digue principale qui soutenait l'inondation.

A cet effet on vida cinq barils de poudre dans deux caisses, et l'on remplit de terre vingt sacs ; on devait placer les caisses contre le batardeau et les charger avec les sacs à terre ; vingt hommes furent choisis pour les transporter, et trente hommes armés pour les escorter et les soutenir. Le lieutenant Stanway fut chargé de l'exécution. Aussitôt qu'il fut parfaitement nuit, il sortit avec ses hommes de la droite de la première parallèle,

et il marcha directement vers le Rivillas; ensuite tournant à gauche et ayant placé son escorte à une distance convenable, il s'achemina avec la poudre vers le batardeau; mais il ne put placer les caisses contre, parce qu'une forte nape d'eau produite par les dernières pluies déversait par-dessus avec violence, et que l'assiégé, pour soutenir le mur du batardeau contre l'effort extraordinaire de l'eau, l'avait appuyé par une masse de terre qui se trouvait suivant un talus de 50 degrés. Le lieutenant Stanway plaça cependant les coffres de poudre aussi près que la nape d'eau et le talus de terre soutenant le batardeau le lui permirent, mais il ne put faire arriver les hommes portant la terre dans les sacs, dans la certitude qu'on les découvrirait, ce qui devait faire avorter l'entreprise, les sentinelles de l'assiégé ayant déjà deux fois crié: *qui vive!* et fait feu une fois sur les hommes portant la poudre : il se retira après avoir mis le feu à la mèche: l'eau ou quelqu'autre cause l'ayant empêché de brûler, il revint sur ses pas, y mit le feu de nouveau, et la poudre fit son explosion. L'assiégé ouvrit aussitôt tous ses feux sur ce point.

Après la prise de la place, on reconnut que si la poudre avait pu être placée comme on l'avait projeté, on aurait atteint le but qu'on se proposait et que le batardeau aurait été renversé; car la contrescarpe qui était en maçonnerie fort solide et construite contre le terrain naturel, avait éte lézardée par l'effet de l'explosion, qui avait même renversé quelques parties du couronnement du batardeau par son action latérale.

On n'eut jamais l'intention d'occuper la lunette d'une manière permanente, mais seulement celle d'en chasser

Digitized by Google

l'assiégé afin de pouvoir rompre les digues, abaisser l'inondation, et faire écouler les eaux qui avaient été introduites au pied du revêtement de la contrescarpe.

Note 12.

On peut dire que Badajos fut enlevé deux fois par escalade pendant cette nuit : 1° par le général Picton, qui escalada les murs du château à la tête de la 3ᵉ division, ce qui rendait inutile toute résistance ultérieure de la part de l'assiégé, parce que l'assiégeant pouvait faire déboucher du château dans la ville tel nombre d'hommes qu'il aurait voulu; 2° par le général Leith à la tête de la 5ᵉ division, dont l'attaque heureuse nous rendit immédiatement maîtres de la place; car quoique le succès du général Picton mît entre ses mains le sort de la garnison, comme sa division resta renfermée dans le château, cela ne produisit pour le moment aucun effet sur les autres attaques, et la 5ᵉ division trouva absolument les mêmes obstacles que si le château n'avait point été pris. Cela prouve la nécessité de munir les colonnes d'attaque, lorsqu'elles agissent séparément, de fusées ou d'autres moyens de se prévenir de la réussite de leurs attaques. Comme le château fut enlevé de fort bonne heure par le général Picton, et que l'opération du général Leith éprouva des retards, elle devenait inutile si la réussite de celle sur le château eût été connue à temps; et la 5ᵉ division aurait conservé les hommes que cette escalade lui coûta.

Note 13.

Le général Philippon, gouverneur de Badajos, dans

l'espoir d'être secouru par le maréchal Soult, avait formé le projet de tenir le château, la tête de pont et le fort de San-Christoval après que les brèches de la ville auraient été forcées. La garnison avait renfermé dans le château ses approvisionnemens de bouche, etc., y avait construit vers la fin du siége une batterie T et abbatu les maisons environnantes dans l'intention de s'y défendre, après la prise de la place. Cela eût ajouté deux ou trois jours à la résistance de la garnison, si l'escalade du général Picton n'eût rendu toutes ses précautions inutiles.

NOTE 14.

Ces siéges offrent des exemples de deux manières différentes de donner l'assaut aux brèches et d'escalader les remparts; il parait donc utile d'examiner les avantages ou les inconvéniens de chacune d'elles.

L'assaut des brèches de Ciudad-Rodrigo et de Badajos, les escalades de cette dernière place par la 3ᵉ et la 5ᵉ division, l'assaut du fort Picurina, celui du fort Napoléon à Almaraz, l'assaut des brèches de l'enceinte extérieure de Burgos le 4 octobre, et celui de l'ouvrage à cornes de la même place, ont tous été livrés par de fortes colonnes de troupes avançant en masse, et toutes ces attaques ont réussi, à l'exception de celle des brèches de Badajos; mais nous avons fait voir qu'elle a manqué par des causes étrangères à la question actuelle.

A Burgos, on voulut tenter l'escalade de l'enceinte extérieure le 22 septembre, et l'assaut général de la seconde enceinte par des détachemens peu nombreux, et en ne faisant avancer successivement que 20, puis 30 hommes, et ces deux attaques manquèrent.

L'expérience décide en faveur de l'attaque par fortes colonnes avançant en masse d'un mouvement général.

Le raisonnement que l'on fait généralement en faveur de la seconde méthode, est qu'en la suivant on n'expose que le nombre d'hommes qui peuvent monter en même temps sur la brèche ou sur les échelles d'escalade, et qu'elle produit autant d'effet que la première; le second détachement suivant exactement le dernier homme du premier, et ainsi successivement. Ce raisonnement pêche, en ce qu'un détachement ne suit pas celui qui le précède d'assez près pour faire corps avec lui : car d'après la nature de ce mode d'attaque, le second détachement doit se tenir à l'abri jusqu'à ce que la tête du premier soit entrée dans l'ouvrage; et dans ce cas c'est le premier qui l'enlève seul; ou s'il ne réussit pas, le deuxième ne doit avancer que quand le premier détachement a été renversé, et alors les hommes du second détachement doivent passer sur les cadavres de ceux du premier avec l'attente d'un sort pareil. Si cette seconde petite colonne est renversée, quelles seront les sensations du troisième détachement lorsqu'il devra se porter en avant? Les masses animent, encouragent les hommes qui les forment et leur donnent de la confiance; l'impression qu'elles produisent sur le moral de l'ennemi est aussi bien différente de celle que produit la vue de faibles colonnes. La différence du nombre d'hommes exposés par la première méthode à celui qui est exposé par la seconde, est d'un grand poids dans la balance, en faveur de cette dernière : mais il en est tout autrement, si l'on considère la probabilité du succès d'après l'une ou l'autre méthode. Par exemple, à l'escalade du château de Badajos, on n'employa

Digitized by Google

que 12 échelles, sur lesquelles il ne pouvait monter que 80 ou 100 hommes à la fois. Cependant on conduisit toute une division au pied de la muraille où elle perdit plus de 600 hommes. On n'aurait certainement pas éprouvé une perte aussi forte, si l'on n'avait exposé en même temps que le nombre d'hommes qui pouvaient monter sur les échelles ; mais il est extrêmement douteux que l'on fût parvenu à prendre le château, car la défense fut telle qu'il fallut les efforts les plus vigoureux des officiers des différens bataillons pour exciter l'émulation des soldats et les déterminer à gravir les échelles, et ce n'est qu'à force d'hommes que l'on parvint enfin à se faire un passage. Certainement il vaut mieux, pour réussir promptement dans une attaque, sacrifier une certaine quantité d'hommes en même-temps, que d'en perdre autant en des attaques partielles et en foibles efforts souvent renouvelés qui prolongeraient la durée de la défense.

Le jour est certainement le moment le plus favorable pour donner l'assaut, lorsque les assaillans peuvent arriver à couvert jusqu'à la brèche ou au pied de la muraille à escalader. Mais lorsque la place conserve beaucoup de feux sur le point d'attaque et que les cheminemens n'ont point été poussés assez avant, il ne doit convenir que fort rarement de livrer l'assaut de jour; car les colonnes d'attaque peuvent recevoir de tels échecs en avançant, qu'elles ne soient plus en état d'agir vigoureusement, une fois qu'elles sont parvenues à la brèche. C'est ce qui est arrivé aux Français dans leur siége de Tarifa en 1810. Ils formèrent avec les batteries éloignées une fort bonne brèche à l'enceinte de la place ; mais ils négligèrent de conduire leurs tranchées assez près, et

Digitized by Google

leurs colonnes d'assaut durent s'avancer à découvert pour parvenir à la brèche; mais avant que d'y arriver, elles perdirent tant de monde par le feu de mousqueterie de la place, que les hommes qui les formaient se dispersèrent. A l'appui de ce qu'on a dit là dessus on peut encore citer les attaques faites sur l'ouvrage à cornes de Saint-Michel à Burgos, le 19 octobre, tant celle du détachement destiné à faire feu de front que celle du major Cock. La lune avait assez de clarté pour permettre à l'assiégé de voir les détachemens qui avançaient; ces détachemens ne devaient parcourir que 150 verges; cependant l'un fut entièrement écrasé et l'autre perdit la moitié de son monde.

Le moment le plus convenable pour ces attaques à découvert est à l'aube du jour: les soldats, dans l'obscurité, sont susceptibles d'être frappés de vaines terreurs, et n'étant point vus par leurs officiers, les braves seuls font leur devoir. Les soldats anglais redoutent singulièrement l'effet des mines et celui des artifices de toute espèce dont les Français font un grand usage. Dans la nuit, ces explosions effraient vivement; le jour les dépouille d'une grande partie de leur effet moral. Que l'on évite au soldat anglais la crainte de dangers imaginaires, son intrépidité naturelle le conduira toujours à rechercher le danger réel en joignant corps à corps son adversaire. Dans la nuit du 6 avril, on vit un singulier exemple de cette crainte de dangers imaginaires dans l'assaut de Badajos. Les troupes aux ordres du général Walker, qui avaient fait des prodiges de valeur en escaladant un mur de 31 pieds de hauteur défendu vigoureusement, poursuivaient les défenseurs sur le rempart; ils n'avaient pour s'opposer à leur marche qu'un seul canon de campagne placé sur

la courtine 4-5. A l'approche des Anglais, un canonnier français alluma un boute-feu, ce qui donna un éclat instantané de lumière; un des hommes les plus avancés parmi les assaillans, s'écria : *une mine!* Ce mot répété au même moment de rang en rang produisit une terreur panique, et les soldats anglais se dispersèrent, chacun cherchant un trou où il pût se cacher. Les Français se rallièrent, tombèrent à leur tour sur ceux qui venaient de les poursuivre, et ils les repoussèrent la baïonnette dans les reins jusqu'au bastion par lequel ils avaient pénétré. Heureusement un bataillon des dernières troupes, montées sur le rempart, était formé en réserve : ce bataillon chargea les Français et acheva de les détruire. Les mêmes hommes qui venaient de fuir dans la crainte imaginaire d'une lance de feu, retournèrent contre l'ennemi avec la même intrépidité qu'avant cette terreur panique.

Pendant que nous parlons de la prise des ouvrages par assaut, il pourrait être bon d'examiner si ce n'est point la théorie plus que l'expérience qui a amené l'usage de faire les ouvrages détachés en avant d'une forteresse sans fossés à leurs gorges. Il en résulte fort souvent de très-fâcheuses conséquences; car l'ennemi ne manque jamais de les attaquer par la gorge, et cette attaque réussit ordinairement: or, si cet usage n'est point fondé sur de bons principes, il doit être modifié. On allègue en faveur de l'usage adopté, que le fossé fermant la gorge des ouvrages détachés sert de logement à l'ennemi, maître de l'ouvrage, et qu'il s'oppose aux retours offensifs de la garnison. Ce raisonnement est fort bon pour les ouvrages détachés qui se trouvent dans le rayon du glacis de la place, parce qu'effectivement on ne peut facilement les tourner par la gorge, et que la garnison peut

les reprendre plusieurs fois aux assiégeans qui s'en seraient rendus maîtres ; et que d'une autre part leur grande proximité de la place les soumet à un feu de mousqueterie assez meurtrier pour les rendre inhabitables à des troupes qui ne pourraient s'y abriter sur-le-champ. A cette distance de la place, des ouvrages ne peuvent être trop accessibles par leurs gorges. Mais ce raisonnement perdrait toute sa force si l'on voulait l'appliquer à des ouvrages qui seraient à plus de 500 verges de la place ; car alors l'espoir de les reprendre par une sortie devient chimérique, et tout officier du génie qui a un peu d'expérience, au lieu d'entrer dans l'ouvrage, préférera construire un logement à la sape volante en dehors, il l'exécutera plus promptement, et y trouvera bien plus d'avantage lorsqu'il sera terminé; d'autant mieux que tous les projectiles qui tombent dans l'étroit intérieur d'un ouvrage avancé y font beaucoup de ravage, et que l'assiégé qui a pris d'avance ses précautions pour diriger son artillerie, l'écrase ordinairement de son feu, la première nuit qu'il a été enlevé. Il me paraît donc convenable de ne point faire de fossés à la gorge des ouvrages qui sont à moins de 300 verges de la place, et de se diriger, d'après les circonstances, pour ceux qui sont de 300 à 500 verges; mais de fermer par un fossé la gorge des ouvrages qui sont à plus de 500 verges de la place et d'appliquer à leur gorge les autres moyens de défense que l'on adopte pour leurs faces.

Les Français ont actuellement une manière admirable de palissader les fossés et la gorge de leurs ouvrages ; chaque palissade est formée du tronc d'un jeune arbre ou d'une moitié d'un gros arbre fendu par le milieu. Ces palissades sont fixées à un gros arbre enterré de quatre

Digitized by Google

ou cinq pieds de profondeur. Couper une palissade ainsi resserrée entre les autres est le travail d'une demi-heure; quant à les enlever, cela est impossible, tant elles sont solidement fixées. C'est donc une excellente défense lorsqu'on peut les dérober aux vues du canon, et les Anglais pourraient les adopter dans un grand nombre d'occasions où elles seraient fort avantageuses.

Pour mieux défendre les parapets épais, les Français ont aussi imaginé un excellent expédient; ils font parallèlement, et à deux ou trois pieds en arrière de la ligne extérieure du parapet, une tranchée de deux ou trois pieds de largeur dans la masse du parapet, avec quelques communications pour y arriver de la banquette en arrière; cela donne aux soldats de la garnison le moyen de tirer un grand parti de leurs baïonnettes qui ne pourraient leur servir derrière un parapet ordinaire; ils peuvent aussi de là faire feu dans le fossé avec plus de justesse et moins de danger. C'est de ces coupures qu'ils jettent avec tant d'adresse cette immense quantité d'obus, de grenades et d'artifices dont ils font toujours usage dans ces occasions; de là ils peuvent les laisser tomber immédiatement au pied des échelles, tandis que lorsqu'on les roule de derrière un parapet d'une forte épaisseur, la vitesse que ces obus reçoivent en roulant sur le parapet, leur fait décrire une courbe en tombant et les éloigne du pied de la muraille où l'assaillant trouve un abri. Cette tranchée donne aussi la faculté de développer une double ligne de feu. Un petit nombre de braves conservant leur sang-froid suffit en avant, tandis que le reste est placé derrière le parapet ordinaire: cette méthode est fort bonne aussi pour empêcher une terreur panique de se répandre, si quel-

ques hommes sont parvenus à gravir sur le rempart. A Badajos, plusieurs tirailleurs français établis dans ces coupures ne s'étant point aperçus que les assiégés avaient abandonné le rempart, continuèrent leur feu sur les dehors long-temps encore après que les alliés étaient en paisible possession du terre-plein. Tous ces avantages se trouvaient dans les anciens chemins de ronde, qui avaient en outre celui de rehausser l'escarpe et de rendre les brèches plus difficiles à former, en reculant davantage les terres du parapet. Cette heureuse addition coûtait peu de frais, pourquoi l'a-t-on négligée dans toutes nos places modernes?

Note 15.

Les militaires en général connaissent si peu les avantages ou les désavantages que présente l'attaque d'une fortification située sur une hauteur, et il y a ordinairement une telle variété d'opinions lorsqu'il s'agit de faire le siége d'une place assise dans une semblable situation, que l'on croit travailler au bien du service en cherchant à faire comprendre quelle est la véritable valeur d'un site élevé.

Le feu qui part d'un point élevé de 120 pieds au-dessus de l'horizon (à-peu-près la hauteur des châteaux de Burgos et de Badajos) n'est pas plus dangereux que le feu horizontal à 7 ou 800 verges de distance; car il faut dans un cas comme dans l'autre élever la pièce pour pointer, et la différence dans les courbes formées par les projectiles est peu considérable; mais cela est différent lorsque la distance n'est plus que de 400 ou 500 verges, il devient alors très-meurtrier à cause de la difficulté d'élever le parapet assez haut pour se défiler dans les batteries, et les coups qui frappent fréquemment le bord intérieur

de leur parapet sous un grand angle, et qui le traversent de quatre à cinq pieds, rendent les batteries fort peu sûres. C'est par cette raison qu'au troisième siége de Badajos, il y eut plus d'accidens dans la batterie n° 6 par le feu du château, que dans toutes les autres batteries à ricochet réunies; et, à Burgos, le feu du château, dans la même proportion, plongeait de 50 pieds de hauteur jusqu'à la plate-forme dans les batteries n°s 3 et 4, qui étaient à 150 verges de distance, et où l'on ne pouvait se couvrir. Un commandement élevé rend le feu de la mousqueterie encore plus meurtrier pour les tranchées dont une faible partie seulement peut être à l'abri, la mousqueterie pouvant agir encore de plus près.

L'élévation de l'objet battu au-dessus de la batterie ne paraît point influer sur les effets du tir direct ; on a pu s'en convaincre à Gibraltar aux batteries de Willis qui, à quatre cents pieds de hauteur, ont été fréquemment détruites par les boulets aussi-bien que par les bombes de l'ennemi ; au siége déjà cité du château de Nice par le maréchal de Berwick, et dans maintes autres circonstances. Le grand commandement du site des ouvrages au-dessus de la campagne leur assure pourtant une excellente propriété défensive ; il les met, pour ainsi dire, à l'abri du tir à ricochet, et lorsque le revers de la hauteur sur laquelle ils sont situés est escarpé et bien vu de la place, cela augmente singulièrement leur force par la possibilité qu'ils ont de plonger dans les tranchées à mesure qu'elles en approchent davantage. Mais lorsque la pente de la hauteur est uniforme, il peut devenir nuisible à la défense; témoin Burgos, où, dès que la première enceinte fut forcée, et qu'on ne trouva plus d'escarpement roide, mais un glacis uniforme, la grande

Digitized by Google

hauteur du site des ouvrages facilita les approches, car il fallut, dans ce cas, beaucoup moins de terre pour se couvrir dans les tranchées que dans un terrain horizontal, et l'on ne put pointer les canons du fort assez bas pour battre les sapes.

Lorsque l'ouvrage attaqué est sur une hauteur. et le commencement des travaux de l'assiégeant sur une hauteur opposée, il est fort difficile de prolonger les attaques à travers le vallon qui les sépare; car, si la pente que l'on doit descendre est fort roide, tout cheminement, quelque profond qu'il soit, y est intenable, à moins que les zigzags ne soient très-bien défilés et fort allongés, ce qui rend le travail énorme, car autrement les canons des extrémités les prennent d'écharpe; lorsque le revers sur lequel on chemine est rapide comme celui des attaques sud de Burgos au-dessous de l'ouvrage à cornes, il faut que les tranchées aient six pieds de profondeur sur six pieds de hauteur pour n'être point vues dans leur intérieur. Un autre inconvénient pour les boyaux descendant sur un pente roide, c'est que le derrière de la tranchée est plus élevé que son parapet et que beaucoup d'obus et de boulets à ricochet qui manquent le parapet, rencontrent le talus en arrière et retombent dans son intérieur, et même beaucoup de bombes qui étaient tombées au-delà de la tranchée, roulent sur la pente de la montagne et y retombent également. Les travailleurs qui y font attention (car cela ne peut arriver sans qu'ils s'en aperçoivent), savent bien former un bourrelet de terre sur l'arrière de la tranchée pour les arrêter. Cependant on doit défendre d'user de ce moyen parce qu'il augmente l'effet des obus tirés dans un angle fort bas. C'est toujours un grand inconvénient que d'avoir des tranchées

trop profondes à cause de la difficulté d'en sortir en cas de besoin. En conséquence il faut éviter tout ce qui tend à augmenter leur profondeur. A Badajos, quinze hommes furent tués ou blessés par une bombe dans la parallèle, au moment où on relevait la garde, pour avoir négligé de rendre le revers de la tranchée praticable.

Il est clair que la difficulté de défiler les tranchées augmente à mesure qu'elles arrivent au fond du vallon, et que le grand commandement des ouvrages attaqués agit encore plus puissament contre elles. La conclusion que l'on doit en tirer, c'est que la position d'ouvrages construits sur une hauteur d'une pente réglée et uniforme a ses avantages et ses inconvéniens ; que lorsque les pentes de la hauteur sur laquelle ils sont construits, sont escarpées et bien vues, cela augmente étonnamment leur force ; qu'il est plus facile de cheminer en montant qu'en descendant ; que traverser une vallée est l'opération la plus difficile, et que la difficulté augmente ou diminue en raison de la hauteur des deux flancs de la vallée.

Après avoir essayé d'expliquer en quoi consistent les propriétés défensives d'une place située sur une hauteur, il convient de faire voir aussi quels sont les inconvéniens d'une place construite dans une situation inverse, c'est-à-dire, sur un sol au-dessous de celui de hauteurs qui l'environnent, et de rechercher si c'est effectivement un aussi grand mal qu'on le suppose généralement ; le mot *commandé*, dans l'acception ordinaire, signifiant une très-mauvaise chose.

Les inconvéniens certains d'une place commandée par la campagne, sont : que les remparts et l'intérieur même de la place sont exposés au feu direct de l'artillerie ennemie ; que les escarpes sont vues d'autant plus bas,

Digitized by Google

que le commandement est plus considérable, ce qui augmente dans le même degré l'effet des projectiles ennemis.

Etre vu est plutôt un inconvénient qu'un mal réel, car comme on n'emploie dans les siéges aucun projectile dont le mouvement ait besoin d'être accéléré par la ligne de pente de la chute, les inconvéniens d'être commandé se réduisent à deux, savoir; le revêtement d'escarpe est plus découvert, et la garnison est plus exposée au feu direct de l'assiégeant: le but en blanc d'une pièce de 24 est à moins de six cents verges, et ce calibre ne peut être employé à battre avec justesse au-delà de cette distance; il paraîtrait que le commandement au-delà de huit cents à mille verges est peu nuisible excepté en ce qu'il permet de voir l'intérieur.

Les commandemens extérieurs à cette distance ou plus rapprochés sont, d'après les causes ci-dessus énoncées, un véritable mal pour une place; mais on peut le pallier et même l'annuler par le tracé des fortifications et par leur relief. Qu'une place soit commandée par une seule hauteur peu considérable, on conçoit aisément que si au lieu de construire les ouvrages de fortifications sur un plan horizontal, on les construit sur un plan passant par plusieurs points de l'intérieur et à quelques pieds au-dessus du point culminant de la hauteur qui les comcommande, ils seront également couverts les uns par les autres, et les défenseurs seront aussi bien à l'abri derrière leurs parapets que s'il n'existait point de colline au-dehors, et que l'on eût construit la place dans un plan horizontal. Par des procédés du même genre, qu'il serait trop long d'expliquer dans une note, on peut se garantir du commandement de plusieurs hauteurs qui

Digitized by Google

soient sur le même front; par ce moyen encore et par l'addition des traverses, parados, etc. on peut se défiler de toutes les hauteurs qui environnent une place.

Mais si les hauteurs environnantes sont fort élevées et très-rapprochées de la place, le défilement ne peut préserver l'intérieur des effets de leur commandement, et même souvent lorsqu'on pourrait parvenir à s'y défiler, les travaux énormes à faire et la grande dépense qu'ils occasionneraient oblige d'y renoncer. Dans ce cas, la seule ressource est d'occuper le sommet de ces hauteurs par des ouvrages assez forts pour rétablir l'équilibre dans la défense. L'assiégeant a encore un grand avantage par ces sortes de commandemens, c'est que ses premières batteries placées sur ces hauteurs peuvent jouer jusqu'à la fin du siége sur la place sans incommoder les tranchées; mais cet avantage est ordinairement compensé par les difficultés qu'il éprouve en poussant ses cheminemens du haut en bas, comme nous l'avons observé, et alors cela nuit peu à la défense.

L'on peut donc conclure de ce qui précède, 1° que des commandemens éloignés de la place de huit cents à mille verges sont peu nuisibles à la défense; 2° que des commandemens peu considérables et éloignés des ouvrages de cinq à six cents verges, n'affaiblissent point les propriétés défensives de la place, si l'on s'en est convenablement défilé; 3° qu'une forteresse peut être fort bonne quoiqu'environnée de hauteurs, et que le côté commandé n'est pas toujours le plus faible; qu'on peut même le rendre le plus fort, témoin la colline au-dessus de Barcelone, qui offrait l'espèce de commandement que nous venons de désigner comme le plus dangereux, et où la

construction du fort de Mont Joui a plus que rétabli l'équilibre en faveur de ce côté.

Note 16.

Mémoire sur le mode suivi dans la conduite du service et l'exécution du travail.

Voici le mode que l'on a suivi dans ces siéges, soit pour la conduite du service, soit pour l'exécution du travail.

Les deux officiers d'Ingénieurs les plus anciens après l'ingénieur en chef étaient nommés directeurs ; ils se relevaient à midi et demeuraient 24 heures dans la tranchée pour y diriger le travail conformément aux instructions suivantes.

« Le directeur de service est chargé de l'exécution de tous les ouvrages tracés ou dont l'exécution a été ordonnée par l'ingénieur en chef; les brigades de service reçoivent ses ordres, et il répartit dans les tranchées, comme il le juge convenable, les officiers et les travailleurs : dans les cas imprévus (lorsque l'ingénieur en chef n'est point sur les lieux) il peut à son gré employer ou retirer les détachemens, pousser des approches ou suspendre l'exécution des ouvrages, et faire tous les autres changemens qu'il juge nécessaires dans l'intérêt de l'attaque.

« Si, par une cause quelconque, le directeur de service est obligé de quitter la tranchée, le plus ancien officier des brigades de service le remplace et il y exerce le même commandement. »

Les autres officiers étaient partagés en brigades com-

Digitized by Google

posées d'un capitaine et d'un officier inférieur en grade; la durée du service dans la tranchée était de 8 heures, et le moment de les relever était fixé à la moitié du temps où l'on remplaçait la garde de tranchée; ainsi lorsque les travailleurs montaient à 8 heures du soir, au point du jour et à midi, les ingénieurs relevaient à 4 heures du soir, à minuit et à 8 heures du matin. L'avantage qui résultait de cet arrangement, c'est que les officiers de la garde montante trouvant tous les détachemens à l'ouvrage, ils avaient le temps d'observer et de reconnaître chaque partie avant que le nouveau détachement arrivât dans la tranchée; et en commençant le service à 4 heures de l'après-midi, les officiers qui devaient disposer les ouvrages de la nuit avaient assez de temps pour étudier le terrain et faire leurs préparatifs avant la fin du jour; les brigades n'étant d'ailleurs formées que de deux officiers, il devenait plus facile de proportionner le nombre des officiers de service dans la tranchée au nombre et à la difficulté des ouvrages ordonnés. Il arrivait fréquemment qu'en ouvrant la tranchée, la première garde était de quatre brigades, à minuit, de trois ou de deux, et au point du jour, de deux ou d'une brigade. Presque toujours la garde pour la première partie de la nuit (quand on devait entamer de nouveaux ouvrages) avait une brigade de plus qu'aux autres périodes. Les officiers de la ligne qui servaient en qualité d'ingénieurs étaient attachés aux brigades, et il y en avait deux ou trois à chacune.

On avait attaché en qualité de surveillans, à chacune des brigades d'officiers, un certain nombre de sous-officiers et de soldats du corps royal des artificiers militaires ou de la ligne, qui prenaient le service et le quit-

taient en même temps que les officiers des brigades avec lesquels ils ne formaient qu'un seul corps; le plus ancien officier de la brigade avait, sous sa responsabilité, le commandement du tout, et aucune intervention étrangère ne pouvait avoir lieu dans son service.

Les mineurs et les charpentiers étaient divisés en escouades de dix hommes chacune, et ils étaient employés d'après une marche régulière, au parc ou dans la tranchée, selon que la nature du travail réclamait leurs services.

Les soldats de la ligne qui servaient comme sapeurs, étaient formés en trois divisions de 64 hommes chacune sous le commandement d'un ou de plusieurs de leurs propres officiers, et elles étaient elles-mêmes sous-divisées en brigades de 8 hommes. Une ou plusieurs brigades de sapeurs se trouvaient toujours dans la tranchée, et elles étaient relevées en même temps que les brigades d'ingénieurs; lorsqu'elles étaient dans la tranchée, leur dernière subdivision demeurait auprès du directeur. On reconnut que ce partage des sapeurs en trois corps était vicieux, parce que la garde se relevant toutes les huit heures, il fallait avoir l'attention de ne commander qu'une demi-division à chaque quatrième garde, afin d'éviter que les mêmes hommes revinssent aux mêmes heures, car il eût été impossible qu'ils continuassent le travail à trois gardes de distance; il en fallait au moins quatre.

Le tour général de service était déterminé par un rôle que tenait le brigadier-major, et le détail pour 24 heures, c'est-à-dire depuis 4 heures du soir jusqu'au lendemain à pareille heure, était toujours réglé de bonne heure chaque matin; et sur quatre attaques, il n'est ar-

Digitized by Google

rivé qu'à une seule (trois officiers ayant été blessés dans la tranchée pendant la même garde) de faire quelques changemens aux détails du service après en avoir donné connaissance.

Ouverture de la tranchée.

Un certain nombre de brigades d'ingénieurs étaient commandées, on partageait le détachement de travailleurs en un même nombre de divisions, et les outils étaient préparés dans le parc. Immédiatement après la chute du jour, l'ingénieur en chef, après avoir préalablement bien reconnu le terrain, allait, accompagné des officiers d'ingénieurs de service et de quelques-uns de leurs surveillans, tracer la parallèle, ses retours et ses approches; ensuite les officiers se partageaient le travail, à partir de l'une des extrémités de la parallèle, dans l'ordre d'ancienneté, et chacun prenait un nombre de verges proportionnel à celui des travailleurs dont sa division était composée. Alors il plaçait un piquet aux extrémités de sa portion de travail, et tendait un cordeau blanc de l'une à l'autre; et afin que les piquets pussent être promptement retrouvés lorsque la nuit serait plus obscure, il plaçait un de ses surveillans à chacun d'eux : tous les retours des approches étaient marqués de la même manière. Pendant que l'officier exécutait cette partie du travail, le sous-officier de chaque brigade, après avoir bien remarqué la situation de son poste, retournait au lieu de rassemblement des travailleurs pour prendre le commandement de sa division; alors tous marchaient en un corps vers le point désigné pour l'ouverture de la tranchée, et afin d'éviter la confusion, ils étaient, au-

tant que possible, rangés en bataille dans la longueur de la parallèle, de la gauche à la droite ; ensuite l'officier, avec la première section, marchait jusqu'à ce qu'il rencontrât le piquet de l'extrême droite ; le second officier faisait halte quand la tête de sa section touchait le piquet droit de sa brigade, le troisième officier quand il se trouvait au piquet droit de la 3e brigade, et il en était ainsi des autres divisions. Les hommes gardant en marche un ordre plus serré que dans le travail, si l'on n'eût pas eu la précaution de faire faire halte à chaque division séparément, les sections se seraient confondues, et dans l'obscurité, il est presqu'impossible qu'elles se placent d'elles-mêmes. En partant du parc, chaque homme portait une fascine de 4 pieds, et il la mettait à terre parallèlement au cordeau blanc et à 2 pieds de distance en avant, au moment où la division faisait halte; et comme ensuite il ouvrait la tranchée sur ce cordeau et jetait la terre derrière la fascine, un intervalle de 2 pieds se trouvait réservé pour la banquette.

Les travailleurs étaient placés à 4 pieds l'un de l'autre, et devaient, à cette distance, donner à la tranchée, dans l'espace de la première garde, 3 pieds de profondeur sur 3 pieds 6 pouces de largeur, ce qui était un peu plus que 1 1/2 verge cube d'excavation ; mais très-souvent ils ne pouvaient remplir cette tâche, ce que l'on doit attribuer au défaut d'énergie, car sous un feu bien soutenu ils n'ont jamais manqué d'exécuter le même travail en 3 heures. Ce serait une règle bien avantageuse, lorsque l'on ouvre une tranchée, de ne permettre que la garde fût relevée qu'autant qu'une portion déterminée du travail aurait été achevée. L'ordre qui existe actuellement donnant aux travailleurs la certitude qu'ils quitteront

Digitized by Google

la tranchée avant le jour, est cause du peu d'intérêt qu'ils apportent à obtenir un couvert convenable.

Il serait utile aussi que chaque division eût un certain nombre d'outils de rechange; car il arrive toujours que dans quelques parties de la ligne quatre ou cinq travailleurs se servent du même genre d'outils, et le changement des hommes dans l'obscurité, peut entraîner une confusion très-nuisible. D'après l'approvisionnement d'outils autorisé, chaque homme était muni d'un pic et d'une pelle.

A la distance de la première parallèle ou à 600 verges du chemin couvert, il existe dans les hautes latitudes une période considérable d'obscurité pendant laquelle on peut tracer les ouvrages sans être aperçu de la garnison; mais dans les latitudes méridionales, la nuit succède si promptement au jour, qu'on ne doit pas perdre un seul instant pour fixer les différens points. A la nuit pleine, il est impossible de tracer aucune ligne avec certitude, on ne peut même pas toujours assigner la situation du lieu; et dans ce cas, si l'on ne laisse pas un homme aux divers points, ou si l'on ne se sert d'un cordeau blanc, on peut passer la nuit entière sans découvrir le tracé. Pour faciliter aux ingénieurs les moyens de tracer avec sécurité les ouvrages pendant la nuit, il serait à désirer que le corps qui forme l'investissement pût toujours, au coucher du soleil, les envelopper sur les lieux, et que même pendant le jour il tînt quelques postes avancés, s'il le peut sans risquer de perdre les hommes : au moment où ce service s'exécute, des sentinelles doivent être placées en avant des personnes qui en sont chargées, et il est nécessaire de tenir à portée un fort détachement ou d'avoir des patrouilles de cava-

26.

Digitized by Google

lerie pour balayer les partis qui sortiraient de la place.

Des reconnaissances des autres parties de la place seraient faites journellement pendant l'investissement, et plus particulièrement sur les points auxquels l'ennemi, par un feu soutenu, annoncerait tenir davantage; elles serviraient souvent à détourner l'attention de l'ennemi sur le point choisi pour l'attaque. A Badajos, en 1811, des officiers étaient employés d'une manière bien ostensible à reconnaître les fronts méridionaux de la place, et chacun de leurs mouvemens était observé et contrarié par le feu; on faisait même sortir des tirailleurs de la place pour occuper quelques ruines et empêcher ces officiers d'approcher davantage de ce côté; tandis que l'ingénieur en chef, accompagné d'un autre officier, mesurait au même instant et sans être inquiété, la parallèle projetée sous le château, avec l'apparence d'officiers qui réglaient les sentinelles avancées; sur l'un des points même ils furent entourés par un piquet français qui, par une sorte d'arrangement tacite, occupait tranquillement une maison située derrière le glacis et l'abandonnait chaque soir à l'approche des piquets d'investissement, aucun détachement ne tirant jamais sur un autre.

Garde de tranchée.

On faisait toujours précéder les travailleurs par la garde de tranchée : elle était commandée par un officier d'ingénieurs, choisi à cet effet, qui accompagnait l'ingénieur en chef lorsqu'il traçait la parallèle pendant la nuit, et qui, après avoir pris une parfaite connaissance du terrain, retournait au lieu du rassemblement. Dans les siéges en question, la garde de tranchée était toujours placée à quelques verges en avant des travailleurs, à

Digitized by Google

moins que l'officier général de service n'eût jugé convenable de la disposer autrement; mais il semble plus avantageux de la mettre en avant, parce que l'arme naturelle des Anglais, et la plus utile dans l'obscurité, étant la baïonnette, l'ordre des troupes serait détruit s'il leur fallait franchir les ouvrages et traverser les travailleurs pour combattre; au contraire, la garde se trouvant postée en avant des travailleurs, leur donne une confiance qui leur permet d'apporter toute l'attention nécessaire à la bonne exécution des ouvrages; par la même raison il vaut mieux que les travailleurs aient leurs armes, car lorsqu'ils ne le sont pas, et qu'ils sont dispersés à la plus légère alarme, il devient très-difficile de les réunir; mais telle est l'intrépidité naturelle du soldat anglais, que lorsqu'il a ses armes, il ne songe jamais à fuir. Lorsque les travailleurs sont armés, c'est sans doute un grand inconvénient pour le travail à plusieurs égards, mais il est bien compensé par la confiance qu'il leur inspire et la sécurité réelle qu'il procure.

Aussitôt que les bataillons étaient postés, ils posaient les armes, de petites escouades étaient placées sur leur front avec des sentinelles avancées qui avaient l'ordre positif de ne faire feu dans aucun cas; les escouades avaient aussi l'ordre de ne tirer qu'autant que l'ennemi se présenterait en force.

Gabions.

Après plusieurs expériences, on reconnut que les dimensions les plus avantageuses à donner aux gabions pour la sape, étaient 3 pieds de haut sur 18 à 20 pouces de diamètre intérieur entre les piquets.

Digitized by Google

On les avait d'abord faits de 2 pieds 3 pouces de diamètre et pesant 90 livres, et il était impossible de les remuer : à 2 pieds ils comportaient 70 livres, et étaient encore trop pesans ; ceux de 18 et 20 pouces, plus transportables, ont paru remplir toutes les conditions.

Fascines.

On les faisait de 6, 9 et 18 pieds de long sur 1 pied de diamètre. Les premières comportaient 50 livres, et furent regardées comme les plus avantageuses sous un feu violent. Les fascines de repère avaient 4 pieds de long sur 9 pouces de diamètre.

Plate-formes.

Les plate-formes du modèle suivi étaient sans aucune utilité, trop grandes et trop pesantes, et sous un feu violent il était impossible de les placer : les dormans furent tous réduits à moins de la moitié de leur épaisseur, et raccourcis de 4 pieds, et avec ces dimensions ils résistaient au feu le plus vif et le mieux soutenu. Si l'on donne aux plate-formes 15 pieds de long, 8 pieds sur le devant et 12 sur le derrière, posant sur cinq dormans de 6 pouces sur 5, recouverts par des planches de 2 pouces et demi d'épaisseur, elles rempliront toutes les conditions, et ne peseront pas la moitié de celles que l'on emploie ordinairement.

Les plate-formes fixées avec des vis, si l'on prend la précaution de les graisser, peuvent être transportées plusieurs fois sans éprouver de dommage ; mais elles exigent pour les poser un temps plus considérable que celles que l'on fixe avec des clous.

Tracé des ouvrages.

Pour tracer les ouvrages de manière qu'ils puissent être vus pendant la nuit, il est nécessaire de se servir de cordeaux de couleur. Des bandes de toile blanche d'environ 2 pouces de largeur remplissent parfaitement cet objet, et on les distingue sur le terrain dans la plus profonde obscurité.

Trois mille verges de cordeau blanc ne paraissent pas trop considérables pour un siége, et bien souvent on en consomma davantage. Afin de conserver les cordeaux, on avait approvisionné chaque brigade de la quantité qui lui était nécessaire; elle les apportait dans la tranchée, et les remportait à chaque tour de service.

Lorsqu'un ouvrage tracé suivant cette méthode n'avait pas été exécuté entièrement, on prenait soin d'enlever les cordeaux avant le jour, parce qu'ils auraient été facilement aperçus par l'ennemi, qui, ayant reconnu leurs directions, n'aurait pas manqué d'y concentrer son feu le soir, dès que les travailleurs eussent été mis en action. Quand on avait poussé les approches jusque sur le glacis, le déplacement des cordeaux pouvait être observé avec succès par l'ennemi, comme le prouve le fait suivant.

Au dernier siége de Badajos, le capitaine Ellicombe, de service à la sape avancée de la lunette Saint-Roque, étant venu à la nuit tombante pour tracer la partie de sape à exécuter dans la nuit, trouva les retours déjà commencés, bien tracés et garantis de l'enfilade; mais il s'aperçut que le retour indiqué par le cordeau blanc, et qui n'avait point été entamé, tombait directement sur

le château : à son retour au camp il fit part de cette utile découverte, et annonça que la sape, soit par suite d'une erreur, soit par quelque accident, avait été tracée dans l'enfilade directe de trois pièces; on pensa que cette erreur avait pu être causée par quelque pierre ou quelque arbuste dans lequel le cordeau avait été pris sans qu'on y eût fait attention ; on tint compte de cette observation, et il n'en fut plus question jusqu'au moment où l'examen de quelques documens officiels, restés dans la place, fit découvrir les deux ordres ci-après :

28 *Mars.*

« L'ennemi ayant tracé un boyau au moyen d'un cordeau qu'il a placé la nuit dernière, pour cheminer sur le glacis de la lunette Saint-Roque, M. le lieutenant Mailhet, du génie, se rendra à la nuit tombante, à la place d'armes saillante de cette lunette, d'où il enverra un mineur pour lever le cordeau à l'extrémité de gauche, et lui donner une direction plus rapprochée de la lunette, de manière à pouvoir enfiler au jour le travail qu'il aura exécuté ; cette opération délicate, qui fera perdre une nuit à l'ennemi, doit être dirigée avec tout le soin et l'intelligence possibles. »

Signé Lamare, ***colonel du génie.***

ORDRE DU JOUR.

29 *Mars.*

« Le sieur Stoll, caporal de mineurs, a aussi fait hier un trait de bravoure, bien digne d'être cité. Ce

Digitized by Google

militaire, à la nuit tombante, a été déranger de place le cordeau que le génie ennemi avait placé le jour, pour le travail de la nuit; le général gouverneur a ordonné qu'il recevrait une récompense pécuniaire de 200 francs, et que sa belle conduite serait soumise à M. le maréchal duc de Dalmatie. »

Batteries.

La meilleure situation à choisir pour les batteries, dans la parallèle, est celle où il est possible de déterminer leur position au point du jour, après l'ouverture de la tranchée; on peut gagner quatre heures en profitant des déblais de la nuit. Dans ce cas le terre-plein des batteries est laissé de trois pieds au-dessous du niveau des dormans des plate-formes, parce qu'un déblai excédant cette profondeur retarde l'exécution de la batterie, par l'immense travail qu'exige le parapet auquel on est alors obligé de donner, sans aucun avantage, 12 ou 14 pieds d'épaisseur au sommet. On peut établir en 36 heures une batterie de cette espèce. Mais si, comme le prescrivent les ingénieurs français, on donne trois toises d'épaisseur au parapet à son sommet, alors une batterie entraîne un travail de plusieurs jours, comme on en a fait l'expérience aux siéges de Badajos, et aux premières batteries exécutées à Ciudad-Rodrigo.

On forme un bon revêtement intérieur aux batteries avec des sacs à terre, lorsqu'on lui donne un talus d'un quart; avec un moindre talus, ils s'éboulent à la plus petite pluie.

Les batteries de brèche ou pour un feu direct, peuvent rarement être basses; les déblais du fossé fournissent seuls les terres nécessaires pour le parapet; lorsque

Digitized by Google

ces batteries sont exposées au feu de la mousqueterie, il est utile de placer un rang de gabions devant le fossé, et de les remplir en commençant les déblais; cette précaution préserve les travailleurs de beaucoup de dangers.

Embrasures.

Les meilleures embrâsures sont celles que l'on fait avec des fascines de 18 pieds; quand on les garnit de sacs à terre, elles éclatent et prennent feu. On reconnut qu'il était très-avantageux de former l'intérieur de la joue des embrasures avec de fort gabions, plus hauts que les gabions ordinaires, et placés si près l'un de l'autre, qu'il ne restait que l'espace nécessaire pour passer la bouche du canon; cette disposition qui donne en outre une grande force aux angles, garantit les canonniers des plus grands effets de la mousqueterie.

Quand l'espace nécessaire pour la batterie n'était pas limité, on laissait 20 pieds d'un centre à l'autre des embrasures.

Traverses.

De deux en deux pièces on établissait une traverse à l'épreuve, garnie de sacs à terre : elle était perpendiculaire au parapet, en était éloignée d'un pied à sa base, et avait dix pieds de longueur. La largeur et la hauteur étaient calculées sur la distance qui existait entre les plate-formes, de manière à avoir une épaisseur de deux pieds au sommet. Afin d'avoir plus d'espace pour les traverses, il vaut mieux placer les pièces d'abord; deux, à 18 pieds de l'épaulement; laisser ensuite un espace de

Digitized by Google

22 pieds, puis un de 18, et ainsi de suite, alternativement, en plaçant les traverses dans les plus grands intervalles. Ces traverses furent très-utiles dans les batteries; elles contribuèrent à diminuer la perte des hommes, surtout à Rodrigo, où l'ennemi jeta une quantité prodigieuse de bombes.

Magasins.

Les madriers destinés à l'établissement des magasins avaient 12 pieds de long et 8 à 10 pouces de largeur et d'épaisseur ; ils étaient adossés à un épaulement parallèle à la place sur un angle dont la base égalait la moitié de sa hauteur ; on les recouvrait d'une toile goudronnée bien tendue sur le sommet de l'épaulement, sur laquelle on mettait un ou deux rangs de sacs à terre. Ces magasins étaient très-secs, et suffisamment spacieux. L'expérience a prouvé que des magasins construits de cette manière, ne laissent aucune inquiétude sur leur solidité, car les sacs à terre dont ils étaient recouverts étaient fréquemment renversés par de grosses bombes, et dans aucun cas les bois ne furent rompus.

La situation la plus avantageuse pour ces magasins est sur les flancs des batteries; la plus dangereuse en arrière de leur centre; parce qu'alors on est forcé de conduire toutes les munitions dans la direction la plus exposée de ces batteries, et il en résulte une foule d'accidents.

L'artillerie préférait toujours avoir deux magasins plutôt qu'un dont la longueur aurait excédé 10 ou 12 pieds; quand on en exécutait deux, ils étaient placés sur l'un et l'autre flancs de la batterie. Un emplacement qui paraissait réunir tous les avantages désirables pour

ces magasins, était l'extrémité d'une coupure perpendiculaire faite dans le parapet de la communication de l'arrière, à 10 ou 12 verges avant d'arriver à la batterie, quand quelqu'explosion accidentelle ne venait pas les endommager : le niveau du terre-plein du boyau de communication devenait celui du plancher du magasin et le pied des bois était enfoncé de 12 ou 14 pouces dans les terres.

Outils de tranchée.

La consommation des outils pendant un siége est tout-à-fait surprenante, et à moins qu'on ne s'en soit bien approvisionné à l'avance, on éprouve presque toujours quelques sérieux embarras; il résultent, 1°. de ce qu'un grand nombre de ces outils sont mis hors de service ; 2°. de ce qu'on en perd beaucoup pendant la nuit. 3°. de la grande quantité que l'ennemi enlève dans les sorties qu'il exécute avec succès. La consommation des outils au siége de Ciudad-Rodrigo s'éleva presqu'à la moitié de l'approvisionnement fait. Au dernier siége de Badajos la proportion fut plus forte encore. A Salamanque on en employa 150 sur 400 et à Burgos la consommation s'éleva à plus de 2,000. Un rapport trouvé à Madrid fit connaître que les Français, au siége de Saragosse, avaient réuni 17,527 outils, sur lesquels ils en consommèrent 7,306; 30,000 manches de rechange dont on employa 14,000; et 370,000 sacs à terre dont on consomma plus de 100,000. Lorsqu'on a des outils de tranchée en abondance et que les ingénieurs sont relevés aux heures intermédiaires à celles où l'on relève les travailleurs, il parait préférable que le détachement qui quitte le travail emporte ses outils avec lui, et les remette à un dépôt établi à l'ouverture de la

tranchée, plutôt que de les ranger en arrière de l'endroit où il a travaillé; afin que les ingénieurs de service puissent, avant l'arrivée de chaque détachement de travailleurs, faire préparer les outils en raison du nombre des travailleurs, qui est rarement le même. Cet arrangement paraît surtout avantageux pour la garde du soir, parce que les détachemens de nuit ne travaillent presque jamais au même endroit que ceux de jour, les premiers étant ordinairement employés à commencer les ouvrages, et les autres à perfectionner le travail de la nuit : il préviendrait les inconvéniens qui résultent de la confusion et du retard, qu'entraînent toujours la réunion et la distribution des outils pendant l'obscurité; et comme alors on ne laisserait plus d'outils dans la tranchée, la perte en diminuerait considérablement. A Flessingue on perdit presqu'entièrement le travail d'une garde, parce que l'extrême obscurité empêcha de trouver les outils, quoiqu'on les eût laissés dans la tranchée, et qu'ils ne fussent qu'à quelques verges du point où on les cherchait.

Parallèles et approches.

La première parallèle avait 10 pieds de largeur, ce qui est plus que nécessaire contre une faible garnison : une largeur de 7 pieds suffit communément; mais si les voitures du pays sont de nature à ne pouvoir la traverser, et qu'on soit obligé de les diriger le long de la parallèle, il faut avoir soin de tenir, à des distances peu éloignées, des portions de cette parallèle assez larges pour faciliter le passage de deux voitures, car sans cette précaution leur rencontre interromprait la communication pendant plusieurs heures. La facilité des commu-

nications et de la formation des troupes est la principale chose que l'on doit considérer dans la disposition de la parallèle et des approches, puisque le parapet n'est qu'un abri qu'il est impossible de mettre à l'épreuve du boulet à un pied ou deux de la crête : il est indispensable d'avoir de bonnes banquettes dans toutes les parallèles; la seconde parallèle, ainsi que tous les ouvrages qui s'exécutent en avant, doit avoir un bon revêtement; autrement les hommes qui font le coup du fusil des banquettes, ne sont pas suffisamment à couvert des effets de la mitraille, et ne peuvent pas repousser les sorties avec facilité.

Sape volante.

L'approvisionnement des outils de tranchée ne permettant pas de remettre de suite à chaque homme un pic et une pelle, on les délivrait successivement avec les gabions, et les hommes mis deux à deux au travail, remplissaient deux gabions : bien que cet arrangement fût contraire à la méthode ordinaire, et qu'il dût sa naissance à la pénurie d'outils, il passa en habitude et l'on reconnut qu'il était préférable à celui où chaque travailleur remplit un gabion, ceux de 20 pouces de diamètre n'offrant pas un couvert suffisant pour qu'un homme travaille en sûreté derrière. Avant l'arrivée du détachement de travailleurs, on traçait au moyen du cordeau blanc, la direction de la parallèle et des approches, et chaque homme suivant l'ordre où il avait été formé, plaçait son gabion à deux pieds en avant de ce cordeau. Les soldats exécutaient assez promptement ce travail même sous un feu vif, et il n'y avait pas de difficulté à exécuter pendant la nuit une quantité quelconque de

Digitized by Google

sape volante quand le détachement était assez considérable pour la garnir. Il est bon d'observer qu'en se rendant au travail, chaque sixième homme portait les armes des cinq autres, et remplaçait ensuite ceux qui se trouvaient blessés.

Note 17.

La défense de brèches faites et attaquées de cette manière est si avantageuse, que des événemens imprévus peuvent seuls donner à l'assaillant l'espoir de réussir contre un gouverneur intelligent et une garnison brave, car toutes les batteries étant employées à battre en brèche avant l'assaut, la garnison ne peut perdre que fort peu de monde, et le front des brèches étant fort resserré, il peut être entiérement garni, tout en conservant de fortes réserves parce que les assaillans ne peuvent être aidés par leurs ouvrages en arrière et que leurs efforts individuels sont seuls capables de déterminer le succés. Dans une semblable position où l'assiégé occupe la hauteur et où l'assaillant doit gravir sous son feu et à travers des décombres, tout est à l'avantage de la defense; mais si outre cela le gouverneur a bien retranché sa brèche, s'il l'a hérissée de tous les obstacles qui sont indiqués dans les différens traités de fortification, tels que herses renversées, chausse-trapes, chevaux de frise semés et placés sur la rampe; s'il a su ménager une quantité de feux de flancs directs et verticaux, pour agir au moment de l'assaut; aucun effort de courage et d'intrépidité n'obtiendra de succès contre un assiégé brave. Il n'est donc point honteux d'avoir échoué dans l'assaut du 25 juillet pour des troupes qui ont ensuite réussi dans

Digitized by Google

celui du 31 août. Le succés du dernier fut dû à l'explosion imprévue d'un magasin français. Si le combat avait pu se déterminer en faveur du plus brave corps à corps, le résultat n'eût pas été douteux un seul instant; car les troupes gagnèrent le pied de la brèche et arrivèrent au sommet d'un seul élan. Les Français qui l'avaient prévu avaient réduit leur défense à rendre le sommet de la brèche impossible à tenir par la quantité de feux qu'ils y avaient réunis; et l'espace y était si resserré que l'on ne pouvait y faire de logement pour s'en garantir

Les événemens du 31 août qui sont si brillants, sont aussi bien encourageants pour les soldats anglais à qui ils prouvent que si une fois ils peuvent arriver à la brèche par des cheminemens méthodiquement conduits et soutenus par une bonne artillerie, aucun Français ne pourra la leur disputer; l'avantage sera alors entièrement pour les Anglais. Car comment un petit nombre d'hommes épuisés de fatigues, découragés, exposés à un feu meurtrier aussitôt qu'ils se présentent, oseront-ils résister à un corps nombreux animé par le succès et qui n'a plus qu'un coup de main à faire pour couronner tous ses efforts ?

Quoi qu'il en soit on ne peut trop réfléchir sur cette maxime du maréchal de Vauban « Ne tentez jamais à » un siége d'enlever de vive force, ce que vous pouvez obtenir par les travaux et l'art ». Sa manière de s'emparer d'une brèche est si sûre, si simple et tellement propre à ménager le sang, qu'elle doit être préférée à toute autre : elle présente un constraste si avantageux avec celle dont on a usé en Espagne où l'on ne tirait aucun secours des tranchées, que tous ceux qui en

Digitized by Google

auront connaissance déploreront l'inexpérience de l'armée qui n'a pas su s'en servir. On peut voir à ce sujet ce qu'il dit de l'attaque de la brèche de la demi-lune.

Cependant l'opinion que les plus grandes difficultés d'un siége se rencontrent dans l'attaque de la brèche ne saurait être générale dans l'armée, parce qu'elle est sans fondement. Si l'on s'en rapporte à Vauban, qui avait dirigé plus de cinquante siéges, on sera convaincu au contraire que quand les logemens ont été convenablement établis sur le chemin-couvert et la crête du glacis, et que la tranchée a été poussée à travers le fossé jusqu'au pied de la brèche, il n'y a aucune opération du siége plus certaine, plus facile et qui coûte moins de sang que d'arriver à son sommet; et ce n'est point ici le langage d'un homme à projets qui veut faire adopter une nouvelle théorie. Vauban a fait de fréquentes applications de sa méthode et toujours avec succès; et les Français qui l'ont adoptée confessent qu'elle n'a jamais été sans efficacité lorsqu'on l'a employée contre eux. En 1708, Boufflers, par ordre du roi et sur l'avis des généraux les plus renommés, rendit la plus forte place de l'Europe, car alors on n'élevait aucun doute sur la supériorité de l'attaque. Depuis cette époque l'art de l'attaque a reçu divers perfectionnemens, et la défense est restée au point où elle en était.

Les ordres donnés par Bonaparte au gouverneur d'Anvers, en 1809, au moment où cette ville était menacée par les Anglais, et qu'il a fait publier depuis, voulant les généraliser, sont de nature à ramener la barbarie dans la guerre, et à nous faire rétrograder de deux mille ans en civilisation, et l'on doit s'y opposer vigoureusement,

Voici un extrait de ces ordres, datés du 11 août, et signés *Napoléon*.

« Nous lui ordonnons de nous conserver cette place, et de ne jamais la rendre, sous aucun prétexte. Il n'oubliera jamais qu'en perdant notre estime il encourt toute la sévérité des lois militaires, et qu'elles condamnent à mort tout commandant et son état-major, s'il livre la place, lors même que deux lunettes seraient prises et le corps de la place ouvert. Enfin, nous entendons et voulons qu'il courre les hasards d'un assaut, pour prolonger la défense *et augmenter la perte de l'ennemi*. Il songera qu'un Français doit compter sa vie pour rien, si elle doit être mise en balance avec son honneur; et cette idée doit être pour lui et pour ses subordonnés le mobile de toutes ses actions. Puis donc que la reddition de la place doit être le dernier terme de tous ses efforts et le résultat d'une impossibilité absolue de résister, nous lui défendons d'avancer cet événement malheureux, par son consentement, ne fût-ce que d'une heure, et sous le prétexte d'obtenir par là une capitulation plus honorable. »

Supposât-on pour un moment que les gouverneurs, choisis parmi les comtes et les barons modernes de la création de Bonaparte, ont des principes d'honneur et de courage supérieurs à ceux de la noblesse brave et distinguée du siècle de Louis XIV, et qu'ils regardent comme une infamie de suivre les exemples qu'elle leur a donnés d'arrêter l'effusion du sang, en capitulant lorsque le siége est arrivé à son dernier période, cette idée ne pourrait être admise. Le carnage inutile qui résulterait de cette conduite révolterait probablement autant les

gouverneurs eux-mêmes que ceux qui lisent froidement et tranquillement un pareil ordre hors du théâtre de la guerre. Bonaparte peut bien, par son système de terreur, contraindre deux ou trois des principaux personnages de la garnison à accomplir sa volonté et refuser d'accélérer d'un seul instant la chute de la place par leur consentement ; mais heureusement ses ennemis ont en main un fort instrument pour arrêter l'action des soldats sans le concours desquels l'obstination des chefs est insignifiante.

Jusqu'à ce jour nous avons si mal conduit nos siéges, qu'aucun homme de courage n'a eu de motifs plausibles de capituler; mais lorsqu'un siége aura été conduit dans toutes les règles, si un gouverneur veut soutenir l'assaut au dernier retranchement, comme il y fait inutilement périr nombre de braves parmi les assiégeans, il doit le payer par son sang et par celui de sa garnison. On ne peut résister à un système établi par la terreur, que par plus de terreur encore. Être humain envers l'ennemi, dans de telles circonstances, c'est être cruel pour nos propres troupes. Si les gouvernemens opposés à la France publiaient un ordre en opposition à celui de Bonaparte, de passer impitoyablement au fil de l'épée toute garnison enlevée d'assaut, la coutume de ne point capituler serait bientôt abandonnée, et les places se rendraient lorsque la résistance n'aurait plus d'autre objet que de verser le sang humain. On ne s'oppose point au principe de combattre derrière la brèche, car s'il y a un bon retranchement en arrière, la brèche du bastion doit se défendre aussi facilement que celle de la contregarde ou de la demi-lune. Mais ce qui révolte c'est cette abominable doctrine de ne point se rendre, lorsque la défense est

devenue inutile..... Doctrine trop inhumaine pour un Turc, et qui ne peut être tolérée par un chrétien.

NOTE 18.

Le nombre d'hommes nécesaire pour conduire un siége avec vigueur est fixé sur des principes immuables, mais dont on peut quelquefois s'écarter suivant les circonstances. C'est au général en chef à en décider : il doit d'abord déterminer quel sera le temps de repos qu'auront ses hommes, et quelle doit être la force de ses gardes de tranchée, pour lutter contre les sorties de la garnison; tout le reste dépend de ces premières données. On pense que voici le minimum que donneront ces calculs : 1° la garde de tranchée doit être égale aux trois quarts de la garnison; 2° on ne peut compter sur plus d'un jour de service par trois jours. Les travailleurs doivent avoir au moins trois jours de repos sur quatre. Leur nombre dépend de la nature et du tracé des ouvrages à attaquer. Supposons un front ordinaire de 180 toises avec demilune. La première parallèle et une communication que l'on ouvre dans la première nuit pour y arriver, ont ensemble plus de 3800 verges; il faut donc, pour ouvrir la tranchée la première nuit, en nombre rond, 1000 hommes, à 4 pieds par homme. Il faudra le même nombre de travailleurs la seconde nuit, et comme il en faudra aussi pour le service de l'artillerie, etc., on ne pourra que fort peu diminuer sur ce nombre, jusqu'à ce que la seconde parallèle soit totalement achevée. On pourra le diminuer beaucoup depuis cette époque jusqu'à la fin du siége. Ainsi, même en adoptant que les travailleurs seront un peu surchargés d'ouvrage pendant les premières

nuits, on ne peut estimer chaque relais de travailleurs, à moins de 2000 hommes à-la-fois.

Le général en chef doit aussi déterminer le nombre d'hommes nécessaire pour les corvées, le service intérieur, les piquets, escortes, convois, etc., suivant la nature du pays, et l'esprit de ses habitans; et une fois ce nombre déterminé, il ne faut plus s'en écarter. Pour la commodité du calcul, on supposera ici que ce nombre est formé du 10e de l'armée.

D'après ces bases, la force d'une armée destinée à assiéger une place ayant 5000 hommes de garnison, devrait être :

Gardes des tranchées à 3750 hommes par relais, les trois relais	11,250 hommes.
Travailleurs à 2000 par relais, les quatre relais.	8,000
	19,250
Le dixième de ce nombre pour les piquets, les corvées, les escortes, multiplié par quatre, nombre des relais.	7,700
	26,950
Malades, tués, blessés, etc., à ajouter.	»
Total général	»

D'après ce qui précède, il est évident, toutes choses égales d'ailleurs, que la force numérique de l'armée de siége ne doit point croître dans le même rapport que celle de la garnison, et que plus une garnison est forte, plus

le rapport entre la garnison et l'armée de siége diminue; car l'attaque d'un front de fortification est à peu près la même, lorsque le tracé et les ouvrages sont les mêmes, soit que ce front appartienne à une place de 5,000 ou de 10,000 hommes de garnison; les gardes de tranchées et les autres services doivent augmenter proportionnellement à la force de la garnison, mais le travail est le même.

La force de l'armée destinée à faire le siége d'une place défendue par 10,000 hommes, devrait être :

Pour les gardes de tranchées, 7,500 hommes, à trois relais	22,500 hommes.
Pour les travailleurs, 2,000 hommes, à quatre relais.	8,000
	30,500
Pour les autres services, le 10e, 3,050, multiplié par quatre, nombre des relais	12,200
	42,700
Malades, tués, blessés, etc.. . . .	»
Total général. . . .	»

L'un des résultats donne des nombres qui sont dans la proportion de 5 à 1, et l'autre, de 4 à 1. C'est de là que les plus fameux généraux et les meilleurs ingénieurs ont déterminé comme principe général que la force de l'armée de siége devait varier d'après celle de la garnison, à peu près comme il suit : Dans le rapport de 5 à 1 lorsque la garnison est de 15,000 hommes ; de 6 à 1 lorsqu'elle est de 10,000 ; de 7 à 1, lorsqu'elle est de 5,000, et de

8 à 1 lorsqu'elle est de 3,000; et dans un rapport plus fort encore si la garnison est au-dessous de ce nombre.

Ces calculs ne s'appliquent point à une position où les attaques sont resserrées et où leurs flancs sont couverts par des eaux et autres obstacles naturels. Mais dans un terrain bien ouvert, l'armée, formée sur ces bases, serait très-fatiguée après un mois de siége.

S'il y a de la cavalerie dans la place, on doit soutenir les flancs des gardes de tranchées par de la cavalerie égale en nombre à toute celle qui est dans la place, et en avoir moitié en sus postée à l'entrée de la tranchée, car comme elle ne peut agir que sur les flancs, chacune des ailes doit être en état de combattre la totalité de la cavalerie des assiégés; ce que l'on obtient par la disposition précédente, le corps qui est en arrière des premières tranchées pouvant se porter également au secours de l'un ou de l'autre flanc. La sortie faite à Bajados, le 19 mars, a donné un exemple de ce que peut un petit corps de cavalerie lorsqu'on n'a point de troupes de la même arme à lui opposer. Ce jour là, 40 à 50 hommes mirent le désordre partout, jusqu'au parc du génie et de l'artillerie, et firent des officiers prisonniers à 2000 verges de la place.

Note 19.

La quantité d'artillerie nécessaire pour faire un siége ne se détermine point d'après la quantité de pièces en batterie dans la place, car les assiégeans n'opposent jamais pièce à pièce quand ils peuvent faire autrement; mais ils cherchent à disposer leurs bouches à feu de manière qu'une petite quantité puisse agir contre une plus

grande. Par exemple une batterie de 4 ou 6 canons à ricochet placée sur le prolongement d'une ligne de 10 à 12 canons les démontera tous en peu de temps, et cette disposition peut être adoptée fort souvent d'après les tracés ordinaires. Il est pourtant des occasions où le ricochet ne produit pas le même effet, c'est lorsqu'une portion de l'ouvrage attaqué est tracée circulairement, ou que, par une disposition savante, on a fait tomber les prolongemens des faces et des flancs dans des directions sur lesquelles on ne peut élever de batteries, telles que des ravins profonds, des inondations, une rivière, ou qu'ils sont tracés de manière à ne pas être enfilables, etc. Alors on ne peut opposer qu'un feu direct à celui de la place. Et pour le combattre avec avantage il faut que le feu de l'assiégeant soit au moins égal à celui de l'assiégé. Le feu dirigé contre les châteaux de Badajos et de Burgos était un feu direct, mais comme il était bien inférieur à celui des châteaux, non-seulement il ne put remplir son but, mais encore il fut bientôt lui-même réduit au silence.

En conséquence, pour conduire promptement un siége et sans s'exposer à des pertes considérables, il faut que l'armée de siége ait autant de canons que les assiégés peuvent lui en opposer sur les fronts attaqués, et qu'elle ait en outre de trois à cinq canons pour placer sur le prolongement de chaque face, flanc, etc., des ouvrages susceptibles d'être ricochés. Cinq canons pour les longues branches et trois seulement pour celles qui sont courtes. Il faudrait aussi, afin de hâter la conclusion du siége, avoir deux mortiers pour détruire avec des bombes les traverses et tourmenter les parties de rempart qui sont à l'abri du canon. S'il y a un chemin couvert, il

faut aussi deux ou trois obusiers pour en balayer les branches aussitôt que les cheminemens arrivent à 150 ou 160 verges, et trois ou quatre pierriers ou mortiers que l'on charge à mitraille pour déblayer les places d'armes rentrantes lorsque les cheminemens en sont à 60 ou 70 verges.

C'est sur ces bases que l'on doit calculer le matériel. Une telle artillerie est suffisante pour un siége ordinaire jusqu'après la prise du chemin couvert; il faut ensuite 50 pièces de gros calibre de plus, mais comme on peut faire avancer une partie de celles de la première parallèle, cette quantité ne doit pas être entièrement en excédant sur celle qui vient d'être énoncée.

Nous allons présenter le tableau des bouches à feu nécessaires pour l'attaque d'un front moderne avec demi-lune.

BATTERIES A RICOCHET.	Canons.	Obusiers.	Mortiers.	Pierriers.
Pour ricocher les quatre faces des deux bastions, 4 canons par batterie...........	16	»	»	»
Pour les chemins couverts, 2 canons par batterie.	8	»	»	»
Pour les six faces des trois demi-lunes, 3 canons par face......................	18	»	»	»
Pour les chemins couverts, 2 canons par branche	12	»	»	»
2 Mortiers par batterie destinée aux faces.	»	»	20	»
3 Obusiers de 8 pouces dans les demi-places d'armes, pour ricocher les six branches du chemin couvert du front attaqué...	»	18	»	»
4 Pierriers par place d'armes rentrante; pour quatre.	»	»	»	16
Total des bouches à feu destinées à l'attaque jusqu'à la prise du chemin couvert..	54	18	20	16

BOUCHES A FEU POUR BATTRE EN BRÈCHE.				
6 Canons contre chacun des quatre flancs.	24	»	»	»
4 Canons contre la face du bastion, par la trouée du fossé de la demi-lune...........	4	»	»	»
4 Canons pour battre en brèche la demi-lune..	4	»	»	»
5 *Idem* pour battre en brèche le bastion.	5	»	»	»
Nombre à ajouter au total ci-dessus...	37	»	»	»

Cet état donne le minimum de l'artillerie nécessaire pour un siége, et comme probablement quelques pièces essuieront des avaries, on peut en nombre rond fixer la quantité de pièces à 60 canons, 20 obusiers, 22

Digitized by Google

mortiers et 16 pierriers ou mortiers destinés à l'usage des pierriers.

Comme les batteries doivent agir continuellement pendant toute la durée du siége, le nombre des projectiles dépend beaucoup de celui que chaque pièce peut consommer dans un temps donné.

Les batteries destinées a ricocher les faces doivent faire un feu soutenu de nuit et de jour ; en conséquence chaque canon doit être approvisionné pour un certain nombre de coups par heure, et comme leur feu doit être dirigé avec soin et qu'il doit être continu pendant plusieurs jours, on pense qu'il vaut mieux compter leur approvisionnement au-dessous de 100 coups par vingt-quatre heures qu'au delà de ce nombre.

Les batteries de brèche doivent être servies avec autant de promptitude que possible ; mais comme on tire les pièces à pleine charge, il est bon pour la conservation des canons et de leurs affûts de ne pas tirer plus de 120 coups par pièce dans les 24 heures.

On peut donc déterminer la quantité d'artillerie et de munitions nécessaires pour la réduction d'une place aussitôt que l'on a déterminé le plan de ses attaques. Mais comme ce plan ne peut définitivement être arrêté qu'après l'investissement, il faut nécessairement mettre quelque chose de plus que ce que donnerait le premier calcul. Pour l'attaque d'un front ordinaire, on trouvera qu'il suffit d'approvisionner les canons et les mortiers à 60 coups par jour de la durée présumée du siége. Supposant un siége de 20 jours, l'approvisionnement devrait être à 1200 coups par mortier et canons et 400 par pierrier, ou 40,000 livres de mitraille, 400 coups par obusier indépendamment des autres projectiles et

15,000 grenades; quelques barils de poudre en sus des gargousses d'approvisionnement suffiraient pour le tir à ricochet ou à pleine charge, suivant que celle-ci sera nécessaire.

Cette quantité paraîtra fort considérable, mais il est difficile qu'un général veuille consentir à entreprendre un siége avec moins : car c'est une chose prouvée que plus on a d'artillerie et de munitions, plutôt on réduit une place et moins on perd d'hommes.

Note 20.

Les accidents arrivés à ces siéges venaient de ce que, n'ayant pu y conduire une suffisante quantité d'artillerie, le feu des assiégeans ne put jamais prendre l'avantage sur celui de la place, et ce ne fut qu'au dernier siége de Badajos que l'on en fit la remarque. L'intrépidité naturel au soldat anglais est généralement reconnue, mais elle se manifeste bien plus dans la défense que dans l'attaque des places, lorsqu'il est possible de réunir l'artillerie nécessaire ; cependant avec l'insuffisante proportion que l'on a employée jusqu'ici, on serait sans doute parvenu à diminuer la résistance, si l'on en eût tourné une plus grande quantité vers ce but. Dans une attaque selon les règles où chaque ouvrage est défendu pied à pied, il est impossible de réussir sans se conformer à ce principe ; et même dans une attaque brusquée ou une attaque éloiguée, il serait probablement avantageux, car il rendrait la perte de l'ennemi plus considérable, parce qu'alors son feu serait moins vif et moins certain, et qu'il ne pourrait que difficilement établir des retranchemens derrière la brèche ; au contraire, la perte de l'assiégeant diminuerait, et d'un autre côté les batte-

Digitized by Google

ries et les autres ouvrages seraient exécutés dans un assez court intervalle de temps pour compenser la perte de l'artillerie employée à faire la brèche ; c'est à dire que si sur 30 pièces réunies pour un siége on peut en employer quinze à réduire au silence le feu de la place, on gagnera plus de temps pour remplir ce but et établir les batteries de brèche, que l'on n'en perdrait à former une brèche avec 15 ou 30 pièces, sans tenir compte de l'habileté des canonniers et de la diminution des pertes d'hommes dans l'assaut de la brèche.

L'anecdote suivante servira à démontrer combien un feu soutenu peut retarder l'exécution des ouvrages, et parconséquent combien il est nécessaire, lorsque le feu de la place est en pleine activité, de cacher à l'ennemi la position des batteries de brèche jusqu'au moment où elles jouent.

A Burgos, une partie de la tranchée se trouvant sur le roc, on ne pouvait obtenir un couvert qu'au moyen de gabions. L'ennemi fit sur ce point un feu vif et soutenu. Dans la nuit le couvert fut formé : au point du jour le feu de la place presqu'entièrement concentré sur la gabionnade, rendait le passage dangereux ; et pendant quelques heures il devint si violent que toutes les tentatives faites pour blinder la communication furent inutiles. Pendant que ces gabions fixaient l'attention de l'ennemi, une batterie située à 2 overges de ce point, revêtue de sacs à terre, fut presqu'entièrement établie sans qu'il s'en aperçût. Un officier des ingénieurs ayant remarqué avec justesse que la garnison avait pris la gabionnade pour une batterie, ordonna de descendre les gabions, afin qu'elle pût voir dans l'intérieur ; ce changement effectué, l'ennemi ne tira plus sur ce point.

On éleva un bon abri en terre pendant la nuit; et la communication ne fut plus interrompue. Le général Dubreton, dans son journal de la défense de Burgos, rapporte cette circonstance de la manière suivante :

Nuit du 21 au 22.

« L'ennemi a commencé une batterie; il a exécuté ce travail malgré le feu le plus soutenu du canon et du fusil.

Journée du 23.

Au jour on a aperçu l'exécution d'une batterie; l'artillerie de la place la ruina en peu de temps. »

L'officier dont on vient de parler fut depuis témoin d'une circonstance presque semblable. Un boulet ayant traversé le parapet du logement de l'ouvrage à cornes et tué un soldat des gardes, ses camarades placèrent un rang de gabions sur le sommet du parapet, afin de lui donner plus d'épaisseur. L'ennemi tourna aussitôt sur ce point plusieurs pièces, qui blessèrent deux ou trois hommes travaillant derrière la gabionnade.

Ce fait ayant été rapporté à l'officier déjà cité, il fit descendre les gabions, et au bout de quelques minutes le feu cessa.

Il est inutile de chercher à former une sape rapprochée de la place, si l'on n'est parvenu à éteindre son feu; si même cinq ou six pièces seulement l'entretiennent jusqu'au couronnement du glacis, il devient impossible d'effectuer cette opération. Un feu soutenu d'artillerie, à la distance de 150 verges, renversera toujours les gabions, quelle que soit la promptitude des sapeurs à les placer. Il résulte de ces observations que la plus essen-

Digitized by Google

tielle des opérations d'un siége régulier est d'imposer silence au feu de la place, et c'est ce qui fait la base du mode d'attaque adopté par Vauban. L'extrait suivant du journal tenu par l'ingénieur en chef français, à Ciudad-Rodrigo, prouvera combien il paraît avantageux aux officiers de cette nation, dans l'intérêt de la défense, d'entretenir le feu de la place.

Nuit du 15 au 16.

Il paraît que nos bombes, nos obusiers et notre canon ont fait beaucoup de mal à l'ennemi; les cheminemens de la nuit étaient fort imparfaits.

Le 16. — L'ennemi a continué de battre en brèche sans s'occuper ce jour là ni le précédent de nos batteries, sur lesquelles il n'a point tiré un seul coup de canon : il est rare de voir qu'un assiégeant néglige à ce point d'éteindre le feu de la place

Le 17. — L'ennemi a continué de battre en brèche; notre artillerie, parfaitement servie et dirigée, a dû lui faire beaucoup de mal; il a débouché à la sape pleine en dirigeant son travail entre le couvent Ste. Croix et la place : il a très peu poussé cette sape, il a fini même par l'abandonner, probablement parce que notre feu d'artillerie l'incommodait beaucoup.

Nuit du 17 au 18.

L'ennemi a cessé son feu, le nôtre a redoublé et a été dirigé en grande partie sur le cheminement que l'ennemi n'a pu pousser en avant que d'environ 15 toises.

NOTE 21.

Quoique les obusiers de fer de 5 pouces et demi soient d'un emploi avantageux en campagne, c'est de toutes les bouches à feu la moins en usage dans l'attaque des places; on peut évaluer sa charge à deux livres comme celle d'une pièce de siége; le mouvement que le projectile reçoit est si faible qu'à quelque distance il ricoche sur la muraille sans y laisser aucune trace; et on peut rarement l'employer dans une batterie, à cause de l'ouverture considérable qu'il faut alors donner aux embrasures. D'après les observations faites à Badajos, Salamanque et Burgos, il ne produit plus d'effet au-delà de 500 verges, et par conséquent on ne peut s'en servir dans la première parallèle. S'il n'avait pas quelque avantage particulier pour lancer la mitraille, il ne devrait jamais faire partie d'un équipage de siége.

NOTE 22.

Ceci conduit naturellement à examiner le véritable usage et la valeur intrinsèque des mortiers dans l'attaque des places. Pendant quelques années les Anglais ont eu exclusivement recours au bombardement pour réduire les forteresses, et dans les siéges d'Espagne ils n'emploient pas de mortiers. Une opposition de principes si frappante doit offrir des chances désavantageuses. La réduction de Copenhague, de Flessingue et du fort Bourbon, au moyen d'un bombardement, avait donné à ce mode d'attaque un éclat qu'il est loin de mériter. Bombarder une ville n'est autre chose que répandre sur elle une grêle de bombes, de carcasses, de fusées, de boulets rouges et d'autres projectiles incendiaires, afin de détruire les

maisons et faire périr les habitans; mais sans endommager les fortifications. Dans une place bien construite la garnison a très-peu à souffrir d'un bombardement, parce qu'elle se trouve, ainsi que les munitions de guerre et de bouche, abritée dans des bâtimens à l'épreuve. Il en résulte que ce mode d'attaque ne peut avoir de succès que contre une petite place où l'on n'a pu se ménager les abris nécessaires, et contre une place dont le gouverneur, homme sans énergie, sacrifie ses devoirs à l'intérêt des habitans, ou ne peut les tenir en respect au milieu des misères qu'ils endurent à cause de la faiblesse de sa garnison. Le premier de ces motifs détermina le bombardement du fort Bourbon, où la crainte de voir sauter un magasin à poudre qui n'était point à l'épreuve, entraîna le gouverneur à capituler. Les deux autres cas se rencontrèrent dans toute leur force à Copenhague : à Flessingue la derniere partie de l'attaque fut exécutée comme un siége, et le gouverneur capitula parce qu'en avait fait brèche à la place. Des circonstances accidentelles avaient, comme on voit, déterminé le bombardement de ces trois places. Pourquoi donc, demandera-t-on, entreprit-on ces bombardemens? La réponse à cette question se trouve dans l'état d'imperfection où sont restés jusqu'à présent nos équipages de siége. Réduire une place au moyen d'un siége, c'est diriger tous ses efforts contre les fortifications, sans troubler la sécurité des habitans : ce mode d'attaque a des effets assurés; mais il exige que les ingénieurs soient pourvus des moyens nécessaires; au lieu qu'un bombardement est une opération qui ne demande aucune connaissance de la science de l'ingénieur, et qui peut être exécutée par les officiers d'artillerie sans les ingénieurs comme

avec eux. On ne l'a donc employé que pour cacher l'impossibilité où l'on était de se servir de l'autre mode.

Un bombardement n'exerce aucune influence sur un gouverneur qui a de la fermeté; de nombreux exemples pourraient être cités, mais il suffira d'en rapporter trois bien connus. En 1757, le roi de Prusse bombarda la grande et populeuse ville de Prague, pendant vingt-deux jours, de la manière la plus furieuse : la ville fut entièrement détruite et les habitans voulurent forcer le gouverneur à se rendre; mais il resta fidèle à son devoir, fit pendre deux des principaux sénateurs, et par sa fermeté il donna lieu à la bataille de Kolm qui obligea le roi de se retirer. En 1793 le gouverneur de Willemstadt montra une égale fermeté dans un terrible bombardement, et les Français, qui croyaient le contraindre à se rendre, furent trompés dans leur attente. Le troisième exemple est celui de Gibraltar, qui fut bombardé deux fois en 1782 avant la grande attaque par les batteries flottantes ; et jamais on n'a entendu dire que le général Elliot ait seulement songé à se rendre. L'opinion qui existe chez les Français sur son inefficacité pourra être appréciée par l'extrait suivant des instructions données par le gouvernement aux commandans des places assiégées, et signées Bernadotte, ministre de la guerre.

« Quant aux effets des bombes et des autres projectiles incendiaires, nous examinerons plus tard les moyens de les diminuer ; mais nous observons dès ce moment, qu'ils n'ont jamais contraint une place bien défendue à se rendre. Les anciens siéges en offrent la preuve ; et les exemples tout récens de Lille, Thionville et de Mayence la confirment. »

Une forte objection contre le bombardement, en tant

Digitized by Google

que système, naît de la difficulté de l'effectuer loin de la mer ou des places de dépôt d'un état; on prendra une idée de l'immense quantité de moyens de transport qu'exige un bombardement qui doit durer un temps considérable et que l'on peut porter à 100 jours (la place de Landau, qui renferme peu de bâtimens à l'épreuve, résista 80 jours au bombardement le plus violent, et le petit fort d'Andaye 68 jours; ainsi une grande place pourvue de casemates ferait une résistance presqu'indéfinie) par les faits suivans. En 1792, le duc de Saxe-Teschen jeta dans Lille, en 140 heures, sans aucun succès, 30,000 boulets rouges et 6,000 bombes; en 1795, Pichegru consomma en 16 heures 3,000 bombes contre Manheim et 5,000 contre le fort du Rhin; et à Copenhague, en 1807, on consomma dans l'espace de trois jours d'un feu soutenu 6,412 bombes et 4,966 boulets, avec une quantité proportionnée de carcasses.

Si l'on ne consultait que les intérêts de l'humanité, un tel genre d'attaque devrait être abandonné pour jamais. Les maux qu'il entraîne ne sauraient être imaginés par ceux qui n'en ont pas été les témoins; ses effets tombent de la manière la plus cruelle sur les habitans; les vieillards, les infirmes, les faibles sont ceux qui en souffrent le plus. Le cœur s'indigne à l'idée que les efforts de l'industrie sont tournés vers la destruction, et que des femmes et d'innocens enfans seront victimes d'un bombardement lorqu'on aurait pu remplir sans lui et avec plus de facilité l'objet qu'on avait en vue. Combien les annales de l'Angleterre seraient-elles plus glorieuses si les historiens pouvaient dire à la postérité : « La flotte danoise donnant une grande jalousie aux Anglais, qui craignaient de la voir tomber dans les mains

Digitized by Google

des Francais qui s'en seraient servis contre eux, ils demandèrent au gouvernement danois de mettre cette flotte hors des atteintes de leur ennemi : cette demande étant restée sans effet, la Grande-Bretagne, par une attaque puissante et bien dirigée, s'empara de la flotte, sans avoir causé aucun dommage aux paisibles habitans ou détruit une seule propriété particulière. » L'attaque faite de cette manière eût offert un sucès bien plus assuré que le bombardement qui eut lieu, si l'expédition eût été approvisionnée du matériel nécessaire ; et alors personne sur la terre n'eût élevé la voix pour blâmer une telle entreprise.

Tous les officiers expérimentés conviennent que ce mode d'attaque est moins avantageux qu'un siége régulier, et une fois que cette opinion sera généralement répandue en Angleterre, il est probable qu'il sera abandonné. Quant à nous qui croyons remplir un devoir en faisant les plus grands efforts pour en empêcher l'usage, parce qu'il est incompatible avec l'humanité des Anglais, nous rapporterons à l'appui des autorités déjà citées, les observations d'un ingénieur Français qui jouit d'une grande réputation. Après avoir hautement condamné la barbarie du bombardement, M. de Bousmard ajoute : « Mais heureusement pour un succès que quelquefois elle arrache, cette affreuse méthode recueille cent échecs et s'en prépare mille. Déjà les armées qui l'emploient la confondent avec l'art des siéges. Bientôt elles n'en connaîtront plus d'autres et auront complétement oublié qu'il en exista une aussi efficace que celle-ci l'est peu, et toute place que sa garnison voudra réellement défendre, finira par devenir pour elles une barrière aussi impénétrable qu'elle le serait pour une armée de Tartares. »

Mais les mortiers sont très utiles comme instrumens propres à hâter les progrès d'une attaque régulière, et dans quelques circonstances ils sont d'une indispensable nécessité, particulièrement pour chasser l'ennemi de ses retranchemens, et pour détruire de certains ouvrages en terre, ce qu'on ne pourrait effectuer avec le boulet. Comme armes propres à incommoder l'ennemi, ils sont aussi d'un usage avantageux par leur feu vertical grand et petit : par exemple dans un ouvrage avancé de peu de capacité, le feu de quelques mortiers détruira les défenses et causera d'innombrables accidens, si la garnison est nombreuse; si, au contraire, pour éviter les pertes, l'ennemi n'y tient que quelques hommes, cet ouvrage sera exposé à l'escalade. Au dernier siége de Badajos quelques pierriers et quelques mortiers auraient produit cet effet sur la redoute de la Picurina, et les derniers auraient bientôt détruit le batardeau qui soutenait l'inondation.

En général le parti qui nous semble devoir être suivi est de faire un judicieux mélange des canons et des mortiers : les proportions des uns et des autres doivent varier suivant la nature de l'attaque; mais quand le matériel n'est pas réuni pour un objet déterminé, il paraît convenable de faire entrer les mortiers pour un quart dans sa composition, quand il est considérable, et pour un tiers quand il l'est moins, et d'y ajouter un pierrier par trois mortiers. Toutefois c'est aux officiers d'artillerie à décider s'il ne serait pas plus avantageux d'ajouter à leurs munitions de siége une certaine quantité de balles d'une livre, et d'employer alors tous les mortiers à l'usage de pierriers.

Digitized by Google

NOTE 23.

Si quelque chose contribue à réduire facilement une place avec peu de perte, c'est l'abondance du matériel; non-seulement elle hâte les progrès des approches, mais elle épargne la vie des hommes à chaque pas. La quantité de matériel nécessaire peut être déterminée aussitôt que l'on a arrêté le plan d'attaque; on peut connaître aussi le nombre des gabions et des fascines par le mesurage de toutes les lignes d'ouvrages, depuis la seconde parallèle inclusivement, puisqu'à partir de ce point ils doivent être revêtus. Après en avoir fait le calcul il est nécessaire d'ajouter une moitié en sus, parce-qu'on en détruit un grand nombre pendant le transport; tous les rangs doivent être placés lorsqu'il se présente des occasions favorables, et l'on en trouve toujours lorsqu'on n'agit point avec précipitation. On doit évaluer de la même manière la quantité de lambourdes et de planches nécessaires pour les galeries de mines, plate-formes, magasins, etc., et l'augmenter en considération des déchets qui sont inévitables. Un officier qui désire mettre de l'exactitude dans ses opérations, ne saurait apporter trop d'attention à réunir tous les approvisionnemens nécessaires avant de commencer le travail. Nous avons déjà, dans la note 7, fait connaître plus amplement l'importance de cet objet.

NOTE 24.

Dans ces campagnes les approvisionnemens, les équipages, le matériel, les outils de mineurs, la poudre, les outils de tranchée, les instrumens, etc., du département des ingénieurs de l'armée alliée se réduisaient à si peu de

choses qu'on les transportait à dos sur 36 mulets loués; et l'armée qui agissait devant Burgos et Madrid ne pouvait elle-même pour cet objet tirer des secours que de Lisbonne; ce qui veut dire en d'autres termes que toute l'assistance que l'armée pouvait tirer de son département du génie se bornait à ce que peut produire en outils et approvisionnemens la charge de 36 mulets.

Un grand inconvénient pour le service de l'armée résultait encore du défaut d'un train du génie comme il en existe un pour l'artillerie, etc. Les approvisionnemens que les ingénieurs jugent utile de transporter avec eux, leur sont fournis par le commissaire général, et ils sont tellement réduits par le peu de moyens qu'il a de satisfaire aux besoins des troupes, que la difficulté de les transporter a toujours été un obstacle à ce qu'ils fissent quelques mouvemens rapides. Un autre inconvénient qui découle de celui-ci, c'est que la quantité d'approvisionnemens de cette espèce que l'armée transporte, est réduite à son moindre terme, et il en résulte que quand les ingénieurs sont dans le cas d'entreprendre quelqu'opération qui demande des moyens plus étendus, ils ne les ont jamais. D'autres obstacles naissent encore de la difficulté d'approprier à ce service les moyens de transport du pays où l'armée opère, ce qui entraîne des dépenses considérables; on n'en doutera plus si l'on considère la différence qui existe entre un paysan avec ses mulets, au moment du danger, et un soldat expérimenté avec des chevaux bien dressés : quant à la dépense, ce qui suit mettra tout le monde à même d'en juger. La dépense qu'exige la location de 150 mulets employés pour le transport des approvisionnemens du génie, etc. à la suite de l'armée d'Espagne, s'élève au-delà de vingt

mille livres sterling (480,000 francs) par an : le même nombrede chevaux avec chariots offrirait plus d'avantages que les mulets : maintenant, en supposant que chaque cheval coûte 30 livres (720 fr.), qu'on soit obligé d'en remplacer annuellement un tiers, et que l'entretien monte à 100 livres (2400 fr.), nous trouverons une dépense annuelle de 17 ou 18,000 livres sterling (308 mille à 432 mille francs). Les conducteurs seraient pris dans les troupes du génie : ainsi donc en organisant un train de cette espèce on procurerait une économie au trésor, un département de l'armée obtiendrait une amélioration importante, et il existerait un établissement fixe pour les opérations ultérieures auxquelles cette armée pourra être employée; enfin la plupart des difficultés que l'on rencontrait jusqu'ici dans la conduite des siéges, la destruction des ponts, la rupture des routes, etc., disparaitraient, et dans chaque campagne, on épargnerait bien du sang et l'on rendrait les revers moins désastreux. La retraite de sir J. Moore sur la Corogne, dans laquelle on ne put détruire les ponts faute d'outils, a laissé un exemple mémorable des malheurs qu'on préviendrait.

Dans la guerre de la péninsule, on aurait pu constamment se procurer des bêtes de somme, s'il eût existé avec les ingénieurs un corps de conducteurs ou des hommes qui se fussent entendus à soigner les chevaux : il paraîtrait donc convenable d'embarquer toujours un certain nombre d'hommes destinés à ce service auprès des ingénieurs, comme il y en a pour l'artillerie. En 1805, lorsque sir James Craig débarqua à Naples, le manque de conducteurs l'obligea de laisser ses approvisionnemens en arriére de l'armée, quoiqu'il eût des chevaux en abondance, et bien que sous tous les autres

rapports on fût préparé à les transporter, ils ne purent jamais la joindre.

NOTE 25.

Après l'expérience de vingt ans d'une guerre continuelle, Bonaparte, par un décret du 25 mars 1811, ordonna pour l'armée française la création d'un train du génie, organisé comme il suit.

Six compagnies de guerre et une de dépôt. Chaque compagnie de guerre est composée, savoir :

Personnel.

3 officiers, 5 sous-officiers, 6 brigadiers, 2 trompettes, 7 ouvriers, 121 soldats.

Chevaux.

226 chevaux de trait, 8 chevaux de rechange, 16 chevaux de selle; total, 250.

Voitures.

30 caissons attelés de	4 chevaux		pour outils de pionniers.	
4	*id.*	6 chevaux	*id.*	
5	*id.*	à 4	*id.*	pour équipages de ponts.
5	*id.*	à 6	*id.*	*id.*
1 caisson attelé de	4 chevaux,		pour outils de mineurs.	
1	*id.*	*id.*	pour pétards, poudres, etc.	
4 forges attelées de	6 chevaux.			

Pour transporter 1,700 pioches, 170 pics à roc, 1,700 pelles rondes, 1,700 louchets; total, 5,270 outils à pionniers.

680 haches, 1020 serpes; total, 1700 outils tranchans.

1802 outils d'art, 253 outils de mineurs, et 8318 kilo-

grammes pesant de machines et d'approvisionnemens. Chaque objet est confectionné d'après un modèle et un poids determinés, et chaque caisson a son chargement assigné. Une compagnie est attachée à chaque corps de l'armée, dont elle suit les mouvemens comme les autres équipages ; c'est en ayant toujours de tels moyens à leur disposition que les Français, dans les guerres d'Allemagne, ont, en tant d'occasions, surmonté les plus grandes difficultés. En Espagne, où l'organisation de leurs armées n'était pas aussi parfaite, chaque division avait toujours 500 outils de tranchée et des autres à proportion.

Note 26.

La réduction du château de Scylla en Calabre, et celle du château d'Ischia, dans la baye de Naples, offrent des exceptions; mais les troupes employées à ces opérations ne quittèrent pas la mer; à Copenhague, à Flessingue, aucune partie des ouvrages ne se trouvait exposée au feu de mousqueterie de la place.

Note 27.

Une chose qui cause un préjudice considérable à un siége fait par les Anglais, c'est le peu d'autorité dont jouit l'officier qui commande dans la tranchée. Il serait à désirer que ce service fût réglé d'une façon particulière, et s'il était possible, dirigé pendant 24 heures par un officier général; cet officier serait responsable de tout ce qui se ferait dans les tranchées, pendant le temps que durerait son commandement, de la quantité de travail exécuté, des opérations de l'artillerie et de la conduite des troupes. Son attention se porterait principalement

sur la garde de tranchée, la direction et la qualité de son feu; et il n'est aucune disposition que l'intervention de son autorité ne pût rendre plus avantageuse. Jusqu'à l'exécution de ce projet, il n'y aura parmi les troupes ni l'ordre ni l'émulation nécessaires. La manière de disposer la garde de tranchée pour repousser les sorties exigérait, dans le service anglais, des améliorations que l'on ne pourra trouver que dans l'expérience des officiers généraux qui ont servi dans les siéges. Sur cinq sorties qui eurent lieu dans ceux-ci aucune ne fut convenablement reçue.

A Christoval, l'ennemi s'empara des tranchées, et l'on fit une perte excessive en le repoussant.

A Rodrigo, les Français, maîtres de la tranchée, la conservèrent assez de temps pour détruire entièrement la sape avec l'artillerie des batteries, si la sortie eût été plus forte.

A Badajos, la garde de tranchée et les travailleurs furent si soudainement attaqués au milieu du jour, qu'ils furent chassés de la parallèle par des forces inférieures.

A Burgos, la garde fut surprise par une sortie, et chassée complétement de l'ouvrage qu'elle devait défendre.

Lorsque la garde de tranchée était ainsi surprise ou chassée avant qu'elle eût le temps de se préparer à la résistance, cela venait toujours du défaut de sentinelles, d'une communication facile, et d'une bonne disposition des troupes; et ce sont là les points qui ont besoin d'être perfectionnés. Tout dépend de l'officier commandant la tranchée, quels que soient son grade et le temps que durent ses fonctions. En prenant le service, il doit étudier

avec soin la nature et l'objet des différens ouvrages, des approches, des communications, de manière à poster ses hommes avec avantage, ce qui n'a pas toujours été fait. Chaque officier commandant un détachement, serait informé de la disposition des troupes, sur sa droite et sur sa gauche, et tous les officiers employés prendraient connaissance des diverses communications, afin d'être en mesure de conduire leurs bataillons ou détachemens, par la route la plus courte, au point où leur présence serait nécessaire ; de nombreuses sentinelles seraient tenues en observation pour avertir des moindres mouvemens de la garnison ; on ne permettrait plus aux hommes de garde de quitter la parallèle, comme cela a eu lieu jusqu'à présent ; mais on les ferait asseoir sur la banquette dans l'ordre convenable pour s'opposer à l'ennemi, et prêts à prendre les armes à la plus petite allerte. Les ingénieurs seraient également invités à apporter plus d'attention à cet objet, en établissant de bonnes banquettes dans les parallèles, et en revêtissant les parapets. La banquette est aussi essentielle dans la première parallèle que dans les autres, mais son parapet n'a pas besoin d'être revêtu ; au-delà de ce point, on ne pourrait, sans danger, négliger le revêtement.

Si l'on prend ces précautions, l'ennemi sera toujours repoussé avec perte ; mais si on les néglige, une sortie vigoureuse, poussée par une forte garnison, pourra, lorsque les tranchées seront étendues et avancées, causer le plus grand mal à leurs défenseurs.

Note 28.

Les seules conquêtes remarquables faites par la Grande-Bretagne, dans lesquelles elle ait entrepris l'attaque de

Digitized by Google

villes fortifiées, sont celles de l'île du Cap-Breton, avec Louisbourg, sa capitale, en 1758; celle de l'île de Belle-Ile, avec le château de Palais, en 1761, et celle de l'île de Cuba, avec la Havane, sa principale ville, en 1762.

Dans la première, le débarquement fut une opération des plus difficiles et des plus honorables; mais une fois qu'on l'eut effectué, le siége de Louisbourg devint une entreprise aisée. Comme toutes les forteresses situées au-delà de l'Océan, celle-ci avait une réputation de force qui cessait lorsqu'on la comparait aux places d'Europe; sa valeur réelle, et les causes de sa reddition ont été judicieusement établies par le gouverneur, le chevalier Drucour, dans un Mémoire dont voici des extraits :

« Pour nous opposer à l'ennemi nous avions au plus 2500 hommes de garnison, et 300 de milices; une fortification (si on peut lui donner ce nom) tombant en ruines de toutes parts, à l'exception du flanc droit du bastion du Roi, qui avait été rebâti la première année de mon commandement. Le chemin-couvert qui avait été relevé autant que possible, était commandé et exposé à l'enfilade, aussi-bien que les bastions du Dauphin et du Roi.

« Dans les premiers momens, l'ennemi poussa ses approches avec beaucoup de lenteur; ouverte au milieu du mois de juin, la tranchée était encore au 15 juillet à 300 toises de la place : enfin le 26 du même mois, le corps de place étant ouvert sur différens points des trois bastions du Roi, de la Reine et du Dauphin, il fut décidé dans un conseil de guerre que l'on capitulerait. Un gouverneur rend sa place quand les brèches sont praticables, et qu'il ne peut, par des retranchemens,

prolonger sa résistance Telle était la position de Louisbourg, car on manquait de tous les moyens nécessaires pour en établir. Après la reddition de la place, le général Volffe fut obligé de placer des sentinelles le long des remparts, pour empêcher les troupes de sortir par les brèches, où les habitans passaient aussi facilement que s'il n'eût point existé de fossé. »

A Belle-Ile, le débarquement fut accompagné des mêmes difficultés qu'au Cap-Breton, et il fut effectué d'une manière aussi honorable. Il ne restait plus alors à réduire que le château de Palais; cependant le gouverneur, M. de Sainte-Croix, avait mis assez d'activité après le débarquement, pour élever, en avant de la ville de Palais six redoutes qui, attaquées d'après la méthode anglaise, avec des batteries éloignées, arrêtèrent l'armée pendant onze jours, et furent en dernier lieu, enlevées à la baïonnette. Le petit château de Palais ne capitula que trente-sept jours après l'ouverture de la tranchée devant les redoutes, ce qui prouve qu'il ne fut point attaqué vigoureusement.

Le succès obtenu dans l'île de Cuba ne doit pas plus que les deux autres arrêter le jugement de l'armée sur ce point; cette entreprise eut un éclat qu'elle dut plutôt au hasard qu'à de savantes combinaisons. La ville de la Havane est bâtie sur le rivage d'un vaste port dont l'entrée est resserrée et défendue par deux forts; le plus important, appelé château du Moro, est très-élevé et très-bien bâti; mais la ville qui est grande et populeuse, n'a pour défense que la mauvaise muraille qui l'entoure. Il y avait dans le port une flotte considérable qui avait pour objet la conservation de tout l'établissement. En envisageant cette entreprise sous le point de vue

militaire, sans connaître les causes qui ont déterminé les opérations, il paraît évident que le projet le plus avantageux eût été d'attaquer d'abord la ville, dont la prise eût rempli le principal objet de l'expédition, et qu'ensuite le Moro, livré à ses propres forces, n'eût pas été capable d'une longue résistance; au contraire, on attaqua d'abord le Moro, qui, recevant journellement de la ville des secours en hommes et en munitions, ne fut réduit que le quarante quatrième jour après l'investissement, et le vingt-neuvième d'une attaque régulière. Les détails de cette opération sont en tout point semblables à ceux des autres siéges faits par les Anglais; l'armée n'avait pas réuni les moyens qui décident le succès, mais, comme à l'ordinaire, elle comptait sur la négligence de l'ennemi, et les défauts de la fortification.

Dans cette occasion le manque de matériel fut cause qu'il s'écoula beaucoup de temps avant que l'on pût pousser assez les approches pour juger de la nature du fossé qui était très-large et très-profond (il avait 70 pieds). Les assiégeans n'avaient pas les moyens nécessaires pour en effectuer le passage, et ils étaient dans l'impossibilité de se les procurer, l'armée ayant été, pendant l'opération, réduite à 4000 hommes; le fossé était donc regardé comme un obstacle insurmontable, quand, par bonheur, on découvrit qu'à son extrémité, vers le port, une tranche de rocher, assez large pour passer trois hommes, avait été laissée pour servir de batardeau : on profita de ce passage découvert pour attacher le mineur à la muraille; on y fit brèche, et les troupes s'avancèrent à l'assaut, par le rocher, et réussirent. Si les Espagnols avaient mis dans la défense plus d'activité et d'éner-

gie, on n'eût jamais pu effectuer cette entreprise; mais heureusement ils ne montrèrent ni vigilance ni bravoure; ils n'inquiétèrent point le mineur, et ne défendirent pas la brèche; les assiégeans se présentaient sur trois hommes de front pour donner l'assaut à une seule brèche, défendue par une garnison de 2000 hommes, et ils l'emportèrent sans autre perte que 32 tués ou blessés.

Après la réussite de cette entreprise, aussi hardie que difficile, le succès définitif était encore éloigné; car la ville de la Havane, qui renfermait le trésor, et protégeait les vaisseaux, était encore intacte, avec une bonne garnison. Il était impossible de l'assiéger, à cause de l'avancement de la saison; alors, comme si l'on eût eu l'intention de faire une expérience, on éleva des batteries pour essayer l'effet d'un bombardement, avec l'intention, s'il ne réussissait pas, de rembarquer l'armée, qui se trouvait réduite à moins de 3000 hommes. Quatre heures après que les batteries eurent commencé à tirer, le gouverneur demanda à capituler, et, soit manque de courage, soit ignorance de ses devoirs, après quelque discussion, il abandonna une place qu'on n'aurait pu lui enlever; ce qui prouve de quelle conséquence il est pour un état que les gouverneurs et les autres officiers soient dans le cas d'apprécier le danger réel de chaque mode d'attaque.

Nous n'avons l'intention, en rapportant ces faits, ni de blâmer, ni de louer les officiers généraux commandant l'expédition; nous voulons seulement indiquer les causes qui ont assuré le succès de cette expédition, afin que toute l'armée sache que les événemens des siéges, dans les différentes guerres, ont toujours dépendu d'un accident, et d'engager les généraux, qui

Digitized by Google

pourront dans la suite commander des expéditions, à se pourvoir amplement, comme ils le font pour les autres services, des moyens nécessaires pour l'attaque des places, ce qui n'a jamais eu lieu dans aucune expédition sortie des ports de la Grande-Bretagne.

Quoique les siéges dont il s'agit fussent assez indifférens en eux-mêmes, ils ont exigé autant de temps que l'aurait fait une place de la première importance. Ne pouvant citer des entreprises plus considérables que celles-ci, qui ont eu lieu dans les plus brillantes années de notre histoire militaire, nous sommes forcés d'avouer qu'avec toutes leurs imperfections, elles offrent des exemples de ce que les Anglais peuvent faire de mieux dans la réduction des places.

On ne pourrait citer une seule place qui se soit rendue à un bombardement; un tel mode d'attaque étant seulement considéré comme un moyen propre à effrayer un gouverneur faible, ou une nombreuse population, et les porter à se rendre, et n'ayant en lui-même aucune influence réelle, il serait inutile de se livrer à une discussion sur l'habileté que les Anglais ont montrée jusqu'ici pour *forcer* les places à se rendre.

Note 29.

Tout le monde sait qu'en 1793, lorsque S. A. R. le duc d'Yorck était sur le point d'assiéger Valenciennes, le colonel Moncrief, son ingénieur en chef, proposa un plan d'attaque qui fut regardé comme bien supérieur à celui qu'avait présenté le général Ferrarri, ingénieur en chef autrichien; mais à peine le colonel Moncrief avait-il commencé à mettre son projet à exécution, que

l'on reconnut que les moyens de l'armée étaient si loin d'offrir ceux qui eussent été nécessaires, qu'on ne put en exécuter aucune partie sans le secours du matériel des Autrichiens, et ils ne consentirent à le fournir que sous la condition que leurs ingénieurs auraient la direction de l'attaque ; en sorte que le général Ferrari substitua son projet à celui du colonel Moncrief.

On sait généralement aussi que le retard occasionné dans les opérations militaires par l'impossibilité où se trouvait S. A. R. le duc d'Yorck de réduire Dunkerque, faute d'approvisionnemens et d'artillerie, fut la première cause qui nuisit aux succès de cette campagne.

Note 30.

Si sir Hew Dalrymple eût eu besoin d'un argument sans réplique pour justifier la convention de Cintra, il aurait pu établir que la Grande-Bretagne n'avait pas le matériel nécessaire pour réduire Almeida et Elvas. C'était l'opinion des principaux ingénieurs, et des autres officiers distingués de l'armée, qu'avec les moyens que sir Hew Dalrymple avait réunis, Junot eût jeté de fortes garnisons dans ces places, qu'on n'aurait pu lui enlever qu'au bout de quelques mois, et avec une grande perte d'hommes. Depuis l'époque où le défaut de matériel empêcha le duc d'Yorck de s'emparer de Valenciennes et de Dunkerque, comme on l'a rapporté dans la note précédente, jusqu'à la convention de Cintra, quinze années se sont écoulées sans apporter la plus légère amélioration dans cette partie du service. Cette leçon ne saurait être perdue, il faut que les Anglais changent de système, et prennent en considération la

probabilité que dans toutes les guerres ils auront des places à assiéger, et se convainquent, par le résultat même de leurs entreprises, qu'ils sont souvent parvenus à obtenir des succès, quand ils n'ont pas manqué des moyens nécessaires.

NOTE 31.

Pour compléter l'organisation du service des ingénieurs, il faudrait qu'un corps de pontonniers, avec le matériel et des moyens de transport convenables, fût attaché à chaque armée en campagne ; aucun établissement ne remplit son but, si l'on n'y joint les moyens de le mettre en mouvement. Des chevaux de trait sont aussi indispensables aux ingénieurs qu'à l'artillerie en campagne. Telle n'a pas été la méthode des Anglais, parce que le genre de leurs guerres la réclamait plus rarement; mais quand il se présente quelque occasion, elle est d'une extrême importance, et personne ne saurait indiquer le moment où il s'en offrira ; car elle arrive, pour l'ordinaire, lorsqu'on s'y attend le moins. Pour donner un exemple à cet égard, supposons que, dans l'hiver de 1810 à 1811, lorsque l'armée était renfermée dans les lignes de Lisbonne, on eût proposé d'approvisionner les ingénieurs d'une quantité suffisante de mineurs, de sapeurs, d'artificiers, de chevaux de trait, de fourgons, de pontons, etc., on eût considéré une telle proposition comme hors de raison. Cependant il est facile de prévoir la tournure différente qu'auraient pris les événemens, si le maréchal Béresford eût passé la Guadiana ; le 26 mars Badajos ayant sa brèche ouverte, ses tranchées non comblées, et dépourvue d'approvisionnemens, n'aurait

fait que peu ou point de résistance; la bataille d'Albuera n'eût point été livrée, et l'on eût évité la perte causée par les siéges subséquens. Avec un matériel convenable, en cette occasion, on eût épargné la vie de 8 à 10 mille hommes, et économisé des sommes assez considérables pour organiser un train permanent pour toute la campagne.

L'objet de cette note est de faire sentir plus généralement l'importance de l'arme du génie, pour le succès des opérations d'une armée, et d'engager à apporter à son matériel la même attention qu'à celui des autres corps de l'armée. Si les Anglais avaient mis ce principe en pratique, il n'y a pas de doute qu'une partie des événemens de la campagne de 1811 et 1812 eussent été très-différens : en 1811, Badajos eût été pris, ou du moins au commencement de 1812, on eût perdu 3000 hommes de moins à la réduction de cette place ; et à la fin de la même année, Burgos fût tombé au pouvoir des alliés, et la campagne eût obtenu un plus brillant résultat.

Note 32.

Ces assertions paraîtront hardies après la publication d'un ouvrage qui semble avoir généralement accrédité l'opinion que dans l'attaque des places, la supériorité se trouve du côté des défenseurs, et dont l'auteur tire cette conclusion : « *Qu'une bonne garnison est capable non-« seulement de résister avec succès à une armée dix « fois plus nombreuse qu'elle, mais encore de la dé-« truire, si elle s'obstine à poursuivre ses attaques.* » Heureusement que les opinions des hommes du métier, fondées sur l'étude et l'expérience, ne sauraient être détruites par des déclamations parées des charmes du

Digitized by Google

langage, mais qui ne reposent sur aucun fait. Le traité de la défense des places fortes, par Carnot, d'où est tirée la maxime que nous venons de rapporter, a fait beaucoup de bruit dans le monde militaire, et comme son influence sera d'autant plus étendue que la masse des militaires s'imagine que cet ouvrage renferme quelque découverte importante pour prolonger la défense des places, il est utile d'examiner jusqu'à quel point cette supposition est fondée.

Le général Carnot est un homme d'un grand talent. Avant la révolution de France, il était officier du génie, et avait publié quelques ouvrages sur la fortification et proposé de nouveaux systèmes où, pour le dire en passant, il ne paraissait pas avoir dans les forteresses existantes la confiance qu'il montre dans son dernier Traité. Il y a quelques années, quand presque toutes les forteresses importantes de l'Europe étaient au pouvoir des Français, il fut choisi par Bonaparte pour composer un ouvrage en quelque sorte populaire sur leur défense, afin de stimuler les gouverneurs et les garnisons à se défendre jusqu'à la dernière extrémité.

Il a exécuté cette entreprise d'une manière aussi adroite qu'ingénieuse, et a procuré à son pays l'important avantage de persuader aux lecteurs superficiels de toutes les nations (car on regarde partout les auteurs français comme les oracles de la science militaire), que la force des places a été inconnue jusqu'ici, et qu'elles sont capables d'une résistance beaucoup plus longue qu'on ne le pensait, mais sans néanmoins produire aucune idée nouvelle ni une amélioration quelconque, si l'on en excepte une seule, dont nous allons discuter le mérite.

L'ouvrage ne renferme point une comparaison inté-

Digitized by Google

ressanté des avantages et des désavantages d'un mode ou système particulier d'attaque ou de défense, et l'on n'y trouve point une discussion raisonnée : il est écrit dans l'unique dessein d'établir une opinion sur un fait spécial ; et Carnot, dans le véritable esprit d'un controversiste, tourne et ramène sans cesse le sujet de manière à favoriser son argument ; méthode insoutenable dans un ouvrage d'art, et digne d'un pamphlet destiné à répondre à l'objet d'un moment ; et c'est ainsi, en effet, qu'on doit envisager le Traité dont il est question.

Les siéges sanglans de la péninsule, où il fallut donner l'assaut à chacune des places attaquées, ont contribué à augmenter, parmi les Anglais, la réputation de cet auteur, en justifiant, jusqu'à un certain point, son opinion par l'expérience, tandis qu'autrefois les deux ou trois brèches formées dans le corps de place auraient entraîné leur reddition ; mais on a démontré, dans les journaux, que ces assauts ont été pour la plupart prématurés et tout-à-fait hors des principes ; ce qu'il faut attribuer au défaut de temps ou de moyens, qui ne permit pas d'attendre le moment favorable, et au manque des objets les plus indispensables pour réduire les postes fortifiés : par conséquent, ils ne peuvent donner aucun poids aux assertions de Carnot.

L'art de l'attaque et celui de la défense, et la supériorité du premier sur l'autre, sont précisément au point où ils étaient avant que cet ouvrage *célèbre* fût publié ; et s'il a pu ajouter quelque chose à l'énergie des garnisons françaises, il n'a pas été moins utile aux Anglais et aux autres puissances qui pourraient avoir des siéges à entreprendre, en leur faisant sentir la nécessité d'employer un plus grand développement de moyens.

Dans les guerres modernes, l'art de la défense a été si inférieur à celui de l'attaque, que l'on peut avancer hardiment qu'il n'y a pas eu une seule bonne défense depuis les perfectionnemens introduits dans le dernier par Vauban, lorsque l'armée assiégeante a eu des moyens proportionnés à son entreprise; et, bien que les panégyristes de la défense n'aient pas tenu compte de cette considération, les particularités des événemens qui se sont passés les trahissent à chaque instant. On pourrait peut-être alléguer un petit nombre d'exceptions, mais elles ont eu pour cause quelque erreur importante ou quelque accident inopiné, et elles n'affaiblissent en rien notre observation.

En introduisant dans son ouvrage le récit de quelques brillantes défenses, Carnot a usé d'un moyen ingénieux, mais absurde : presque tous les siéges dont l'histoire fait mention déposent contre lui; et, si l'on examine chaque guerre, on trouvera cinquante mauvaises défenses pour une bonne, ou du moins conduisant à des principes en opposition avec les siens. Mais, dans le résumé même qu'il fait de trente sept défenses *modernes*, qu'il regarde comme bonnes (la trente-huitième, celle de Gènes, fut seulement un blocus), vingt-cinq sont antérieures à l'année 1600, trente-deux à 1672, où l'on commença à faire usage des mortiers; trente-cinq antérieures à 1697, où l'on introduisit le tir à ricochet; et, dans les cent seize années qui se sont écoulées depuis cette dernière époque, son génie et son esprit de découverte n'ont pu lui faire trouver que deux siéges dignes d'attention, et qui ne sont pas susceptibles de comparaison. De telles observations n'en disent-elles pas plus que des volumes, en

Digitized by Google

faveur de la supériorité réelle que l'attaque a obtenue sur la défense ?

Si une défense vigoureuse et prolongée est une chose si brillante, si facile et si assurée que l'avance l'auteur du Traité, n'est-il pas étonnant qu'il cherche à augmenter la propriété des places ? Mais quand on considère que des hommes qui, pendant le cours d'une longue vie militaire, ont constamment eu de la bravoure, montrent de la timidité dans la défense d'une forteresse, si, comme il le dit, capituler est l'action d'un homme timide ; lorsque nous voyons l'opiniâtre Charles XII lui-même, après avoir trouvé étonnant qu'une bonne place se rendît, fuir dans une barque au milieu de la nuit et abandonner une place aussi importante que Stralsund, pour échapper aux périls qui le menaçaient ; on est obligé d'en conclure ou que Carnot n'a pas discuté le pour et le contre avec franchise, ou qu'il a découvert de nouveaux moyens de prolonger beaucoup la résistance des places.

Cette dernière idée semble avoir prévalu chez un grand nombre d'officiers, soit que, se bornant à parcourir l'ouvrage, ils aient considéré comme reconnus les principes qui y sont exposés, sans examiner la partie contraire du raisonnement, soit peut-être, et ce motif est le plus général, parce qu'ils ne s'étaient pas auparavant occupés de cette branche de l'art de la guerre, et que, charmés d'acquérir une connaissance étendue de cette science dans un ouvrage bien écrit et débarrassé de ses élémens et de ses difficultés, ils n'ont pas eu la volonté ou le pouvoir de rectifier leur propre jugement, mais se sont mis entièrement à la merci de l'auteur, et s'avancent

avec lui tant qu'il le désire, et aussi long-temps qu'il rend ses argumens plausibles.

Mais, en analysant l'ouvrage de Carnot pour connaître les perfectionnemens qu'il a imaginés, trouve-t-on qu'il ait remédié au moindre des défauts bien connus de la fortification actuelle ? ou bien voit-on qu'il ait indiqué quelque procédé nouveau pour se garantir des dangereux effets de l'enfilade ou du feu concentré? Il parle des mines de manière à faire croire que ses études sur ce point se seraient arrêtées au commencement du dernier siècle, où le glacis contreminé d'un petit fort paraissait suffisant pour arrêter les assiégeans pendant deux mois. Il ne lui échappe pas un seul mot des expériences faites par Mouzé, et répétées par Gillot, pour réduire en peu de jours le système de contre-mines le mieux combiné; et certes ces auteurs ne peuvent lui être inconnus. Sa manière de défendre les brèches est aussi absurde que peu ingénieuse; il parle de l'avantage du commandement, et de celui de présenter à l'ennemi un front égal au sien. Mais pourra-t-il aussi montrer la même *profondeur* lorsque les colonnes attaqueront successivement? Et quel sera l'état de ses troupes, qui, refoulées en désordre par le feu violent concentré sur elles dans l'espace étroit de la brèche, seront inopinément appelées aux armes, et dans moins d'une demi-minute rencontreront face à face la masse des assaillans, sans être couvertes par une muraille ou un fossé qu'elles savent avoir été leur seule protection? Il ne tient aucun compte de ces désavantages ni des divers autres qui résultent des effets de l'artillerie ennemie dans la défense des brèches; bien plus, avec une ignorance affectée de la grande précision que cette arme a acquise, et de

Digitized by Google

ses effets irrésistibles, il recommande gravément de suivre, pour la défense de la brèche, la méthode donnée il y a deux cents ans par le chevalier Deville, et qui est en grande partie fondée sur les suppositions qu'on ne peut faire usage de l'artillerie pendant la nuit; qu'en peu de temps on peut se procurer un couvert contre elle au moyen de quelques gabions; qu'il est souvent possible de planter un rang de palissades au sommet de la brèche, etc.; suppositions qui ne peuvent plus être admises aujourd'hui.

Il insinue même que l'effet moral de la position respective de l'assiégeant et de l'assiégé est en faveur de celui-ci; mais c'est une absurdité; car il est notoire qu'il faut sans cesse ranimer le courage d'une garnison assiégée, par la promesse, fondée ou non, d'un secours prochain.

Si en effet le gouverneur a fait établir un retranchement, comme le veut Carnot, le bastion tiendra lieu d'un ouvrage extérieur et sera pris de la même manière, c'est-à-dire pas à pas : mais quelle place négligea jamais d'exécuter un retranchement dans les bastions attaqués, et quel est l'état ordinaire de ce retranchement, après les plus vives attaques, lorsque le siége tire à sa fin? Quatre-vingt-dix-neuf fois sur cent il est hors d'état d'être défendu. Mais les ouvrages qu'il propose d'élever pendant le siége sont de nature à employer la garnison tout entière, ses sorties également; le mouvement et l'usage de son artillerie en exigeraient la plus grande partie, etc.; tandis que la force ordinaire de cette garnison ne s'élève qu'un peu au-delà de ce qui est nécessaire pour le service et les réserves. Il n'accorde rien pour les accidens et les maladies vers la dernière période du siége, où,

Digitized by Google

comme il le dit lui-même, commence la véritable défense. Alors, quand l'assiégeant a bloqué les portes, coupé les rampes, et réduit les moyens de communication à quelques échelles, il parle de ses sorties formidables et des autres actions de vigueur.

Malgré l'abus qu'en fait Carnot, les comparaisons de Cormontaingne, sur les moyens de résistance des forteresses, n'en sont pas moins très-belles; et, s'il ne tient pas compte de la difficulté que les sorties opposent à la marche des travaux d'attaque, c'est parce qu'il accorde pour ces travaux en général, et en particulier pour les plus rapprochés de la place, un temps assez considérable pour ne pas craindre ces sorties; car si les approches et les parallèles sont soigneusement perfectionnées pour la défense, et que les assiégeans tiennent une force suffisante dans la tranchée et y fassent les dispositions convenables, quelle sortie aura lieu qui ne soit au détriment de la garnison?

Son grand moyen, toutefois, pour rendre une place imprenable, est l'usage du feu vertical. Le principe est de lui donner une telle intensité pendant la dernière période de l'attaque, lorsque l'assiégeant est dans la troisième parallèle, que l'on puisse à coup sûr lui tuer ou lui blesser *tout son monde!* Et, ce qui est vraiment surprenant, c'est qu'il déclare qu'il a cette idée depuis plusieurs années, mais qu'il n'a pas voulu la divulguer, de peur que les ennemis de la France ne la missent à profit contre elle.

Voici son raisonnement.

Il suppose la troisième parallèle établie à 100 verges (50 toises) de l'angle saillant du bastion, et son étendue d'environ 300 verges; et, d'après une évaluation assez

Digitized by Google

libérale, il estime en nombres ronds à 60,000 verges carrées l'espace existant entre cette parallèle et la place, sur lequel l'assiégeant conduira ses ouvrages, ce qui doit lui employer au moins dix jours.

La garnison étant de 4,000 hommes, la garde de tranchée sera de 3,000, qui, à 1 pied carré par homme, couvriront la 180ᵉ partie de l'espace entier; par conséquent chaque 180ᵉ boulet lancé verticalement doit atteindre son but. Il prétend que c'est le *minimum* des effets du feu vertical, parce que les hommes ne seront pas uniformément répandus sur le terrain, mais rassemblés sur des points où le feu peut être concentré, et qu'un homme doit occuper plus d'un pied de terrain, dans quelque position qu'on le place, soit pour tirer, soit pour travailler.

Il place *seulement* six mortiers de 12 pouces sur le front attaqué, deux à chaque angle saillant des deux bastions et de la demi-lune, et recommande de les bien épauler et de mettre la batterie à l'épreuve, de manière qu'ils soient à l'abri du feu des assiégeans.

Chacun de ces mortiers sera chargé de petites balles ou morceaux de fer d'un quart de livre, et 600 de ces balles qui forment un poids égal à celui d'une bombe en composeront la charge. Les six mortiers tireront par conséquent 3,600 balles; et comme, d'après le calcul, une doit porter sur 180, chaque décharge mettra 20 hommes hors de combat.

Chaque mortier tirant 100 coups par jour, la destruction sera de 2,000 hommes, et dans les dix jours 20,000, c'est-à-dire la totalité de l'armée assiégeante! Si la garnison était plus forte, de 10,000 hommes, par exemple, les assiégeans seraient aussi plus nombreux dans la

Digitized by Google

même proportion, et ils perdraient 50,000 hommes.

Il ajoute même que ce calcul est inférieur à ce qu'il devrait être, parce que les dix jours accordés pour le travail à exécuter depuis l'établissement de la troisième parallèle jusqu'à la brèche, sont insuffisans, et que les mortiers pourraient être en plus grande quantité et tirer plus vite. Il invite aussi à faire tirer la mousqueterie sous un angle de 45°.

Tout ce projet est d'un enthousiaste, et ne pourrait sur aucun point supporter le témoignage de l'expérience.

En premier lieu, il faut qu'il admette que la garde de tranchée sera parquée comme un troupeau dans la 3e parallèle et en avant, prête à être tuée, quelque petit que soit l'ouvrage qui lui sera opposé, notamment durant la première période des dix jours. Mais l'assiégeant qui ne verra pas la nécessité de tenir une grande partie de ses forces sur un point où, à cause de son feu, la garnison ne *pourra* faire de fortes sorties, aura le reste en réserve pour repousser les sorties qu'on tenterait sur ses flancs des fronts collatéraux, d'où elles *pourraient* être faites en force. En second lieu, il nettoiera le chemin couvert et les fossés de défenseurs, et l'on sait combien la portée de cette espèce d'arme est incertaine. Il serait impossible de concentrer le feu comme Carnot l'indique, il s'éparpillerait sur toute la surface du terterrain, depuis le mortier jusqu'à la balle la plus éloignée.

S'il eût présenté quelque moyen d'augmenter le feu vertical ordinaire des mortiers et des pierriers, personne n'eût nié qu'il en fût résulté un avantage considérable pour la défense, et il aurait probablement eu plus d'efficacité que le projet mal digéré qu'il propose pour

accroître leurs effets; mais alors il n'aurait pas frappé le lecteur par un certain air de nouveauté et une simplicité apparente. Il fallait bien employer quelques déguisemens pour l'empêcher de se rappeler que ces moyens étaient en usage il y a plus d'un siècle.

Il est difficile d'imaginer que l'auteur lui même puisse avoir de la confiance dans la plupart de ses inventions. Qui ne s'apercevra d'abord qu'une balle de mousquet tirée sous l'angle de 45° contre un objet placé à 30 ou 40 verges, doit nécessairement manquer le but, ou seulement être portée avec une force un peu plus considérable que si elle était jetée avec la main? Et la plus légère réflexion ne doit-elle pas conduire à douter des effets d'une balle de quatre onces lancée à la même distance ou à une distance moindre, par un mortier de 12 pouces de diamètre? Mais en admettant que Carnot ait de bonne foi supposé que ce feu vertical tuera tout homme exposé à ses effets, sa candeur n'aurait-elle pas dû l'engager à faire mention des effets que ces terribles machines, si elles étaient placées dans les tranchées de l'assaillant, seraient capables de produire sur la garnison? L'avantage d'avoir un espace qui permette de multiplier ces bouches à feu et de les approvisionner facilement, est, sans contredit, en faveur des assiégeans; et l'impérieuse nécessité de réunir les troupes dans un étroit intervalle, existe-t-elle pour eux comme pour la garnison, qui, dans l'attente de l'assaut des brèches (attente qui peut être prolongée au gré des assaillans), doit tenir ses remparts bien garnis? Cet usage des mêmes moyens contre la place a été soigneusement passé sous silence, et cela devait être ainsi; car si on l'eût admis (et qui peut dans l'examen le révoquer en doute?), toute la

Digitized by Google

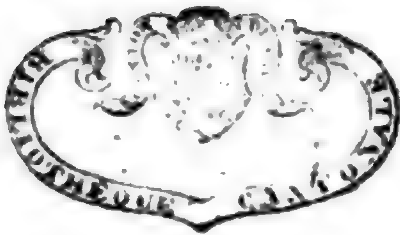
théorie de rendre les places imprenables par l'usage exclusif des balles de quatre onces, fût en un moment tombée d'elle-même.

Carnot a pris tous ses exemples de défenses célèbres de la guerre moderne dans les places défendues par les Français, d'après la méthode aussi exclusive qu'adroite adoptée dans tous les temps par ses compatriotes; autrement il aurait pu, en citant les derniers siéges soutenus par les Espagnols dans la Péninsule, fournir d'autres exemples qui sont généralement regardés comme de puissans témoignages en sa faveur. Toutefois il en a été des Espagnols comme des Turcs, nation où la discipline et les établissemens ont été négligés au point de ne pouvoir combattre en rase campagne, mais qui, derrière les remparts d'une place, sont capables de résister avec vigueur : ce sont les moyens considérables renfermés dans ces places, et qu'une armée susceptible de livrer bataille n'aurait point réunis, qui les ont mis dans le cas d'étonner le monde par ses défenses brillantes, qui d'ailleurs, ont été beaucoup trop vantées, en raison du peu de moyens développés contre elles par les Français; car plusieurs de ces places renfermaient des garnisons égales en force et quelquefois supérieures à l'armée assiégeante; c'est donc au peu de discipline et d'art des défenseurs, qu'il faut attribuer la chute de ces places. La garnison de Saragosse était une armée de 30,000 hommes; celle de Taragonne de 15,000; et à Badajos, une garnison de 9000 hommes se rendit à une armée assiégeante dont les forces s'élevaient au plus à 12,000 hommes. Quoi qu'il en soit, ces observations ne doivent jeter aucune défaveur sur le courage des Espagnols comme nation; leurs périls avaient été enfantés par la faiblesse de leur gou-

vernement; leur délivrance fut le prix de leur généreuse persévérance, au milieu des circonstances les plus difficiles.

Enfin, le traité de Carnot, dont l'objet est de stimuler l'honneur d'une garnison assiégée, et qui, sous des formes agréables, répand le dédain sur les anciennes méthodes qu'on pourrait mettre en usage pour prolonger la résistance, pourrait remplir son but à l'égard d'une place attaquée avec de faibles moyens; mais si on l'attaque avec des forces convenables, et d'après les principes (un siége étant de toutes les opérations de la guerre la plus certaine du succès), la garnison, enflée de ses idées de gloire, verra combien peu les plus grands efforts peuvent la conduire à ces brillans résultats, et elle aura en horreur l'auteur qui l'a ainsi dévouée à une infamie qu'elle n'a point méritée.

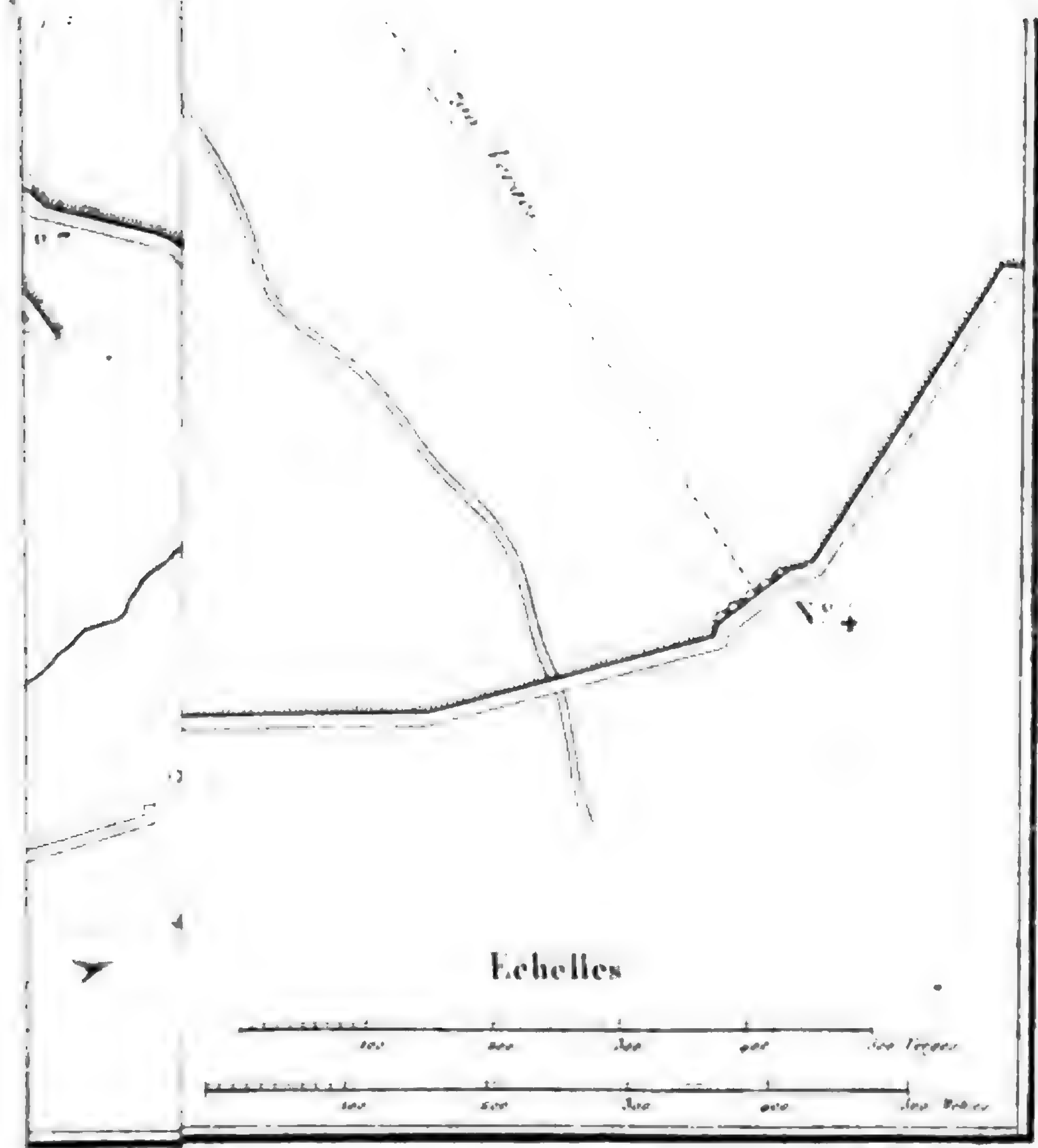
FIN.

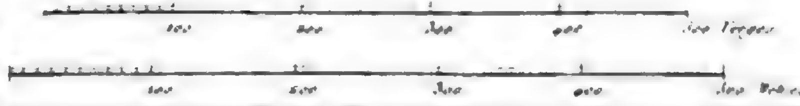


Digitized by

Planche I.ère

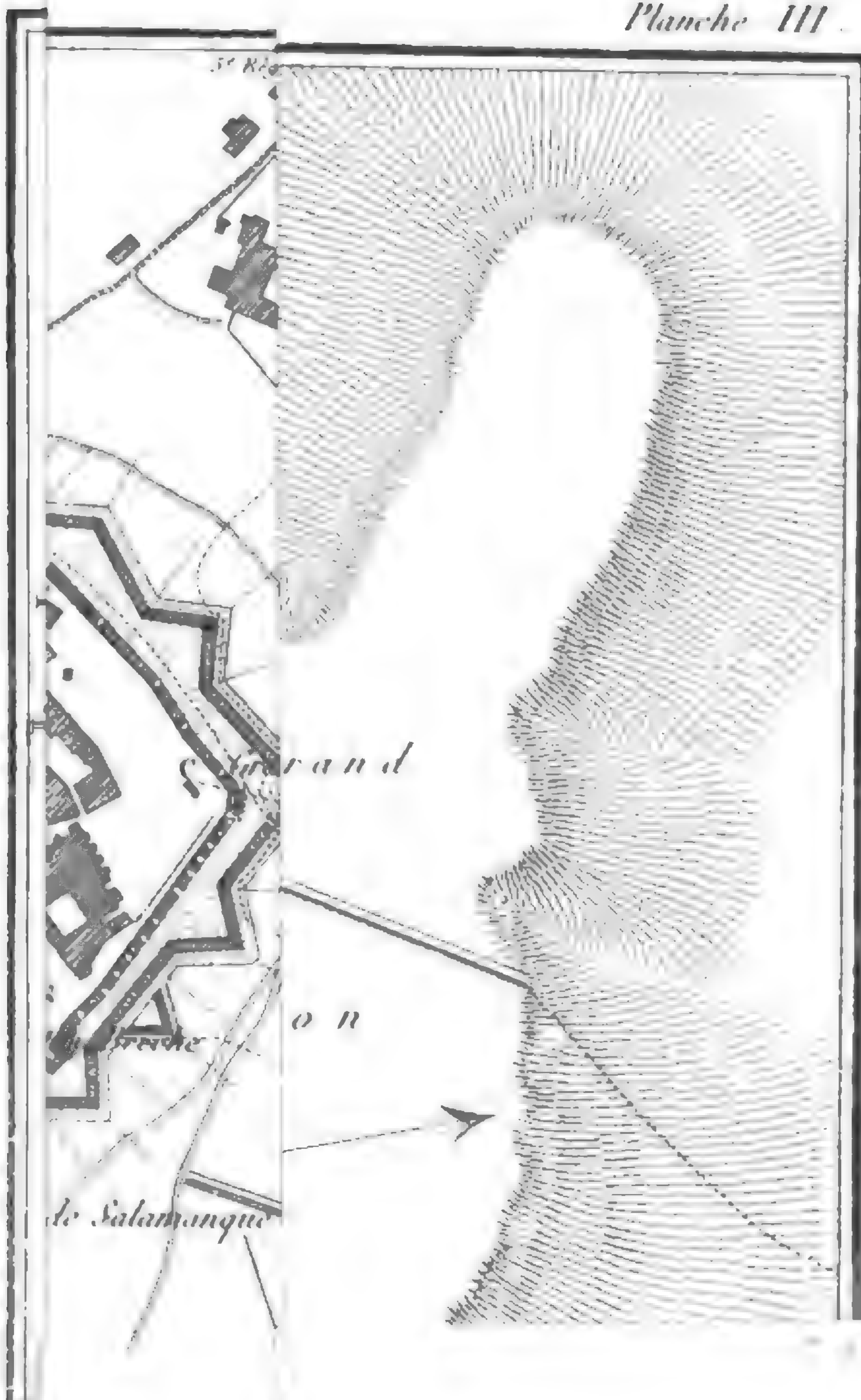



Echelles



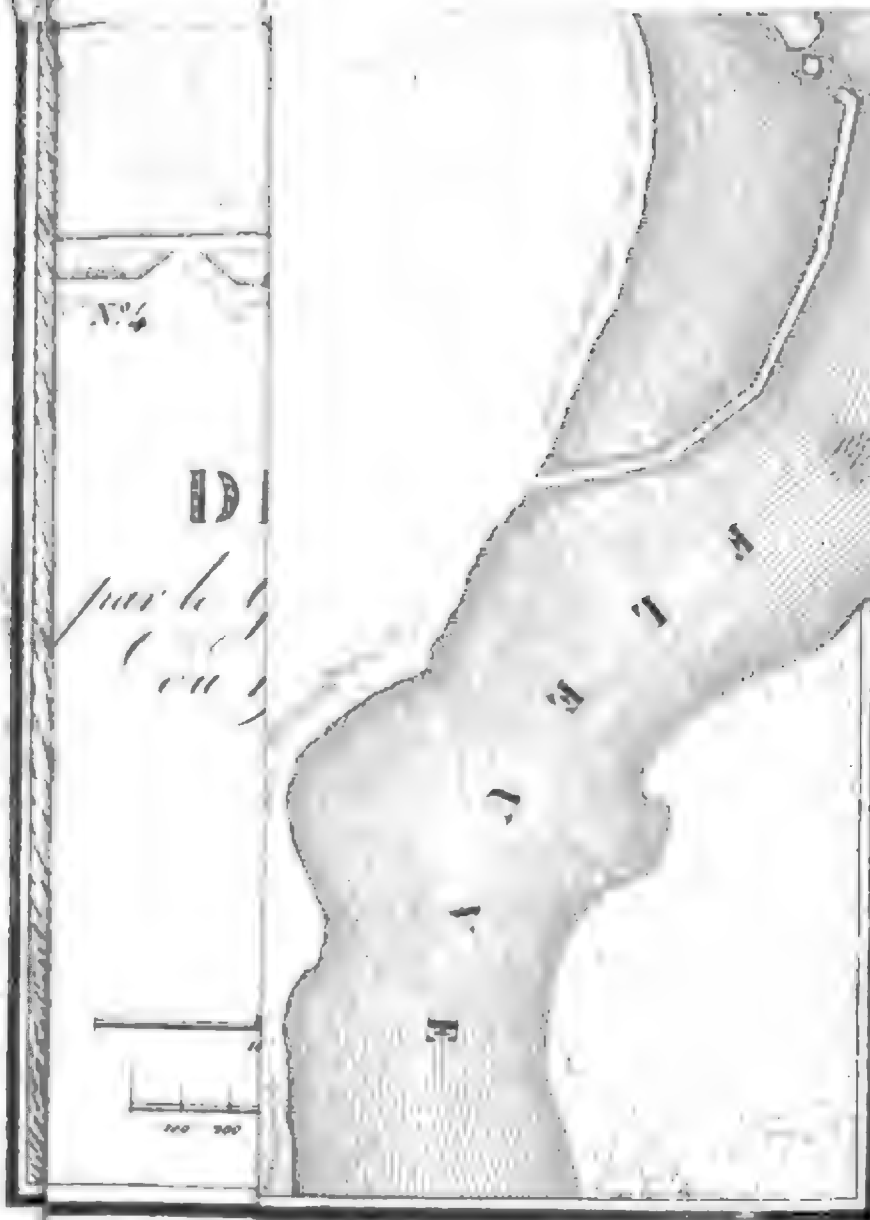
Digitized by Google

Planche III



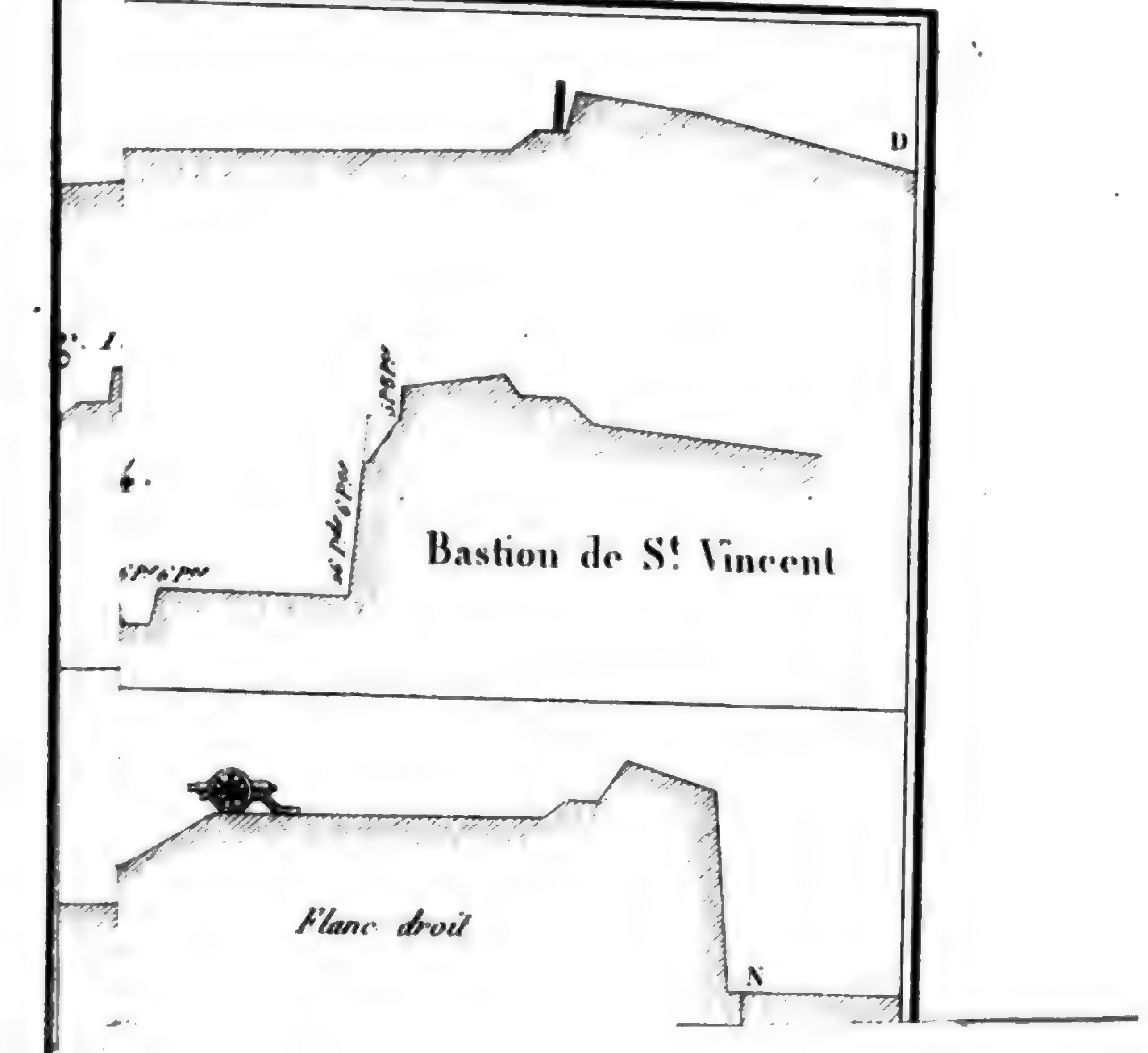
Digitized by Google

Digitized by Google

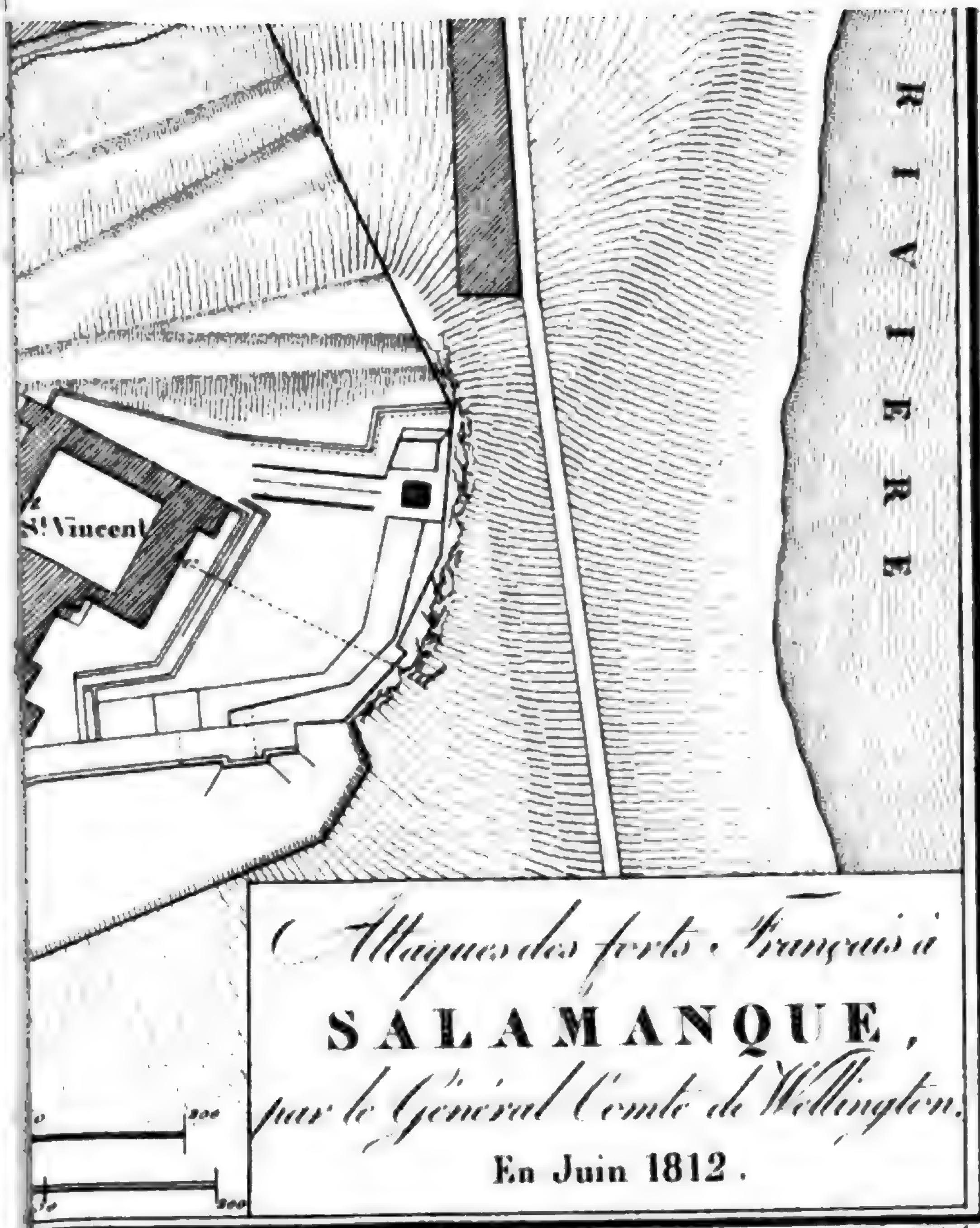


C. Papier Sculp.

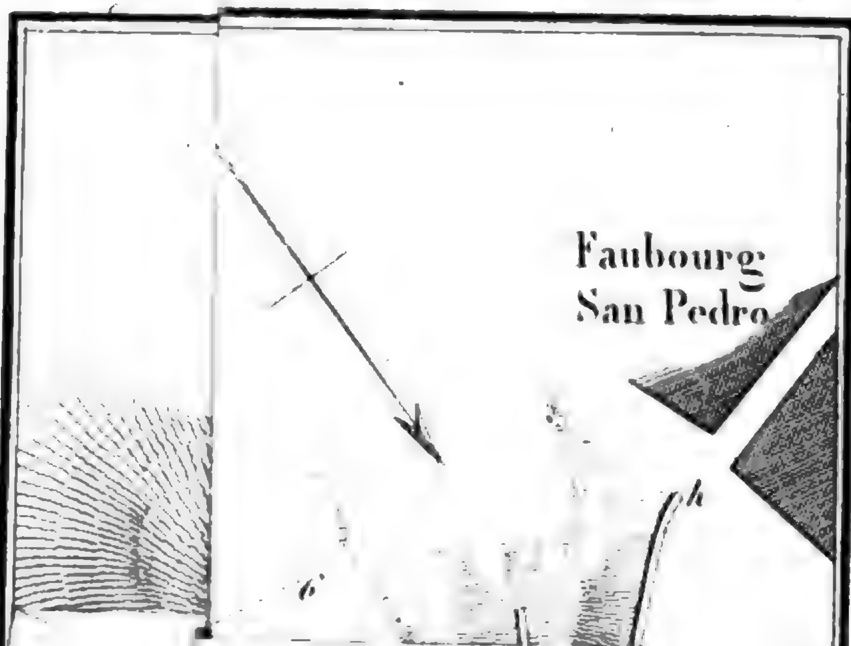
Planche V.



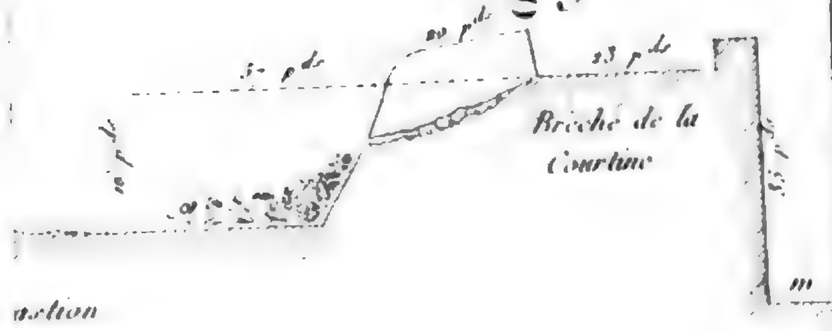
Digitized by Google


RIVIERE
St. Vincent
Attaques des forts Français à
SALAMANQUE,
par le Général Comte de Wellington.
En Juin 1812.
Bailly Sculp.t

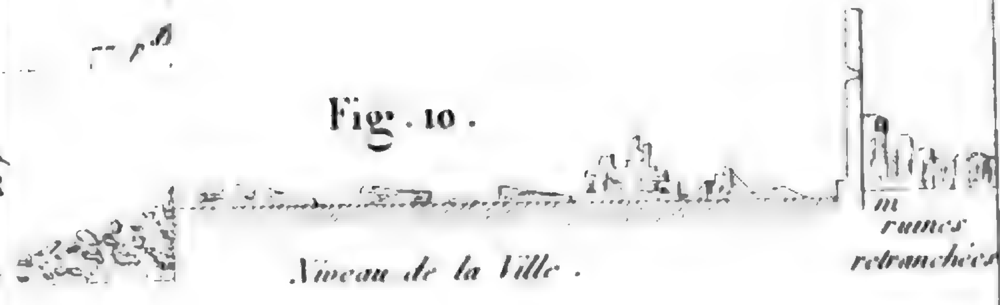
Voyez Planche VII.



ections de l



astion



Bailly Sculp.

Planche IX.



Digitized by Google

2.73.

Digitized by Google

Digitized by Google





Digitized by Google



Digitized by Google